PRÉCIS ÉLÉMENTAIRE

DE

L'HISTOIRE D'ANGLETERRE

Depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours,

A L'USAGE DES ÉTABLISSEMENTS D'INSTRUCTION PUBLIQUE,

PAR M. L'ABBÉ DRIOUX

[illegible] DES COURS COMPLET ET ANNÉE, D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE, ETC.,

OUVRAGES APPROUVÉS POUR LA PLUPART

Par LL. EE. les Cardinaux Archevêques
Besançon, Tours, et NN. SS. les Évêques de Châlons,
Chartres, Dijon, Langres, Luçon, Montauban,
Nancy et Toul, Perpignan, Saint-Denis (Réunion), etc.

NOUVELLE EDITION, REVUE ET CORRIGÉE.

U d'/of OTTAWA
39003001957413

LIBR

[illegible] universel et classique de Géographie ancienne, [illegible] du [illegible] âge, moderne et contemporaine, par MM. Drioux et Ch. Leroy. [illegible] QUATORZE [illegible] Gr. in-4°, [illegible] 12 fr. [illegible] de Géographie ancienne et moderne, par les mêmes. [illegible] HUIT cartes coloriées. Gr. in-4° double, cart. 7 fr. 50 c.

ELEMENTAIRE

ISTOIRE D'ANGLETERRE

Depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jour

A L'USAGE DES INSTITUTIONS
S AUTRES ÉTABLISSEMENTS D'INSTRUCTION PUBLIQUE;

PAR M. L'ABBÉ DRIOUX

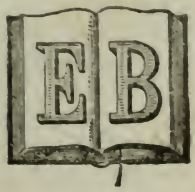
IANOINE HONORAIRE DE LANGRES, DOCTEUR EN THÉOLOGIE,
ES COURS COMPLET ET ABRÉGÉ D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE, ETC.,

OUVRAGES APPROUVÉS POUR LA PLUPART

Par LL. EE. les Cardinaux Archevêques
çon, Tours, et NN. SS. les Evêques de Châlons, Chartres,
Langres, Luçon, Montauban, Nancy et Toul, Perpignan,
Saint-Denis (Réunion), etc.

HUITIÈME ÉDITION

REVUE ET CORRIGÉE



Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PARIS
AIRIE CLASSIQUE D'EUGÈNE BELIN
RUE DE VAUGIRARD, N° 52.

1868

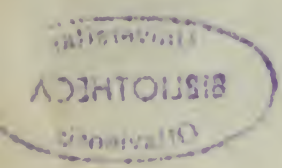
6.40 C

PROPRIÉTÉ

Eug. Belin

DA
32
.D7P
1868

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis



SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE DE Mme Ve BELIN.

PRÉFACE.

L'Angleterre joue un si grand rôle dans les temps modernes, qu'il est utile pour les jeunes gens de faire une étude spéciale de son histoire.

Si l'antiquité n'est bien connue qu'autant qu'on s'est familiarisé avec l'histoire grecque et l'histoire romaine, l'âge moderne demande également une étude particulière de l'histoire de France et de l'histoire d'Angleterre.

C'est pourquoi nous avons consacré dans notre *Cours abrégé* un volume spécial à l'histoire de chacune de ces nations.

Nous nous sommes peu étendu sur les origines de la nation anglaise. Ces origines sont obscures et confuses, et il n'y a pas grand avantage à chercher à les pénétrer. La difficulté des noms anciens fatigue la mémoire sans enrichir l'intelligence.

Mais, nous avons donné beaucoup de développements aux temps plus rapprochés de nous. Nous avons cherché à reproduire toutes les phases par lesquelles l'Angleterre a passé pour parvenir à l'état de prospérité dont elle jouit de nos jours. Nous avons fait le récit de toutes les révolutions dont elle a été le théâtre, et nous nous sommes spécialement occupé de ses colonies qui sont un des principaux éléments de sa richesse et de sa puissance.

Il ne nous a pas été possible, dans un cadre aussi restreint, d'entrer dans le détail de chacune des institutions de cette grande nation et d'exposer toutes les transformations qu'elles ont subies.

Cependant, nous avons voulu faire connaître d'une manière générale le gouvernement constitutionnel, sorti

des guerres religieuses qui ont tourmenté le pays pendant le XVIIe siècle.

Nous avons exposé les doctrines admises par l'Eglise anglicane, afin qu'on pût se faire une juste idée de la différence qui existe sous ce rapport entre la religion reconnue par l'Etat en Angleterre et la religion catholique.

Nous avons terminé par quelques notions sur les poëtes et les prosateurs anglais dont la réputation est européenne.

Les maitres trouveront d'utiles développements à l'histoire de la littérature anglaise dans notre histoire abrégée des littératures étrangères.

Nous avons divisé cet ouvrage en périodes correspondant aux changements de dynasties des rois d'Angleterre, et chaque période en plusieurs chapitres. Ces chapitres sont eux-mêmes divisés en paragraphes et en alinéas. Chacune de ces divisions est très-courte pour être plus parfaitement apprise par les élèves. Les maitres pourront donc ainsi faire étudier un chapitre entier ou seulement une partie de ce chapitre.

Chaque chapitre est suivi d'un questionnaire au moyen duquel on pourra interroger les élèves et s'assurer qu'ils ont compris ce qu'ils ont lu.

Nous donnons à la fin du volume un tableau synchronique des principaux événements de l'histoire d'Angleterre qui sera d'un grand secours pour les exercices de chronologie.

Enfin cet ouvrage se termine par une table analytique de tous les noms cités dans le volume, au moyen de laquelle on pourra de suite trouver un fait ou un personnage sur lequel on voudrait le consulter.

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE DE L'ANGLETERRE.

PREMIÈRE PÉRIODE.

Depuis les temps les plus anciens jusqu'à la fin de l'heptarchie.

CHAPITRE I.

DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE DES ILES BRITANNIQUES (1).

1. Des iles Britanniques en général. — Les îles Britanniques sont placées au nord-ouest de la France, dans l'océan Atlantique, qui prend sur ce point les noms de mer de la Manche et de mer du Nord. Cet archipel comprend la Grande-Bretagne à l'est et l'Irlande à l'ouest. Ces deux grandes îles sont séparées l'une de l'autre par le canal du Nord, la mer d'Irlande et le canal de Saint-Georges. Les petites îles de cet archipel sont : les îles Shetland et les Orcades au nord de la Grande-Bretagne ; les Hébrides ou îles Occidentales au nord-ouest, l'île de Man et celle d'Anglesey dans la mer d'Irlande, les

(1) Voyez dans notre Atlas universel ou classique la carte des *îles Britanniques*.

UNIVERSITAS
Universitas
BIBLIOTHECA

îles Sorlingues au sud-ouest de la Grande-Bretagne, les îles de Guernesey, de Jersey et d'Aurigny en face de la France, enfin l'île de Wight dans la Manche.

2. Gouvernement et religion. — L'ensemble des îles Britanniques se compose de trois royaumes : celui d'Angleterre avec la principauté de Galles, celui d'Ecosse et celui d'Irlande. Ces trois royaumes ne forment qu'un Etat. Le gouvernement est monarchique constitutionnel et la royauté est héréditaire même pour les femmes. Le pouvoir législatif s'exerce collectivement par le souverain, la chambre des lords et la chambre des communes. En Angleterre l'*anglicanisme* est la religion de l'Etat, en Ecosse le *presbytérianisme* domine, en Irlande le *catholicisme*. On compte en outre une multitude de sectes protestantes, dont les plus remarquables sont les *méthodistes*, les *quakers*, etc.

3. De l'Angleterre. — L'Angleterre occupe la partie méridionale de la Grande-Bretagne. Elle est bornée au nord par l'Ecosse dont elle est séparée par les monts Cheviot et la Tweed, à l'est par la mer du Nord, au sud par le Pas-de-Calais et la Manche, à l'ouest par le canal Saint-Georges et la mer d'Irlande. Ses principaux golfes sont le golfe du Wash à l'est et le golfe de Bristol à l'ouest. Sous le rapport hydrographique, l'Angleterre se divise en deux versants, l'un oriental et l'autre occidental. Le premier, qu'on appelle aussi le versant de la mer du Nord, renferme la Tamise qui se jette dans la mer par une large embouchure, la Grande-Ouse et l'Humber qui est fort large, mais d'un cours peu étendu. Sur le versant occidental on remarque la Mersey et la Dee qui tombent dans la mer d'Irlande, et la Sévern ou Saverne, le plus grand

ACQUISITION 1818

cours d'eau de l'Angleterre, qui débouche au fond du canal de Bristol.

L'Angleterre est couverte de canaux. Les plus importants sont ceux qui unissent la Tamise au Trent. Ils forment deux lignes : l'une orientale qui est composée des canaux de Grand-Junction, de Grand-Union, d'Union et de Leicester, l'autre occidentale où sont les canaux d'Oxford et de Conventry. Après ces deux lignes principales on remarque le canal de Grand-Trunck, qui joint la Trent à la Mersey, le canal de Tamise et Saverne qui va de l'Isis à la Saverne.

4. Des villes principales. — L'Angleterre et le pays de Galles sont divisés en 52 shires ou comtés. Ces deux pays envoient 500 députés à la chambre des communes. Leurs villes principales sont : Londres (2,400,000 h.) sur la Tamise, capitale de toutes les îles Britanniques, la ville la plus peuplée de l'Europe et une des plus curieuses par ses monuments et son commerce; Manchester (240,000 h.), renommée pour ses grandes manufactures de coton; Liverpool (260,000 h.), le port le plus commerçant du monde ; Bristol (140,000 h.), sur le golfe du même nom ; Birmingham (150,000 h.), fabrique d'armes à feu ; Portsmouth (60,000 h.), Plymouth (75,000 h.), et Yarmouth (21,000 h.), qui sont avec Londres les principaux ports militaires de l'Angleterre ; Cantorbéry (15,000 h.), dont l'archevêque est le primat du royaume ; York (25,000 h.), qui fut autrefois la seconde ville de l'Angleterre et où l'on admire une magnifique cathédrale ; Oxford (20,000 h.), dont l'université passe pour la plus savante de la nation ; Cambridge (20,000 h.), qui a aussi une université très-célèbre; Greenwich (20,000 h.), dans le comté

de Kent, qui est connu par son observatoire, où passe le premier méridien convenu de l'Angleterre, etc.

5. De l'Ecosse. — L'Ecosse occupe la partie septentrionale de la Grande-Bretagne. Elle est bornée au nord et à l'ouest par l'océan Atlantique, au sud par les monts Cheviot et la Tweed qui la séparent de l'Angleterre, et à l'est par la mer du Nord. Ses côtes sont très-découpées; ses principaux golfes sont à l'est : le golfe de Murray, le golfe de Tay et le golfe de Forth ou d'Edimbourg. Son territoire est, comme celui de l'Angleterre, divisé en deux versants, le versant oriental et le versant occidental. Le versant oriental renferme le Forth et le Tay qui se jettent dans les deux golfes qui portent leur nom. Sur le versant occidental coule la Clyde qui se jette aussi dans le golfe du même nom. L'Ecosse est un pays très-montagneux. La principale chaîne de ces montagnes est celle des monts Grampians qui s'étend du nord-est au sud-ouest, dans la partie centrale du pays. On trouve en Ecosse beaucoup de lacs, dont le principal est le loch Lomond. — On y remarque deux canaux très-importants : celui de Forth-et-Clyde qui doit son nom aux deux fleuves qu'il unit, et le canal Calédonien qui va de l'Atlantique au golfe de Murray.

6. Ses villes principales. — L'Ecosse est naturellement divisée en deux parties: l'une au nord, appelée *Terres hautes* ou *Highlands*, et l'autre, au sud, appelée *Terres basses* ou *Lowlands*. La première est très-montagneuse, la seconde au contraire est composée de vastes plaines. Sous le rapport administratif, l'Ecosse est divisée en 33 shires ou comtés. — Ses villes principales sont : Edimbourg (150,000 h.), capitale de tout le royaume; Glascow (200,000 h.), sur

la Clyde, ville très-commerçante avec une université célèbre; Greenock (30,000 h.), port très-fréquenté à l'embouchure de la Clyde; Paisley (50,000 h.), ville manufacturière; Dundée (50,000 h.), port très-florissant à l'embouchure du Tay; New-Aberdeen (50,000 h.), la première ville de l'Ecosse pour la marine marchande; Perth (22,000 h.), jolie ville sur le Tay; Inverness (16,000 h.), à l'extrémité nord-est du canal Calédonien.

7. Des iles voisines de l'Ecosse. — Dans le voisinage de l'Ecosse on remarque le groupe des Hébrides, celui des Orcades et celui de Shetland. — Les Hébrides, à l'ouest, forment deux archipels distincts, les Hébrides proprement dites, dont la principale est Lewis, et les Hébrides Sporades (du grec *speiro*, *semer*), ainsi nommées parce qu'elles sont disséminées le long de la Grande-Bretagne. Elles sont en général peu importantes. — Les Orcades sont situées vers l'extrémité septentrionale de l'Ecosse, et n'en sont séparées que par le détroit de Pentland. La plus considérable est celle de Pomana ou Mainland. — Les îles Shetland, situées au nord-est des Orcades, sont stériles. On distingue parmi elles une autre île du nom de Mainland.

8. De l'Irlande. — L'Irlande est située à l'ouest de la Grande-Bretagne. Elle en est séparée par le canal du Nord, la mer d'Irlande et le canal Saint-Georges; de tous les autres côtés elle est baignée par l'Atlantique. La côte occidentale de cette île est fort découpée; on y remarque les grandes baies de Donegal et de Galway. Les principaux fleuves de l'Irlande sont : le Shannon, qui forme beaucoup de lacs, et qui a son embouchure dans l'Atlantique à l'ouest; le Barrow et le Suir, qui se jettent vers le

sud; la Liffey ou Anna, à l'est. Cette île ne renferme point de montagnes remarquables. Ses lacs les plus considérables sont : le lac Mask et le lac Corrib, à l'ouest, le lac d'Erne, dont les eaux s'écoulent dans la baie de Donegal. Il y a beaucoup de canaux en Irlande, mais deux seulement sont importants : le canal Royal et le Grand-Canal, qui unissent la Liffey au Barrow et celui-ci au Shannon.

9. Ses villes principales. — L'Irlande est divisée en quatre provinces ecclésiastiques, l'Ulster au nord, le Leinster à l'est, le Munster au sud et le Connaught à l'ouest. Sous le rapport administratif elle est divisée en 33 comtés. Ses villes principales sont : Dublin (280,000 h.), sur la Liffey, belle ville, capitale de l'Irlande, la seule dans cette île qui ait une université; Cork (107,000 h.), dans le Munster, avec un port magnifique; Limerick (70,000 h.), port excellent à l'embouchure du Shannon; Belfast (60,000 h.), ville très-commerçante; Galway (35,000 h.), port très-vaste, sur la baie de ce nom; Waterford (30,000 h.), à l'embouchure du Suir; Kilkenny (28,000 h.), très-jolie ville à l'intérieur.

10. Des petites iles Britanniques. — Indépendamment des îles Shetland, des Orcades et des Hébrides, l'Angleterre possède encore : les petites îles d'Arran et de Bute, dans le golfe de la Clyde; l'île de Man, cap. Castletown, et celle d'Anglesey, cap. Beaumaris; les 145 Sorlingues, dont 6 seulement sont habitées; Sainte-Marie, Sainte-Hélène, etc.; l'île de Wight, dans la Manche, cap. Newport; les îles Scheepy et Tarret, près de l'embouchure de la Tamise; et les îles anglo-normandes de Jersey, cap. Saint-Hélier, et de Gernesey, cap. Saint-Pierre, avec les petits îlots qui les avoisinent.

Questionnaire. — 1. Qu'est-ce qu'on entend par les îles Britanniques en général? Comment les divise-t-on? Décrivez-les. 2. Quel est le gouvernement de la Grande-Bretagne? Quelles sont les différentes religions qu'on y professe? 3. Indiquez les bornes de l'Angleterre. Par quels fleuves est-elle arrosée? Quels sont ses principaux canaux? 4. En combien de comtés est-elle divisée? Citez-en les villes les plus importantes. 5. Où est située l'Ecosse? Quels sont ses principaux golfes? Par quelles chaînes de montagnes est-elle traversée? Décrivez ses principaux versants. 6. Comment l'Ecosse est-elle divisée? Quelles sont ses villes les plus importantes? 7. Quels groupes d'îles remarque-t-on dans le voisinage de l'Ecosse? Où sont les Hébrides? — les Orcades? —les îles Shetland? 8. Quelles sont les bornes de l'Irlande? Par quels fleuves est-elle arrosée? Quels sont ses lacs? — ses canaux? 9. En combien de comtés est-elle divisée? Quelles sont ses villes principales? 10. Quelles sont les petites îles Britanniques? Citez les petites îles anglo-normandes.

CHAPITRE II.

DE L'ORIGINE DES PREMIERS HABITANTS DE LA GRANDE-BRETAGNE, DE LEURS MOEURS, DE LEUR RELIGION ET DE LEUR GOUVERNEMENT.

1. Des premiers habitants de la Grande-Bretagne. — Les îles Britanniques furent primitivement habitées par des peuples de même race que les anciens habitants des Gaules. Ainsi, avant l'établissement des Romains dans ces contrées, on distinguait dans la Grande-Bretagne comme en Gaule, des Galls, des Kymris et des Belges. Les Galls occupaient la *Calédonie* (Ecosse) jusqu'aux monts Grampians. Ils se divisaient en trois confédérations : les Maïates ou clans des plaines qui habitaient au sud du Forth,

les Albans ou clans des montagnes qui étaient au nord de ce golfe, et les Calédoniens qui vivaient au pied des monts Grampians. Au sud de ces montagnes, dans l'Angleterre actuelle, on trouvait les Kymris établis sur la côte orientale et dans ce qu'on nomme aujourd'hui le pays de Galles, et les Belges dans le reste du royaume. Les Romains comprenaient les Belges et les Kymris sous le nom général de Bretons. Ils appelaient *Picti* les Calédoniens, parce qu'ils se tatouaient le corps et le visage

2. Des moeurs des Bretons. — Les tribus qui habitaient au midi de la Bretagne étaient beaucoup plus civilisées que celles qui étaient au nord. Leurs vêtements étaient tissus dans leurs propres fabriques; un manteau carré recouvrait un habit et un pantalon, ou une tunique de lin plissée avec un soin extrême et soutenu par une ceinture; ils portaient au second doigt de chaque main des anneaux d'or et avaient une chaîne d'or ou de fer suspendue à leur cou. Leurs cabanes, comme celles des Gaulois, étaient formées d'une muraille circulaire en bois de charpente et en roseaux, sur laquelle était posé un toit conique, ouvert au centre dans le double but de donner passage à la lumière et à la fumée. Ils cultivaient leurs terres avec beaucoup de soin et d'habileté et recueillaient plus de grains qu'il ne leur en fallait pour leur consommation. Mais dans le nord on ne trouvait pas à beaucoup près les mêmes indices de civilisation. Au centre et à l'ouest les populations n'avaient aucune connaissance de l'industrie ou de l'agriculture. Tous leurs revenus et toutes leurs richesses consistaient en troupeaux et en pâturages. Ils vivaient de viande et de lait et se couvraient de peaux.

3. De leur religion. — Leur religion était celle des druides. Ils adoraient les mêmes dieux que les Gaulois et avaient comme eux le plus grand respect pour les forêts et spécialement pour le chêne. Si le gui venait à croître sur un de ces arbres sacrés, on le recueillait avec la plus grande pompe, et ce jour-là était une fête religieuse pour la tribu. Les druides ordinairement retirés dans les lieux les plus solitaires offraient leurs sacrifices au fond des bois, dans un endroit obscur, au milieu d'une enceinte de chênes dont la grandeur et la majesté inspiraient le plus grand effroi au peuple. Leurs offrandes pendant la paix se bornaient aux fruits de la terre, mais pendant la guerre ils immolaient des troupeaux et vouaient à leur dieu les dépouilles de l'ennemi. Ce n'était que dans les moments de détresse, à l'heure d'un péril extrême, qu'ils avaient recours aux sacrifices humains. Leur science toute mystérieuse n'était communiquée qu'à des adeptes, et cette réserve la grandissait encore aux yeux du vulgaire. Les druides exerçaient la plus grande influence sur tous les événements de la vie, et leurs paroles étaient regardées comme des oracles (1).

4. Du gouvernement. — Nous savons très-peu de choses sur la forme de gouvernement adoptée par les Bretons. Il paraît cependant que l'autorité suprême, partagée entre plusieurs chefs dans quelques tribus, était, dans le plus grand nombre, confiée à un seul, et que, dans toutes, le peuple conservait la plus grande influence. Quant au mode de succession, tantôt le père distribuait ses domaines à ses enfants, tantôt le prince régnant laissait sa cou-

(1) Voyez notre *Mythologie*.

ronne à sa veuve, qu'on voyait à la fois remplir les devoirs les plus pacifiques de la royauté, et, les armes à la main, conduire elle-même ses sujets sur le champ de bataille. Mais aucune loi n'ayant fixé l'ordre des successions, il est probable que la force l'emportait souvent sur le droit, et qu'un Etat faible devenait ordinairement la proie de l'ambition d'un voisin belliqueux.

Questionnaire. — 1. Quels furent les premiers habitants des îles Britanniques ? En combien de classes les divise-t-on ? Où étaient placés les Galls ? Combien formaient-ils de confédérations ? Où se trouvaient les Kymris ? — les Belges ? 2. Quelles étaient les mœurs des tribus méridionales ? Celles du nord étaient-elles aussi civilisées ? Quelle différence y avait-il entre elles ? 3. Quelle était la religion des Bretons ? Qu'étaient les druides ? De quelle influence jouissaient-ils ? 4. Quelle forme de gouvernement adoptèrent les tribus bretonnes ? Comment l'ordre de succession était-il réglé ? Qu'arrivait-il par suite de l'incertitude des successions ?

CHAPITRE III.

DE LA BRETAGNE ROMAINE (1).

1. Expéditions de César en Bretagne. — La Bretagne n'était presque pas connue des Romains. Ils lui donnèrent le nom d'*Albion*, parce que, des côtes du pays des Morins, ses falaises leur parurent toutes blanches. César se voyant maître du nord de la Gaule, résolut, pour s'assurer l'Armorique, d'entreprendre la conquête de la Bretagne, qui entrete-

(1) Voyez dans notre Atlas la carte de l'*Empire romain d'Orient et d'Occident*.

nait des relations avec cette partie de la Gaule et qui nourrissait l'esprit de révolte parmi les habitants. Les Kymris et les Belges insulaires n'étaient ni plus unis, ni mieux défendus que ceux du continent.

Mais l'ignorance où l'on était de ces lieux en rendait l'accès très-difficile. César y fit deux expéditions. Dans la première, sa flotte fut presque entièrement détruite par la tempête, et ses soldats, après s'être vainement mesurés sur le littoral avec les barbares, furent obligés de battre en retraite. *Ils disparurent,* dit un ancien historien, *comme disparaît sur le sable du rivage la neige qu'a touchée le vent du midi.* Pour la seconde expédition, il fit construire des vaisseaux d'un abordage plus commode et réunit une armée immense. Il pénétra jusqu'à la Tamise, livra quelques combats aux barbares, mais sauf quelques bandes d'esclaves et des perles bretonnes dont il envoya à Rome une grande quantité, il ne retira aucun avantage de son entreprise.

2. Conquête de la Bretagne par l'empereur Claude. — Auguste essaya vainement d'ajouter la Bretagne à son empire, mais l'empereur Claude exécuta ce que n'avaient pu ni César, ni ce grand prince. Il fit une invasion dans la Grande-Bretagne et s'empara de la partie méridionale de cette contrée. Aulus Plautius, qui avait le commandement des légions, pénétra jusqu'à la Saverne et soutint pendant deux jours sur les bords de cette rivière un terrible combat. La victoire ne s'était pas entièrement décidée pour les Romains. Alors Claude résolut de faire lui-même une descente au milieu des insulaires; il marcha vers la Tamise, écrasa les ennemis à *Camulodunum* (Colchester) et alla jouir à Rome d'une gloire vainement ambitionnée par ses

prédécesseurs. Plantius resta dans la Grande-Bretagne pour affermir et étendre cette conquête. Il fit une province de tous les pays conquis au nord et au sud de la Tamise.

3. Exploits d'Agricola. — Sous Domitien, Agricola reprit la guerre contre les Bretons et remporta les plus brillants succès. Après avoir reculé les bornes de la domination romaine jusqu'à l'espace compris entre le golfe de Forth et celui de Clyde, et défendu cette frontière par une ligne de forteresses, ce grand capitaine voulut attaquer les Calédoniens eux-mêmes dans leurs montagnes (83). Ces barbares se réunirent sous les ordres de Galgacus leur chef, et une grande bataille se livra au pied des monts Grampians. La prudence et la tactique du général romain l'emportèrent sur la fougue indisciplinée des montagnards (86). Cette même année, la flotte romaine avait fait le tour de la Calédonie (Ecosse) et découvert l'île de Thulé au nord ; on savait que la Grande-Bretagne était une île. Agricola espérait en achever la conquête ; mais Domitien, jaloux de sa gloire, le rappela sur-le-champ pour le reléguer dans sa maison de campagne, où il mourut peut-être empoisonné.

4. Murailles romaines. — Pour prévenir les incursions des Calédoniens qui tendaient toujours à faire invasion dans les possessions romaines, Adrien fit construire un rempart et creuser des fossés depuis la baie de Solway, sur la côte occidentale, jusqu'à l'embouchure de la Tyne sur la côte orientale. Les tribus qui se trouvaient au nord de ce rempart s'étant soulevées, Antonin les subjugua et éleva une nouvelle muraille qui s'étendit depuis Caer-Riden, sur le Forth, jusqu'à Alcluid, sur la

Clyde. Mais l'agitation et les soulèvements continuels de ces populations invaincues forcèrent l'empereur Sévère à se transporter lui-même au milieu d'elles avec ses deux fils. Ce prince fit alors élever une nouvelle ligne de fortifications au nord de celle d'Adrien, et eut soin de lui faire suivre toutes les hauteurs afin d'envelopper ainsi les vallées. Ce monument est considéré comme une des constructions les plus étonnantes des Romains.

5. Etat de la Bretagne sous la domination romaine. — La Bretagne fut soumise comme la Gaule au système de l'administration impériale. Les mœurs des Bretons se modifièrent au contact de la civilisation romaine, et leurs villes prirent rapidement beaucoup d'importance. Les plus remarquables furent *Kantium* ou *Durovernum* (Cantorbéry), capitale des *Cantii* (comté de Kent), *Isca Silurum* (Caer-Léon), capitale des Silures, vers l'embouchure de la *Sabrina* (Severn) ; *Londinium* (Londres) sur la Tamise, déjà importante par son commerce et une des premières villes des *Trinobantes; Venta Icenorum* (Caster, près Norwich), capitale des *Iceni*, la plus puissante peuplade de la Grande-Bretagne ; enfin *Eboracum* (York), capitale des *Brigantes*, au nord-ouest de Londinium, qui devint la résidence des gouverneurs romains et où moururent Septime Sévère et Constance Chlore.

6. Introduction du christianisme dans la Grande-Bretagne. — Pendant ce temps le christianisme pénétra dans la Grande-Bretagne. On ne peut dire ni à quelle époque ni comment il y fut d'abord introduit; ce qu'il y a de certain c'est que sous Néron il y avait déjà un très-grand nombre de Bretons convertis à la foi, et que sur la fin du IIIe siècle la

[illegible] de l'Évangile avait pénétré jusque dans les [illegible] les plus [illegible] des îles Britanniques. La [illegible] qu'il se rendit que sous Dioclétien, [illegible] Constance, qui avait le gouvernement de [illegible] de Gaule, [illegible] la rigueur des édits [illegible] par les autres Césars. Gildas nous a conservé les [illegible] de quelques martyrs qui furent victimes de [illegible] persécution.

[illegible] DE LA DOMINATION ROMAINE. — La [illegible] Bretagne subit en général toutes les [illegible] de la Gaule dont elle était un des diocèses; [illegible] au temps de l'invasion des barbares, sous le [illegible] elle se vit abandonnée par les [illegible] dans l'impuissance de [illegible] Alors les Bretons [illegible] le joug de ces maîtres qui les [illegible] seulement la force de les [illegible] conséquence les magis- [illegible] leur indépendance et [illegible] barbares. [illegible] fils ne [illegible] par [illegible] sur- [illegible]

[illegible] s. — [illegible] qui [illegible] la [illegible] poss[illegible] [illegible]mpart [illegible] [illegible]y, sur la [illegible] la Tyne [illegible] [illegible]rouvaien[illegible] [illegible] Anton[illegible] [illegible]ille qui [illegible] jusqu'à [illegible]

lus importantes? 6. A quelle époque le chri
êché dans cette contrée? Y fut-il persé
ince? 7. A quelle époque les Bretons furent-
les Romains? Que firent alors les Bretons
bination qui succéda à celle des Romains

CHAPITRE IV.

NE DES ANGLO-SAXONS. FOND
L'HEPTARCHIE.

DES ANGLO-SAXONS. —
les Goths. Vers le milie
ient le pays situé
ne de la Chersonè
eurs voisins du côt
e trouvaient les
autres bornes qu
BA

3. De leurs incursions. — Dans le commencement de leurs incursions, ces barbares n'avaient d'autres vaisseaux que des planches surmontées d'une carène d'osier et recouvertes de peaux, et sur ces frêles esquifs ils affrontaient les périls et les hasards de l'Océan. Ils se répandaient dans les pays qu'ils abordaient, se livrant au meurtre et au pillage, et regagnaient leurs chétives embarcations. Mais au ve siècle ils n'avaient plus ce caractère aventurier. Leurs vaisseaux de guerre avaient un aspect formidable, et les guerriers qui les montaient étaient autant de conquérants qui cherchaient à se fixer sur le sol dont leur épée devait les rendre maîtres.

4. Etablissement des Saxons. — Les premiers Saxons qui s'établirent dans la Grande-Bretagne y fondèrent le royaume de Kent. Leur capitale fut Cantorbéry. Une autre bande saxonne, dont le chef était Aëlla, fut attirée par leurs succès dans la même contrée. Ces nouveaux aventuriers s'établirent à l'ouest du pays de Kent et y fondèrent un royaume (477) qui eut pour capitale Chichester, et qui plus tard prit le nom de Sussex (491). Cerdic fut le troisième chef saxon qui inquiéta les Bretons. Se dirigeant encore plus à l'occident, il fonda à côté du Sussex le royaume d'Ouessex, et prit pour sa capitale Vinchester. C'est sur lui que les Bretons, conduits par leur roi Arthur, remportèrent une brillante victoire ; mais il n'en conserva pas moins les possessions qu'il avait envahies (516). L'Essex fut le dernier des royaumes que les Saxons fondèrent ; il paraîtrait même qu'il ne fut qu'un démembrement de celui de Kent. Londres en fut la capitale (527).

5. Etablissement des Angles. — Après les

Saxons vinrent les Angles qui formèrent encore trois nouveaux royaumes : en 547, le royaume de Northumbrie ou de Northumberland, capitale York ; en 571, le royaume d'Est-Anglie, capitale Norwich ; et, en 584, le royaume de Mercie, capitale Lincoln. Ainsi fut complétée l'heptarchie. Les Bretons se resserrèrent vers l'ouest et occupèrent le Cornouailles, le pays de Galles et le Cumberland, formant dans chacun de ces pays autant de royaumes indépendants (1).

Questionnaire. — 1. De quel peuple descendaient les Saxons? Quel pays occupaient-ils avant leur invasion? Où étaient situés les Angles? — les Jutes? 2. Racontez les mœurs de ces barbares. 3. Décrivez les vaisseaux qu'ils avaient à l'origine. A quoi se bornaient alors leurs incursions? Que firent-ils au ve siècle? 4. Quel est le premier royaume qu'ils fondèrent dans la Bretagne? — le second? — le troisième? — le quatrième? Citez les capitales de ces divers royaumes. 5. Quels royaumes fondèrent les Angles? Citez leurs capitales. Quels pays conservèrent les Bretons?

CHAPITRE V.

CONVERSION DES ANGLO-SAXONS.

1. Saint Grégoire le Grand. — La foi avait été prêchée dans la Grande-Bretagne dès le second siècle ; mais elle s'y était éteinte depuis que les Saxons idolâtres avaient conquis ce royaume et qu'ils en avaient chassé les anciens habitants. Saint Grégoire, n'étant encore que diacre, conçut le des-

(1) Voyez dans notre Atlas la carte de l'*Europe à l'époque de Charlemagne.*

sein de rétablir le christianisme dans ce pays. Un jour qu'il passait par le marché de Rome, il admira la taille de quelques esclaves anglais qu'on y avait exposés en vente; il demanda au marchand quel était leur pays, et s'ils étaient chrétiens. « Ils sont Angles, lui répondit-on, mais idolâtres. — Ce ne seraient pas des *Angles*, mais des *anges*, s'ils étaient chrétiens, » dit le pieux diacre; et dès lors il eut la pensée de travailler à la conversion de ce peuple.

2. Mission de saint Augustin. — Le premier soin de saint Grégoire, dès qu'il occupa la chaire de saint Pierre, fut d'envoyer en Angleterre des missionnaires pour exécuter son projet. Il en choisit quarante, à qui il donna pour chef Augustin, prieur du monastère de Saint-André. Cette troupe apostolique partit avec courage pour aller annoncer Jésus-Christ à un peuple nouveau, et elle aborda au pays de Kent. La sainteté de ces hommes de Dieu, leur frugalité, leur désintéressement, et le don des miracles que Dieu leur accorda, touchèrent un grand nombre d'idolâtres, qui renoncèrent à leurs superstitions et demandèrent le baptême. Le roi lui-même, frappé de l'éclat de leurs vertus et des prodiges qu'ils opéraient, se convertit, et son exemple fut suivi par une multitude de ses sujets.

Pour donner une forme à cette Eglise naissante et pour l'établir de manière qu'elle pût subsister, saint Augustin passa en France où il reçut la consécration épiscopale des mains de l'évêque d'Arles, qui était vicaire du saint-siége dans les Gaules. Etant ensuite retourné en Angleterre, il y produisit les fruits les plus abondants, parce que Dieu continuait d'appuyer sa prédication par des miracles éclatants et multipliés :

il baptisa plus de deux mille personnes à Cantorbéry, le jour de Noël.

3. Conversion de tous les Anglo-Saxons. — La foi passa dans l'Essex, et saint Mellitus fut sacré évêque de Londres (604). On envoya ensuite des missionnaires dans le Northumberland. Ce fut saint Paulinus qui se chargea d'éclairer les Angles et de les porter à imiter les Saxons. Ses prédications eurent un plein succès. Le roi Edwin, avec toute sa nation, embrassa avec enthousiasme la foi en Jésus-Christ (627). Il y eut même un tel entraînement dans tout le Nord, que le roi d'Est-Anglie, Earpwold, se détermina, ainsi que sa nation, à suivre l'exemple d'Edwin. Cependant, pour un instant, le roi de Mercie, le barbare Penda, menaça de détruire tous ces fruits naissants en envahissant le royaume de Northumbrie (633). Mais le neveu d'Edwin, le brave Oswald, releva les espérances des chrétiens par la déroute des infidèles. Cette victoire hâta les triomphes de la foi dans l'île, en portant les habitants de Mercie et de l'Ouessex à quitter leurs superstitions (653). Dans toute l'heptarchie, il n'y avait plus que Sussex qui persistât dans l'idolâtrie, mais Saint Vilfride l'évangélisa et le convertit (678); dès lors les Anglo-Saxons n'eurent plus qu'une même croyance.

4. Régénération des autres habitants de la Grande-Bretagne. — Les Bretons, leurs voisins, gagnèrent à leur conversion. Auparavant ils n'avaient plus de rapport avec Rome, et du schisme ils étaient tombés dans les superstitions les plus ridicules. Les missionnaires qui convertirent les Anglo-Saxons réconcilièrent en même temps les anciens habitants de la Bretagne avec le saint-siége et leur

inspirèrent, au lieu d'un christianisme dégénéré, une foi vive et pure.

Dans le même temps l'Irlande porta le don de la foi aux Pictes par le moyen des prédications de saint Colomban. L'Ecosse entière accepta avec ardeur la parole évangélique, et le christianisme renouvela ainsi la face de toute la Grande-Bretagne.

Questionnaire. — 1. Que devint la foi en Angleterre après l'établissement des Angles et des Saxons? A quelle occasion saint Grégoire conçut-il le dessein d'évangéliser ce pays? 2. A qui confia-t-il cette mission? Quels furent les succès de ce religieux et de ses missionnaires? Quel est le royaume qui se convertit le premier? 3. Décrivez les progrès de la foi dans les autres royaumes. Quel est le prince qui leur fit obstacle? Comment cet obstacle fut-il renversé? 4. Quel changement s'opéra ensuite parmi les Bretons sous le rapport religieux? Par qui l'Ecosse fut-elle convertie?

CHAPITRE VI.

HISTOIRE DES ANGLO-SAXONS DEPUIS LEUR CONVERSION JUSQU'A LA FIN DE L'HEPTARCHIE (678-835).

1. État de l'Angleterre sous l'heptarchie. — Rien de plus obscur que toute l'histoire de l'heptarchie. Ce ne sont que des guerres sans résultats, et les princes qui apparaissent successivement sur les divers trônes sont sans dignité pour la plupart et sans grandeur. Pour qu'on connaisse l'état des institutions civiles des Anglo-Saxons, nous ferons seulement observer que dans les commencements l'heptarchie avait à sa tête un chef unique qu'on appelait *brethwalda*, auquel chacun obéissait quand

il s'agissait de repousser les agressions d'un ennemi commun. Cette institution persévéra à peu près jusqu'à la conversion définitive des Anglo-Saxons (670); alors la domination universelle fut disputée par les Etats de Northumbrie, de Mercie et d'Ouessex. Nous dirons les principaux événements qui se passèrent dans chacun de ces royaumes jusqu'à leur réunion sous Egbert le Grand.

2. Northumbrie (670-827). — L'histoire de ce royaume pendant tout le temps de son indépendance n'offre que trahisons et perfidies. La scène est constamment chargée de cadavres. La plupart des princes périssent de mort violente sans avoir rien fait de remarquable. Alfred, le second successeur d'Osiwo, le dernier des brethwalda, défendit avec courage le nord de ses Etats contre les Ecossais; il se déshonora en persécutant avec tyrannie saint Vilfrid, archevêque d'York, qui défendait les biens de l'Eglise contre ses usurpations (686-705). Les troubles qu'il excita à cette occasion dans son royaume se perpétuèrent, et dans un siècle on vit passer plus de quarante princes qui furent égorgés ou chassés par leurs sujets rebelles. Les Normands profitèrent de ces divisions pour envahir ce pays à la fin du VIIIe siècle (793), et ces désordres facilitèrent aux rois d'Ouessex l'établissement de leur suprématie.

3. Mercie (654-825). — Ce royaume fournit des destinées plus glorieuses que celui de Northumbrie. Sa puissance, d'abord éclipsée par les revers qu'essuyèrent les successeurs immédiats du célèbre Panda, se releva sous Ethelbald, arrière-neveu de ce chef courageux (718-757). Ce prince soumit à son sceptre tous les royaumes anglo-saxons, moins ceux de Northumbrie et d'Ouessex, et périt massacré dans une

sédition. Offa, son parent, lui succéda et ajouta encore à ses conquêtes en s'emparant d'une partie des Etats du roi d'Ouessex. Il eut des relations avec Charlemagne, prit de ce prince le goût de la civilisation, recueillit en un seul code toutes les lois de ses sujets, et rétablit à son exemple l'ordre dans l'intérieur de son royaume. Rien n'eût manqué à son bonheur s'il n'eût fait périr le roi d'Est-Anglie Ethelbert. Le regret qu'il eut de cette faute empoisonna tellement ses jours, qu'il en mourut (757-796). Pendant vingt-six ans le nouveau roi de Mercie, Kenulph, se soutint au même degré de gloire et de prospérité; mais enfin la division se mit dans tous les rangs, et il lui fallut se soumettre à Egbert, roi d'Ouessex (825).

4. Ouessex (642-827). — Quoique appelé à absorber tous les royaumes, cet Etat ne jeta pas d'abord un grand éclat. Dans le commencement il eut assez à faire de se défendre contre le roi de Mercie (642-672), et ce ne fut que sous Ina qu'il parvint à une haute prospérité. Ce prince, qui réunissait en lui toutes les vertus et toutes les qualités d'un conquérant, fournit en trente-sept ans le règne le plus fortuné et le plus glorieux de l'heptarchie. Son épée soumit tout le midi de l'Angleterre depuis la Tamise jusqu'à la Manche, força les rois de Sussex et de Kent à lui faire hommage de vassalité, et le mit au rang des plus grands conquérants. Par sa législation il sut régler la justice et pourvoir à tous les besoins de ses sujets avec tant de sagesse et d'habileté, qu'aucun de ses prédécesseurs sous ce rapport n'a pu lui être comparé. Plein de piété, il s'éclaira des conseils des prêtres les plus distingués, fonda un grand nombre d'églises et de monastères, et échangea enfin son palais de roi contre une cellule de

moine (688-725). Depuis ce prince aucun nom glorieux n'apparaît dans l'histoire du royaume d'Ouessex, pendant plus d'un demi-siècle. Mais sous Egbert ce pays acquit une splendeur nouvelle; grâce au génie de son chef cet état absorba tous les états rivaux, et ce n'est à proprement parler que de cette époque que date la formation de la nation anglaise (800-827).

5. Observations. — Tout en assistant à ces désordres produits par les guerres civiles qui déchirent les Anglo-Saxons, pour avoir une idée juste de leurs mœurs, il ne faut pas oublier que la foi qu'ils avaient reçue faisait aussi germer en eux de grandes vertus. On vit alors plus de trente têtes couronnées renoncer aux splendeurs du diadème pour mener une vie oubliée à l'ombre d'un cloître. Les monastères se multiplièrent à l'infini, et aidèrent au double défrichement des terres et des intelligences. Ainsi c'est en Angleterre que Charlemagne alla chercher des lumières pour régénérer son siècle, et c'est de là que sortirent tous ces missionnaires intrépides qui portèrent le christianisme en Allemagne.

Questionnaire. — 1. Quel spectacle offre continuellement cette période? Comment se nommait le chef de l'heptarchie? Quels sont les Etats qui se disputèrent la domination universelle? 2. Que se passa-t-il dans le royaume de Northumbrie? Quel fut le résultat des désordres qui y éclatèrent? 3. Quelles furent les destinées de celui de Mercie? Quels furent ses chefs les plus illustres? Par quelles actions se sont-ils distingués? 4. A quelle époque l'Etat d'Ouessex parvint-il à son plus haut degré de prospérité? Racontez le règne d'Ina. Quel est le roi d'Ouessex qui établit son autorité sur toute l'heptarchie? 5. Comment le christianisme signala-t-il son influence sur ces barbares? Quel fruit ses doctrines ont-elles porté au milieu de tous ces troubles?

DEUXIÈME PÉRIODE.

Dynastie Saxonne (800-1017).

TABLEAU DE LA DYNASTIE SAXONNE,

DEPUIS EGBERT JUSQU'A L'AVÉNEMENT DE LA DYNASTIE DANOISE.

Egbert (800-836), Ethelwulf (836-857), Ethelbald (857-860), Ethelbert (860-866), Ethelred Ier (866-872), Alfred le Grand (872-900), Edouard Ier (900-925), Athelstan (925-940), Edmond Ier (940-946), Edred (946-955), Edwy (955-959), Edgar (959-975), Edouard II le Martyr (975-978), Ethelred II (978-1016), Edouard II Côte de Fer (1016-1017).

CHAPITRE I.

PREMIÈRE INVASION DES DANOIS. EGBERT, ETHELWULF, ETHELBALD, ETHELBERT ET ETHELRED Ier (800-872).

1. Règne d'Egbert (800-836). — Egbert soumit successivement les royaumes de Kent, d'Essex, d'Est-Anglie, de Sussex, de Mercie et de Northumberland, et fit ainsi reconnaître sa domination sur toute l'heptarchie. Le reste de son règne fut illustré par la vigoureuse résistance qu'il opposa aux Danois ou Normands, toutes les fois qu'ils essayèrent d'envahir l'Angleterre. Ces hommes du Nord s'étaient déjà montrés à diverses reprises avant l'avénement de ce prince. Mais la première grande armée qu'ils dirigèrent vers l'Angleterre aborda sur

la côte de Cornouailles en 835. Les flottes de ces corsaires se composaient de barques à deux voiles, et obéissaient à un chef unique qu'ils appelaient le *roi de mer*. Ce *roi de mer* n'avait d'autorité que dans la navigation ou le combat, partout ailleurs il était l'égal de tous ses compagnons. Dans l'action tous lui obéissaient avec ardeur et fidélité, comme au brave des braves. Ces guerriers se confiaient sans souci aux vagues de la mer, et se riaient de la fureur des vents et des flots. « La force de la tempête, chantaient-ils, aide les bras de ces rameurs; l'ouragan est à notre service, il nous jette où nous voulions aller. » Tantôt on les voyait côtoyer les rivages, tantôt ils se cachaient dans les rades et les détroits pour surprendre leurs ennemis, tantôt ils remontaient les fleuves pour tout piller et tout détruire. Egbert fut assez heureux pour les éloigner de son royaume, malgré l'alliance qu'ils avaient faite avec les habitants de la côte de Cornouailles, fatigués de payer le tribut aux Anglais. Il mourut l'année qui suivit son triomphe.

2. Règne d'Ethelwulf (836-857). — Ethelwulf, son fils, lui succéda. Il ne tarda pas à être inquiété de nouveau par ces mêmes barbares. En 838, ils se présentèrent en si grand nombre, qu'on ne put les empêcher de pénétrer dans l'intérieur du pays. Cette fois, ils ne se bornèrent pas, comme auparavant, à remonter le cours des fleuves pour se répandre de là sur les terres et enlever tout ce qu'ils trouvaient; ils changèrent entièrement de tactique. Au lieu de n'établir que des camps retranchés et quelques postes militaires, ils s'emparèrent de l'île de Thanet et du pays de Kent, et s'étendirent jusqu'au cœur du Surrey, en vrais conquérants qui ont

l'intention de garder leurs conquêtes. Ils brûlèrent Londres et Cantorbéry, mais Ethelwulf les vainquit dans une grande bataille à Okely (852), et ne leur laissa de toutes leurs possessions que l'île de Thanet. Ce fut en action de grâce de cette célèbre victoire, qu'il fit à Rome un pèlerinage, sous le pontificat de Léon IV, et qu'il établit un tribut que chaque famille de ses sujets dut annuellement payer au saint-siége sous le nom de *cens de Rome* ou *argent de Rome*. Plus tard on appela ce tribut le *denier de saint Pierre*.

3. Règne d'Ethelbald (857-860). — Ethelwulf avait laissé en mourant deux fils, Ethelbald et Ethelbert. Ethelbald, l'aîné, eut le royaume d'Ouessex. Il ne régna que deux ans, et n'a laissé d'autre souvenir que la honte d'un scandale. Au mépris de toutes les lois divines et humaines, il épousa Judith, veuve de son père. L'évêque de Winchester l'obligea de rompre cette alliance incestueuse, et cette princesse épousa Baudoin, comte de Flandre; c'est de cette union qu'est sortie la dynastie normande que nous verrons paraître après la chute de la dynastie saxonne.

4. Ethelbert. Invasion et mort de Ragnar-Lodbrog (860-866). — Ethelbert, qui hérita de la couronne d'Ethelbald, était un prince remarquable par sa prudence et sa bravoure. Sur la fin de son règne, l'Angleterre fut désolée par une terrible invasion de Danois. Les *rois de mer* qui se mirent à la tête de cette expédition furent Ragnar-Lodbrog et ses trois fils, Hubbo, Ingvar et Alfden. Ragnar avait parcouru pendant trente ans toutes les mers du nord de l'Europe avec les plus grands succès. Il avait fait armer pour son expédition d'Angleterre deux gros

vaisseaux que ses Normands ne surent pas diriger avec autant d'habileté que leurs barques légères, et il fut forcé de débarquer sur les côtes du Northumberland. Ælla, qui en était roi, marcha à sa rencontre, le vainquit et le fit prisonnier. Il eut la barbarie de le faire périr dans des tortures inouïes. On dit qu'il le fit enfermer dans un cachot rempli de vipères et de serpents venimeux.

5. Vengeance des Danois. — Ragnar-Lodbrog avait poussé du milieu de son supplice un cri de vengeance que toute la Norwége entendit et répéta. On ne vit pas seulement ses fils, ses parents et ses amis courir aux armes, mais tous les guerriers qui avaient admiré le courage de Ragnar voulurent être ses vengeurs. En moins d'un an, huit *rois de mer* et vingt *ïarls*, ou chefs de second ordre, se coalisèrent et réunirent contre le roi de Northumberland leurs vaisseaux et leurs soldats. Une méprise jeta ces huit flottes vers la côte d'Est-Anglie, où personne n'eut le courage de s'opposer à leur débarquement. Les gens du pays leur donnèrent même des vivres, des chevaux, et tous les secours dont ils avaient besoin pour éloigner d'eux leur fureur. Quand ces barbares se crurent assurés du succès, ils entrèrent dans le Northumbrie et se dirigèrent sur Yorck, dévastant et brûlant tout sur leur passage. Ælla voulut s'opposer à leurs dévastations, mais il fut vaincu et fait prisonnier, comme l'avait été Lodbrog, et les Normands lui firent expier dans des tortures inouïes le supplice qu'il avait infligé à leur valeureux chef.

6. Etablissement des Danois en Angleterre (870-872). — La vengeance était consommée, mais les Danois ne s'arrêtèrent pas à ce premier succès.

S'étant établis dans le Northumberland, ils s'étendirent bientôt du nord au sud, pillant les villes, massacrant les habitants, et brûlant surtout avec une rage fanatique les églises et les monastères. De tous les royaumes de l'heptarchie il n'y eut que celui de Kent qui ne tomba pas sous leur domination. Ethelred, qui en était roi alors, mourut à la suite d'un combat qu'il avait livré aux Danois avant qu'ils ne passassent la Tamise. Il laissait plusieurs enfants, mais le choix du peuple tomba sur son frère Alfred qui mérita d'être surnommé le Grand.

Questionnaire. — 1: Quelles furent les conquêtes d'Egbert? Quelles étaient les mœurs des Danois? Comment se nommaient leurs chefs? Quelle était leur autorité? Egbert eut-il à les combattre? 2. Quel fut le successeur d'Egbert? Quelle tactique suivirent les Danois dans l'invasion qui eut lieu sous son règne? Quelle victoire remporta sur eux Ethelwulf? Que fit ce prince à la suite de cette victoire? 3. Par quel scandale se signala Ethelbald? Quelle dynastie sortit du mariage de Judith avec le comte de Flandre? 4. Sous quel prince eut lieu l'invasion de Ragnar-Lodbrog? Comment mourut ce guerrier? 5. Les Danois ont-ils vengé sa mort? Quelle fut la fin d'Ælla, son vainqueur? 6. Où les Danois s'établirent-ils? Quel royaume échappa à leurs conquêtes? Quel fut le successeur d'Ethelred Ier?

CHAPITRE II.

ALFRED LE GRAND (872-900)

1. Caractère de ce prince. — Alfred le Grand avait vingt-deux ans quand il monta sur le trône. Dans son enfance il avait visité Rome et s'était trouvé en contact avec les hommes les plus éclairés de cette

époque. Son génie avait reçu avec avidité leurs leçons, et il s'était épris d'un ardent amour pour l'étude. Il apprit le latin et la musique, et se trouva bientôt supérieur à tous ses contemporains par sa science. Peut-être eut-il le tort de les dédaigner à cause de leur grossièreté; ce mépris les irrita, et ils le délaissèrent au jour du danger. Quoiqu'il fût l'élu de la nation, il fit vainement appel à ses sujets pour repousser les Danois. Ses messagers de guerre eurent beau crier dans les villes et les villages : « Que quiconque n'est pas un homme de rien, soit dans les bourgs, soit hors des bourgs, sorte de sa maison et vienne, » cette vieille formule trouva presque tous les Saxons insensibles.

2. Ses revers. — Alfred se voyant ainsi abandonné, s'enfuit avec une centaine d'hommes qui lui étaient restés fidèles. Il se réfugia dans une presqu'île qui se trouvait au confluent des deux rivières de Tom et de Parret, et habita, sous un nom emprunté, la cabane d'un pêcheur, obligé de cuire lui-même le pain dont la pauvre famille de ses hôtes voulait bien lui donner sa part. Ceux de ses sujets qui lui étaient encore attachés ne sachant ce qu'il était devenu cherchèrent un refuge soit en Gaule, soit en Irlande, ou se soumirent aux Danois et se reconnurent leurs tributaires.

3. Echec des Danois. — Cependant Alfred se fortifia dans son île par des retranchements de terre et de bois, et à la tête de ses amis formés en bandes il commença à remporter sur les Danois des avantages partiels. Sur ces entrefaites, le comte Oddun de Devonshire s'empara de la bannière danoise, nommée *nafan* (corbeau); cet événement rendit le courage aux Saxons et fut une cause de désespoir

pour les Danois. Cet étendard avait été tissu des mains des filles de Ragnar-Lodbrog, et les Danois croyaient que par leurs chants magiques elles lui avaient communiqué un charme particulier. Ils prétendaient que le corbeau qu'elles avaient brodé en noir sur ce drapeau déployait ses ailes quand les Danois devaient vaincre, ou qu'il restait immobile quand un malheur les menaçait.

4. Victoire d'Alfred. — Alfred profita de cette circonstance pour faire un appel général à ses sujets. Mais avant d'en venir aux mains il reprit son costume de berger et pénétra dans le camp ennemi, déguisé en joueur de harpe. Il amusa l'armée danoise par des chansons saxonnes, se promena au milieu de ses tentes, et reconnut ainsi par lui-même les dispositions qu'il fallait prendre pour s'assurer la victoire. De retour dans son propre camp, il attaqua les redoutes d'Ethandun par le côté le plus faible et en chassa tous les Danois. Gothrun, leur chef, s'offrit à recevoir le baptême, lui et les siens, et à se retirer sur ses terres d'Est-Anglie, si Alfred voulait de son côté renoncer à le poursuivre. Le roi saxon y consentit d'autant plus volontiers, qu'il ne se sentait pas de force à pousser la guerre à outrance.

5. Nouvelle invasion des Danois (885). — Gothrun fut donc baptisé, et Alfred voulut être son parrain. Le barbare avait juré de rester fidèle au traité qui venait d'être conclu; mais il oublia ses serments aussitôt qu'il vit arriver en Angleterre de nouveaux Danois sous la conduite du fameux roi de mer Hastings, qui avait déjà dévasté si cruellement l'ouest de la France. Il s'unit à eux avec tous ses sujets, et ils reprirent ensemble toutes leurs habitudes de pillage et de férocité. Alfred marcha contre

eux et les extermina. Cet acte de sévérité mit fin aux guerres qu'il avait eu à soutenir contre ces pirates.

6. Réformes d'Alfred. — Ce prince avait livré cinquante-six batailles ou combats, et passait à juste titre pour un des guerriers les plus illustres de son siècle. Il fut aussi un des meilleurs littérateurs. Il donnait le tiers de son temps à l'étude, se livrait à la composition, et attirait autour de lui, comme l'avait fait Charlemagne, tous les savants les plus illustres. Ses travaux littéraires ne l'empêchaient pas de s'occuper des affaires de l'Etat. Il fit reparaître la division germanique du royaume en comtés, en centuries et en décuries, rendit des lois très-sévères contre le vol et le brigandage, et fit partout respecter le droit et la justice. Il mourut en 900, laissant deux fils, Ethelwerd et Edouard. Ce fut ce dernier qui lui succéda.

Questionnaire. — 1. Quel fut le caractère d'Alfred le Grand? Pourquoi fut-il délaissé par ses sujets? 2. Où se réfugia-t-il? Que devinrent ses sujets? 3. Quel échec éprouvèrent ensuite les Danois? Décrivez l'étendard qui portait le nom de corbeau. Par qui fut-il pris? 4. Quel parti Alfred tira-t-il de cet événement? Comment prit-il connaissance du camp des ennemis? Quel traité conclut-il avec leur roi après sa première victoire? 5. A quelle occasion les Danois reprirent-ils les armes? Quel fut le résultat de ce nouveau soulèvement? 6. Que fit Alfred pour les sciences et pour les savants? Quelles réformes civiles et administratives a-t-il faites? A quelle époque est-il mort? Quel fut son successeur?

CHAPITRE III.

DES SUCCESSEURS D'ALFRED LE GRAND. EDOUARD L'ANCIEN, ATHELSTAN, EDOUARD Ier ET EDRED. GUERRE CONTRE LES DANOIS (900-955).

1. Règne d'Edouard l'Ancien (900-925). — A la mort du roi Alfred, son fils Edouard, qui s'était distingué dans la guerre contre Hastings, fut élu par les chefs et les sages anglo-saxons. Son cousin germain Ethelwald prétendit avoir des droits à la couronne, comme héritier d'Ethelred, frère aîné du dernier monarque. Mais cette prétention fut considérée comme un outrage à la loi du pays, et le grand conseil prononça le bannissement de son auteur. Ce prince, au lieu de se soumettre, alla chez les Danois du Northumberland, se fit pirate et païen comme eux, et les engagea à marcher contre les Anglo-Saxons. Le roi Edouard le vainquit et prit ensuite l'offensive contre les Danois (905). Il reconquit sur eux les côtes de l'est, depuis l'embouchure de la Tamise jusqu'au golfe de Boston, et les enferma dans leurs provinces du nord par une ligne de forteresses bâties en avant du cours de l'Humber. Il mourut en 925 et laissa trois fils, Athelstan, Edmond et Edred que nous allons voir régner successivement.

2. Règne d'Athelstan (925-940). — Athelstan continua l'œuvre de son père. Il passa l'Humber, prit la ville d'Yorck et força les colons de race scandinave, à jurer, selon la formule consacrée, de vou-

loir tout ce qu'il voudrait. Le roi de Northumberland Sightric en mourut de douleur. Tout le pays sur lequel il avait régné fut ajouté aux territoires de la domination d'Athelstan, qui se trouva maître de toute l'Angleterre. Dans l'ardeur de leur conquête, les Anglo-Saxons franchirent leur ancienne limite du nord, et troublèrent dans leurs montagnes les terribles enfants des Pictes et des Scots.

Ces diverses nations firent alliance avec les Danois, venus d'outre-mer pour venger leurs frères. Athelstan rencontra leurs armées confédérées sur les bords de l'Humber où se livra une bataille terrible. Les Anglais ont appelé cette journée le *jour du grand combat* (934). La victoire se décida en leur faveur, et ils forcèrent les ennemis à regagner péniblement leurs montagnes, leurs îles et leurs vaisseaux.

Athelstan se vengea des Cambriens et des Gallois qui étaient entrés dans cette confédération. Il chassa de la ville d'Exeter les Bretons du Cornouaille, et dans ses chartes il se vantait, à bon droit, d'avoir subjugué tous les peuples étrangers à la race saxonne. Ce prince mourut en 940, emportant avec lui les regrets de ses sujets et l'admiration des nations voisines.

3. Règne d'Edmond Ier, frère d'Athelstan, (940-946). — Edmond Ier lui succéda. Il ne régna que six ans, pendant lesquels il dompta les Danois de Northumbrie et les Bretons du Cumberland. Il plaça ces derniers sous la dépendance de Malcolm, roi d'Ecosse. Edmond périt assassiné. Comme il ne laissait que des enfants en bas âge, Edwy et Edgard, que nous verrons ensuite régner, Edred son frère monta sur le trône.

4. Règne d'Edred (946-955). — Le Northumber-

land ayant reconnu pour chef un Norwégien appelé Erik, sans l'aveu du roi Edred, ce prince marcha contre les habitants de cette contrée. Il les vainquit, et leur territoire qui avait conservé jusqu'alors son ancien titre de royaume, le perdit entièrement. Il fut divisé, comme les autres parties de l'Angleterre, en comtés, districts et cantons. Toutes les possessions des rois anglo-saxons ne formèrent plus désormais qu'un seul et même corps politique.

Cette grande révolution administrative et civile facilita la conversion des Danois au catholicisme. Ils s'empressèrent de faire oublier ce qui pouvait rappeler leur qualité d'étrangers, et malheureusement l'intérêt eut souvent une trop grande part dans leur changement de conduite. Au reste, s'il y eut alors beaucoup d'excès en tous genres à déplorer, nous allons voir, sous les règnes suivants, l'influence du christianisme opérer dans les mœurs les réformes les plus salutaires.

Questionnaire. — Quel fut le compétiteur d'Edouard l'Ancien? Que fit Ethelwald pour soutenir ses droits prétendus? Quels furent les résultats de ses efforts? Quelles conquêtes fit Edouard? Qui laissa-t-il pour héritiers? 2. Que fit Athelstan? Quels peuples confédérés eut-il à combattre? Comment fut appelée cette journée? De quels exploits put-il se vanter? 3. Combien de temps régna Edmond Ier? Qu'a-t-il fait? Quelle fut sa mort? 4. A quelle occasion Edred conquit-il le Northumberland? Quelles furent les suites de cette conquête? Que produisit cette révolution sous le rapport religieux?

CHAPITRE IV.

RÈGNES D'EDWY, D'EDGAR ET D'EDOUARD II LE MARTYR (955-978). INFLUENCE DU CHRISTIANISME.

1. Règne d'Edwy (955-959). — Les guerres contre les Danois cessèrent pour un temps après la soumission du Northumberland. Pendant cette période de tranquillité, l'Eglise exerça la plus heureuse influence sur les mœurs encore barbares des Saxons. Saint Odon et saint Dunstan, qui occupèrent successivement le siége de Cantorbéry, furent alors les guides des rois, les défenseurs intrépides de la morale et des lois, les restaurateurs de la discipline ecclésiastique et les pères du peuple.

Les Merciens qui avaient à se plaindre des exactions tyranniques du roi Edwy, se soulevèrent contre lui. Les Northumbriens les ayant imités, ce malheureux prince n'eut pas la force de résister à la rébellion. Il reconnut pour roi son frère Edgar et mourut quelque temps après.

2. Règne d'Edgar (959-975). — Edgar réunit toutes les couronnes d'Angleterre. Son règne fut de seize années. Il eut l'adresse de maintenir sa domination sur les souverains d'Essex, de Galles et des îles, sans avoir besoin de tirer l'épée. Son principal conseiller fut saint Dunstan, qui avait succédé à saint Odon sur le siége de Cantorbéry. Il recevait ses paroles comme des oracles, et il fit le bonheur de ses sujets en s'inspirant de la sagesse de cet illustre archevêque. Il chassa de son royaume tous les vo-

leurs, les sacriléges, les parjures, les empoisonneurs, les conspirateurs, les parricides, en un mot, tous ceux qui par leurs paroles ou par leurs exemples propageaient les mauvaises mœurs et les mauvaises doctrines. De concert avec l'autorité ecclésiastique, il punit les ministres de l'Eglise qui, au mépris de leur profession, s'adonnaient à la chasse ou au commerce. Ces réformes changèrent la face entière du royaume en y faisant refleurir toutes les vertus.

3. Règne d'Edouard II (975-978). — Edgar eut pour successeur son fils Edouard, que sa fin tragique a fait surnommer *le Martyr*. Sa belle-mère Elfride avait vu avec peine son avénement au trône; elle aurait voulu la couronne pour son propre fils Ethelred, et elle avait essayé de la ravir à Edouard. Quelques seigneurs avaient pris son parti, mais saint Dunstan présenta Edouard au milieu de l'assemblée générale de la nation, le fit élire, le sacra et lui tint lieu de père. Le jeune prince se montrait soumis à tous les conseils de son illustre protecteur, et l'Angleterre ne s'était pas aperçue qu'elle avait changé de maître.

Il n'y avait de mécontents que l'ambitieuse Elfride et ses partisans. Cette marâtre sut toutefois dissimuler ses mauvais sentiments. Edouard dont l'innocence ne pouvait soupçonner tant de perfidie, eut toujours pour elle et pour son fils Ethelred la plus grande affection. Un jour qu'il était à la chasse, il s'éloigna de ses gens pour les aller visiter dans un de leurs châteaux. Comme il était très-altéré il demanda à boire. Elfride s'empressa de lui en offrir elle-même de la manière la plus gracieuse. Mais tandis qu'il tenait la coupe sur les lèvres, elle le fit lâchement poignarder et son corps fut jeté dans un marais.

4. Canonisation de ce prince. — Elle eut beau prendre des précautions pour le faire disparaître, Dieu le découvrit par une lumière céleste et l'honora de plusieurs guérisons miraculeuses ; ce qui le fit compter au nombre des martyrs. Edouard n'avait que quinze ans et il en avait régné deux et demi. Elfride, frappée des prodiges qui s'opéraient par l'intercession de ce prince, rentra en elle-même et quitta le monde pour aller expier dans un monastère le crime qu'elle avait commis. Elle y finit saintement sa vie.

Questionnaire. — 1. En quel état se trouva l'Angleterre à l'avénement d'Edwy ? Quelle fut la conduite de ce prince ? Par qui se vit il réprimandé ? Quelle fut la fin de son règne ? 2. Quel fut le caractère du règne d'Edgard ? Qui choisit-il pour son principal conseil ? Quelles réformes a-t-il opérées ? 3. Quel fut son successeur ? Qui s'opposa à l'avénement d'Edouard II ? Dans quel but ? Quelle fut la fin tragique de ce prince ? 4. Que se passa-t-il après sa mort ? Quels honneurs lui a-t-on rendus ? Comment Elfride termina-t-elle sa vie ?

CHAPITRE V.

CHUTE DE LA DYNASTIE SAXONNE. ETHELRED II ET EDMOND II CÔTE DE FER (978-1017).

1. Nouvelles invasions des Danois (980-1002). — Ethelred II, qui avait dû sa couronne à un crime, ne tarda pas à être inquiété dans son usurpation. Les Danois sachant que l'Angleterre avait pour roi un prince nonchalant et fastueux, reprirent aussitôt le cours de leurs dévastations. En 980 ils reparurent sur les côtes de la Grande-Bretagne avec un carac-

tère menaçant. Sept vaisseaux de guerre pillèrent l'île de Thanet en 988 pendant que trois autres vaisseaux jetèrent l'alarme dans Londres, en ravageant les lieux voisins de Southampton.

Pour éloigner le péril, Ethelred ne vit rien de mieux à faire que de leur offrir de l'or. Il leur sacrifia le *daneghild*, c'est-à-dire l'argent qu'on avait coutume de lever de temps en temps pour l'entretien des troupes chargées de défendre les côtes contre les invasions de ces corsaires. C'était donner un appât à leur cupidité ; aussi revinrent-ils bientôt plus nombreux pour obtenir une plus forte somme. Comme on n'avait plus rien à leur donner, ils se dédommagèrent en ravageant les deux rives de l'Humber (994).

2. Massacre des Danois (1003). — L'année suivante une flotte de quatre-vingts vaisseaux, commandée par Olaf de Norwége et Sweyn de Danemark. parut dans la Tamise. Ces deux rois avaient planté une lance sur la rive du fleuve en signe de prise de possession. Ethelred traita encore avec eux à beaux deniers comptants et acheta la paix 24,000 livres d'or. Cette somme énorme ne suffit pas pour les éloigner tous. Un très-grand nombre s'établirent en Angleterre et firent peser sur les Saxons leur joug tyrannique. Après quelque temps cependant, l'indignation devint générale, et une grande conspiration se forma sous les yeux et avec la connivence des magistrats et des officiers royaux. Tous les Danois de la dernière invasion, hommes, femmes, enfants, furent, le même jour et à la même heure, assaillis et tués dans leurs logements par leurs hôtes et leurs voisins. Le massacre général eut lieu le jour de la Sainte-Brice. Une des sœurs du roi de Danemark en fut victime.

3. Vengeance des Danois. — Pour tirer vengeance

de ce meurtre, le roi Sweyn équipa une nombreuse armée qu'il fit embarquer sur des vaisseaux de haut bord. Le navire qu'il montait lui-même avait la forme allongée d'un serpent, dont la tête avançait à la proue et dont la queue se recourbait à la poupe : on l'appelait pour ce motif le *Grand-Dragon*. A leur débarquement, les Danois se mirent à tout ravager sur leur passage. Ils enlevèrent partout les chevaux et marchèrent si rapidement à travers le pays, que, se présentant à l'improviste, lorsqu'on les croyait loin, ils purent surprendre ainsi bien des châteaux et bien des villes. En peu de temps ils eurent conquis toutes les provinces du sud-est, depuis l'embouchure de l'Ouse jusqu'à la baie de Southampon. Le lâche Ethelred, qui ne savait pas repousser le fer par le fer, chercha encore son salut dans l'argent du peuple, mais cette fois ses sujets, loin de le soutenir, l'abandonnèrent et reconnurent Sweyn pour roi. Il fut donc obligé de quitter l'Angleterre et de se retirer en Normandie chez son beau-frère le duc Richard II (1013).

4. Retour et mort d'Ethelred (1014-1016). — Mais il valait encore mieux pour les Anglais obéir à un prince lâche et nonchalant comme Ethelred qu'aux barbares que la mer leur avait envoyés. Ils le sentirent et ils profitèrent de la mort de Sweyn pour envoyer un message à leur monarque exilé et lui offrir la couronne qu'il avait été obligé d'abandonner. Ethelred fit aussitôt partir son fils Edouard, le chargeant de saluer en son nom tout le peuple anglais, et de jurer publiquement qu'à l'avenir il remplirait ses devoirs de seigneur avec fidélité, amenderait ce qui ne plairait point et oublierait tout ce qu'on aurait pu faire ou dire contre sa personne.

A ces conditions il recouvra toute la partie méridionale de ses anciens Etats. Mais le successeur de Sweyn, Canut, qui était resté maître du Nord, mécontent de ce qui s'était passé, déclara la guerre à Ethelred. Pendant cette lutte, les succès et les revers furent balancés; mais Ethelred mourut l'année suivante sans avoir pu y mettre un terme (1016).

5. Règne d'Edmond II Cote de fer (1016-1017). — A sa mort, les Anglais choisirent pour roi son fils naturel, Edmond, qu'on surnommait *Côte de Fer*, et qui avait donné de grandes preuves de courage et d'habileté. Par sa conduite énergique ce prince releva la fortune de sa nation; il reprit Londres sur les Danois et leur livra cinq grandes batailles. Ses victoires amenèrent un armistice et une trêve qu'il jura solennellement de concert avec Canut, en présence des deux armées. Les deux rois se donnèrent mutuellement le nom de frère et reconnurent la Tamise pour limite de leurs royaumes respectifs. Edmond ne survécut que quelques mois à ce pacte. Sa mort laissa Canut seul maître de toute l'Angleterre (1017).

Questionnaire. — 1. Par qui Ethelred II fut-il inquiété dans son usurpation? Quel moyen employa-t-il pour repousser les Danois? Qu'était-ce que le *Daneghild?* Quel effet ce moyen produisit-il sur les Danois? 2. Quelle était la conduite de ceux de ces barbares qui s'établirent en Angleterre? Quelle conspiration forma-t-on contre eux? Quel jour furent-ils massacrés? 3. Comment les Danois se vengerent-ils? Ethelred entreprit-il de les repousser? Où se réfugia-t-il? 4. A quelle occasion fut-il rappelé en Angleterre? Quelle est la partie de ses Etats qu'il recouvra? Quelle guerre eut-il à soutenir? 5. Quel fut son successeur? Quelles victoires remporta-t-il? Quel traité fut conclu entre lui et Canut à la suite de ses victoires? Que devint l'Angleterre après sa mort?

TROISIÈME PÉRIODE.

Dynastie danoise et dynastie saxonne (1017-1066).

TABLEAU DE LA DYNASTIE DANOISE.

Canut Ier (1017-1035), Harold Ier dit Pied de Lièvre (1035-1040), Canut II ou Hardicanut (1040-1041). — Rétablissement de la dynastie saxonne : Edouard III le Confesseur (1041-1066).

CHAPITRE I.

CANUT Ier (1017-1035).

1. Caractère du roi Canut a son avénement. — Le roi Canut s'était montré très-féroce dans les guerres qu'il avait soutenues contre les Anglais. A la mort d'Edmond Côte de Fer, il avait juré d'être juste et bienveillant à leur égard, mais ses promesses ne l'empêchèrent pas d'être d'abord ombrageux et cruel. Tous les hommes qui s'étaient fait remarquer par leur attachement à l'ancienne liberté du pays et à la royauté anglo-saxonne, quelques-uns même de ceux qui avaient trahi cette cause pour celle du pouvoir étranger, furent bannis de l'Angleterre ou mis à mort. « Qui m'apportera la tête d'un de mes ennemis, disait le roi danois avec la férocité d'un pirate, me sera plus cher que s'il était mon

frère. » Les parents des deux derniers rois, Ethelred et Edmond, furent proscrits, et tous leurs partisans se virent en butte aux persécutions les plus atroces. Mais dès que Canut se fut converti au christianisme, la religion opéra le plus heureux changement dans ses mœurs.

2. Sa conversion. — Il se rappela avec amertume les excès qu'il avait commis et se fit un devoir de dédommager ses sujets de toutes les peines qu'il leur avait causées ; il les traita désormais avec équité et douceur. Il voulut même qu'il n'y eût plus de distinction entre les Anglais et les Danois et s'appliqua sincèrement à les faire jouir avec impartialité de tous leurs droits. Pour expier ses fautes envers la religion il fit rebâtir les églises qu'il avait brûlées et dota magnifiquement les abbayes et les monastères qu'il avait spoliés. Dans une assemblée nationale qui se tint à Oxford, il confirma les lois du roi Edgar, il engagea les seigneurs anglais et danois à oublier de part et d'autre toutes leurs anciennes offenses et à se promettre pour l'avenir une amitié réciproque. Il publia un code dans lequel il avait rassemblé toutes les lois les plus sages de ses prédécesseurs, et ne négligea rien pour détruire les vices monstrueux qui déshonoraient alors la société.

3. Son pèlerinage a Rome (1030). — Vers l'an 1030, ce prince résolut d'aller à Rome visiter les tombeaux des apôtres, en expiation de tous les crimes de sa vie. Il partit en simple pèlerin, avec une besace sur l'épaule et un long bâton à la main. Ce fut sans doute pour perpétuer sa vénération envers le saint-siége qu'il fit revivre l'impôt qu'on avait établi d'abord sous le nom d'*argent de Rome*

et que les invasions danoises avaient suspendu. Il l'appela le *denier de saint Pierre* et décréta qu'à l'avenir il serait payé annuellement par chaque maison habitée *à la louange et gloire du Dieu-Roi*, le jour de la fête de saint Pierre.

4. Grandeur et humilité du roi Canut. — Canut réunit au Danemark tous les royaumes scandinaves et étendit ainsi sa domination sur les rives de la Baltique. Il prit le titre nouveau d'empereur de tout le septentrion, par la grâce du Christ, Roi des rois. Un flatteur osa lui dire un jour qu'il commandait à la terre et à la mer. Aussitôt Canut s'assit sur la plage de Southampton et commanda à la mer de respecter son souverain. Le flux de la marée l'ayant obligé à se retirer, il se tourna vers ses adulateurs : Voyez, dit-il, comme la mer m'écoute ! Apprenez que celui-là seul est tout-puissant à qui l'Océan a obéi quand il lui a dit : *Tu viendras jusqu'ici et tu n'iras pas plus loin*. Cette pensée le frappa lui-même si vivement, que de retour à Winchester, il prit sa couronne, la plaça sur le grand crucifix de la cathédrale et ne la porta plus, depuis ce jour, même dans les cérémonies publiques. Il mourut dans ces sentiments après dix-huit ans de règne, l'an 1035.

Questionnaire. — 1. Quelle fut la conduite de Canut immédiatement après son avénement ? Comment traita-t-il les parents et les alliés de l'ancienne race saxonne ? 2. Quelle influence le christianisme exerça-t-il sur les Danois ? Que fit-il pour réparer les désastres qu'il avait auparavant causés ? Quel fut le caractère de sa législation ? 3. A quelle époque fit-il un pèlerinage à Rome ? Quel impôt établit-il en faveur du saint-siége ? 4. Quelle était l'étendue de sa domination ? Dans quelle circonstance imposa-t-il silence à ses flatteurs ? A quelle époque mourut-il ?

CHAPITRE II.

HAROLD Ier DIT PIED DE LIÈVRE (1035-1040).

1. Election de Harold. — Canut laissait trois fils, dont un seul, Hardicanut était né d'une princesse normande appelée Emma; il avait eu les deux autres de sa première épouse. Il aurait désiré que Hardicanut fût son successeur. Mais comme ce prince se trouvait en Danemark, les Danois d'Angleterre, pressés d'avoir un chef, élurent un autre fils de Canut, Harold ou Harald surnommé Pied de lièvre. Cette élection, qui était le vœu de la nation, trouva quelques opposants parmi les Danois eux-mêmes. Les Anglais s'unirent aux mécontents, et l'ancienne guerre des Saxons contre les Danois fut sur le point de recommencer.

2. Rivalité de Hardicanut et de Harold (1035-1037). — Godwin, gouverneur de la province d'Ouessex, se déclara pour le parti d'Emma et de Hardicanut et se mit à la tête des troupes danoises que la reine-mère avait amenées avec elle. Tous les habitants qui se trouvaient au sud de la Tamise adoptèrent son drapeau, tandis que ceux du nord soutinrent Harold. Les populations intermédiaires qui désiraient garder la neutralité se retirèrent en masse dans les forêts et les marécages de Cabridge, Huntingdon, Northampton et Lincoln, en attendant l'issue de la guerre. Mais, malgré les immenses préparatifs qu'on avait faits de part et d'autre, aucune bataille ne fut livrée. Hardicanut ne s'étant pas pré-

senté, ses partisans se lassèrent de l'attendre et jurèrent obéissance à son frère.

3. Vaine tentative des rois saxons. — Vers le même temps, une lettre fut écrite aux fils d'Ethelred qui vivaient en Normandie, pour les engager à venir recouvrer le trône occupé par leurs aïeux. Cette lettre avait été écrite au nom d'Emma, et on a supposé que Godwin en était l'auteur. Alfred, un des princes saxons, s'embarqua aussitôt avec une faible troupe de soldats normands et boulonnais et prit terre à Douvres. Mais il ne trouva pas les secours qu'on lui avait fait espérer, et il fut pris avec tous ses compagnons au nombre de six cents. On en massacra neuf sur dix, et Alfred fut condamné à perdre les yeux comme violateur de la paix du pays. Harold Ier resta paisible possesseur de la couronne d'Angleterre jusqu'à sa mort qui arriva en 1039.

Questionnaire. — 1. Quels étaient les héritiers de Canut? Qui fut élu par les Danois? Quelle opposition rencontra cette élection? 2. Qui soutint le parti de Hardicanut? Quels étaient ses partisans? Quel fut le dénoûment de cette rivalité? 3. Quelle tentative firent les princes saxons? Comment furent-ils trahis? A quelle époque mourut Harold Ier?

CHAPITRE III.

HARDICANUT OU CANUT II (1040-1041).

1. Election de Hardicanut. — A la mort de Harold, les Anglo-Saxons n'osant pas encore choisir un roi de leur propre race, concoururent avec les Danois à l'élection de Hardicanut, fils d'Emma,

Le premier acte de royauté que fit le nouveau souverain fut d'ordonner qu'on déterrât le corps d'Harold et qu'après lui avoir coupé la tête on le portât dans la Tamise. Il ordonna ensuite une enquête sur le meurtre d'Alfred pour en rejeter l'odieux sur les Anglais et justifier les Danois. Godwin, qui avait tenu dans cette circonstance une conduite plus que suspecte, fut sommé de comparaître. Il se présenta, selon la loi anglaise, accompagné d'un grand nombre de parents, d'amis et de témoins du fait, qui jurèrent avec lui qu'il n'avait pris aucune part, ni directe, ni indirecte, à la mort du fils d'Ethelred. A cette preuve légale il ajouta de riches présents qui flattèrent la cupidité de l'avare monarque, et son innocence fut reconnue.

2. Exactions de ce prince. — Hardicanut avait pour l'argent un amour plus insatiable encore que celui des pirates ses aïeux. Il accabla l'Angleterre de tributs, mais il eut toujours soin de faire peser ses exactions uniquement sur la race anglaise. Au lieu de contribuer à payer l'impôt, les Danois se partageaient avec le roi toutes les sommes prélevées sur les Saxons et recevaient tantôt sept marcs d'argent et tantôt vingt marcs par tête. La demeure du Saxon était devenue l'hôtellerie du Danois; il y prenait gratuitement le feu, la table et le lit. Si quelque brave entreprenait de défendre ou de venger les opprimés contre les brutales vexations de leurs oppresseurs, il était poursuivi et traqué comme une bête fauve; sa tête était mise à prix comme celle des loups; il devenait *tête de loup*, selon l'expression anglo-saxonne, et il ne lui restait plus qu'à se faire brigand et à chercher un asile dans les forêts.

3. Révolte des Saxons. Chute de la dynastie

DANOISE. — Hardicanut étant mort subitement au milieu d'un festin de noces, toutes ces souffrances longtemps accumulées produisirent enfin leurs fruits. Avant que les Danois se fussent assemblés pour l'élection d'un nouveau roi, une grande armée insurrectionnelle se forma sous la conduite d'un Saxon appelé Hown. Godwin et son fils Harold levèrent cette fois l'étendard, pour la pure indépendance de leur pays, contre tout Danois, roi ou prétendant, chef ou soldat. Refoulés rapidement vers le nord et chassés de ville en ville, les Danois partirent sur leurs vaisseaux, et abordèrent, fort diminués en nombre, aux rivages de leur ancienne patrie. C'en fut fait pour jamais de leur domination en Angleterre.

4. RÉTABLISSEMENT DE LA DYNASTIE SAXONNE. — Godwin ayant joué le premier rôle dans cette guerre nationale, aurait pu, s'il l'eût voulu, se faire couronner roi des Anglais; peu de suffrages lui eussent été refusés : mais il préféra tourner les regards du peuple sur un homme étranger aux événements récents, sur Edouard, second fils d'Ethelred, celui-là même dont on l'accusait d'avoir trahi et fait mourir le frère. D'après son avis, un grand conseil assemblé à Ghillingham décida qu'un message national serait envoyé au prince saxon en Normandie, pour lui annoncer que tout le peuple l'avait élu roi, mais sous la condition de n'amener avec lui qu'un petit nombre de Normands. Edouard obéit, dit la chronique, il vint en Angleterre avec peu d'hommes et fut sacré dans la grande église de Winchester.

QUESTIONNAIRE. — 1. Par qui fut élu Hardicanut? Que fit-il à son avénement? Comment Godwin se justifia-t-il près de lui du meurtre du prince Alfred? 2. Quelles furent les

exactions de ce monarque? Comment les Danois traitèrent-ils les Saxons sous son règne? 3. En quelle circonstance les Saxons se révoltèrent-ils? Quels furent les chefs de la rébellion? 4. Que pouvait faire Godwin? Comment rétablit-il la dynastie saxonne? Quelle condition imposa-t-il à Edouard? Où ce prince fut-il sacré?

CHAPITRE IV.

ÉDOUARD III LE CONFESSEUR. RÉTABLISSEMENT DE LA DYNASTIE DES ROIS SAXONS (1041-1066).

1. Caractère modéré de la restauration saxonne. — Edouard III témoigna sa reconnaissance à Godwin en épousant sa fille Edithe. C'était d'ailleurs une jeune personne pleine de douceur et de bienveillance, qui n'avait rien de la fierté et de la rudesse un peu sauvage de son frère et de son père. On disait pour exprimer ce contraste que Godwin l'avait mise au monde comme l'épine produit la rose. De son côté Edouard était un prince d'une si grande vertu, qu'il a mérité d'être compté parmi les saints. Au lieu de perpétuer les antipathies de race et de caractère qui avaient toujours existé entre les Danois et les Saxons, il eut le bon esprit de ne faire de ces deux peuples qu'une seule nation et de les soumettre indistinctement aux mêmes lois. Son cœur bienveillant compatissait à toutes les misères de ses sujets, et il saisissait avidement tous les moyens qui s'offraient pour alléger et détruire leurs souffrances. Il abolit le *Daneghild*, qui formait une partie considérable des revenus de la couronne, et il diminua tous les impôts.

2. Influence des Normands. — Tout le monde chérissait ce prince, mais on voyait avec peine les faveurs qu'il accordait aux Normands. A la vérité il n'en avait amené qu'un petit nombre avec lui. Mais d'autres étaient venus plus tard, et il leur avait accordé des charges civiles, des emplois militaires, des dignités ecclésiastiques. Son cœur reconnaissant s'était vivement attaché à ceux qui l'avaient accueilli dans ses jours de malheur, et il voulait sur le trône récompenser les services qu'on lui avait rendus dans l'exil. Les seigneurs anglais, principalement Godwin et ses fils, se montrèrent jaloux. Il en résulta une division qui occasionna quelques troubles, sans aller cependant jusqu'à l'effusion du sang.

3. Résistance de Godwin. — L'opposition que fit Godwin à tous ces nouveau-venus le fit citer devant le grand conseil (1048). Il y comparut, et s'entendit condamner à l'exil avec toute sa famille. La reine Edithe partagea elle-même sa disgrâce; le roi saisit ses terres et la fit conduire avec une pompe toute royale au monastère de Werhwelle qui lui fut assigné pour résidence. Godwin se retira en Flandre avec ses quatre fils, Harold, Sweyn, Tostig et Gurth. Il n'y fut pas longtemps; Edouard accepta sa soumission, et les Normands furent obligés à leur tour de prendre la fuite. Un arrêt du grand conseil les proscrivit et réhabilita l'ancien chef de l'Ouessex avec toute sa famille. Peu de temps après son triomphe Godwin mourut. Le lundi de Pâques 1053, pendant qu'il était à la table du roi, il fut subitement frappé d'apoplexie, et expira cinq jours après.

4. Puissance d'Harold. — Son fils Harold lui succéda dans son comté d'Ouessex, et le gouvernement de Northumbrie fut donné à Tostig. Celui-ci s'étant

mal conduit envers les habitants de sa province, engea son frère à prendre sa défense, mais Harold ajouta encore à sa popularité en refusant de prendre le parti qui ne lui semblait pas celui de la justice. Le saint roi Edouard sut apprécier la délicatesse de sa conduite et n'en eut pour lui que plus d'estime. Quand le moment de choisir son successeur fut arrivé, ce prince jeta les yeux sur lui. Il le préféra au prince Edgar, la dernière espérance de la race saxonne, parce que ce dernier ayant passé toute son enfance en pays étranger, ne pouvait lutter de popularité avec Harold, qui avait délivré si glorieusement sa patrie de la domination étrangère. Edouard mourut en 1066 après avoir fait connaître nettement sa dernière volonté à cet égard.

Questionnaire. — 1. Qui épousa Edouard? Quel était le caractère de ce prince? Que fit-il pour ces sujets? 2. Quel effet produisit l'affluence des Normands qu'il attira en Angleterre? Qui se mit à la tête de l'opposition contre ces étrangers? 3. Par qui fut banni Godwin? Où se réfugia-t-il? Fut-il rappelé? Quelle fut sa mort? 4. Quel fut son successeur? Quelle conduite tint Harold? Pourquoi Edouard le préféra-t-il à Edgard?

CHAPITRE V.

CONQUÊTE DE L'ANGLETERRE PAR LES NORMANDS. BATAILLE D'HASTINGS (1066).

1. Caractère d'Harold a son avénement.— Harold fut reconnu par la nation saxonne et sacré par l'évêque Stigard. Il se montra juste, affable, actif pour le bien du pays, et ne s'épargna ni peine ni

fatigue sur terre et sur mer dans l'intérêt de ses sujets. Mais la faction normande, qu'il avait combattue et humiliée du vivant de Godwin, son père, releva la tête et résolut de lui disputer la succession du roi Edouard. Elle prétendit que ce prince avait désigné sur son lit de mort le duc de Normandie Guillaume pour son héritier et qu'Harold était un usurpateur. Le frère d'Harold, Tostig, crut que l'heure de la vengeance avait sonné, et vint mettre à la disposition du duc son épée et celle de ses compagnons d'armes pour faire la conquête de l'Angleterre. Harold paraissait lui-même s'être fermé le chemin du trône en jurant, pendant qu'il était en Normandie, d'aider Guillaume à conquérir les Etats du roi Edouard à la mort de ce prince. Ce serment à la vérité n'avait pas été volontaire, mais les partisans de Guillaume ne le faisaient pas moins valoir. Il n'est pas facile de décider de quel côté était le bon droit. Guillaume apporta d'ailleurs à l'appui de ses prétentions des titres assez légitimes pour que le saint-siége se décidât en sa faveur.

2. Armement de Guillaume. — Quand on sut que le souverain pontife s'était ainsi prononcé, cette expédition prit le caractère d'une guerre sainte, et chacun voulut y prendre part. Le duc de Normandie ajouta encore à l'entraînement général en offrant une forte solde et le pillage de l'Angleterre à tout homme robuste et de haute taille qui voudrait le servir de la lance, de l'épée ou de l'arbalète. Il en vint une multitude par toutes les routes, de loin et de près, du nord et du midi. Il en vint du Maine et de l'Anjou, du Poitou et de la Bretagne, de la France et de la Flandre, de l'Aquitaine et de la Bourgogne, du Piémont et des bords du Rhin. Tous ces aventu-

riers avaient leurs prétentions et exigeaient les promesses les plus folles. Guillaume qui avait besoin de tous n'en rebuta aucun, il leur promit ce qu'ils voulurent, et se trouva ainsi à la tête d'une armée de 60,000 hommes.

3. Départ de l'armée normande. — Le rendez-vous des navires et des gens de guerre était à l'embouchure de la Dive, rivière qui se jette dans l'Océan, entre la Seine et l'Orne. Durant un mois, les vents furent contraires et retinrent la flotte normande au port. Ensuite une brise du sud la poussa jusqu'à l'embouchure de la Somme au mouillage de Saint-Valery, puis les mauvais temps l'arrêtèrent encore. Guillaume était en proie à de vives inquiétudes qu'il avait peine à dissimuler. On le voyait fréquemment se rendre à l'église de Saint-Valery, patron du lieu, y rester longtemps en prière, et, chaque fois qu'il en sortait, regarder au coq qui surmontait le clocher, quelle était la direction du vent. S'il paraissait tourner au sud, le duc se montrait joyeux; mais s'il soufflait du nord ou de l'ouest, son visage et sa contenance redevenaient tristes. Enfin le 27 septembre, au point du jour, le soleil, jusque-là obscurci de nuages, parut dans tout son éclat. On mit à la voile, et la traversée fut heureuse. Mais au moment où l'on prit terre, Guillaume fit un faux pas et tomba sur la face. Un murmure s'éleva. Des voix crièrent: *Dieu nous garde! c'est mauvais signe!* Mais Guillaume se relevant dit aussitôt : *Qu'avez-vous? Quelle chose vous étonne? J'ai saisi cette terre de mes mains, et par la splendeur de Dieu, tant qu'il y en a elle est à vous.* Cette vive répartie arrêta subitement le mauvais effet qu'on attribuait au présage.

4. Bataille d'Hastings. — Avant de marcher

contre les Normands, Harold avait remporté une grande victoire sur le roi de Norwége que son propre frère Tostig avait fait venir pour le détrôner. Il était donc plein d'espérance quand il attaqua Guillaume. Les deux armées se rencontrèrent près d'Hastings. Les Saxons se préparèrent au combat par des fêtes et des chants patriotiques ; les Normands se confessèrent, reçurent les sacrements et passèrent la nuit en prières. A la pointe du jour la bataille s'engagea et dura jusqu'à la nuit. Le choc fut terrible, et de part et d'autre on fit des prodiges de valeur. Le bruit de la mort de Guillaume s'étant répandu, les Normands commençaient à prendre la fuite, lorsque le duc se jeta au-devant des fuyards, en leur criant : *Me voilà, regardez-moi, je vis encore et je vaincrai avec l'aide de Dieu.* Ces paroles leur rendirent le courage ; ils revinrent au combat, et Harold étant tombé percé d'une flèche, les Saxons furent vaincus. Le corps d'Harold fut enterré sur la colline où la bataille s'était donnée, en face de la mer. *Il gardait la côte*, dit Guillaume, *qu'il la garde encore.*

Questionnaire.— 1. Comment se conduisit Harold immédiatement après son avénement ? Par qui ses droits furent-ils contestés ? Lequel des deux rivaux fut protégé par le pape ? 2. Que fit Guillaume pour augmenter le nombre de ses troupes ? Combien d'hommes formaient son armée ? 3. Où se réunit la flotte ? Quels obstacles éprouva-t-on pour se mettre en mer ? Qu'arriva-t-il à Guillaume en débarquant ? Quel parti tira-t-il de cet événement ? 4. Où se livra la bataille qui décida du sort de l'Angleterre ? Quel fut le sort d'Harold ?

QUATRIÈME PÉRIODE.

Dynastie des rois normands (1066-1154).

TABLEAU DE LA DYNASTIE DES ROIS NORMANDS.

Guillaume le Conquérant (1066-1087), Guillaume II surnommé le Roux (1087 1100), Henri Ier surnommé Beauclerc (1100-1135), Etienne (1135-1154).

CHAPITRE I.

GUILLAUME LE CONQUÉRANT (1066-1087).

1. Conduite adroite de Guillaume. — Quand Guillaume eut été reconnu roi des Saxons, il traita d'abord les vaincus avec la plus grande douceur. Il maintint toutes les bonnes lois du roi Edouard, confirma les priviléges des hommes belliqueux de Kent, s'attacha la ville de Londres, et se contenta d'exiger que les nobles lui prêtassent hommage. Il essaya même d'apprendre l'anglais pour pouvoir rendre justice aux Saxons dans leur langue nationale. Mais cette politique de conciliation ne pouvait être celle des ambitieux qui l'avaient suivi au delà du détroit uniquement dans le but de s'enrichir. Profitant d'un voyage qu'il fit en Normandie immédiatement après sa conquête, ils accablèrent les Saxons de

vexations et de mauvais traitements, et traitèrent tout le territoire en pays conquis.

2. Cruauté de Guillaume (1068). — Ces vexations barbares provoquèrent un complot, puis une insurrection générale. Anglo-Saxons, Ecossais, Danois, Gallois, Irlandais, tous prirent les armes pour repousser l'invasion normande. L'activité de Guillaume triompha de tous ses ennemis. Dès lors il changea entièrement de conduite. Il se montra féroce dans sa victoire et résolut de prévenir à tout jamais la révolte. Toute l'Angleterre fut abandonnée comme une proie à l'avidité spoliatrice des Normands. Guillaume établit lui-même soixante mille fiefs de chevaliers aux dépens des Saxons, et consigna les noms des nouveaux propriétaires dans le livre noir de la conquête, *Doomesday book*, le livre du jour du jugement. Pour s'assurer la possession de tous ces fiefs, il bâtit des forteresses dans toutes les villes, désarma les habitants, substitua dans les actes publics la langue française à la langue saxonne, et s'efforça d'effacer toutes les anciennes coutumes qui auraient pu alimenter le patriotisme des Saxons.

3. Résultats de cette conquête. — Par l'établissement de ces nouveaux fiefs, l'ancienne noblesse saxonne fut remplacée par la noblesse normande, et une ère nouvelle s'ouvrit pour l'Angleterre. Sans doute on ne peut trop déplorer les injustices, les violences et les maux qui accompagnèrent cette conquête, mais quelque grandes qu'aient été les misères qu'elle produisit, elle n'en fut pas moins pour la nation anglaise l'occasion d'une régénération complète. Le gouvernement qui n'avait point encore été nettement constitué se trouva dès lors soumis à

des règles positives et certaines. Guillaume établit dans ses nouveaux Etats le système féodal, avec des modifications qui accrurent considérablement l'autorité royale. Ainsi il exigea le serment des arrière-vassaux aussi bien que des vassaux, il établit des impôts nombreux, et sous prétexte de donner à la noblesse plus de liberté, il lui permit de se racheter de l'obligation d'aller à la guerre, par un tribut dont il se servit pour payer des soldats étrangers qu'il maniait à son gré.

L'union de la Normandie à l'Angleterre plaça dès ce moment cette dernière au rang des grandes nations de l'Europe. Jusqu'alors elle s'était tenue en dehors de tous les grands mouvements qui avaient agité l'Occident ; désormais elle se sentit assez puissante pour disputer la prééminence à la France elle-même.

4. Guerre contre la France. — La rivalité de ces deux nations éclata sous le règne même de Guillaume. Ce prince avait trois fils, Robert, Guillaume et Henri. Robert ne cessa de conspirer contre lui. Il trouva de l'appui dans Philippe Ier qui était assis alors sur le trône de France, et qui avait vu avec peine le duc de Normandie, son vassal, agrandir sa puissance par la conquête. Las de lutter contre son fils, Guillaume méditait une expédition contre Philippe Ier, son protecteur, lorsqu'une indiscrète et fade raillerie du roi de France acheva de le déterminer. Comme Guillaume était fort gros et qu'il gardait le lit depuis quelques jours, Philippe dit en riant : *Quand donc ce gros homme accouchera-t-il?* Le duc blessé de cette raillerie lui fit dire *que bientôt il irait faire ses relevailles à Notre-Dame de Paris avec dix mille lances en guise de cierges.* En

effet, il se mit en campagne pour se venger de son rival, assiégea Mantes et la brûla.

5. Mort de Guillaume. — Les fatigues de cette guerre l'ayant rendu malade, il se fit transporter à Rouen où il mourut quelques jours après. Nulle fin ne fut plus triste que la sienne. Les médecins et tous ceux qui l'environnaient s'enfuirent aussitôt qu'il eut rendu le dernier soupir. Il n'y avait pas un seul de ses parents ni de ses officiers à ses obsèques. Un gentilhomme fit conduire son cadavre dans la basilique de Saint-Etienne de Caen, où il fut enterré sans recevoir aucun des honneurs dus à son rang.

Questionnaire. — 1. Quelle fut la conduite de Guillaume envers les Saxons immédiatement après sa victoire? Quelle fut celle des Normands? 2. Quels effets produisirent leurs exactions? Comment Guillaume traita-t-il lui-même les rebelles? 3. Quels furent pour la nation anglaise les résultats de la conquête normande? 4. A quelle occasion la rivalité de la France et de l'Angleterre éclata-t-elle? Quelle guerre fit Guillaume contre Philippe Ier? 5. Comment mourut Guillaume? Où fut-il enterré?

CHAPITRE II.

GUILLAUME II SURNOMMÉ LE ROUX (1087-1100).

1. Avénement de Guillaume le Roux. — Sur son lit de mort Guillaume le Conquérant avait confirmé à Robert, son fils aîné, la cession du duché de Normandie, mais il n'avait légué à aucun de ses enfants la couronne d'Angleterre. Je n'ai point reçu, disait-il, ce royaume en héritage, je l'ai enlevé par force

au roi Harold, et je ne puis le remettre qu'à Dieu. Seulement je souhaite que mon fils Guillaume, qui m'a été soumis en toutes choses, l'obtienne s'il plaît à Dieu et qu'il y prospère. Le roi Roux, comme le nomment les historiens du temps, s'empressa de partir pour l'Angleterre et de se faire reconnaître par les grands et le peuple. Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, le sacra, et il fut proclamé roi par toute la nation. Son frère Robert essaya vainement de soutenir ce qu'il appelait ses droits; il fut obligé de se retirer. Il renonça à ses querelles de famille pour s'engager dans une croisade, et eut l'imprudence d'engager à son perfide frère, le roi Roux, son duché de Normandie pour la somme de vingt mille marcs d'argent qu'il employa aux frais de son expédition en terre sainte.

2. Barbarie de Guillaume II. — Guillaume se voyant délivré de toute inquiétude, n'eut plus d'autre passion que de pressurer ses sujets pour en retirer le plus qu'il pourrait. Le grand livre de la conquête, où tous les fiefs donnés par le Conquérant étaient inscrits, fut révisé pour qu'on y trouvât encore matière à de nouvelles spoliations. Il traita les Saxons comme des esclaves ; sans oser en agir ainsi avec les Normands, sa rapacité ne leur épargnait ni les injustices, ni les vexations les plus brutales. Il avait à ses ordres un terrible délateur appelé Ralf ou Renouf qui se chargea de satisfaire la soif insatiable qu'il avait de richesses. Il était si terrible aux Saxons et aux Normands, que tous l'avaient baptisé du nom de *Flambart* ou Torche dévorante.

3. Sa lutte contre saint Anselme. — Guillaume traitait l'Eglise comme l'Etat, et, de concert avec Flambart, son inique ministre, il dépouillait les ab-

bayes et les siéges épiscopaux de la plupart de leurs revenus. A l'avénement d'Urbain II, l'empereur d'Allemagne ayant créé un antipape, Guillaume feignit de ne pouvoir distinguer le pontife légitime afin de s'emparer impunément, pendant la vacance du saint-siége, des biens ecclésiastiques. Saint Anselme, qui avait succédé à Lanfranc sur le siége de Cantorbéry, s'étant prononcé en faveur d'Urbain II, le roi Roux entra en colère et s'écria : *Anselme répondra de son insolence devant les pairs.* Le digne archevêque parut devant la cour et se défendit avec tant de fermeté que personne n'osa lui répondre. Le monarque n'en fut que plus furieux, et il lui suscita tant de tracasseries qu'il le contraignit à quitter l'Angleterre. Avant son départ, l'auguste primat l'alla visiter et lui dit ces remarquables paroles : *Sire, je pars; mais comme il est probable que c'est la dernière fois que nous nous voyons, je viens, comme votre père et votre archevêque, vous donner ma bénédiction.*

4. Mort de Guillaume (1100). — L'archevêque vit en effet Guillaume pour la dernière fois. Peu de temps après, étant à la chasse dans la *Forêt nouvelle* avec Gaultier Tyrrel, son ami le plus familier, une flèche, partie de l'arc de son compagnon, vint par accident frapper Guillaume à la poitrine. Il tomba sans prononcer un seul mot et expira sur-le-champ. Gaultier prit la fuite et le laissa étendu par terre. Son corps resta longtemps sans sépulture, et ne dut les honneurs de l'inhumation qu'à des charbonniers qui le trouvèrent et le recueillirent.

Questionnaire.—1. Quelles furent les dernières volontés de Guillaume le Conquérant? Quel fut le compétiteur de

Guillaume le Roux pour le trône d'Angleterre? Quel traité fit-il avec son frère ? 2. Quel fut le caractère de son gouvernement ? Quel était le ministre de son avarice et de ses cruautés ? 3. Etendit-il ses exactions aux biens ecclésiastiques ? Qui s'opposa à ses usurpations ? Quelles paroles lui adressa saint Anselme avant de partir pour l'exil ? 4. Où mourut Guillaume? Connaît-on l'auteur de sa mort? Par qui fut-il enterré?

CHAPITRE III.

HENRI Ier SURNOMMÉ BEAUCLERC (1100-1135).

1. Avénement de Henri Ier. — Lorsque Guillaume le Conquérant, sur son lit de mort, donnait la Normandie à son fils aîné, et souhaitait l'Angleterre au cadet, Henri, le plus jeune de ses enfants, lui dit vivement : *Et moi, mon père, que me donnes-tu donc? — Je te donne,* répondit le roi, *cinq mille livres d'argent de mon trésor. — Mais que ferai-je de cet argent si je n'ai ni terre ni demeure? — Patience, mon fils, un jour tu auras tout ce que j'ai eu, et tu surpasseras tes frères en puissance.* Cette prédiction commença à s'accomplir après la mort de Guillaume le Roux. Robert se trouvait alors en Asie et ne pouvait revendiquer ses droits. Mais Henri n'en prit que mieux ses précautions pour s'affermir sur le trône.

2. Charte de Henri Ier (1101). — Il convoqua les principaux Saxons et leur fit les plus belles promesses. Il s'efforça de leur persuader qu'il y avait une grande différence entre ses dispositions et celles de son frère, et qu'il les traiterait avec autant de douceur que ses prédécesseurs avaient eu de sévérité. Il leur donna une *charte* qui fut déposée dans

la principale église de chaque comté, et il prit pour épouse une femme de race anglo-saxonne afin de témoigner de son bon vouloir à l'égard de cette partie de la nation. Cette princesse avait pour père Malcolm, roi d'Ecosse, et pour mère Marguerite, sœur d'Edgar. Elle s'appelait Edithe, mais les Normands lui donnèrent le nom plus euphonique de Mathilde. Elle se montra si douce et si bienveillante, que la voix populaire la nomma *la bonne reine*.

3. Bataille de Tinchebray (1106). — Robert étant revenu de la croisade, les seigneurs anglo-normands, qui avaient à se plaindre de Henri, engagèrent son frère à passer en Angleterre et à faire appel aux hommes de bonne volonté. En peu de temps il se vit à la tête d'une armée assez puissante; mais avant d'en venir aux mains il eut une conférence avec Henri par suite de laquelle il renonça pour la seconde fois à la couronne d'Angleterre moyennant une somme d'argent. Toutefois ce premier avantage ne suffit pas à l'ambition de Henri, il voulut encore ravir à Robert son duché de Normandie. Il y fomenta des troubles, souleva les Normands contre leur duc, et finit par le sommer de lui céder sa province pour une certaine somme. Robert s'y étant refusé, il employa l'argent qu'il lui offrait à lever des troupes et partit pour la Normandie. La bataille se donna à Tinchebray, près Mortain; Robert fut vaincu et fait prisonnier. Henri le fit enfermer dans le château fort de Cardiff, sur la côte méridionale du pays de Galles, et dès lors le duché de Normandie fut véritablement réuni au royaume d'Angleterre.

4. Guerre contre la France (1113-1119). — Cet accroissement de puissance porta ombrage à Louis le Gros, roi de France. Il adopta le fils de

Robert, Guillaume Cliton, et tenta deux fois de le remettre en possession de la Normandie. La première guerre ne dura que deux ans (1113-1115), la seconde fut plus sérieuse : Baudoin duc de Flandre et Foulques comte d'Anjou se liguèrent avec Louis le Gros. Pendant plus de trois années, la fortune sembla se jouer des deux partis ; enfin la bataille de Brenneville, près de Noyon, donna gain de cause au roi d'Angleterre (1119). Le pape Calixte II, qui se trouvait alors au concile de Reims, interposa son auguste médiation entre les deux monarques, et la paix fut conclue.

5. Dernières années de Henri. — Henri, en retournant en Angleterre, eut la douleur de perdre ses deux fils, qui firent naufrage dans la traversée. Mathilde, sa femme, étant morte, il prit une seconde épouse, mais ce mariage fut stérile. Se voyant sans héritier mâle, il fit venir près de lui sa fille Mathilde, qui était veuve de l'empereur d'Allemagne Henri V et que les Normands appelaient pour ce motif l'*Emperesse*. Il lui fit épouser en secondes noces le fils de Foulques d'Anjou, Geoffroy, surnommé *Plante-Genest*, à cause de l'habitude qu'il avait de mettre, en guise de plume, une branche de genêt à sa toque. De ce mariage naquit en 1133 un enfant qui fut appelé Henri comme son aïeul, et que les Normands appelèrent *Fitz-Emperesse*. Les barons d'Angleterre jurèrent devant Henri Ier de reconnaître pour rois, après sa mort, les enfants de sa fille. Henri Ier fut assez ingénu pour compter sur ces belles paroles. Il mourut en Normandie d'une indigestion de lamproie, bien convaincu que sa fille et son petit-fils hériteraient sans conteste de sa couronne (1135).

Questionnaire. — 1. Quelles paroles adressa Guillaume le Conquérant sur son lit de mort à Henri? Qui avait-il à redouter comme rival? 2. Quelle conduite tint-il envers les Saxons? Quelle fut son épouse? 3. Quels arrangements prit-il avec son frère Robert pour la couronne d'Angleterre? Comment lui ravit-il son duché de Normandie? Où se livra la bataille qui décida du sort de cette province? 4. Que fit le roi de France contre le roi d'Angleterre? Quelle est la bataille qui amena la paix entre les deux monarques? 5. De quel malheur fut frappé Henri Ier à son retour en Angleterre? Sur qui fonda-t-il les espérances de sa dynastie? Où mourut-il? De quelle manière?

CHAPITRE IV.

ÉTIENNE (1135-1154).

1. Avénement d'Etienne. — Les prélats, les comtes et les barons avaient juré de donner la royauté à Mathilde, mais immédiatement après la mort de Henri Ier, ils rougirent d'obéir à une femme, et reconnurent pour roi Etienne de Blois. Son élection fut approuvée par Innocent II et solennellement proclamée par le primat de Cantorbéry. Dans les premiers temps de son règne il se montra prodigue envers les Normands, et se concilia leur attachement en leur distribuant tous les trésors amassés par Guillaume le Conquérant. Geoffroi d'Anjou, le mari de Mathilde, s'était engagé à rester en paix, moyennant une pension de 5,000 mares; et Robert de Glocester, fils naturel de Henri, avait prêté le serment de foi et fait hommage au nouveau roi. On put espérer pour un mo-

ment que son règne serait calme et paisible, mais l'orage ne tarda pas à éclater.

2. Ligue des Ecossais, des Anglais et des Gallois. — Etienne était d'origine normande, et s'il convenait à ce titre aux conquérants de l'Angleterre, il s'en fallait beaucoup qu'il eût les sympathies de la race saxonne. A son avénement il lui avait fait les plus belles promesses, mais ces malheureux vaincus savaient trop quelle estime ils devaient faire de toutes les paroles des rois nouvellement élus. Ils avaient été tant de fois trompés, qu'ils ne se fièrent pas plus à Etienne qu'à ses prédécesseurs. Ils s'unirent aux Ecossais et aux Gallois, et formèrent ensemble le projet de renverser Etienne, et de le remplacer par David, roi d'Ecosse. Pour y parvenir, ils ne reculèrent même pas devant l'assassinat. A un jour fixé, ils devaient massacrer tous les Normands établis dans leur île et ruiner ainsi à tout jamais leur domination. Heureusement cette effrayante conspiration fut dévoilée et échoua complétement (1137).

3. Bataille de l'Etendard (1138). — Les conjurés eurent alors recours à la voie des armes. Ils se déclarèrent pour Mathilde et son fils, et sous prétexte de faire respecter les dernières volontés de Henri Ier, ils se soulevèrent. David, roi d'Ecosse, resta fidèle à l'alliance qu'il avait faite avec eux, et ses troupes envahirent le pays situé entre la Tweed et le comté d'York. Toustain, archevêque d'York, ranima le courage des nobles et du peuple, en levant les bannières de trois saints de race anglaise, saint Cuthbert de Durham, saint Jean de Beverley et saint Wilfrid de Rippon. On dressa sur quatre tours un mât de navire au sommet duquel était

placée une petite boîte d'argent renfermant une hostie consacrée, et entourée des bannières qui devaient exciter le courage des soldats. C'est ce qui a fait appeler cette bataille la bataille de l'*Etendard*. Les Ecossais furent vaincus, mais leur défaite n'empêcha pas le Westmoreland, le Cumberland et le Northumberland d'être affranchis de la domination normande.

4. Soumission des Gallois. — De leur côté, les Gallois, fidèles à la promesse qu'ils avaient faite aux Saxons de les aider dans l'exécution de leur grand projet de délivrance, s'étaient mis à attaquer les châteaux forts bâtis par les Normands. Ils ne faisaient aucun quartier à tout homme parlant la langue française. Barons, chevaliers, prêtres et soldats établis dans le pays de Galles par voie de conquête, tous furent tués ou chassés de leur domaine. Mais les efforts de ces populations, qui ne portaient jamais la guerre au delà de leurs vallées ou de leurs montagnes, ne pouvaient être d'une grande importance. Ils furent d'ailleurs réprimés par Richard, comte d'Eu, qui leur enleva le comté de Pembroke.

5. Invasion de Mathilde (1139). — Victorieux au dehors, Etienne n'eut pas au dedans le même bonheur. Il eut le tort de laisser l'*emperesse* Mathilde, qui avait été rappelée en Angleterre par ses partisans, rejoindre Robert à Bristol. Presque tous les seigneurs du nord et de l'ouest embrassèrent le parti de Mathilde, et l'Angleterre subit alors toutes les horreurs de la guerre civile. Après quelques succès obtenus sur les troupes angevines au camp d'Ely, Etienne se vit abandonné par son armée près de Lincoln, et tomba lui-même au pouvoir de Mathilde qui le fit

impitoyablement charger de chaînes et renfermer au donjon de Bristol (1141). Les Normands passèrent immédiatement après cette défaite du côté de l'*emperesse*, et elle se crut assez forte pour braver insolemment tout le monde.

6. Guerre civile (1142-1152). — La conduite dédaigneuse de Mathilde était une insigne maladresse. Les Saxons, qui l'avaient d'abord soutenue, s'indignèrent de son arrogance et de ses exactions tyranniques. Les habitants de Londres se révoltèrent au sujet d'une énorme taille qu'on voulait leur imposer, et Mathilde se vit forcée de s'enfuir la nuit sans aucune ressource. Les seigneurs mécontents profitèrent de cet échec pour faire revivre les prétentions d'Etienne et demander sa délivrance. Ils l'obtinrent, et toutes les provinces du centre et de l'est le reconnurent pour roi. Les autres comtés restèrent attachés à Mathilde, et la lutte se rétablit ainsi à forces égales entre les deux prétendants. La guerre civile dura plus de dix ans, sans qu'il y eût aucune action décisive. Les châteaux étaient pris et repris, les villes pillées et brûlées, et dans ces combats de détail le pays se trouvait ruiné.

7. Dénoument de cette guerre. — Enfin quand l'Angleterre n'offrit plus qu'un désert, Etienne, qui venait de perdre son fils unique, proposa à Henri d'Anjou, époux de Mathilde, de mettre un terme à leurs dissensions. Il fut convenu qu'il conserverait le sceptre toute sa vie, et qu'à sa mort, Henri d'Anjou, fils de l'*emperesse*, lui succéderait (1153). Cette transaction fut rédigée en forme de charte et confirmée par les évêques, les comtes, les barons et les chevaliers des deux partis. Etienne mourut peu de temps après (1154).

Questionnaire. — 1. Quel fut le successeur de Henri Ier? Par qui fut-il proclamé? Quel fut le caractère des commencements de son règne? 2. Quelle ligue se forma contre lui? Quel complot firent les mécontents? 3. A quel moyen eurent-ils ensuite recours? Que fit l'archevêque d'York pour leur résister? Quels furent les résultats de la bataille de *l'Etendard?* 4. Que firent les Gallois dans leur pays? Quel fut le résultat de leur révolte? Quel succès obtint Mathilde? Où Etienne fut-il fait prisonnier? 5. Quelle fut la conduite de Mathilde après la victoire? 6. Quelles conséquences eurent ses fautes? Combien de temps dura la guerre civile? Quels en furent les effets? 7. Comment se termina cette guerre? Quel traité conclut Etienne avec sa rivale? A quelle époque mourut ce prince?

CINQUIÈME PÉRIODE.

Dynastie des rois Plantagenets ou d'Anjou. — Plantagenets proprement dits (1154-1399).

TABLEAU DE LA DYNASTIE DES PLANTAGENETS.

PLANTAGENETS PROPREMENT DITS : Henri II (1154-1189), Richard Ier Cœur de Lion (1189-1199), Jean sans Terre (1199-1216), Henri III (1216-1272), Edouard Ier (1272-1307), Edouard II (1307-1327), Edouard III (1327-1377), Richard II (1377-1399).

CHAPITRE I.

HENRI II (1154-1189).

1. AVÉNEMENT DE HENRI II. — Henri II avait épousé, quelques années avant d'être proclamé roi d'Angleterre, Eléonore, duchesse d'Aquitaine et comtesse de Poitou, que le roi de France Louis VII avait répudiée. Il était auparavant maître du Maine et de la Normandie, et à la mort de son père il avait hérité de l'Anjou, mais sous la condition expresse de remettre cette province à son jeune frère Geoffroy, si jamais il devenait roi. Dès sa naissance, Henri II jouit d'une popularité singulière. Il tenait aux Normands par son grand-père, Henri Ier, aux Saxons par sa grand'mère et aux Angevins par son père. On put croire qu'il réunirait en lui les inté-

rêts de toutes les races occidentales, et qu'il ne régnerait pas avec autant de partialité que ses prédécesseurs. En Angleterre, les Saxons eurent cette espérance. A la vérité, il leur témoigna d'abord un vif intérêt, et parut disposé à rompre cette tradition de tyrannie qu'avaient perpétuée tous les rois normands; mais bientôt on vit qu'il était du même sang que Guillaume le Conquérant.

2. Ses premières guerres. — Ces injustices lui suscitèrent plusieurs guerres. Son frère Geoffroy essaya d'abord de lui ravir l'Anjou, et de l'obliger ainsi à tenir les promesses qu'il lui avait faites; mais cette guerre ne fut pas très-sérieuse. Geoffroy n'avait pas des forces assez imposantes pour résister à l'armée de race anglaise que Henri II envoya contre lui. Il dut accepter trois mille livres de pension en échange de son comté. Les Nantais s'étant donnés à lui, à sa mort, qui arriva en 1158, Henri II réclama la ville de Nantes comme son héritage et en dépossédа Conan, comte héréditaire de Bretagne. Les Bretons indignés s'unirent avec les Manceaux et le roi de France, Louis VII, pour revendiquer leurs droits. Ils furent vaincus, et ceux qui s'étaient mis à la tête de la révolte virent leurs châteaux détruits et leurs biens confisqués.

3. Traité de Montmirail (1159). — L'Aquitaine et le Poitou imitèrent l'exemple que leur avait donné la Bretagne; ils se soulevèrent contre Henri II et cherchèrent un appui dans le roi de France. Louis VII promit peut-être plus qu'il ne pouvait donner, car il n'accorda pas grand secours aux révoltés. La lutte qu'il eut à soutenir contre l'Angleterre ne fut signalée par aucun événement important; ce fut une série presque continuelle de

brouilleries et de raccommodements, de trêves et de ruptures, de petites guerres et de légères escarmouches. Louis VII, las de toutes ces fatigues inutiles, conclut la paix avec le roi d'Angleterre, à Montmirail, dans le Perche (1159). Le roi de France garantit à Henri II la possession de la Bretagne, et en retour celui-ci se reconnut son vassal.

4. Saint Thomas Becket. — Thomas Becket était la lumière et le bras droit de Henri. Attaché à l'église de Cantorbéry, sans toutefois avoir reçu les ordres sacrés, il monta insensiblement en dignité, et Henri, frappé de ses talents, le fit son chancelier. Thibaut, archevêque de Cantorbéry, étant venu à mourir, le roi crut utile à son ambition de faire un archevêque de son premier ministre. Thomas refusa longtemps, parce qu'il savait que sa conscience ne pourrait souffrir les usurpations préméditées par Henri contre les droits du clergé Néanmoins, sur les instances du monarque, Becket dut déposer les sceaux pour prendre la crosse primatiale (1161).

5. Lutte de saint Thomas contre Henri II. — Tout à coup un changement s'opéra dans la vie du chancelier : il quitta le faste de la cour, dont il se parait auparavant, pour embrasser la pauvreté apostolique. Il devint le père des pauvres, et résolut de défendre les droits de son Eglise. Il redemanda donc à Henri tous les biens dont il l'avait injustement dépouillée. Le roi répondit par des statuts qu'il fit promulguer dans un synode à Clarendon (1164). Ces statuts ôtaient à l'Eglise d'Angleterre sa liberté, et confisquaient au profit de l'autorité royale toutes les dignités ecclésiastiques. Dans un premier instant de faiblesse, Thomas les si-

gna. Le remords de sa conscience ne tarda pas à se faire entendre; il consulta le pape Alexandre III, qui le désapprouva et condamna les statuts qu'il avait souscrits. Alors l'illustre archevêque se rétracta, et Henri, furieux, le força de sortir du royaume. Le courageux pontife se réfugia à Saint-Omer, puis à Pontigny, et excommunia Henri II à Vezelay (1166). Louis VII et Alexandre III s'étant ouvertement déclarés ses protecteurs, le roi d'Angleterre dut céder et permettre au noble exilé, quoique à regret, de rentrer dans son Eglise, impatiente de le revoir. A peine y était-il arrivé, que quatre courtisans qui avaient entendu prononcer par le roi ces paroles homicides : *Quoi! pas un des lâches que je nourris n'aura le cœur de me débarrasser de ce prêtre!* massacrèrent l'archevêque dans sa cathédrale, au pied même de l'autel, le cinquième jour après Noël (1170). Alexandre III canonisa le héros chrétien, et les fidèles de tous les pays allèrent en pèlerinage à son tombeau.

6. Conquête de l'Irlande (1171). — Après la mort de saint Thomas Becket, Henri II entreprit la conquête de l'Irlande, qui méritait d'être appelée l'île des saints, et qui avait donné tant de missionnaires à l'Europe barbare et païenne. Cette intéressante contrée avait conservé toute sa ferveur primitive jusqu'au xe siècle. Les révolutions politiques qui la bouleversèrent entraînèrent après elles des troubles immenses dans l'ordre moral. Toute l'île était divisée en tribus ou clans; chaque clan avait un chef (*canfinny*), et ces chefs, subordonnés entre eux d'après leur puissance, avaient un monarque souverain (*ardriagh*), qui était le roi du

pays. Toute dignité était élective, et c'est ce qui multipliait les discordes à l'infini. Au XIIe siècle, il y avait en Irlande cinq royaumes : le Munster, le Meath, l'Ulster, le Leinster et le Connaught. Les O'Connor, rois de Connaught, jouissaient alors de la dignité d'ardriagh, qu'ils avaient rendue héréditaire dans leur famille. Le roi de Leinster s'unit contre eux avec Richard, comte de Pembroke, du consentement de Henri II, et firent ensemble la conquête de l'île. Richard épousa ensuite la fille du roi de Leinster et hérita de tous ses Etats. Il régna dans l'île avec le titre de vassal du roi d'Angleterre, jusqu'au moment où Henri, libre de tout démêlé, vint lui-même et en son propre nom prendre possession du pays. Il le donna à son fils Jean à titre de seigneurie (1177); mais l'inhabileté du jeune prince laissa perdre insensiblement aux Anglais toute leur influence dans ce pays.

7. Révolte des fils de Henri II. — Dans ses dernières années, Henri II fut troublé par une foule de chagrins domestiques. Ses déréglements l'avaient rendu odieux à la princesse Eléonore, son épouse. Pour se venger, cette femme passionnée arma ses enfants contre leur père. Louis VII, roi de France, et Guillaume, roi d'Ecosse, se mêlèrent à cette guerre impie pour servir leur haine contre l'Angleterre. Le roi d'Ecosse tomba entre les mains des Anglais après la bataille d'Alawich, en 1174, et ne recouvra sa liberté qu'à la condition de faire hommage de son royaume au roi d'Angleterre. Le roi de France subit aussi un échec après avoir pris et brûlé Verceil. Eléonore, qui s'était déguisée pour attiser plus à l'aise toutes ces discordes, fut surprise

par son mari et jetée dans un château fort. Cette cruauté indigna tous les hommes du Midi, et Henri II eut beaucoup de peine à les soumettre.

8. Malheurs de Henri II. — Henri considéra ses malheurs comme un effet de la vengeance divine qui lui faisait expier le meurtre de l'archevêque. Pour apaiser le ciel, il alla au tombeau de saint Thomas Becket, se soumit à la pénitence publique, et revint triompher de tous ses ennemis. Il leur fit signer la paix, mais il eut ensuite d'autres chagrins à supporter. Ayant perdu deux de ses fils, Henri et Geoffroy, il ne lui resta plus que le farouche Richard et le perfide Jean sans Terre. Richard s'unit au roi de France Philippe Auguste qui réclamait à Henri II le Vexin, dot de sa sœur Marguerite morte sans enfants. Sur le refus obstiné du roi d'Angleterre, on en vint aux mains; le vieux roi, vaincu et trahi, fut obligé d'accepter la paix que lui dictèrent Philippe Auguste et Richard, à la Colombière (1189). Par ce traité on exigeait de lui qu'il se reconnût le vassal du roi de France et se remît à sa miséricorde, qu'il payât dix mille marcs d'argent et renonçât à toute suzeraineté sur les villes du Berry, enfin qu'il pardonnât à Richard ainsi qu'à tous ses partisans.

9. Mort de Henri II (1189). — Henri avait toujours eu l'attachement le plus tendre pour le dernier de ses fils et il s'en croyait aimé. Il était malade et alité quand les envoyés du roi de France vinrent lui présenter la liste de tous les partisans de Richard qu'il devait comprendre dans son amnistie. Quand il entendit prononcer avant tous les autres le nom de son fils Jean, il se leva sur son séant, et promenant autour de lui des yeux hagards et pénétrants : *Est-il bien vrai*, dit-il, *que Jean, mon*

cœur, mon fils de prédilection, celui que j'ai chéri plus que tous les autres et pour l'amour duquel je me suis attiré tous mes malheurs, s'est aussi séparé de moi? Comme on le lui assurait : *Eh bien!* dit-il en se retournant, *que tout aille dorénavant comme il pourra; je n'ai plus de souci, ni de moi, ni du monde.* Ses dernières paroles furent des paroles de malédiction contre ses enfants. Il mourut de chagrin à Chinon, et ses restes ne furent pas inhumés avec plus d'honneur que ceux de Guillaume le Conquérant.

Questionnaire. — 1. Quelle était l'origine de Henri II? Quelles espérances conçurent de lui les Saxons? 2. Pourquoi son frère Geoffroy lui fit-il la guerre? Quel en fut le résultat? Pourquoi les Bretons se souleverent-ils contre lui? Les réprima-t-il? 3. Par qui fut appuyée la révolte de l'Aquitaine et du Poitou? Quel fut le caractère de la guerre qu'il eut à soutenir contre la France? Par quel traité se termina-t-elle? 4. Qu'était saint Thomas Becket avant d'être archevêque? 5. Quel changement s'opéra dans sa conduite? Pourquoi résista-t-il à Henri II? Quel fut le dénoûment de cette lutte? 6. Quelle conquête entreprit ensuite Henri II? Qu'était l'Irlande avant cette guerre? 7. Qui excita les fils de Henri II à se révolter contre lui? Qui les soutint dans leur révolte? 8. Que fit Henri II pour expier ses fautes? Quelle perte fit-il? Quelle fut la conduite de Richard et de Jean? Quel traité lui fut imposé? Quelles en étaient les conditions? 9. Quelles furent ses paroles en apprenant la trahison de Jean? Où mourut-il? Comment fut-il traité après sa mort?

CHAPITRE II.

RICHARD Ier COEUR DE LION (1189-1199).

1. Avénement de Richard. — A peine Richard fut-il en possession de la couronne, qu'il se fit apporter tout l'or renfermé dans les trésors royaux, et vendit bénéfices, villes et comtés pour satisfaire son insatiable cupidité. *Je vendrais Londres*, disait-il à ses courtisans, *si je trouvais un acheteur*. Il avait promis d'épouser la princesse Alix, sœur de Philippe Auguste. Comme il retardait toujours l'accomplissement de cette promesse, le roi de France lui signifia qu'il se jetterait sur la Normandie et la ravagerait par le fer et la flamme, si ce mariage n'était pas réalisé, ou si du moins le roi d'Angleterre ne restituait les places qui lui avaient été remises pour la dot. On courait déjà aux armes lorsque la voix de Guillaume de Tyr détourna ces deux princes de leurs querelles particulières, pour les entraîner dans une croisade.

2. Départ de Richard pour la croisade. — La première croisade avait été l'œuvre de la France; la seconde, celle de l'Allemagne; la troisième fut populaire surtout en Angleterre. Richard n'emmena avec lui que des chevaliers et des soldats, et partit par mer avec Philippe Auguste. Chemin faisant il fit la conquête de l'île de Chypre, et se brouilla avec Philippe Auguste qui, l'ayant quitté, fit voile pour la Palestine où il trouva les croisés occupés au siége de Saint-Jean-d'Acre. Ils étaient divisés; les uns vou-

laient pour roi Conrad de Montferrat, les autres demandaient Guy de Lusignan. Philippe Auguste et Frédéric de Souabe ayant pris parti pour Conrad, il n'en fallut pas davantage pour que Guy trouvât un protecteur dans Richard.

3. Ses dissensions avec Philippe Auguste et Frédéric. — Après l'arrivée des Anglais, ces discordes s'envenimèrent tellement que les croisés étaient sur le point de se faire mutuellement la guerre, quand l'approche d'une armée conduite par Saladin leur fit ajourner leurs querelles particulières. Ils s'unirent contre les infidèles, les repoussèrent et s'emparèrent de Saint-Jean-d'Acre (1191). Quand la ville fut prise, Richard indisposa les Allemands en faisant abattre le drapeau du duc d'Autriche qu'on avait arboré au sommet d'une tour. Frédéric quitta la Palestine, emportant dans son cœur le désir de venger un jour cette injure. Peu après, Philippe Auguste partit pour la France, laissant à son rival dix mille hommes, commandés par Hugues III, duc de Bourgogne.

4. Exploits de Richard. — Richard resté seul se livra à toute l'impétuosité de ses goûts chevaleresques. Dans l'action il n'épargnait ni l'ennemi, ni les siens, ni lui-même (1). Sa valeur devint proverbiale parmi les Arabes. Les mères faisaient taire leurs enfants en les menaçant du roi Richard, et quand le cheval d'un Sarrasin bronchait, le cavalier lui disait : *Crois-tu donc avoir vu Richard d'Angleterre?* Mais tous ces exploits furent inutiles. Ils remplirent les infidèles d'admiration et de frayeur au siége de Joppé, mais après avoir pris cette ville, Richard conclut

(1) Un historien du temps rapporte qu'il revenait de la mêlée tout hérissé de flèches, semblable à une pelote couverte d'aiguilles.

une trêve avec Saladin et quitta lui-même la Palestine (1192).

5. Captivité de Richard. — A son retour, en passant par l'Allemagne, il fut arrêté par ce même duc d'Autriche dont il avait jeté la bannière dans les fossés de Saint-Jean-d'Acre, et fut livré à l'empereur Henri VI. Ce prince ne respecta pas le privilége de la croisade. Il enferma son royal prisonnier dans un cachot et prit plaisir à l'humilier. Eléonore, le pape Célestin III, les seigneurs allemands eux-mêmes réclamèrent la delivrance de celui qu'ils appelaient, à juste titre, le héros de la croisade. L'empereur le mit en liberté, mais auparavant il exigea de lui 150,000 marcs pour sa rançon, lui donna le titre dérisoire de roi d'Arles, et s'en fit un prétexte pour exiger de lui l'hommage (1194).

6. Dernières batailles de Richard. — Qu Philippe apprit la délivrance de Richard, il écrivit à Jean sans Terre : *Prenez garde à vous, le diable est déchaîné.* Il se jeta en effet comme un furieux sur l'Angleterre et soumit tous les rebelles avec l'aide de Guillaume de Longchamps. Il se fit couronner à Londres pour la seconde fois, et fondit ensuite sur le continent pour se venger de Philippe Auguste. Il remporta sur lui une première victoire à Fréteval (1196), et fut tour à tour vainqueur et vaincu à Gisors. Cette alternative de succès et de revers ayant rempli la France de désolation et de deuil, le pape Innocent III intervint entre les deux rivaux et leur fit signer la paix en 1198.

7. Mort de Richard (1199). — L'année suivante Richard mourut au siége de Chaluz, dans le Limousin, de la flèche d'un archer appelé Gourdon. Avant de mourir il fit venir son meurtrier et lui

demanda de quel tort il avait voulu se venger : *Vous avez tué*, lui répondit Gourdon, *de votre propre main mon père et mes deux frères, et vous aviez intention de me faire pendre; mais je mourrai avec plaisir, ayant délivré le monde d'un tyran.* Gourdon fut écorché vif, et le corps de Richard fut inhumé à Fontevrault près de Henri II son père. Une de ses épitaphes porte : *L'avarice, l'adultère, le désir aveugle ont régné dix ans sur le trône d'Angleterre; une arbalète les a détrônés.*

Questionnaire. — 1. Que fit Richard immédiatement après son avénement à la couronne? Pour quel motif fut-il sur le point d'être attaqué par Philippe Auguste? Qu'est-ce qui empêcha cette guerre? 2. Quelle route suivit Richard pour aller en terre sainte? Quelle conquête fit-il? Comment se mit-il en opposition avec les croisés? 3. Quelle injure fit-il aux Allemands? Ces dissensions nuisirent-elles à leurs succès? 4. Quels furent ses exploits? Y eut-il quelques résultats? 5. Par qui fut-il fait prisonnier? Qui demanda sa délivrance? A quelle condition fut-elle obtenue? 6. Que fit Richard après sa délivrance? Où vainquit-il Philippe Auguste? Se livrèrent-ils d'autres combats? Qui amena ces deux princes à faire la paix? 7. Où mourut Richard? Quel fut le sort de son meurtrier?

CHAPITRE III.

JEAN SANS TERRE (1199-1216).

1. Rivalité de Jean sans Terre et d'Arthur. — Jean sans Terre était un homme sans énergie, sans capacité et sans courage. D'après le droit de l'époque, Richard aurait dû avoir pour successeur son neveu Arthur, fils de Geoffroy et de Constance, héri-

tière de Bretagne. En partant pour la croisade, il l'avait désigné pour son héritier, mais Jean allégua en sa faveur un prétendu testament qui annulait ces dispositions, et se fit proclamer en même temps roi d'Angleterre à Londres, et duc de Normandie à Rouen. Arthur réclama ses droits et s'unit au roi de France pour les revendiquer. Jean eut la lâcheté, pour se défaire de son rival, d'avoir recours à l'assassinat. On dit qu'il le fit monter avec lui dans un bateau, et qu'après lui avoir plongé son poignard dans le sein, il le jeta dans le fleuve à trois milles du château de Rouen (1203).

2. Pertes qu'il fait sur le continent. — Philippe Auguste se porta pour vengeur et pour juge du crime. Il cita Jean sans Terre devant les pairs du royaume. Sur son refus de comparaître, il fit déclarer que tous les biens qu'il possédait en France étaient confisqués, et il se mit à la tête d'une armée pour exécuter la sentence. Il s'empara de la Normandie, du Maine, de l'Anjou, de la Touraine et du Poitou, et Jean ne conserva sur le continent que la Guienne. La Bretagne passa à la sœur d'Arthur. Ces pertes ne produisirent aucune impression sur le roi d'Angleterre. Il se jeta en désespéré dans les plaisirs et chercha ainsi à s'étourdir en se livrant à tous les excès.

3. Ses luttes avec le saint-siége. — Forcé de se retirer en Angleterre, le malheur ne le rendit ni plus adroit, ni plus circonspect. Il indisposa contre lui la noblesse de son royaume, et irrita le clergé en portant une main avide sur les biens de l'Eglise et en essayant de lui ravir sa liberté. Le cardinal Etienne Langton avait été élu canoniquement archevêque de Contorbéry. Jean refusa de le reconnaître

et résista si opiniâtrément au pape Innocent III, que ce pontife fut obligé de jeter l'interdit sur le royaume (1208). Jean s'irrita et se mit à persécuter tous les évêques qui avaient obéi aux ordres du pape. Ces nouvelles tyrannies obligèrent Rome à de nouvelles rigueurs, et il fut excommunié (1209). Dans sa colère il déclara qu'il se ferait musulman et multiplia ses sarcasmes et ses impiétés. Il ne restait plus qu'à le déposer; Innocent le fit, selon le droit du temps, et chargea Philippe Auguste de la conquête de ses Etats (1212).

4. Ses guerres avec Philippe Auguste (1212-1214). — Une flotte fut équipée par le roi de France; mais cette fois Jean effrayé se rendit à tout ce que le pape exigeait de lui (1213). Il fit même plus, car il se reconnut vassal du saint-siége. Innocent III envoya son légat près de Philippe Auguste pour l'empêcher de continuer son armement; mais il ne gagna rien sur le cœur du monarque, qui n'en poursuivit pas moins son entreprise. Toutefois la fortune ne lui fut pas favorable. Ayant expulsé le comte de Flandre de ses Etats, sa flotte fut détruite dans le port de Dam par les Anglais et les Flamands coalisés (1213). Le comte de Flandre, rentré dans ses Etats, s'allia avec l'empereur Othon IV, le duc de Brabant, Jean sans Terre, le comte de Hollande et de Namur, et c'est contre tous ces ennemis confédérés que Philippe Auguste remporta la brillante victoire de Bouvines (1214).

5. Grande charte (1215). — Jean vaincu se retira en Angleterre où il subit une humiliation non moins profonde de la part de ses barons. Ils lui firent signer un pacte devenu célèbre sous le nom de *grande charte* de liberté. Il s'engageait par

cet acte de ne plus marier les filles et les veuves des barons malgré elles; de ne plus ruiner les pupilles sous prétexte de tutelle féodale; de respecter les franchises des habitants des villes; de ne plus emprisonner ni dépouiller personne arbitrairement; de ne point lever de taxe extraordinaire pour la guerre sans le consentement des barons; de ne plus faire rendre la justice que par des hommes versés dans la science des lois; de ne point faire saisir les instruments de travail des pauvres gens; etc. On conçoit à peine qu'on ait eu besoin de charte pour faire respecter tous ces droits, qui sont d'ailleurs tellement évidents par eux-mêmes qu'on ne comprend pas qu'on les ait jamais méconnus.

6. Désespoir et mort de Jean sans Terre. — Cependant, lorsque Jean sans Terre prit connaissance de cette charte, il s'écria : *Ils pourraient tout aussi bien me demander ma couronne !* Il entra en fureur et fit publier que tous les aventuriers brabançons, flamands, normands, poitevins et gascons, qui voudraient du service, pourraient se présenter en Angleterre, qu'il mettrait à leur disposition les terres de ses barons. Ceux-ci de leur côté firent appel au roi d'Ecosse Alexandre II et au roi de France Philippe Auguste. Le fils de ce dernier, Louis le Lion, qui régna depuis sous le nom de Louis VIII, fit une descente en Angleterre et en fut proclamé roi. Jean se vit abandonné et obligé de se retirer dans l'île de Wight où il subsista de pirateries. Il mourut en 1216, désignant son fils Henri III pour son successeur.

Questionnaire. — Quel était le caractère de Jean sans Terre? Qui eut-il pour concurrent? Comment s'en défit-il? 2. Qui se porta pour le vengeur d'Arthur? Quelle sentence fit-

il prononcer contre Jean? L'exécuta-t-il? Quel effet produisirent ces revers sur le roi Jean? 3. A quelle occasion fut-il en lutte avec le saint-siége? Quelles sentences porta contre lui Innocent III? 4. Quel fut le résultat de l'armement de Philippe Auguste? Quelle ligue forma Jean sans Terre contre le roi de France? Par quelle bataille cette ligue fut-elle dissipée? 5. Quelle humiliation les barons infligèrent-ils au roi Jean? Faites-nous connaître cette charte. 6. Quel effet produisit-elle sur le roi? Qui appela-t-il à son secours? Fut-il heureux dans cette lutte? Où mourut-il?

CHAPITRE IV.

HENRI III (1216-1272).

1. Avénement de Henri III. — Henri III, alors âgé de neuf ans, fut reconnu roi d'Angleterre par les seigneurs et le clergé, et il fut proclamé par les soins du légat et de trois évêques. Mais il fallut que ses partisans fissent en quelque sorte la conquête de son royaume, car le fils de Philippe Auguste était maître de presque toutes les provinces. Heureusement la domination de ce prince était loin de reposer sur le sentiment national. Il suffit de deux batailles perdues, l'une sur terre à Lincoln, et l'autre sur mer à Douvres, pour l'obliger à se rembarquer (1217). L'Angleterre entière promit obéissance et fidélité au jeune Henri III.

2. Sa minorité. — La minorité de ce prince fut très-paisible. Il eut d'abord pour régent le comte de Pembroke qui avait remporté pour lui la victoire de Douvres. Le pouvoir passa ensuite entre les mains de Hubert du Bourg, grand justicier, qui pendant douze années maintint la tranquillité dans le royaume, en y faisant respecter sévèrement la

justice (1219-1232). Pendant ce temps saint Louis était monté sur le trône de France (1226), et la plus parfaite intelligence régna entre lui et Henri III. Ils fortifièrent même leur union en épousant les deux sœurs, filles de Raymond Béranger, comte de Provence. Mais cette paix fut ensuite troublée par le roi d'Angleterre qui n'avait pas assez de force pour résister aux perfides conseils de ses ministres.

3. Guerre avec la France. — Le Poitevin Pierre des Roches, évêque de Winchester, ayant succédé comme ministre à Hubert du Bourg, le roi subit l'influence des méridionaux. Sa mère, qui avait épousé le comte de la Marche, après la mort du roi Jean, voyait avec peine son nouvel époux obligé de faire hommage de vassalité à Alphonse, comte de Poitiers, et frère de saint Louis. Elle forma donc une ligue de tous les seigneurs du Midi, y engagea Henri III et refusa l'hommage. Saint Louis se mit sur-le-champ à la tête d'une armée pour faire rentrer dans le devoir ce vassal rebelle. Il rencontra les ennemis à Taillebourg sur la Charente et les attaqua vivement. Les Anglais postés de l'autre côté du fleuve faisaient une sérieuse résistance. Déjà les Français commençaient à reculer lorsque le roi mit pied à terre, se jeta dans la mêlée, renversa tout ce qu'il trouva sur son passage et s'empara du pont. Henri III s'enfuit jusqu'à Saintes. Saint Louis l'y poursuivit et remporta sous les murs de cette ville une éclatante victoire. Peut-être eût-il pu chasser du royaume ces orgueilleux insulaires, mais il préféra conclure une trêve avec eux. Il laissa la Guienne aux Anglais, sous la condition de l'hommage-lige, et accorda encore une fois sa grâce au comte de la Marche (1242).

4. Statuts d'Oxford (1258). — En repos du côté de la France, Henri III vit son royaume troublé de nouveau par la guerre civile. Il avait aboli la *grande charte* du roi Jean, et mécontenté tout le monde en prodiguant ses faveurs aux Poitevins et aux Provençaux. Les barons se révoltèrent, ayant à leur tête Simon de Leicester, le plus jeune des fils de Simon de Monfort qui s'était signalé à la tête des croisés dans la guerre contre les Albigeois. Le peuple se mit du côté des seigneurs, et il fallut qu'Henri cédât. Un parlement fut assemblé le 11 juin à Oxford, et Henri III y jura de nouveau l'exécution de la grande charte et consentit à d'autres concessions importantes qui sont restées célèbres sous le nom de *statuts* ou *provisions d'Oxford.*

5. Conduite de saint Louis envers Henri III. — Au lieu de profiter de l'embarras où se trouvait le roi d'Angleterre, saint Louis revint sur les conquêtes de Philippe Auguste qu'il regardait comme injustement acquises. Il abandonna à Henri III le Limousin, le Périgord, le Quercy et la Saintonge, et ne se réserva que la Normandie, l'Anjou, le Maine, la Touraine et le Poitou. La trêve conclue après la bataille de Saintes fut alors changée en une paix définitive par le traité d'Abbeville (1259). La loyauté du roi de France fit sensation dans toute l'Angleterre. De nouvelles dissensions s'étant élevées entre Henri III et les barons, après dix ans de combats les deux partis résolurent de s'en rapporter à l'arbitrage du saint monarque. Sa sentence fut pleine d'équité. Il rendit à Henri III toute sa puissance, annula les *statuts d'Oxford* dans ce qu'ils avaient de contraire à l'autorité royale, mais il limita en même temps le pouvoir du roi en le soumettant *à toutes*

les chartes et louables coutumes du royaume d'Angleterre antérieures aux provisions.

6. Dernières années du règne de Henri (1264-1272). — Par cela même que cette décision était impartiale, elle ne contenta aucun des partis qui l'avaient provoquée. La guerre civile éclata avec une nouvelle fureur, et le roi tomba entre les mains de Leicester qui ne lui rendit la liberté qu'à la condition qu'il donnerait son fils Edouard pour otage. Mais Simon n'ayant pu satisfaire toutes les exigences du peuple, la nation redemanda ses rois, et Henri III fut rétabli dans ses droits. Le comte de Leicester eût voulu ressaisir la puissance, mais il fut complétement vaincu à la bataille d'Evesham, le 4 août 1265. Depuis ce moment jusqu'à la mort de Henri, qui arriva en 1272, l'Angleterre fut parfaitement tranquille et il ne s'y passa aucun événement remarquable.

Questionnaire. — 1. Par qui Henri III fut-il proclamé? Qui eut-il à combattre? Où fut défait Louis? 2. Que se passa-t-il pendant la minorité de ce prince? Quels furent ses régents? 3. Qu'est-ce qui troubla ses bonnes relations avec saint Louis? Par quels combats cette guerre fut-elle signalée? 4. Pourquoi les barons se soulevèrent-ils contre Henri III? Qu'appelle-t-on les statuts d'Oxford? 5. Quelle fut la conduite de saint Louis envers Henri III? Quelle restitution fit-il à ce prince? Quel honneur lui firent les barons et le roi d'Angleterre? Quelle fut sa sentence? 6. Fut-elle acceptée? Quels revers essuya Henri III? Où vainquit-il le comte de Leicester? En quelle année mourut Henri III?

CHAPITRE V.

ÉDOUARD Ier DIT LONGUES-JAMBES (1272-1307).

1. Edouard Ier. Ses projets. — Quand Henri III mourut, son fils était en terre sainte, combattant les infidèles. Le comte de Glocester lui jura néanmoins fidélité, les nobles l'imitèrent, et toute la nation le proclama roi d'Angleterre, lord d'Irlande et duc d'Aquitaine (1272). A son retour il fit hommage à Philippe le Hardi, successeur de saint Louis, des terres qu'il tenait par le droit de la couronne de France; il apaisa des troubles qui s'étaient élevés dans la Guienne, et se fit couronner en Angleterre sous le nom d'Edoaurd Ier (1). Ce prince, bien qu'il fût plus éclairé que ses prédécesseurs, n'était pas moins ambitieux. Il n'eut qu'un désir : établir son pouvoir sur toute la Grande-Bretagne et ramener ainsi l'île entière à l'unité de domination.

2. Conquête du pays de Galles (1277-1283). — Les Gallois, retirés dans leurs montagnes, avaient jusqu'alors méprisé les rois saxons et les rois normands. Edouard, prétextant le refus de Lewellyn (*Leolyn*) à lui rendre l'hommage féodal, assembla en Guienne une armée de mercenaires basques, habitués à combattre au milieu des rochers, et franchit,

(1) Nous disons Edouard Ier, quoique nous ayons déjà rencontré plusieurs rois de ce nom, parce que les Anglais ne comptent leurs dynasties qu'à partir des rois normands.

le premier de tous les rois d'Angleterre, les hautes montagnes de la contrée septentrionale. Il lui fallut lutter pendant cinq années pour vaincre l'opiniâtre résistance de ces montagnards. Leur chef Lewellyn ayant lui-même succombé, ils perdirent courage. David, son frère, essaya encore de recommencer la guerre (1283), mais il fut pris par les soldats anglais, qui le pendirent et le coupèrent en quartiers.

3. Origine du titre de prince de Galles. — Pour détruire parmi les vaincus tout esprit de nationalité et prévenir ainsi toute révolte à l'avenir, Edouard fit exterminer tous les bardes qui par leurs chants exaltaient le courage des Gallois; il fit détruire à l'interieur du pays les forêts qui servaient de refuge aux insurgés, et bâtit des châteaux forts sur les côtes, pour qu'on pût en tout temps envoyer des troupes par mer. On dit qu'après sa victoire il réunit les Gallois et leur dit qu'il voulait leur donner un chef né dans leur pays et n'ayant jamais prononcé un seul mot de français ni d'anglais. Tous furent en grande joie et applaudirent vivement à son dessein. *Eh bien donc*, reprit-il, *vous aurez pour chef et pour prince mon fils Edouard, qui vient de naître à Caërnarvon et que j'appelle Edouard de Caërnarvon.* De là est venu le titre de prince de Galles qu'on a l'habitude de donner au fils aîné du roi d'Angleterre.

4. Soumission de l'Ecosse. — Maître des Gallois et de leurs montagnes, Edouard aurait voulu ajouter le royaume d'Ecosse à ses possessions. Il crut, à la mort d'Alexandre III (1286), que le moment était venu de faire la conquête de ce pays. Ce prince n'avait laissé ni fils, ni frères, mais des cousins qui, en très-grand nombre et à divers titres, prétendaient à la couronne. Edouard ayant été choisi pour arbitre,

donna la préférence à Jean Baliol, à la condition qu'il se reconnaîtrait vassal du roi d'Angleterre. Le prétendant, qui tenait à s'élever, promit tout ce qu'on voulut, mais les Ecossais ne lui permirent pas de remplir ses engagements. Ils se révoltèrent à la seule pensée qu'ils allaient dépendre de l'Angleterre, et Jean Baliol fut forcé de renoncer solennellement à son hommage et à sa foi comme vassal du roi Edouard.

5. Guerre entre Edouard et Philippe le Bel (1292-1297). — Pendant ce temps Philippe le Bel, qui avait succédé à Philippe le Hardi sur le trône de France, déclara injustement la guerre à l'Angleterre à propos d'une rixe survenue entre des matelots normands et des matelots anglais. Une trêve avait été conclue en 1293 ; le roi de France la viola indignement, et déclara le roi d'Angleterre déchu de tous les fiefs qu'il avait sur le continent. Edouard répondit à ces violences par une déclaration de guerre. Il fit alliance avec l'empereur d'Allemagne, Adolphe de Nassau, et avec Guy de Dampierre, comte de Flandre, dont Philippe avait retenu la fille captive par le fait d'une honteuse félonie (1297). Le roi de France s'allia de son côté avec l'Ecosse. Ce qu'il y eut d'étrange dans cette guerre, c'est que les deux monarques firent tomber tout le poids de leurs armes sur leurs alliés réciproques. Pendant que Philippe triomphait des Flamands, Edouard attaqua les Ecossais et les vainquit à Dumbar, où il fit prisonnier Jean Baliol, leur roi (1297).

6. Résistance de Wallace (1297-1305). — Après cette victoire, Edouard pénétra dans les plaines de l'Ecosse, et s'empara de la plupart des villes. Les Ecossais qui refusèrent de se soumettre à une domination

étrangère, s'enfuirent dans les forêts et reconnurent pour chef le célèbre William Wallace, qui combattit jusqu'au dernier soupir pour l'affranchissement de son pays. Il eut d'abord la gloire de mettre en fuite les troupes d'Edouard ; mais lorsque celui-ci eut conclu une trêve avec Philippe le Bel, il remporta sur les Ecossais la bataille de Felkirk, et tout le pays fut de nouveau soumis à l'oppression du vainqueur. Wallace vaincu se retira dans les forêts pour y préparer de nouveaux moyens de défense. Après de nombreux combats partiels il fondit sur les Anglais et remporta sur eux une victoire brillante (1303). Ce succès lui aurait rendu toute son ancienne puissance, si Edouard n'eût dans le même temps fait définitivement sa paix avec le roi de France. Se trouvant de ce côté libre de toute inquiétude, il dirigea ses efforts contre Wallace et le vainquit une dernière fois (1304). Cet illustre guerrier fut livré par un traître au roi Edouard qui le fit pendre à Londres et sa tête fut placée au bout d'une pique sur le sommet de la Tour (1305).

7. Robert Bruce. — Mais la cause sacrée de l'indépendance de l'Ecosse ne périt pas avec Wallace. Tous les hommes de liberté trouvèrent un chef dans Robert Bruce, petit-fils du compétiteur de Baliol. Ce guerrier intrépide se fit sacrer roi dans l'abbaye du Nord (1306) et arbora son étendard, bien qu'il n'y eût ni villes, ni comtés qui fussent en son pouvoir. Pendant quelque temps il alla de colline en colline, de lac en lac, vivant de chasse et de pêche sans trouver personne, dit Froissard, qui osât l'héberger en châteaux ni en forteresses. Son courage finit cependant par toucher tous les hommes amis de l'indépendance. Les clans des îles

Hébrides et des côtes occidentales, ainsi que les chefs et les barons des Basses-Terres, s'unirent à lui, et les Irlandais lui envoyèrent quelque secours. Edouard se disposait à marcher contre lui lorsque la mort l'en empêcha. Elle le frappa à Burgle, sur les frontières mêmes du pays qu'il aurait voulu asservir (1307).

Questionnaire. — 1. Où était Edouard Ier à la mort de son père? Que fit-il à son retour de terre sainte? Quels furent ses projets? 2. A quelle occasion attaqua-t-il le pays de Galles? Combien de temps mit-il pour le subjuguer? 3. Quels moyens employa-t-il pour prévenir les révoltes? D'où est venu le titre de prince de Galles qu'on donnait au fils aîné du roi d'Angleterre? 4. En quelles circonstances attaqua-t-il l'Ecosse? Comment voulut-il y faire reconnaître sa suzeraineté? 5. Qu'est-ce qui excita la guerre entre Edouard et Philippe le Bel? Racontez-en les principaux événements. 6. Quel fut le défenseur de l'indépendance écossaise? Quelles furent les vicissitudes de sa fortune? Où et comment mourut-il? 7. Qui défendit ensuite l'Ecosse? Quels furent les soutiens de Robert Bruce? Où mourut Edouard Ier?

CHAPITRE VI.

ÉDOUARD II (1307-1327).

1. Faiblesse d'Edouard II. — Le fils aîné d'Edouard Ier, Edouard II, lui succéda. C'était un prince sans caractère et sans énergie, qui fut constamment l'esclave de ses favoris au dedans et la victime de ses ennemis au dehors. Il avait été élevé par le fils d'un chevalier de Gascogne, Pierre de Gaveston, qui lui avait inspiré le goût des divertissements et des plaisirs. Il en fit son chambellan, lui

donna en mariage Marguerite sa nièce et le nomma régent du royaume. Les barons indignés se soulevèrent et demandèrent l'exil du favori qui, enorgueilli de sa puissance, n'avait plus pour les hommes les plus honorables que de la fierté et du dédain. Edouard II eut beau protester contre l'opposition qui lui était faite, il fut obligé de se séparer de celui qu'il aimait (1311), et il ne put même empêcher les seigneurs de le faire mourir.

2. Affranchissement de l'Ecosse (1314). — Cette humiliation commença la longue chaîne de revers et de malheurs dont se composa le règne d'Edouard II. Robert Bruce profita de la faiblesse de ce monarque pour affranchir sa patrie. Ses progrès furent d'abord très-lents parce qu'il tenait à s'assurer le succès. Mais lorsqu'il eut réuni toutes ses forces près de Stirling, il se prépara à une action décisive. Les deux armées se rencontrèrent près de Bannock-Burn ou Ruisseau de Bannock. Le choc fut terrible : à la fin les Ecossais l'emportèrent, et les Anglais par suite de cette défaite se virent contraints d'abandonner successivement toutes leurs villes fortes. Robert Bruce reçut de son pays reconnaissant le nom de libérateur.

3. Guerre en Irlande (1316-1318). — Edouard Bruce, frère de Robert, passa en Irlande pour aider les indigènes à recouvrer leur propre indépendance. Il alla du nord au sud, prit et saccagea plusieurs villes, et arrivé à Dundalk, il se fit élire et couronner roi d'Irlande (1316). Mais il ne garda ce titre que pendant deux ans. Les Anglais envoyèrent contre lui des forces considérables, et il fut tué dans une bataille en 1318. Après sa mort les troupes écossaises furent rappelées dans leur pays, et les Anglo-Nor-

mands reprirent leur domination sur les Irlandais.

4. Les Spencer. — Après avoir perdu Gaveston, Edouard s'était créé d'autres favoris. Les Spencer avaient remplacé Gaveston dans son affection, et comme lui ils avaient provoqué par leur faste superbe l'indignation des seigneurs. Le comte de Lancastre, qui était à la tête des mécontents, avait d'abord obtenu le bannissement de ces ministres audacieux, mais dans une seconde tentative il fut défait et mis à mort. Edouard II retrouva un instant son énergie après ce premier succès. Il rompit avec Robert Bruce et le somma de le reconnaître pour suzerain. Le roi d'Ecosse, pour toute réponse, envahit l'Angleterre, et faillit s'emparer de la personne même d'Edouard II. Ces revers décidèrent ce malheureux prince à conclure avec les Ecossais une trêve de treize années (1323).

5. Conspiration d'Isabelle. — Charles le Bel venait à cette époque de monter sur le trône de France. Son oncle Charles de Valois s'étant par son ordre emparé de l'Agénois, Isabelle, femme d'Edouard II et sœur de Charles le Bel, demanda à passer en France sous prétexte d'y défendre les droits de son mari contre les usurpations de son frère. Elle y fut suivie par Roger Mortimer, le partisan de Lancastre et l'ennemi des Spencer que le roi Edouard avait fait enfermer à la Tour. Ensuite elle fit venir près d'elle son fils Edouard, âgé de douze ans, et sous prétexte d'attaquer les Spencer, elle leva des troupes en Angleterre, en Guienne, en Irlande, et repassa la Manche pour détrôner son mari. Edouard II quitta Londres comme un fugitif, et les Spencer le suivirent. Ces deux favoris furent arrêtés et pendus sans aucune forme de procès.

6. Déposition et mort tragique d'Edouard II (1327). — On dressa une espèce d'accusation contre Edouard, et le parlement, après avoir prononcé sa déposition, désigna son fils pour son successeur. Cette sentence dut être pour Edouard un présage de mort. Roger Mortimer craignit que le peuple ne se laissât émouvoir par le malheur d'un prince aussi indignement maltraité. Il chargea les gardiens de son royal captif de le mettre à mort, en évitant, autant que possible, de laisser aucune trace de la violence qu'ils lui auraient faite. Son corps fut enterré sans pompe à Glocester, et on ne fit aucune recherche des auteurs de sa mort. La reine Isabelle, sur qui retomba toute l'atrocité du crime, fut punie par l'exécration publique, et Mortimer n'échappa point à sa punition.

Questionnaire.—1. Quel était le caractère d'Edouard II? Quel fut son premier favori? Comment le traitèrent les seigneurs? 2. Par qui l'Ecosse fut-elle affranchie? Quelle est la bataille qui décida de son affranchissement? 3. Quels mouvements eurent lieu en Irlande? Les résultats en furent-ils remarquables? Où mourut Edouard Bruce? 4. Quels sont les favoris qui succédèrent à Gaveston? Quelle opposition soulevèrent-ils? Edouard II retrouva-t-il un instant son énergie? Que fit-il? 5. A quelle occasion son épouse Isabelle passa-t-elle en France? Par qui y fut-elle suivie? Quelle conspiration forma-t-elle? Que devinrent les Spencer? 6. Par qui Edouard III fut-il déposé? Comment mourut-il? Quel fut le sort d'Isabelle et de Mortimer?

CHAPITRE VII.

EDOUARD III (1327-1377).

1. Minorité d'Edouard III. — Quand Edouard III fut proclamé roi d'Angleterre, il n'avait que quinze ans. On lui donna un conseil de régence composé de douze personnes. Mortimer avait eu l'habileté de s'en exclure, mais il n'en fut pas moins la puissance invisible qui dirigeait les affaires et les exécutait. Tout jeune qu'il était, Edouard III comprit parfaitement ce qu'il avait à faire. Robert Bruce étant venu à mourir, il résolut de profiter de la minorité de David son fils qui lui avait succédé sur le trône d'Ecosse et de travailler en même temps à s'affranchir du ministre qui le dominait. Il réussit contre Mortimer; le parlement le condamna à mort, et il fut pendu à un mille de Londres aux ormes de Tyburn où son corps resta exposé pendant deux jours (1330). Mais il échoua en Ecosse devant les partisans de David qui défendirent leur liberté avec énergie et courage.

2. Rivalité de la France et de l'Angleterre. — A la mort de Charles le Bel, Edouard prétendit avoir des droits sur la couronne de France du côté de sa mère. Mais on lui opposa la loi salique, et Philippe VI de Valois fut proclamé par toute la nation. Après la victoire de Cassel remportée par Philippe sur les Flamands, Edouard se désista de ses prétentions. Il consentit à venir en personne faire hommage au roi de France pour son duché de Guienne. Cette humiliante cérémonie ne servit qu'à

lui mettre le dépit dans le cœur, et il se promit bien d'en tirer un jour une vengeance éclatante. L'occasion ne tarda pas à se présenter. En Flandre les cruautés du comte Louis II ayant mécontenté tous ses sujets, le brasseur Jacques Artevelle poussa le peuple à la révolte et se mit à la tête des séditieux. Pour soutenir son parti, il engagea Edouard III à s'allier avec lui contre le roi de France. Ce prince reçut avec joie cette proposition. Une seule chose arrêtait les Flamands : c'était le serment qu'ils avaient fait de rester fidèles au drapeau français. Edouard les tira de cette difficulté en prenant le titre et les insignes de roi de France. Alors les révoltés accoururent tous avec empressement sous ses étendards fleurdelisés.

3. Première guerre contre Philippe. Bataille de l'Ecluse (1340). — Cette guerre qu'entreprenait Edouard plaisait à la noblesse et au peuple anglais. Tous les chevaliers avaient fait vœu de ne voir que d'un œil jusqu'à ce qu'ils se fussent illustrés en France par quelque *prouesse*. Ils parcouraient donc le Hainaut et toute la basse Allemagne avec un œil couvert de drap vert, cherchant partout des alliés. Philippe, de son côté, s'était uni à Jean III, duc de Bretagne, et les deux nations se préparèrent à une grande guerre. Les premiers succès furent pour le roi de France ; mais sa flotte, composée de cent vingt vaisseaux et de trente mille guerriers, fut entièrement détruite à l'Ecluse (1340). Edouard marcha contre Tournai, où il échoua, et Robert d'Artois, qui s'avançait sur Saint-Omer, fut battu par le duc de Bourgogne. Les deux partis épuisés conclurent alors une trêve d'un an.

4. Reprise des hostilités. Affaires de Breta-

GNE (1341). — Ce qui ranima la guerre entre les deux nations, ce furent les troubles de la Bretagne. Le duc Jean III étant mort (1341), le comte de Montfort, son frère utérin, et sa nièce, Jeanne de Penthièvre, qui avait été mariée à Charles de Blois, se disputèrent sa succession. Montfort fut soutenu par l'Angleterre, et Charles de Blois par la France. Robert d'Artois, qui avait volé au secours du premier, trouva la mort au siége de Vannes, et Edouard le remplaça (1344). Dès lors la guerre devint directe entre les deux rois rivaux. De part et d'autre on leva des subsides. Edouard imposa les laines, et Philippe établit la *gabelle* ou le monopole du sel, ce qui le fit appeler par ses ennemis l'auteur de la *loi salique*. Les premières attaques furent atroces et barbares. Le prince Jean ravagea la Guienne pendant que les Anglais dévastaient la Normandie. Les insulaires s'avancèrent ensuite sur Paris, portant le fer et la flamme, ils incendièrent Saint-Germain, Rueil, Nanterre, Saint-Cloud et Neuilly.

5. Bataille de Crécy et ses suites (1346). — Ils tremblèrent quand on leur annonça que Philippe marchait à leur rencontre avec une forte armée. Ils se hâtèrent de battre en retraite, et furent heureux de pouvoir repasser la Seine et la Somme au moyen de la trahison et du stratagème. Philippe les assiégeait au pied d'une éminence qui s'élève à côté du village de Crécy, à trois lieues d'Abbeville (1346). C'en était fait d'eux s'il eût suivi les conseils de la prudence; mais n'écoutant que l'impatience de sa fougue chevaleresque, il se précipita sur leurs épais bataillons, et tout fut perdu. Onze princes, douze cents seigneurs ou chevaliers et trente mille soldats restèrent sur le champ de bataille. Après sa victoire

Edouard aurait pu marcher sur Paris, mais il jugea plus prudent de se replier du côté de la mer pour s'en assurer l'empire, et il vint mettre à cet effet le siége devant Calais.

6. Bataille de Nevil's-Cross. Prise de Calais (1347). — Pour faire diversion, Philippe engagea le roi d'Ecosse David à faire invasion en Angleterre et à profiter ainsi de l'absence d'Edouard. En effet, David envahit le Cumberland avec une armée de plus de trente mille hommes, mais les Anglais qui l'attendaient à Nevil's-Cross (la croix de Nevill), le vainquirent et le firent prisonnier. Cette victoire permit à Edouard de continuer le siége de Calais. Après un an de résistance la famine força les habitants à se rendre. Le dévouement d'Eustache de Saint-Pierre ne put que sauver les Français qui y étaient renfermés, mais n'empêcha pas la ville de passer sous la domination anglaise; le brave Eustache lui-même prêta serment de fidélité aux insulaires. Après cette conquête, le souverain pontife Clément VI, qui ne désirait la paix que dans l'intérêt de l'Eglise, interposa sa médiation entre les deux peuples, et leur fit conclure une trêve d'un an qui se prolongea jusqu'en 1355.

7. Bataille de Poitiers (1356). — A l'expiration de cette trêve, Jean II, successeur de Philippe VI, se disposa à reprendre les hostilités avec une nouvelle vigueur. Il convoqua les états généraux et on y décida qu'on mettrait sur pied une armée de 90,000 combattants, pour résister aux immenses préparatifs que faisait de son côté le roi d'Angleterre. L'orage qu'on pressentait se leva tout à coup menaçant et terrible. Edouard entra en France par la Picardie, tandis que le *Prince Noir*, son fils, ravageait la Gascogne. La Normandie s'agita sous les

menées perfides de Charles le Mauvais, roi de Navarre. Jean II, sans se déconcerter, se dirigea d'abord contre son gendre rebelle, pacifia le pays qu'il avait troublé, et enferma le Navarrais dans un château fort de la Picardie. Une révolte qui éclata en Ecosse contraignit en même temps Edouard à quitter le nord de la France. Il ne restait donc plus à combattre que le prince de Galles. Jean l'atteignit près de Poitiers, et bloqua tellement ses troupes qu'il lui était impossible d'échapper. Il eût suffi, pour l'obliger à se rendre, de le tenir encore un jour dans le lieu où on l'avait cerné. Malheureusement il n'était pas dans le caractère du roi de rester en face de l'ennemi sans le combattre. Il ordonna l'attaque avec irréflexion, et les troupes françaises furent entièrement défaites; Jean tomba entre les mains du vainqueur, qui se montra digne de sa gloire en rendant les plus grands honneurs à son royal captif (1356).

8. Conduite d'Edouard III envers le roi d'Ecosse et le roi de France. — Edouard III se trouvait maître du roi de France et du roi d'Ecosse. Il voulut tirer de ses victoires le plus grand parti possible. Il rendit la liberté à David Bruce à condition qu'il observerait une trêve de dix années consécutives, et qu'il lui compterait en vingt payements de six mois en six mois une somme de 100,000 marcs. David II mourut dans l'intervalle (1370). Mais ce traité, qu'on a appelé la *grande trêve*, fut religieusement observé par Robert II son successeur.

A l'égard de Jean II, Edouard se montra d'abord très-exigeant; mais son armée ayant essuyé plusieurs revers, il rendit la liberté au roi, à condition qu'il lui laisserait en pleine souveraineté Calais, le Pon-

thieu et tout l'ancien duché d'Aquitaine. La rançon de Jean II fut fixée à trois mille écus d'or. Ce traité, si onéreux pour la France, fut signé près de Chartres, à Brétigny (1360).

9. Retour de Jean II en Angleterre. Sa mort (1364). — En rentrant à Paris, Jean fut accueilli avec enthousiasme par le peuple, le clergé et la noblesse. Les dons qui lui arrivèrent de toutes parts suffirent pour acquitter le premier payement de sa rançon. L'année suivante, il vendit aux juifs le droit de rentrer en France et d'y ramener avec eux la fraude et l'usure ; puis il lui fallut surcharger d'impôts très-lourds le peuple déjà ruiné. Toutefois au milieu de cette grande détresse il ne faillit pas à l'honneur. Un de ses fils, le duc d'Anjou, qu'il avait laissé en otage au roi Edouard, s'étant échappé, Jean retourna lui-même en Angleterre et y mourut.

10. Affaires de Castille. — Charles V succéda à Jean II. Pour délivrer la France des *compagnies* qui la ravageaient, il engagea Duguesclin à se mettre à la tête de ces troupes indisciplinées et à passer en Espagne pour soutenir Henri de Transtamarre qui disputait le trône de Castille à Pierre le Cruel, son frère naturel. Ce dernier ayant été vaincu, se réfugia près du prince de Galles, que son père avait nommé duc souverain d'Aquitaine. La bataille de Navarette, grâce aux Anglais, lui rendit sa couronne, mais il se laissa vaincre encore une fois à Montiel et fut immolé par son cruel compétiteur.

11. Revers des Anglais (1369-1373). — Le prince de Galles rapporta d'Espagne le germe de maladie qui devait le faire périr. Il était sombre, mélancolique, et comme il était écrasé de dettes il levait sur le peuple des impôts énormes qui eurent bientôt

BIBLIOTHECA

rendu sa domination odieuse. Le clergé et la noblesse eurent aussi leurs griefs contre lui. Charles V prêta l'oreille à toutes les plaintes, et compatit aux souffrances de ses anciens sujets. Quand il eut ainsi disposé les populations qui couvraient les provinces occupées par les Anglais, la guerre recommença. Elle fut allumée tout à la fois dans le Ponthieu, la Guienne et la Picardie. Duguesclin, qui avait reçu, avec le commandement général des armées, l'épée de connétable, se dirigea contre Robert Knolles, qui avait sous ses ordres les principales troupes des Anglais. Il le vainquit dans l'Anjou (1370), et s'empara ensuite du Poitou, de la Saintonge et de la Bretagne (1373). Le duc d'Anjou poursuivait pendant ce temps ses conquêtes dans la Guienne, de sorte qu'il ne resta bientôt plus aux Anglais que Bordeaux dans le Midi et Calais dans le Nord.

12. Mort d'Edouard III. — Le souverain pontife, qui se faisait toujours l'arbitre de la paix au milieu de ces scènes de trouble et d'anarchie, arrêta encore une fois l'effusion du sang par la trêve de Bruges (1375). Peu après, Edouard III et le prince de Galles son fils descendirent au tombeau. Celui-ci périt d'une maladie cruelle qui le faisait souffrir depuis six ans. Son père, abattu par les revers et subjugué par la volupté, perdit insensiblement sa gloire, et ne fut pendant les dernières années de sa vie qu'un objet de mépris pour le peuple qui l'avait idolâtré.

Questionnaire. — 1. A quel âge Edouard III monta-t-il sur le trône? Quels furent ses régents? Quel projet conçut-il? Que devint Mortimer? Edouard réussit-il en Ecosse? 2. Sur quoi reposaient ses prétentions à la couronne de France? Qu'est-ce qui l'indisposa contre Philippe? Quelle fut l'occa-

BIBLIOTHECA

sion de la guerre? Comment leva-t-il les scrupules des Flamands? 3. Cette guerre fut-elle populaire en Angleterre? Où se donna la première grande bataille? Quels en furent les résultats? 4. A quelle occasion les hostilités furent-elles reprises? Quelles étaient les divisions qui régnaient en Bretagne? 5. Retracez la marche de l'armée anglaise. Où les armées en vinrent-elles aux mains? 6. Pourquoi Philippe excita-t-il le roi d'Ecosse à prendre les armes? Quel fut le sort de David Bruce? Quel fut le citoyen dont le dévouement sauva la vie aux Français enfermés dans Calais? 7. Sous quel prince la guerre recommença-t-elle? Où Jean II fut-il fait prisonnier? Comment fut-il traité par le prince de Galles? 8. A quelles conditions Edouard rendit-il la liberté au roi d'Ecosse? Comment traita-t-il le roi de France? Quelles furent les conditions du traité de Brétigny? 9. Pourquoi Jean II retourna-t-il en Angleterre? Où mourut-il? 10. Quelles divisions régnaient en Castille? Quelle part y prit le prince de Galles? 11. Pour quel motif perdit-il l'affection de ses peuples? Quels furent les succès obtenus par Charles V? 12. Par qui une trêve fut-elle ménagée entre la France et l'Angleterre? Edouard survécut-il longtemps à cette trêve? Quelle fut sa mort?

CHAPITRE VIII.

RÈGNE DE RICHARD II (1377-1399).

1. Minorité de Richard II. — Richard II, fils du prince Noir, n'avait que onze ans quand il monta sur le trône. L'Angleterre était épuisée par les longues guerres qu'elle avait eu à soutenir sous le règne d'Edouard, et elle souffrait beaucoup dans son orgueil national d'apprendre chaque jour les succès de Charles V sur le continent. Sans la trahison du duc de Bretagne et du roi de Navarre il ne lui serait rien resté de toutes ses anciennes conquêtes. Ce mécontentement général fut exploité par des sectaires, dis-

ciples de Wiclef, qui niaient hardiment la légitimité des distinctions sociales, et soutenaient dans tous leurs discours l'égalité naturelle du genre humain. Ils criaient ironiquement : *Lorsqu'Adam bêchait et qu'Eve filait, y avait-il des nobles?* Ils se trouvèrent bientôt au nombre de cent mille et il fallut leur faire du moins quelques concessions. Richard vit un jour sa vie grandement exposée au milieu d'eux, mais il sut les ramener à l'obéissance et au devoir par son attitude noble et digne ainsi que par l'énergie de sa parole.

2. Guerre d'Ecosse (1385). — Richard II avait fait preuve d'énergie dans sa conduite envers les sectaires. On put espérer qu'il s'affranchirait de l'ennuyeuse tutelle de ses oncles, les ducs de Lancastre, d'York et de Glocester, mais il n'en fut rien. Tout son règne ne fut qu'une série de fautes et de malheurs, précisément parce qu'il ne sut jamais se rendre libre de ses pensées et de ses actes. La guerre avec la France continuant toujours avec mollesse, il voulut attaquer l'Ecosse. Ses premières tentatives furent d'abord heureuses, mais il s'effraya ensuite des difficultés qu'il rencontra, et il laissa Robert II Stuart transmettre paisiblement sa couronne à ses descendants.

3. Administration de Glocester. — Le duc de Glocester étant parvenu à s'emparer de toute la puissance, son administration mécontenta le peuple qui avait à se plaindre des vexations les plus iniques et les plus brutales. Du mécontentement on passa à la crainte, quand on apprit que le roi de France Charles VI allait tenter une descente en Angleterre, et qu'il avait réuni à cet effet une flotte de près de 1400 vaisseaux entre l'Ecluse et Blamkem-

bourg. La destruction de cette flotte immense rassura les Anglais, mais ce succès ne servit qu'à rendre les communes plus menaçantes. Le duc de Glocester leur accorda tout ce qu'elles voulurent, et il eut l'adresse de dépouiller l'autorité royale pour ajouter à sa propre puissance. Toutefois son autorité étant devenue moins menaçante, Richard resolut de le renverser par une action d'éclat. Un jour il demanda à son oncle de lui dire son âge. *Votre altesse a vingt-deux ans*, répondit le duc. — *Je suis donc assez âgé pour conduire mes affaires*, répliqua Richard, *j'ai été plus longtemps sous le contrôle de tuteurs qu'aucun pupille de mes Etats. Je vous remercie, mylords, de vos services passés; mais je ne vous en demande aucun désormais* (1389).

4. Richard règne par lui-même (1389-1396). — Richard ayant pris les rênes de l'Etat, s'environna de conseillers éclairés, consulta le parlement et fit revenir près de lui le duc de Lancastre et le comte de Glocester. Son administration était heureuse et paisible quand il perdit sa femme, la *bonne reine Anne*. Pour dissiper son chagrin il alla visiter l'Irlande et y rétablit sa domination. A son retour en Angleterre, il trouva son royaume agité par les disciples de Wiclef, qui sous le nom de *lollards* attaquaient violemment l'Eglise, et poussaient l'extravagance jusqu'à demander la suppression des métiers d'orfèvre et de fourbisseur, comme inutiles et pernicieux sous l'empire de l'Evangile. Il réprima ces sectaires et rétablit ainsi la tranquillité dans ses Etats. Ce fut alors qu'il sollicita la main d'Isabelle, fille du roi de France Charles VI. Le mariage fut conclu, et par suite un traité fut signé, d'après lequel la trêve entre les deux royaumes devait être

prolongée vingt-cinq ans, moyennant la restitution de Brest et de Cherbourg par les Anglais (1396).

5. Vengeances de Richard. — Richard se laissa aller à la haine qu'il avait conçue contre ses anciens régents. Le duc de Glocester était devenu l'âme de toutes les factions. Il ne cessait de parler contre la pusillanimité de Richard, lui faisait un crime d'avoir épousé la fille du roi de France, et parlait même de le déposer. Pour le prévenir, Richard le fit arrêter. On allait statuer sur son sort, lorsqu'on apprit qu'il venait de mourir. Ce trépas subit fit soupçonner un assassinat.

Richard exila ensuite le duc de Norfolk à perpétuité, et le duc d'Hereford, fils de Lancastre, pour dix ans. Ce dernier se retira en France, où il fut connu sous le nom de Henri de Bolingbroke. Richard lui avait promis d'abréger le temps de son exil, mais à la mort du duc de Lancastre, Henri ayant pris le titre de son père, le roi d'Angleterre découvrit qu'un proscrit ne pouvait hériter, et sur l'avis de son grand conseil il s'empara de tous les biens de la maison de Lancastre.

6. Déposition de Richard (1399). — Cette injustice rendit furieux Henri de Bolingbroke. Il profita d'une expédition que Richard avait faite en Irlande, pour faire lui-même une descente en Angleterre. Il débarqua dans le comté d'York, et ne réclama d'abord que les possessions de la maison de Lancastre. Toutefois il marcha sur Londres, et chemin faisant, son armée s'étant élevée jusqu'à soixante mille hommes, il s'empara de la capitale. A cette nouvelle Richard revint d'Irlande, mais le peuple avait tellement souffert sous son règne, qu'il ne vit personne se ranger sous son étendard. Il se constitua le pri-

sonnier du prince qu'il avait exilé, et finit par abdiquer la couronne, avouant humblement qu'il était indigne de la porter. Le lendemain, le parlement prononça sa déposition et proclama roi d'Angleterre Henri de Bolingbroke. Tel fut l'avénement de la branche de Lancastre.

Questionnaire. — 1. A quel âge Richard II monta-t-il sur le trône? Que se passa-t-il pendant sa minorité? 2. Quelle fut la première guerre qu'il entreprit? Quels en furent les résultats? 3. Quel fut le caractère de l'administration du duc de Glocester? De quels préparatifs de guerre s'inquiéta l'Angleterre? Que firent les communes? Comment le roi Richard s'émancipa-t-il? 4. Quels sont les sectaires qui agitèrent l'Angleterre? Quelle fut l'épouse de Richard? 5. Comment se vengea-t-il de Glocester? Quelle fut sa conduite envers le fils du duc de Lancastre, Henri de Bolingbroke? 6. Comment Henri le renversa-t-il du trône? Par qui fut-il déposé?

SIXIEME PÉRIODE.

Branche de Lancastre (1399-1461) et branche d'York (1461-1485).

TABLEAU DE LA DYNASTIE DES PLANTAGENETS.

BRANCHE DE LANCASTRE : Henri IV (1399-1413), Henri V (1413-1422), Henri VI (1422-1461).
BRANCHE D'YORK : Edouard IV (1461-1483), Edouard V (1483), Richard III (1483-1485).

CHAPITRE I.

HENRI IV DIT BOLINGBROKE (1399-1413).

1. RÉPRESSION DES PARTISANS DE RICHARD. — L'avénement de Henri IV était une véritable usurpation. Le parlement docile à ses volontés rendit tous les arrêts qu'il désira, mais le peuple ne se soumit pas aussi facilement. Dès les premiers mois de son règne, une conspiration se forma contre lui en faveur de Richard. Il la réprima et fit mettre à mort les chefs des conjurés. Richard, qu'il tenait captif, fut un jour trouvé mort à Pontefract ; on ne douta pas qu'il n'eût été assassiné (1400).

2. INSURRECTION DES GALLOIS. — Ce meurtre fut loin de consolider le trône de Henri IV. Les Gallois, qui regrettaient toujours leur indépendance, se ran-

gèrent sous l'étendard des Kymris, arboré par Owen Glendowr, leur chef, et se mirent en pleine révolte. Ils furent d'abord assez heureux. Henri fut obligé de se retirer devant eux et de laisser entre les mains des insurgés lord Grey de Ruthyn et sir Edmond Mortimer, ses amis. Ce succès encouragea les mécontents qui se trouvaient en Angleterre, et ils se décidèrent à prendre parti pour l'insurrection. Le comte de Northumberland et la famille des Mortimer se mirent à la tête du mouvement, et bientôt le comte de Douglas les rejoignit avec ses Ecossais. Leurs forces auraient été formidables, si Henri IV n'eût prévenu leur jonction avec les Gallois. Il rencontra leur armée près de Shrewsbury, et remporta sur eux une éclatante victoire (1403).

3. Succès et revers des Gallois (1405). — Les Gallois privés de leurs alliés ne perdirent pas courage. Ils pouvaient d'ailleurs compter sur l'appui du roi de France. Charles VI conclut un traité avec leur chef, Owen Glendowr, et fit partir de Brest une flotte qui leur porta un secours de six cents hommes d'armes et de mille huit cents fantassins. Cette faible troupe remporta d'abord quelques avantages. Dix mille insurgés étant venus se joindre à elle, ces braves guerriers allèrent jusqu'à Worcester, attaquant et détruisant les châteaux anglo-normands. Ils rencontrèrent une armée anglaise, mais de part et d'autre on évita le combat. Malheureusement pour les Gallois, les Français les abandonnèrent après cette campagne (1407).

4. Soumission des Gallois. — Réduits à leurs seules ressources, les insurgés ne purent triompher des armées anglaises. Ils résistèrent encore pendant près de dix années, mais il fallut à la fin se soumet-

tre. Owen Glendowr survécut à la ruine de son parti et mourut dans l'obscurité. Les autres chefs de l'insurrection capitulèrent et sollicitèrent leur pardon. On le leur accorda et on s'efforça de se les attacher en leur donnant des dignités.

5. Triste fin de Henri IV. — Pendant les dernières années de son règne, Henri IV parut tout préoccupé du soin d'assurer à son fils aîné la succession de la couronne. Il le fit reconnaître son héritier par le parlement et s'efforça de faire ratifier cet acte par le consentement de la nation. Le jeune prince avait de la bravoure et d'heureuses dispositions, mais il était aussi d'une immoralité dégradante. Son père ne laissait pas que d'avoir de graves inquiétudes à son égard. Il ne les dissimulait pas, et souvent ses peines intérieures se compliquaient encore des remords que lui causait son usurpation. On raconte que sur son lit de mort, à la vue de la couronne placée, selon la coutume, sur un coussin à côté du lit, il dit à son fils en poussant un profond soupir : *Hélas! beau fils, quel droit avez-vous à la couronne, quand vous savez que votre père n'en avait point? — Mon seigneur-lige*, répondit le jeune Henri, *vous la conquîtes avec l'épée et par l'épée je la conserverai.* Un instant après le roi répliqua : *Bien, faites ce que vous jugerez le mieux, j'en laisse l'événement à Dieu, et j'espère qu'il fera miséricorde à mon âme.* Il mourut le 20 mars 1413.

Questionnaire. — 1. Henri IV s'empara-t-il du trône sans résistance? Comment mourut Richard II? 2. Quel fut le chef des Gallois insurgés? Par qui cette insurrection fut-elle soutenue? Par quelle victoire Henri IV empêcha-t-il les Anglais mécontents de se joindre à eux? 3. Quel secours les Gallois obtinrent-ils de la France? Quels furent leurs succès?

4. Que devinrent-ils quand on les eut abandonnés à leurs propres forces? Quel fut le sort de leurs chefs? 5. Quelles furent les préoccupations de Henri IV pendant ses dernières années? Eut-il des remords? A quelle époque mourut-il?

CHAPITRE II.

HENRI V (1413-1422).

1. Heureux commencements du règne de Henri V. — Quand Henri V eut été proclamé, il changea entièrement de conduite. Il quitta les habitudes dissolues de sa jeunesse, s'environna des hommes les plus graves et les plus éclairés de son royaume, et suivit leurs avis. Il s'empressa en même temps de mettre ordre aux affaires de l'Etat, en réprimant les lollards qui, au nombre de vingt mille, avaient osé prendre les armes et qui faisaient entendre les menaces les plus terribles. Il marcha lui-même contre eux, les dispersa et publia des lois très-sévères contre ces dangereux sectaires.

2. Son expédition en France (1415). — Aussitôt que la tranquillité fut rétablie à l'intérieur de ses Etats, il résolut de faire revivre les prétentions d'Edouard III sur la couronne de France, et de marcher sur les traces de son illustre prédécesseur. Le parlement approuva son dessein et la nation y applaudit, parce qu'elle eut alors l'espérance de satisfaire l'esprit de jalousie et de rivalité qui l'avait toujours armée contre la France. Il somma donc Charles VI d'exécuter toutes les conditions du traité de Brétigny, et sur son refus, il débarqua à l'improviste sur

les côtes de Normandie avec une armée de cinquante mille hommes.

3. Bataille d'Azincourt. — Harfleur lui ouvrit ses portes, et il passa ensuite la Somme pour se retirer vers Calais, et éviter l'armée française qui était quatre fois plus nombreuse que la sienne. Il se trouva en retard dans sa marche, et le chemin lui fut coupé dans l'Artois, près d'Azincourt. Ce qui avait perdu les Français à Crécy et à Poitiers les perdit encore dans cette circonstance. Ils n'écoutèrent que leur imprudente valeur et leur fougue téméraire; en se précipitant aveuglément sur les ennemis, ils s'enfoncèrent dans des marais où les archers anglais n'eurent qu'à les bien viser. On dit que les Anglais ne perdirent que mille sept cents hommes, et qu'il resta plus de dix mille Français sur le champ de bataille.

4. Humiliation de la France. — Henri V manquant d'argent, ne put, comme il l'aurait voulu, profiter de sa victoire. Il se retira en Angleterre dans le moment même où sa présence était le plus nécessaire sur le continent. Mais la division qui se mit entre les Français servit ses intérêts mieux qu'une puissante armée. La reine Isabeau de Bavière eut l'audace de s'unir avec lui contre les droits de Charles VI, son mari, et contre les espérances légitimes du dauphin Charles, son fils. Jean sans Peur, duc de Bourgogne, s'éloigna de cette alliance, parce que son noble cœur ne put jamais soutenir l'idée du démembrement de la France. Il s'éloigna donc d'Isabeau pour se rapprocher du dauphin, et il devait se réconcilier avec les Armagnacs à Montereau, quand, dans le lieu même de l'entrevue, il fut assassiné par Tanneguy Duchâtel (1419).

5. Traité de Troyes (1420). — A cette affreuse nouvelle, Isabeau qui se trouvait à Troyes se déclara pour le fils de Jean sans Peur, Philippe le Bon, et jura de l'aider à venger la mort de son père. Le nouveau duc de Bourgogne se jeta de désespoir dans le parti des Anglais, et on conclut à Troyes un infâme traité. Catherine de France, fille bien-aimée d'Isabeau, devait épouser le roi d'Angleterre, que l'insensé Charles VI appelait son très-cher fils et désignait comme l'héritier de sa couronne. Tous les droits du dauphin se trouvaient sacrifiés, et la France cessait de s'appartenir comme nation.

6. Succès de Henri V. — Ce qu'il y a de pénible à raconter, c'est que le peuple de Paris accepta avec enthousiasme ces transactions scandaleuses. Quand les deux rois Charles VI et Henri V se montrèrent dans la capitale, la multitude les salua avec acclamation. Les états furent convoqués, et Henri V les trouva aussi souples à son égard qu'ils s'étaient montrés indociles envers leurs légitimes souverains. Il put même compter assez sur leur fidélité pour passer en Angleterre et y faire parade de ses nouveaux titres et de ses nouvelles conquêtes. Les seigneurs, les chevaliers, les hommes d'armes partagèrent ses espérances, et s'empressèrent de repasser avec lui le détroit pour achever la soumission de la France.

7. Mort de Henri V. — Il y serait parvenu, si la mort n'était venue arrêter le cours de ses conquêtes. Il ne laissait pour héritier qu'un enfant qui venait de naître, et ses derniers moments furent remplis d'amertume par la crainte que lui donna l'avenir de ce jeune prince. Il le recommanda à son épouse et au duc de Bedford, son frère, qu'il créa régent de

France. Il donna au duc de Glocester, son autre frère, la régence d'Angleterre, et nomma le comte de Warwick tuteur de leur jeune neveu. Après avoir fait toutes ces dispositions, il mourut le 31 août 1422.

Questionnaire. — 1. Que remarque-t-on au commencement du règne de Henri V? Quels sectaires eut-il à réprimer? 2. Sous quel prétexte envahit-il la France? Cette guerre plut-elle aux Anglais? Quelles étaient ses forces? 3. Où les Français furent-ils défaits? Quelle fut la cause de cette défaite? 4. Que devint la France après tous ces désastres? Quelle fut la conduite d'Isabeau? Qu'est-ce qui porta le duc de Bourgogne à s'unir aux Anglais? 5. Quelles furent les conditions du traité de Troyes? 6. Comment ce traité fut-il accueilli à Paris et en France? Que fit Henri V après la conclusion de ce traité? 7. Quelles dispositions fit-il avant sa mort? A quelle époque arriva-t-elle?

CHAPITRE III.

HENRI VI (1422-1461).

Ce long règne se divise en deux parties bien distinctes : la première comprend la fin des guerres contre la France, et la seconde la première période de la guerre des deux Roses.

§ 1. *Dernière période de la guerre de Cent ans* (1422-1453).

1. Avénement de Henri VI. — Deux mois après la mort de Henri V, Charles VI descendit lui-même au tombeau, et par suite de l'infâme traité de Troyes, le trône de France se trouva au pouvoir des Anglais. Tandis qu'on transportait à Saint-Denis le corps de Charles VI, cérémonie à laquelle assis-

tait le duc de Bedford, le peuple de Paris entendit, sans se soulever d'indignation, prononcer ces paroles lugubres sur le cercueil de son roi : *Dieu fasse paix à l'âme de Charles VI, roi de France, et Dieu donne bonne vie à Henri VI, roi de France et d'Angleterre, notre souverain seigneur.* Pendant ce temps le dauphin de France, fils aîné de Charles VI, se faisait couronner à Poitiers sous le nom de Charles VII. Tout le midi de la Loire le reconnut, mais sa puissance était si médiocre que les Anglais ne l'appelaient, par dérision, que le *roi de Bourges.*

2. Succès de Bedford (1424) — Pour l'affaiblir encore, le duc de Bedford eut l'adresse de séparer de sa cause Jean, duc de Bretagne, et de l'attacher à ses propres intérêts par l'intermédiaire du duc de Bourgogne. Pour se dédommager de cette défection, Charles VII fit alliance avec l'Ecosse et en obtint des troupes. Mais l'espérance que fit naître au cœur des Français ce secours étranger fut très-éphémère. Les armées écossaises, commandées par le connétable de Buchan, furent battues à Crevant et à Verneuil et cet échec détacha même complétement l'Ecosse de la cause de la France. Les seigneurs anglais, qui depuis dix-huit ans tenaient captif Jacques Ier, roi d'Ecosse, lui offrirent sa liberté s'il voulait défendre à ses sujets de s'enrôler sous les étendards de Charles VII. Il le fit, et la France fut ainsi privée de ses alliés.

3. Jeanne d'Arc. — Tous ces revers ne purent cependant tirer Charles VII de son assoupissement. Il s'abandonnait à la mollesse pendant que son royaume lui échappait des mains. C'en était fait de la France, si le ciel n'eût suscité pour la délivrer l'héroïne de Domremy, l'immortelle Jeanne

d'Arc. Cette fille extraordinaire, née d'un simple laboureur, quitta Domremy, son village, et se rendit à Chinon où se trouvait alors Charles VII. Elle lui donna des preuves extraordinaires de sa mission, et en obtint quelques troupes avec lesquelles elle entra dans Orléans. Elle fit lever le siége de cette ville par les Anglais et conduisit ensuite le roi à Reims où il fut sacré. Là finissait sa mission; aussi demanda-t-elle à Charles VII qu'il la laissât retourner dans son hameau au milieu de ses parents. Mais le prince la retint malgré elle et l'envoya au siége de Compiègne (1430). La trahison la livra aux mains des Anglais, qui la traduisirent, comme sorcière et hérétique, à un tribunal prévenu contre elle. L'évêque de Beauvais, Pierre Cauchon, qui le présidait, la déclara coupable de tous les crimes dont on l'accusait, et elle périt sur un bûcher au milieu de la place du Vieux-Marché, à Rouen. Le nom de *Jésus* fut le dernier mot que prononça cette victime, qui s'était vue conduire au supplice coiffée d'une mitre où étaient écrits ces mots : *apostate*, *relapse*, *idolâtre*, *hérétique* (1431).

4. Rentrée de Charles VII a Paris. — Cette lâche vengeance que permit Bedford obscurcit sa gloire sans rappeler la fortune sous ses drapeaux. Il perdit, peu de temps après, la bataille de Gerberoy, et Richemont détacha de son alliance le duc de Bourgogne. Ce furent les Pères du concile de Bâle qui portèrent Philippe le Bon à se réconcilier avec le roi de France au congrès d'Arras (1435). Les Anglais affichèrent des prétentions si exorbitantes que Richemont préféra continuer la guerre plutôt que de signer une trève avec eux. Paris ne tarda pas à lui ouvrir ses portes, et il eut la gloire de ré-

tablir Charles VII dans le palais de ses ancêtres (1436).

5. Nouveaux revers des Anglais. — Le duc de Bedford mourut sur ces entrefaites et fut remplacé par le duc d'York, qui n'avait pas le même génie. La division se mit dans le conseil de Henri VI, et si les ministres de Charles VII eussent été plus actifs, ils auraient pu facilement expulser les Anglais du royaume. Mais le roi de France s'étant vu lui-même un instant inquiété par la *Praguerie*, c'est-à-dire par la révolte du dauphin Louis et des seigneurs, ne put reprendre la guerre à l'extérieur qu'après avoir calmé cette sédition (1440). La prise de Creil, de Pontoise et de plusieurs autres places autour de Paris, quelques succès dans la Guienne et la Gascogne illustrèrent de nouveau les armées françaises. On conclut ensuite en 1444, une trêve qui dura quatre ans.

6. Expulsion définitive des Anglais. — C'est après l'expiration de cette dernière trêve que les Anglais furent définitivement chassés de France. Charles VII, suivi de Richemont et de Lafayette, marcha contre la Normandie, et s'en rendit maître par la victoire de Formigny (1450). Dunois parcourut ensuite la Guienne, s'empara de Bayonne et de Bordeaux, et ruina les espérances des insulaires par la mort de Talbot au combat de Castillon (1453). Alors fut terminée cette longue guerre si terrible et pourtant si glorieuse pour la France.

§ II. *Première période de la guerre des deux Roses* (1455-1461).

7. Causes de cette guerre. — La maison de Lancastre, qui était arrivée au trône sous Henri IV par une usurpation, s'y était maintenue avec fer-

meté, tant que la fortune l'avait secondée dans ses guerres contre la France. Mais lorsque le sceptre fut tombé entre les mains débiles de Henri VI, de grands mécontentements éclatèrent dans la nation. Tous les revers qu'on venait d'essuyer en France furent attribués à l'incapacité des ministres. Ils avaient eu le tort de lui faire épouser Marguerite d'Anjou, et d'avoir consenti, pour obtenir sa main, à la restitution des deux duchés du Maine et de l'Anjou, encore occupés par les Anglais. Toute la nation voyait avec peine ces concessions. Le duc de Glocester, qui passait pour l'ami du peuple et qui avait blâmé publiquement cette politique maladroite et inconséquente, fut un jour trouvé mort dans son lit. Le peuple le pleura et fit retomber sa mort sur Henri VI et ses favoris. On ne parlait plus que de l'imbécillité du monarque ; on savait que Marguerite tenait en main le pouvoir, et on désirait une autre administration.

8. Prétentions du duc d'York. — Richard, duc d'York, qui vivait disgracié dans ses terres, résolut de profiter de cette disposition générale de la nation pour travailler à ressaisir les droits de sa famille. Il prépara donc les esprits en sa faveur, et lorsque les deux premiers ministres, Suffolk et lord Say, eurent payé de leur tête le crédit dont ils avaient joui, il souleva ses partisans, et la lutte commença entre la maison d'York et la maison de Lancastre. Cette lutte prit le nom de guerre des deux Roses, parce que ces deux maisons rivales portaient une rose dans leurs armoiries. Les Lancastriens avaient une rose rouge, et les Yorkistes une rose blanche.

9. Bataille de Saint-Albans (1455). — Profitant de l'ineptie de Henri VI, le duc d'York s'était d'abord

fait nommer lieutenant du roi et protecteur du royaume (1454). Par cette mesure il avait dépouillé l'infortuné monarque de toute sa puissance et s'était rendu souverain absolu. Quand Henri eut recouvré sa raison, Marguerite l'engagea à ressaisir son autorité, mais Richard s'y opposa et leva une armée pour défendre ses prétendus droits. Ce fut dans les plaines de Saint-Albans qu'il rencontra les troupes du roi. La fortune lui fut favorable, et Henri VI se vit condamné à rester sous sa dépendance (1455). Cependant Marguerite essaya encore de briser les fers de son époux captif et malheureux. Elle réussit à rassembler une armée considérable; mais le comte de Warwick l'anéantit dans un seul combat à Northampton (1459).

10. Mort du duc d'York (1461). — Après ce nouveau succès, Richard fut tenté de se faire proclamer roi; il se présenta devant les lords assemblés et leur parla tenant sa main étendue sur le trône, attendant qu'ils lui dissent d'y monter. Leur silence l'indigna, et par prudence il se contenta de leur faire décréter qu'à la mort de Henri VI la couronne passerait dans la maison d'York. Marguerite refusa de ratifier cet arrêt, qui privait de ses droits toute la postérité de Henri. Elle en appela encore aux chances de la guerre, et la bataille de Wakefield décida cette fois la victoire en sa faveur. Richard périt au sein de sa défaite, et son fils, le jeune comte de Rutland, qui n'avait que douze ans, fut cruellement immolé par lord Clifford, qui lui dit en le poignardant: « *Ton père a tué mon père, il faut que tu meures aussi, toi et les tiens.* » La tête de Richard, ceinte d'un diadème de papier, fut exposée sur les murailles d'York aux insultes d'une populace en furie. Ces atrocités

furent le signal des barbaries les plus épouvantables. Les deux partis dressèrent des échafauds sur les champs de bataille, et ce fut malheur aux vaincus.

Questionnaire. — 1. A quel âge Henri VI monta-t-il sur le trône? Que se passa-t-il à la mort de Charles VI? Sur quels pays Charles VII maintint-il sa domination? Quel surnom lui donnaient les Anglais? 2. Quel prince le duc de Bedford sépara-t-il de la cause de Charles VII? Comment celui-ci répara-t-il cette défection? Où les Ecossais furent-ils vaincus? Comment les Anglais les détachèrent-ils de l'alliance de la France? 3. Par qui la France fut-elle sauvée? Racontez les principales actions de Jeanne d'Arc. Comment mourut-elle? 4. Par qui Charles VII fut-il ramené à Paris? 5. Que se passa-t-il en Angleterre après la mort du duc de Bedford? Le roi de France eut-il aussi quelques séditions à soumettre? Quels furent les succès de ses armées? Combien de temps dura la trêve que l'on conclut? 6. Par qui fut reconquise la Normandie? Qui reprit la Guienne et les villes du midi? A quelle époque se termina cette longue guerre avec la France? 7. Quelles furent les causes de la guerre des deux Roses? Pour quels motifs était-on mécontent du règne de Henri VI? 8. Par qui ces mécontentements furent-ils exploités? Pourquoi a-t-on appelé cette guerre la guerre des deux Roses? 9. Où les partis se livrèrent-ils leur première bataille? Quelles en furent les suites? Que devint Henri VI? Que fit Marguerite? 10. Que décrétait Richard? Quel arrêt fit-il rendre au parlement? Où mourut-il? De quelles représailles usèrent les deux partis

CHAPITRE IV.

RÈGNE D'ÉDOUARD IV. BRANCHE D'YORK. SECONDE PÉRIODE DE LA GUERRE DES DEUX ROSES (1461-1483).

1. Avénement d'Edouard IV (1461). — Avec Richard tout ne fut pas perdu pour les Yorkistes. Le comte de Warwick se mit à leur tête et conçut le projet de faire couronner à Londres Edouard, fils de Richard. Warwick était riche, puissant, aimé du peuple, et Edouard avait pour lui la jeunesse, la grâce et la beauté. Toute la ville de Londres, le clergé, la noblesse et la bourgeoisie applaudirent à l'élection de ce nouveau roi, et la maison d'York se trouva plus puissante que jamais.

2. Bataille de Towton (1461). — Toutefois il fallait vaincre Marguerite, qu'aucune difficulté ne décourageait. Warwick s'en chargea, et alla présenter la bataille à cette femme intrépide près du village de Towton. On se battit de part et d'autre avec acharnement : jamais combat ne fut plus sanglant. Il avait été défendu aux Yorkistes de faire aucun quartier, et plus de 36,000 Lancastriens périrent dans ce massacre. Marguerite, après cette horrible défaite, alla vainement solliciter le secours de Louis XI, dont elle n'obtint qu'une somme de 20,000 écus, et les troupes qu'elle réunit en Angleterre furent encore entièrement détruites à la journée d'Exham (1463).

3. Chute d'Edouard IV (1470). — Après cette dernière victoire, le trône d'Edouard IV parut par-

faitement affermi. Marguerite avait été contrainte de se réfugier en France; Henri VI était devenu son prisonnier, et les rois de Danemark, de Pologne, d'Aragon et de Castille avaient conclu avec lui une alliance offensive et défensive. Edouard ne pouvait même rien craindre de Louis XI, qui avait trop à faire dans son royaume pour s'occuper de ses voisins. Alors l'éclat de sa fortune l'éblouit. S'étant marié à Elisabeth Wydevile, il réserva toutes ses faveurs pour les parents de son épouse, et chercha même à s'affranchir de l'influence de Warwick, l'auteur de sa fortune. Le comte, indigné, se créa des partisans dans le peuple et la noblesse, et tenta quelques soulèvements. Ces révoltes n'ayant pas réussi, il se jeta ouvertement dans le parti des Lancastriens, s'unit à Marguerite, et vint en France demander des secours à Louis XI. Quand il eut complétement organisé son plan de révolte, il revint en Angleterre faire un appel à tous ses partisans. Le peuple, qui l'adorait, accourut en foule à sa rencontre, et Edouard, qui avait songé à ses plaisirs bien plus qu'à sa défense, se vit obligé de gagner précipitamment la mer, pour aller à la Haye implorer un asile près du duc de Bourgogne, qui y résidait (1470).

4. Son rétablissement (1471). — Warwick, qu'on avait surnommé le *faiseur de rois*, tira Henri VI de sa prison et le rétablit sur son trône aux grandes acclamations du peuple. Toutefois son triomphe fut de courte durée. Le duc de Clarence, frère d'Edouard IV, qui s'était allié avec lui, supportait avec peine la vue de cette rose rouge des lancastriens que tous ses ancêtres avaient haïe et combattue. Une foule de seigneurs témoignèrent les mêmes répugnances et

les mêmes regrets. Edouard, l'ayant appris, s'empressa de quitter la terre d'exil pour retourner en Angleterre afin de réclamer au moins son duché d'York; mais, quand il vit son armée en nombre, il fit crier par les siens : *Longue vie au roi Edouard !* Warwick le rencontra dans les plaines de Barnet. Le malheureux comte trouva là son tombeau, et le peuple, inconstant, s'apprêta à rendre ses hommages au nouveau monarque.

5. Dernière période du règne d'Edouard IV (1471-1483). — Malheureusement les vainqueurs déshonorèrent leur victoire par de révoltants excès. Marguerite ayant été arrêtée quelque temps après à Tankesbury avec son fils, les frères du roi, le duc de Clarence et le duc de Glocester, ne rougirent pas de tremper leurs mains dans le sang de cet enfant. Le jour même où Edouard entrait à Londres, on apprit que Henri VI venait de mourir dans la Tour. Des échafauds furent dressés pour verser le sang que la guerre civile avait épargné. A part son expédition en France, les dernières années d'Edouard n'offrent de mémorable que ses débauches et ses cruautés. Il alla jusqu'à ordonner la mort du duc son frère, qui demanda, pour toute grâce, à périr dans un tonneau de vin de Malvoisie. Bientôt il succomba lui-même épuisé par la mollesse et la corruption (1483).

Questionnaire. 1. Comment le parti des Yorkistes se releva-t-il? Qu'était Warwick? 2. Contre qui devait-il combattre? Où rencontra-t-il les troupes de Marguerite? 3. Quelles furent les conséquences de la bataille de Towton? Quelle faute fit Edouard? Par qui fut-il renversé? Où se réfugia-t-il? 4. Quelle restauration Warwick accomplit-il? Edouard fut-il à son tour rétabli? Par qui et de quelle manière? Où

mourut Warwick? 5. Par quels crimes les Yorkistes souillèrent-ils leur cause? Quand mourut Henri VI? Quelles furent les dernières années du règne d'Edouard IV?

CHAPITRE V.

ÉDOUARD V ET RICHARD III. DERNIÈRE PÉRIODE DE LA GUERRE DES DEUX ROSES (1483-1485).

1. Avénement d'Edouard V (1483). — Le jeune fils d'Edouard IV fut proclamé à l'unanimité sous le nom d'Edouard V. Son oncle Richard, duc de Glocester, affecta de lui témoigner le plus sincère attachement et voulut le prendre sous sa protection. La reine douairière, Elisabeth, ne le lui livra qu'à regret parce qu'elle avait le pressentiment du sort qui l'attendait. Elle eût voulu du moins conserver près d'elle son jeune frère; mais Richard lui ayant témoigné le désir d'avoir sous sa garde les deux princes, elle remit le second à l'archevêque d'York en lui disant ces touchantes paroles : *Puisque vous êtes son pasteur, défendez cette brebis innocente de la fureur des loups sanguinaires qui la cherchent pour la dévorer.* L'archevêque n'y suffit pas. On enferma les deux princes dans la Tour, sous prétexte qu'ils étaient là en lieu sûr.

2. Intrigues de Richard. — L'unique dessein de Richard était de ravir la couronne à ses neveux. Dans ce but inique il se fit d'abord nommer *protecteur*, jeta la division dans le conseil, et fit assassiner lord Hastings, l'ami dévoué d'Edouard V. Il comprit dans ses accusations infâmes la reine Elisabeth, et attaqua la légitimité de son mariage

avec Edouard IV, sous prétexte que ce prince avait, auparavant, contracté un mariage clandestin avec Eléonore, veuve de lord Sudley. A l'entendre, Edouard V et son frère n'avaient pas droit à la couronne parce que leur naissance n'était pas légitime. Il prétendit même qu'on aurait pu en dire autant d'Edouard IV, leur père, et il alla jusqu'à flétrir l'honneur de sa vertueuse mère encore vivante, en avançant que ses frères, le roi Edouard et le duc de Clarence, avaient été les fruits de l'adultère, et que lui seul était du vrai sang d'York.

3. Couronnement de Richard III. — Le frère du lord-maire, le docteur Shaw eut le courage de débiter en chaire cette révoltante calomnie. A la fin de son discours il s'écria : *Le voici, le vrai et unique héritier du grand duc d'York ; voilà sa figure, voilà ses traits, vous l'avez trop avant dans le cœur pour l'avoir effacé de votre mémoire.* Le peuple resta tout stupéfait et ne répondit que par une ironique raillerie à ces avances. Le duc de Buckingham alla plus loin. En pleine assemblée, il demanda au peuple s'il ne voulait point pour roi l'excellent duc de Glocester. Quelques hommes à gage ayant crié : *Vive le roi Richard !* le duc feignit que le peuple entier s'était prononcé, et, au nom des trois Etats, il présenta une adresse à Richard pour l'engager à monter sur le trône. L'infâme protecteur simula d'abord un refus, et parut enfin se rendre à ce qu'il appela les instances de la nation. Toute cette comédie fut terminée par une procession, qui le conduisit avec pompe à Saint-Paul, où il fut couronné (26 juin 1483).

4. Politique de Richard III. — Pour affermir sa puissance, Richard III multiplia les faveurs. Il

répandit avec une étonnante libéralité les dignités et l'argent, multiplia les pensions, amnistia tous ceux qui s'étaient opposés à ses injustices, et entreprit un voyage dans tous ses Etats pour distribuer partout des grâces. Mais la pitié populaire s'étant manifestée en faveur des jeunes princes qu'il tenait enfermés dans la Tour, il chargea Jacques Tyrrel, maître de ses écuries, de se faire livrer les clefs de leur prison et de les mettre à mort. Ce crime ne tarda pas à être puni. Le duc de Buckingham, celui-là même qui avait le plus contribué à la fortune du nouveau roi, entreprit de lui opposer Henri Tudor, comte de Richemond. Son projet ayant échoué, il en devint la victime ; Richard lui fit trancher la tête à Salisbury. Mais l'idée qu'il avait eue ne périt pas avec lui.

5. Chute et mort de Richard. — En vain Richard fit venir à sa cour la reine Elisabeth pour la combler d'honneurs ; en vain maria-t-il son jeune fils, le prince de Galles, avec la fille aînée de cette princesse ; tous ses calculs furent déjoués. Son fils mourut, et Henri de Richemond, le dernier rejeton de la branche de Lancastre, put faire revivre ses prétentions. Appelé par les Gallois, auxquels il se rattachait du côté de son aïeul Owen Tudor, Henri n'eut qu'à se présenter aux Anglais pour gagner leur confiance et leur affection. Richard parvint pourtant à rassembler une armée de 60,000 hommes parfaitement équipés. Mais tous ses soldats manquaient de dévouement. Quand il rencontra Henri près de Bosworth, le gros de ses bataillons l'abandonna, et il se jeta en désespéré à travers les rangs ennemis. Il tomba percé de coups en criant : *Trahison! trahison!*

Questionnaire. — 1. Quel fut le successeur d'Edouard IV? Quel fut le régent? Où renferma-t-il les enfants d'Edouard IV? 2. Quel était le but de Richard? 3. Quel effet cette calomnie produisit-elle sur le peuple? Que fit le duc de Buckingham? Par qui Richard fut-il proclamé roi? Où fut-il couronné? 4. Que fit-il pour affermir sa puissance? Pourquoi fit-il mettre à mort ses deux neveux? Quelle fut la conduite de Buckingham à son égard? Comment périt-il? 5. Que fit Richard pour perpétuer le pouvoir dans sa famille? Par qui Henri de Richemont fut-il appelé en Angleterre? Où périt Richard? De quelle manière?

SEPTIÈME PÉRIODE.

Dynastie des Tudors (1485-1603).

TABLEAU DE LA DYNASTIE DES TUDORS.

Henri VII Tudor (1485-1509), Henri VIII (1509-1547), Edouard VI (1547-1553), Marie (1553-1558), Elisabeth (1558-1603).

CHAPITRE I.

HENRI VII OU TUDOR (1485-1509).

1. Avénement de Henri VII. — Après la bataille de Bosworth, Henri VII se rendit à Londres où il fut couronné le 30 octobre 1485. Il proscrivit les seigneurs du parti de Richard et récompensa ceux qui l'avaient aidé à monter sur le trône. Il témoigna sa reconnaissance aux Gallois en plaçant dans ses armoiries le dragon cambrien à côté des trois lions de Normandie. Selon sa promesse il épousa Elisabeth d'York et fit déclarer que si la reine mourait sans laisser d'enfants, la couronne passerait aux enfants qu'il pourrait avoir d'un mariage subséquent. Cette alliance avait pour but de calmer toutes les dissensions en réunissant ainsi les intérêts des Lancastriens et des Yorkistes.

2. Imposture de Lambert Simnel. — Les Yorkistes ne furent pas encore satisfaits. Le bruit s'étant répandu que le jeune comte de Warwick, fils du duc de Clarence, s'était échappé de la Tour, où il était détenu, un prêtre d'Oxford dressa le fils d'un boulanger appelé Lambert Simnel à jouer le rôle de ce prince. L'imposteur s'étant fait des partisans en Irlande, et se sentant appuyé en Angleterre par le comte de Lincoln, en France par la duchesse de Bourgogne, tenta une invasion; mais ses troupes furent battues à Stoke, et Henri VII l'employa ensuite comme marmiton dans ses cuisines (1487).

3. Perkins Warbeck. — Plus tard un autre imposteur, fils d'un juif converti de Tournai, Perkins Warbeck, se donna pour Richard, frère d'Edouard V. Il fut accueilli aussi en Irlande et en France. La duchesse de Bourgogne le reconnut après un examen solennel, Charles VIII le traita en roi, et Jacques IV, en Ecosse, lui donna la main d'une de ses parentes avec une armée pour dot. Perkins fit successivement des tentatives en Irlande, dans le nord de l'Angleterre et dans le comté de Cornouailles. Enfin il fut arrêté et écroué à la Tour avec le véritable comte de Warwick. Peu après il fut décapité pour avoir tenté son évasion et celle du prince (1499). L'apparition d'un nouvel imposteur, qui avait encore usurpé le nom de Warwick, servit de prétexte à Henri VII pour mettre à mort ce dernier rejeton de la famille des Plantagenets, et toutes les révoltes furent éteintes dans son sang.

4. Administration de Henri VII en Angleterre. — Le reste du règne de Henri VII s'écoula dans la paix la plus profonde. Cette guerre des deux Roses, qui avait coûté la vie à plus de quatre-vingts princes

et décimé toute la noblesse ancienne, contribua directement à l'accroissement de l'autorité royale. Les confiscations avaient ruiné toute l'ancienne aristocratie. Henri VII permit aux seigneurs de se délivrer de leurs dettes en aliénant leurs domaines, et cette loi, qui leur parut une grâce, accéléra très-rapidement leur ruine. Ils ne purent plus conserver leur autorité sur leurs vassaux, et bientôt leurs *hommes* devinrent les *hommes* du roi. Henri VII usa de sa puissance absolue pour entasser l'or dans ses coffres. Il avait la passion des richesses, et il imaginait tous les prétextes possibles pour prélever sur son pauvre peuple de nouvelles taxes.

5. Statut de Poynings. — Sous le règne de ce prince, l'Irlande acheva de perdre sa nationalité. Il donna à son second fils Henri le titre de duc d'York avec le gouvernement de cette île. Comme ce prince n'avait que quatre ans, il lui substitua sir Edouard Poynings qui s'est rendu célèbre par le statut qui porte son nom. D'après ce statut tous les actes du parlement anglais durent avoir force de loi en Irlande, et le parlement irlandais ne pouvait s'assembler que sous le bon plaisir du roi d'Angleterre, et après lui avoir soumis les motifs de sa convocation. Ce statut mettait fin aux guerres privées entre les lords, réglait les impôts et renfermait plusieurs dispositions excellentes. Mais dans sa teneur générale il n'en eut pas moins pour effet de ruiner la vie propre de l'Irlande en la soumettant à l'Angleterre comme une province.

6. Mort de Henri VII. — Dans ses dernières années Henri VII fut tout préoccupé du mariage de ses enfants. Il donna Marguerite sa fille aînée à Jacques IV roi d'Ecosse, et c'est à cette alliance que les

Stuarts firent remonter leurs droits au trône d'Angleterre. Son autre fille épousa le roi de France, Louis XII, puis quand elle fut devenue veuve de ce monarque, elle s'unit au duc de Suffolk et fut ainsi l'aïeule de l'infortunée Jeanne Gray. Son fils aîné le prince de Galles avait épousé Catherine d'Aragon, quatrième fille de Ferdinand et d'Isabelle, souverains de l'Espagne. Ce prince étant mort quatre mois après son mariage, son frère, qui se trouvait à son tour prince de Galles et qui devait succéder à Henri VII, sous le nom d'Henri VIII, épousa sa veuve, et nous le verrons alléguer cette parenté pour demander son divorce. Henri VII mourut au château de Richemond, à l'âge de cinquante-deux ans, le 22 avril 1509.

Questionnaire. — 1. Que fit Henri VII après son avénement ? Qui épousa-t-il ? Quel fut le but de son mariage ? 2. Vit-on encore sous son règne quelques restes de la guerre des Roses ? Quel fut le premier imposteur qui parut ? Par qui fut-il appuyé ? Quel fut son sort ? 3. Quel fut le second imposteur ? Par qui fut-il reconnu et appuyé ? Quels furent ses succès ? Pourquoi Henri VII mit-il à mort le véritable Warwick ? 4. Que fit-il pendant le reste de son règne ? En quel état se trouvait l'Angleterre ? De quelle autorité jouit Henri VII ? Quel usage en fit-il ? 5. Que devint l'Irlande sous son règne ? Comment attaqua-t-il sa nationalité ? Qu'est-ce que le statut de Poynings ? 6. Quelles alliances Henri VII fit-il faire à ses filles ? A qui fut marié le prince de Galles ? Qui épousa Henri VIII ? Où mourut Henri VII ?

CHAPITRE II.

HENRI VIII. DEPUIS LE COMMENCEMENT DE SON RÈGNE JUSQU'A SON DIVORCE (1509-1527).

1. Commencements de ce règne. — Henri VIII monta sur le trône à l'âge de dix-huit ans, et commença son règne sous les plus heureux auspices. L'Angleterre, fatiguée de l'ennui et de la tristesse du dernier règne, salua avec bonheur les premières années d'un prince qui se montra tout d'abord agréable, généreux et populaire, aimant avec passion les sciences et les lettres. Il débuta par une alliance avec le pape Jules II, et entra dans la *sainte ligue* qui avait pour objet de chasser les Français d'Italie. Il avait mis à la disposition de son beau-père, Ferdinand le Catholique, une armée de douze mille hommes qui avait pour mission de pénétrer en Guienne. Mais le roi d'Espagne ayant voulu avant tout s'emparer de la Navarre, les Anglais refusèrent de servir ainsi son ambition personnelle et se retirèrent sans avoir rien fait.

2. Guerre contre la France. — Après la mort de Jules II, Henri VIII s'unit à l'empereur Maximilien et reprit ses projets contre la France. Il mit le siége devant Térouane et remporta sur la cavalerie française qui avait cherché à jeter du secours dans cette place, une victoire restée célèbre dans nos annales sous le nom de la *Journée des éperons*, parce qu'une panique s'étant emparée des combattants, ils firent beaucoup moins usage de leurs armes que de

leurs éperons. Térouane tomba en son pouvoir et fut détruite de fond en comble. Il prit aussi Tournai, et après cette conquête il fit sa paix avec Louis XII en lui donnant en mariage sa sœur Marie.

3. Bataille de Flodden (1513). — Pendant qu'il faisait la guerre à Louis XII, Jacques IV, roi d'Ecosse, avait envahi son royaume dans l'intérêt du roi de France son allié. Il avait pris rapidement les places frontières de Norham, de Wark, et peut-être aurait-il obtenu de plus grands succès s'il ne se fût arrêté inutilement dans le château de mistriss Héron. Ce retard donna aux Anglais le temps de former une armée, et le comte de Surrey, Thomas Howard vint lui offrir la bataille près de Flodden. C'était le 9 septembre 1513. Jacques IV fut vaincu, mais il était si aimé de ses sujets que toute l'armée se fit égorger pour lui. Les Anglais trouvèrent étendus à ses côtés deux évêques, deux abbés mitrés, douze comtes, treize lords, cinq fils aînés de pairs et une multitude de nobles.

4. Henri VIII et l'Empire. — Se voyant au comble de la gloire, Henri VIII songea tout d'abord, après la mort de l'empereur Maximilien (1519), à se mettre sur les rangs pour disputer à François Ier et à Charles-Quint la couronne impériale. Mais ne se sentant pas des ressources suffisantes, il préféra faire acheter son alliance par l'un de ces deux rivaux. *Qui je défends est maître*, telle était sa devise. Aussi vit-on les deux premiers monarques de l'Europe épuiser tous les secrets de leur politique pour le séduire. François Ier ne sut que l'éblouir dans l'entrevue qu'il eut avec lui au *camp du Drap d'or* entre Guines et Ardres, mais Charles-Quint en fit son allié

à Gravelines et se l'attacha en flattant la vanité du cardinal de Wolsey, son premier ministre.

5. Grandeur de Wolsey. — Wolsey était fils d'un riche boucher d'Ipswich. Il avait été d'abord simple chapelain de Henri VII, mais à force d'habileté et de finesse il avait su s'élever à la première dignité du royaume. Henri VIII lui était très-attaché, parce qu'il avait su le captiver en flattant ses goûts et en partageant ses plaisirs. Charles-Quint qui avait deviné son ambition lui montra la tiare en perspective et lui donna l'espérance de le placer un jour à la tête de toute la chrétienté. A la mort de Léon X il continua ses rêves d'ambition, parce qu'Adrien VI son successeur était un vieillard dont le règne ne pouvait être fort long. Mais après l'élection de Clément VII, il comprit que Charles-Quint l'avait trompé, et il résolut de satisfaire sa vengeance le plus tôt qu'il pourrait.

6. Ligue contre Charles-Quint (1527). — L'occasion ne tarda pas à se présenter. Charles-Quint ayant fait prisonnier François Ier à la bataille de Pavie, sa fortune le rendit fier et dédaigneux envers Henri VIII. Il ne prit plus la peine de lui écrire de sa main, et il blessa sa susceptibilité en ne signant plus comme auparavant *votre affectionné fils et cousin*. Wolsey, qui avait à venger ses injures personnelles, envenima le ressentiment du roi d'Angleterre, et l'engagea à se déclarer contre l'empereur pour le roi de France. Cette défection amena le traité de Madrid qui rendit la liberté à François Ier (1526). Henri VIII fut l'année suivante déclaré protecteur d'une ligue que firent contre Charles-Quint, les Vénitiens, Clément VII, François Ier et plusieurs petits Etats d'Italie (1527). Il ne lui prêta guère que son

appui; car à dater de ce moment il fut occupé tout entier par les difficultés que lui suscitèrent à l'intérieur de son royaume son divorce et son schisme.

Questionnaire. — 1. Sous quels auspices Henri VIII commença-t-il son règne? Quel fut son premier acte politique dans ses relations avec les puissances étrangères? 2. Avec qui fit-il alliance contre la France? Quels succès remporta-t-il dans cette guerre? Comment se termina-t-elle? 3. Pourquoi Jacques IV envahit-il ses États? Où ce prince fut-il vaincu? Quelle perte firent les Ecossais? 4. Henri VIII brigua-t-il l'Empire? Quelle fut son attitude à l'égard de ses deux rivaux? Comment Charles-Quint le gagna-t-il? 5. Quelle avait été la fortune de Wolsey? Quelle promesse lui fit Charles-Quint? A quelle époque reconnut-il qu'il avait été dupe? 6. En quelle circonstance se détacha-t-il de Charles-Quint? Pour quels motifs? Quelle fut alors la conduite de Wolsey? Quel rôle joua Henri VIII dans la ligue qui se forma contre l'empereur?

CHAPITRE III.

CONTINUATION DU RÈGNE DE HENRI VIII, DEPUIS SON DIVORCE JUSQU'A SA MORT (1527-1547).

1. Divorce de Henri VIII (1527-1530). — Après avoir écrit contre Luther un livre que Léon X avait appelé *le diamant du ciel* et qui lui avait valu le titre de *défenseur de la foi*, Henri VIII devint schismatique obstiné, et quoiqu'il se fût toujours montré doux et humain, il se laissa soudainement aller à la cruauté et à la tyrannie.

Il fut poussé dans cette nouvelle carrière de crime et de corruption par la plus insigne bassesse. Il avait pour épouse Catherine d'Aragon, qui avait été

d'abord mariée à son frère. Il éleva des doutes sur la légitimité de son mariage, prétendant que, d'après saint Thomas d'Aquin, l'empêchement du beau-frère à la belle-sœur était de droit divin et que le pape ne pouvait dispenser. Il consulta les diverses universités catholiques pour savoir s'il pouvait se séparer de Catherine et épouser une autre femme, Anne de Boleyn. En Angleterre et à Paris, presque tous les docteurs furent éblouis par l'or du monarque. Ce fut un effroyable scandale dans toute la chrétienté Clément VII évoqua l'affaire à son tribunal, et nomma une commission pour l'examiner. Wolsey conjura d'abord à genoux son maître de renoncer à son dessein; mais quand il vit qu'il était inflexible, il se prononça pour le divorce. Le pape envoya son légat Campeggio en Angleterre, avec l'ordre secret de traîner les choses en longueur, dans l'espérance que le temps amènerait un dénoûment à cette malheureuse affaire. Mais le roi, ennuyé de tant de retards, se disposa à faire prononcer son divorce par l'autorité ecclésiastique de son royaume et par le parlement. Le crédit d'Anne de Boleyn amena la disgrâce de Wolsey auquel le roi retira les sceaux pour les confier à Thomas Morus. Peu après, Wolsey mourut de chagrin et de remords (1530).

2. Commencements du schisme (1530-1534). — Henri fit encore une tentative auprès du pape et de l'empereur pour les engager à consentir à son divorce. Charles-Quint répondit qu'il n'était pas un marchand pour vendre l'honneur de sa tante, et Clément VII, sans donner de réponse précise, promit de faire pour Henri tout ce que sa conscience lui permettrait. Le roi cessa dans ce moment ses poursuites, et Anne de Boleyn croyait sa cause per-

due, quand un homme de basse naissance, mais adroit et intelligent, l'insinuant Cromwell, lui offrit sa protection. Il donna le premier au monarque l'idée d'écarter le souverain pontife, de se déclarer le chef de l'Eglise anglicane, et de concentrer ainsi dans ses mains la puissance civile et la puissance ecclésiastique. C'était habilement flatter les deux grandes passions de Henri VIII, son ambition et sa licence effrénée. Il applaudit à ce dessein, donna entrée à Cromwell dans son conseil privé, et se mit en mesure de préparer les esprits à cette innovation. Un statut d'Edouard III défendait à tout Anglais d'accepter des provisions, réserves ou bénéfices de la part de la cour romaine ; on fit le procès à Wolsey et à tout le clergé d'Angleterre pour l'avoir enfreint, et Henri prit le titre de protecteur et chef suprême de l'Eglise d'Angleterre. Le pape lui ayant adressé à ce sujet une lettre affectueuse quoique sévère, il assembla son parlement, abolit les annates, et déclara nulles toutes les censures portées par Rome (1532). Il eût voulu mettre François Ier dans ses intérêts, et, dans une entrevue qu'il eut avec lui à Calais, il lui avait même promis de ne pas compliquer sa situation par rapport au pape. Mais le 25 janvier 1533, n'écoutant plus que sa passion, il fit bénir secrètement son union avec Anne de Boleyn par un de ses aumôniers dans un des greniers du palais de Whitehall. Il donna ensuite l'archevêché de Cantorbéry, alors vacant, à un luthérien marié, l'ignoble Cranmer, qui s'empressa d'approuver son divorce et de confirmer son alliance adultère. Ce fut seulement après tous ces scandales que le pape excommunia Henri VIII, en lui ordonnant de reprendre son épouse légitime (1534).

3. Constitution de l'Eglise anglicane (1534). — La sentence de Rome ne fut point la cause du schisme. Avant de la recevoir, le parlement avait interdit les appels à Rome (30 mars 1533), et le roi avait commandé à Cromwell divers bills, dont le but était d'établir une séparation marquée entre l'Eglise nouvelle et la communion romaine. Mais, une fois excommunié, Henri ne garda plus de mesure. Le parlement le déclara juge suprême de la religion en Angleterre. Il devait seul nommer les évêques, et ceux-ci ne devaient prêter serment qu'entre ses mains. Les faveurs, au lieu d'être dispensées par Rome, ne dépendirent plus que du primat. Enfin on exclut de la succession au trône la princesse Marie, fille de Catherine d'Aragon, et on déclara seule héritière de Henri la fille d'Anne de Boleyn, Elisabeth.

4. Persécutions (1534-1535). — Quiconque refusa de souscrire à ces décrets du parlement fut immolé sans pitié. L'évêque de Rochester, Jean Fisher, et l'ancien chancelier, Thomas Morus, ayant protesté contre ces actes impies, furent dégradés, jetés dans un cachot et ensuite envoyés à la mort. Toute l'Europe apprit avec indignation cet horrible attentat. Le pape Paul III le flétrit en renouvelant l'excommunication déjà portée contre Henri VIII. Le pontife déclara ensuite les enfants d'Anne de Boleyn incapables de lui succéder, et délia tous ses sujets du serment de fidélité. Mais ces coups de foudre ne purent tirer le peuple anglais de son inexplicable léthargie.

5. Spoliation des monastères (1536). — Henri VIII, aidé des conseils de Cromwell, son vicaire général, entraîna même tout le clergé anglican dans

son schisme. Il suspendit les pouvoirs ecclésiastiques et les contraignit à recevoir de ses mains leur juridiction. Ensuite il tenta la cupidité des lords en provoquant la suppression des monastères et leur spoliation. Sur ses instances, le parlement abolit dans un premier decret toutes les maisons religieuses dont les revenus n'excédaient pas 200 livres sterling. 376 monastères furent par là supprimés et leurs biens confisqués.

6. Mariage de Henri VIII (1536-1542). — Toutes ces richesses furent consumées en plaisirs et en fêtes. Ces folles prodigalités enflammèrent toujours de plus en plus les passions du monarque, et il s'aveugla au point de se laisser aller aux plus grands excès. Il fit décapiter Anne de Boleyn, qui avait eu le malheur de lui déplaire, et il épousa Jeanne Seymour. Celle-ci mourut un an après son mariage, en donnant le jour à Edouard VI. Après trois ans de veuvage, Henri s'unit à Anne de Clèves; mais il ne tarda pas à faire prononcer son divorce par le parlement, sans autre motif que son caprice (1541), puis il épousa successivement Catherine Howard et Catherine Parr. La première mourut sur l'échafaud (1542), et la seconde aurait eu sans doute le même sort, si elle n'eût su, à force de prudence et de ménagements, détourner d'elle le coup qui la menaçait.

7. Réaction contre sa tyrannie (1536-1539). — Pendant que toutes ces turpitudes déshonoraient le trône, il y eut de grands mouvements parmi le peuple et le clergé. Les habitants des contrées du Nord prirent les armes pour la défense de la foi, et principalement pour se venger de la suppression des monastères. L'insurrection prit un caractère menaçant, surtout depuis l'Humber jusqu'aux fron-

tières de l'Ecosse. Les révoltés s'avancèrent au nombre de plus de trente mille vers Duncastre. Ils avaient donné à leur association le nom de *pèlerinage de grâce*. Henri VIII eut l'adresse de les amuser par des promesses, et, quand ils se furent dissipés, il mit à mort leurs chefs.

Le clergé ne fut pas plus heureux dans sa résistance. Mais, il faut le dire, nulle part il ne déploya cette mâle fermeté toujours nécessaire en face d'un pouvoir qui s'attaque à la vérité. La division se mit dans son sein et fut la cause de son asservissement.

8. Nouveaux excès de Henri VIII (1539-1540). — Ces oppositions partielles et mal concertées ne servirent même qu'à aigrir le monarque. Il s'était engagé, comme chef suprême de l'Eglise, à détruire tous les abus. Sous ce prétexte il abolit plusieurs fêtes, restreignit le culte des images, et assouvit sa cupidité en pillant les châsses et les reliquaires. C'est ainsi qu'après avoir effacé du calendrier le nom de saint Thomas Becket, il le cita en jugement, pilla toutes les richesses qui ornaient son tombeau, et jeta ses cendres au vent. En même temps il achevait la ruine des monastères et s'emparait de leurs propriétés.

9. Loi des six articles (1539). — Tout en commettant ces injustices, par le fait d'une inconséquence inexplicable, il se piquait néanmoins d'orthodoxie. Ainsi il fit adopter au parlement le fameux bill des six articles qu'on a appelé le *statut de sang*. Par ce décret il établissait la présence réelle, la communion sous une seule espèce, l'obligation de garder le vœu de chasteté, le célibat des ecclésiastiques, l'utilité des messes privées et la nécessité de la confession auriculaire. Ceux qui niaient

le premier article devaient être brûlés, et il n'y avait peine de mort qu'en cas de récidive contre ceux qui niaient les autres articles. Une première faute était punie par la confiscation des biens et l'emprisonnement. La persécution enveloppait les protestants comme les catholiques.

10. Soumission du pays de Galles et de l'Irlande. — Le pays de Galles eût voulu se soustraire à toutes ces lois tyranniques; l'Irlande aussi frémissait d'horreur à la vue de toutes ces innovations monstrueuses. Les Kildares, qui se trouvaient à la tête du gouvernement irlandais, s'étant révoltés malgré les conseils de l'archevêque d'Armagh, Henri profita de cette circonstance pour établir par la force sa doctrine qu'il n'aurait pu faire accepter par la persuasion. Le chef des séditieux fut décapité et le calme se rétablit. Les seigneurs irlandais sollicitèrent même la pairie, et du rang de *seigneurie* l'Irlande fut élevée à celui de *royaume*.

11. Influence de Henri VIII sur l'Ecosse. — Henri VIII eût aussi désiré faire pénétrer ses principes en Ecosse. Il offrit même à Jacques V, son neveu, la main de sa fille Marie avec le titre de duc d'York, s'il voulait favoriser son projet. Mais le roi d'Ecosse repoussa toutes ses promesses insidieuses. L'archevêque de Saint-André, Beaton, et son neveu David, qui devint plus tard cardinal, le soutinrent dans la vraie foi et le portèrent à s'allier avec la France, en épousant d'abord une fille de François Ier et ensuite Marie de Guise, veuve douairière de Longueville et sœur du duc de Guise et du cardinal de Lorraine.

Cette alliance blessa grièvement Henri VIII. Il s'en vengea en semant ses idées de schisme dans

l'esprit de la noblesse écossaise. Elles prirent racine parmi une multitude d'hommes, indifférents à toutes les croyances, qui regardaient depuis longtemps d'un œil d'envie les richesses des monastères et des églises. Quand il crut les esprits disposés en sa faveur, il commença la guerre (1542). La fortune seconda les Ecossais en toute rencontre; mais la noblesse refusa de suivre Jacques V, et l'armée mutinée laissa deux fois le champ de bataille libre aux Anglais. Ces défections remplirent de deuil Jacques V qui s'enferma dans son château de Falkland et mourut peu de temps après.

Huit jours avant sa mort, on lui annonça que la reine était accouchée d'une fille, l'infortunée Marie Stuart (1542). *Par fille elle est venue,* répondit-il avec tristesse, en parlant de la couronne, *et par fille elle s'en ira.* Cette douloureuse prophétie s'accomplit malheureusement dans la vie de cette pauvre enfant qui fut reine au berceau. Quand il s'agit de lui donner un conseil de régence, deux partis se formèrent. Les uns tenaient à l'alliance de l'Angleterre, les autres à celle de la France. Marie de Guise et le cardinal David Beaton firent aisément triompher ce dernier parti, parce que le peuple craignait pour son indépendance, en se rapprochant trop des Anglais. Henri VIII, mécontent, déclara tout à coup la guerre à l'Ecosse. Ses troupes furent vaincues à Lilliard's Edge (1544). Tous les Ecossais s'étant prononcés pour la reine mère, il fut obligé de renoncer à ses projets, et il comprit l'Ecosse dans le traité de paix qu'il conclut avec François Ier (1546).

12. Mort de Henri VIII (1547). — Le 29 janvier de l'année suivante, Henri VIII alla rendre

compte à Dieu de la tyrannie qu'il avait fait peser sur son peuple, des maux dont il avait affligé l'Eglise, et de tous les crimes qui avaient souillé sa vie. Sa santé avait été si profondément affaiblie par ses plaisirs et ses débauches, que depuis longtemps il n'avait de force que pour signer des arrêts de mort. Il éprouva, dans ses derniers instants, les douleurs les plus horribles.

Questionnaire. — 1. Quel titre Henri VIII reçut-il de Léon X ? Pourquoi ce titre lui fut-il conféré ? Qu'est-ce qui le porta à se séparer de Catherine d'Aragon, sa légitime épouse ? Sur quelles raisons fonda-t-il sa demande de divorce ? Quelle fut la conduite du pape en cette conjecture ? Que devint le cardinal de Wolsey ? 2. Par qui la cause d'Anne de Boleyn fut-elle soutenue ? Faites-nous connaître le caractère et les menées de Cromwell ? Quel titre prit Henri VIII ? En quelles circonstances fut-il excommunié ? 3. Quelle fut sa conduite après l'excommunication ? Quelle constitution donna-t-il à l'Eglise anglicane ? 4. Comment traita-t-il ceux qui refusèrent de souscrire à ses décrets schismatiques ? Sur qui tombèrent ses premiers coups ? Quelles sentences porta le pape Paul III ? 5. Quels moyens employa Henri VIII pour entraîner dans son parti le clergé anglican ? Pourquoi ordonna-t-il la spoliation des monastères ? 6. Qui épousa-t-il après le supplice d'Anne de Boleyn ? Enumérez tous les mariages qu'il contracta successivement. 7. Que se passa-t-il alors parmi le peuple ? Y eut-il quelque insurrection ? Comment fut-elle réprimée ? Le clergé fut-il ce qu'il aurait dû être ? 8. A quels excès se livra encore Henri VIII ? Quel sacrilége commit-il envers saint Thomas Becket ? 9. Conserva-t-il au milieu de tous ces désordres l'orthodoxie catholique ? Que renfermait le bill des six articles ? Pourquoi l'a-t-on appelé un *statut de sang ?* 10. L'Irlande et le pays de Galles acceptèrent-ils sans résistance toutes ces horreurs ? Comment soumit-il ces contrées ? 11. Pourquoi fit-il la guerre à l'Ecosse ? En quelles conjonctures naquit Marie Stuart ? Que devint le trône d'Ecosse ? 12. A quelle époque mourut Henri VIII ? Comment termina-t-il sa carrière ?

CHAPITRE IV.

ÉDOUARD VI. ÉTABLISSEMENT DU PROTESTANTISME (1547-1553).

1. Minorité d'Edouard VI. — Edouard VI n'avait que dix ans quand il monta sur le trône. Henri VIII avait fixé l'âge de sa majorité à dix-huit ans révolus, et lui avait donné pour régents seize exécuteurs testamentaires assistés de douze conseillers. Cette sorte de gouvernement oligarchique fut presque aussitôt remplacé par le gouvernement d'un seul. Le comte d'Hertford, oncle maternel du jeune roi, prit le titre de *protecteur* et dirigea toutes les affaires du royaume, sous le nom de duc de Sommerset. Il était imbu des principes luthériens, et il mit tout en œuvre pour attaquer les dogmes catholiques que Henri VIII, dans ses plus grands excès, avait toujours fait respecter. Il s'entendit avec Cranmer, archevêque de Cantorbéry, pour étendre la réforme à la croyance et établir le protestantisme.

2. Etablissement du protestantisme. — Toutefois on ne précipita rien pour mieux s'assurer du succès. Sommerset fit d'abord faire une visite générale de tous les diocèses, changea la liturgie catholique dans le dessein d'incliner les esprits vers les usages des Eglises réformées, et défendit aux prédicateurs orthodoxes de prêcher hors de leur paroisse. Une victoire remportée en Ecosse le rendit ensuite plus hardi. Il fit abroger la loi des six articles, interdit les messes privées, fit enlever les ima-

ges des églises, et permit aux laïques la communion sous les deux espèces (1548). Après ce décret, qui légalisait absolument le protestantisme de l'Allemagne en Angleterre, le parlement sanctionna la nouvelle liturgie, où l'on n'avait conservé du rit romain que ce qui s'accordait avec les nouvelles doctrines.

3. Affaires d'Ecosse (1547-1549). — Pendant que le protecteur travaillait ainsi à propager la réforme, il essayait, comme Henri VIII, d'unir l'Ecosse à l'Angleterre. Il se mit lui-même à la tête d'une armée de 18,000 hommes, et ouvrit la campagne avec d'autant plus de confiance que les Ecossais venaient de perdre dans le roi de France, François Ier, un puissant allié. Il fut en effet victorieux et gagna la bataille de Pinkey, à cinq milles d'Edimbourg (1547). Mais cette journée désastreuse resserra les liens qui unissaient l'Ecosse à la France. Le régent et la reine-mère envoyèrent Marie Stuart à la cour de Henri II, où elle fut élevée en attendant qu'elle pût épouser le dauphin. Ils reçurent aussitôt un secours de 6,000 Français, qui leur permit de chasser Sommerset de l'Ecosse.

4. Chute de Sommerset (1549). — Cet ambitieux se vit même renversé en Angleterre. Jean Dudley, comte de Warwick, critiqua son administration et forma contre lui un puissant parti dans le conseil. Se voyant sous le poids d'une multitude d'accusations, il fut obligé de se démettre de ses fonctions, et Warwick le remplaça.

5. Administration de Warwick (1550-1553). — Warwick fit la paix avec la France et l'Ecosse ; mais il ne remédia pas aux maux qu'avait faits le protecteur. Comme lui il était attaché au protestantisme, et comme lui il persécuta les catholiques. Il alla

même jusqu'à inquiéter la princesse Marie, le seul enfant légitime de Henri VIII. Ayant fait décapiter Sommerset, son rival (1552), son ambition lui fit désirer pour lui-même l'autorité souveraine. Il usa de son crédit près d'Edouard VI pour le déterminer à exclure du trône ses deux sœurs Marie et Elisabeth et à reporter la couronne sur Jeanne Gray, fille du marquis de Dorset et arrière-petite-fille de Henri VII. Il maria ensuite Jeanne avec son quatrième fils, Guildford Dudley, et se flatta de voir un jour ses enfants sur le trône. Edouard mourut quelque temps après ces dernières dispositions, le 6 juillet 1553, à l'âge de seize ans.

Questionnaire. — 1. A quel âge Edouard VI monta-t-il sur le trône? Comment son père avait-il composé son conseil de régence ? A qui fut remis le souverain pouvoir ? Quelles étaient les doctrines religieuses du duc de Sommerset ? Avec qui s'unit-il pour les faire prévaloir ? 2. Quels moyens employèrent-ils ? Comment le protestantisme obtint-il en Angleterre une existence légale ? 3. Quelle tentative fit Sommerset sur l'Ecosse ? Quelle bataille gagna-t-il ? Quelles en furent les conséquences ? 4. Par qui Sommerset fut-il renversé ? Qui le remplaca ? 5. Par quoi se distingua l'administration de Warwick ? Quel fut le sort de Sommerset? Quelle fut l'ambition de Warwick ? A quelle époque mourut Edouard VI ?

CHAPITRE V.

MARIE (1553-1558).

1. Triomphe de Marie sur Jeanne Gray (1553). — La nation anglaise ne vit dans le testament d'Edouard que le jeu de l'ambition de Warwick, qui avait alors le titre de duc de Northumberland. On

ne concevait pas comment on pouvait remettre la couronne à la petite-nièce de Henri VIII, du vivant de ses deux filles Elisabeth et Marie. Cependant Northumberland, décidé à faire violence à l'opinion publique, alla, suivi de plusieurs seigneurs, annoncer à Jeanne Gray la mort d'Edouard et son élévation au trône.

Marie, pendant ce temps, s'entoura de ses amis, et ayant fait un appel aux troupes, elle se vit, au bout de quelques jours, à la tête d'une armée de 30,000 hommes. Northumberland en avait moins ; cependant avec de l'activité il eût pu détruire en un instant cette armée rassemblée à la hâte, qui manquait de discipline et d'expérience. Mais il fut effrayé par les clameurs qui lui arrivaient de tous les points du royaume, et, ses craintes ayant gagné ses soldats, il fut obligé de venir lui-même à Londres reconnaître, les larmes aux yeux, pour légitime souveraine, celle qu'il aurait voulu déposséder de ses droits.

2. Clémence de Marie. — On avait donné à Marie, le jour de son triomphe, une liste de vingt-cinq personnes qu'on désignait comme complices de la révolte de Northumberland. Sur-le-champ elle la réduisit à onze, et elle n'en livra ensuite que sept à la justice. Northumberland et ses deux principaux conseillers furent seuls condamnés à mort. Elle fit grâce à Jeanne, parce qu'elle savait qu'elle n'avait été que l'instrument de l'ambition de son beau-père.

3. Mariage de Marie (1554). — On admira dans Marie tant de justice et tant de clémence, surtout après les orages des derniers règnes. Comme elle ne s'était conduite dans cette circonstance que d'après les conseils de Charles-Quint, elle se sentit une vive affection pour cet illustre empereur, et préféra son

fils Philippe, infant d'Espagne, à tous les partis qui briguèrent sa main. Les Anglais n'avaient que de l'éloignement pour un mariage qui les devait mettre en guerre perpétuelle avec la France. Gardiner et tous les autres conseillers firent à Marie de sages remontrances; mais elle persista.

4. Mort de Jeanne Gray. — Alors des révolutions éclatèrent sur divers points du royaume. Thomas Woatt dans le comté de Kent, et Pierre Carew dans le Devonshire, se mirent à la tête des rebelles. Le père de Jeanne Gray, le duc de Suffolk, se rangea de leur parti dans l'espérance de voir sa fille monter sur le trône. Elisabeth trempa dans cette conspiration, mais Marie se montra ferme et calme au milieu des dangers, et étouffa la rébellion. Elle pardonna à sa sœur Elisabeth; mais elle fit périr Guildford et Jeanne Gray, pour que leur nom ne fût plus à l'avenir le signal d'aucune faction.

5. Rétablissement de la religion catholique. — Après avoir ainsi consolidé son trône, Marie s'occupa du rétablissement de la religion catholique. Selon les conseils de Charles-Quint, elle procéda à cette grande œuvre avec prudence et lenteur. Le peuple regrettait l'ancienne liturgie, le parlement la rétablit par un bill qui fut adopté à l'unanimité. Il ne restait plus qu'à proclamer la primauté du saint-siége. Les lords, qui s'étaient enrichis des dépouilles des églises et des monastères, craignaient d'être inquiétés dans leurs possessions, s'ils rétablissaient la juridiction de l'Eglise romaine. Pour détruire leur opposition, le pape déclara par l'entremise du cardinal Pole, son légat, que tous les biens meubles et immeubles enlevés à l'Eglise appartiendraient à jamais à leurs possesseurs. Après

cette déclaration, la suprématie du saint-siége fut reconnue à l'unanimité. Les prisons s'ouvrirent, et tous ceux qui avaient été incarcérés sous le règne précédent, pour motif de religion, recouvrèrent leur liberté (1555).

6. Persécution contre les protestants. — Dans ces temps malheureux, tous, catholiques ou protestants, regardaient comme un devoir d'attaquer par la force ceux qui professaient des doctrines qu'ils jugeaient erronées. Henri VIII avait persécuté les protestants et les catholiques qui refusaient d'adhérer à son schisme. Edouard VI s'était armé contre les catholiques, et avait fait brûler les anabaptistes. Sans doute, après avoir déclaré le catholicisme religion de l'Etat, Marie eût mieux fait de laisser à ses sujets une entière liberté de conscience. Mais les idées de son temps triomphèrent de sa douceur naturelle.

7. Réclamations contre les persécutions. — Cependant les premiers coups ne portèrent que sur des hommes souillés qui méritaient l'échafaud par leurs crimes. Quand la persécution devint purement religieuse, il y eut des catholiques qui réclamèrent contre ces violents procédés. Alphonse de Castro, moine espagnol, et confesseur de Philippe II lui-même, dit publiquement en chaire que ce n'était pas ainsi que l'on devait travailler à étendre le règne de l'Evangile. Ces réclamations ébranlèrent un instant la reine et son conseil ; mais les réformés, par leurs excès, obligèrent le pouvoir à de nouvelles rigueurs. Ils ne cessaient de publier les plus violentes diatribes contre le gouvernement, les évêques et l'Eglise romaine. Ils demandaient au ciel la mort de la reine, attentaient à la vie des prêtres catholiques,

et excitaient partout des séditions contre l'autorité établie. Si cette insubordination n'excuse pas la sévérité de Marie, du moins elle l'explique, et nous porte à réfléchir avant de la condamner.

8. Affaires extérieures (1555-1558). — La politique que Marie suivit à l'extérieur fut celle de Philippe II, son époux. Ce prince, qui venait de recevoir une partie des vastes Etats de son père, avait hérité de ses guerres avec la France. Marie, par pur dévouement, prit part à la querelle, et donna 10,000 hommes, contrairement aux avis de son conseil. Ces troupes aidèrent Philippe à remporter la brillante victoire de Saint-Quentin (1557). Cette journée pouvait réduire la France à la dernière extrémité. La lenteur des vainqueurs et l'activité du duc de Guise la tirèrent de cette difficulté. L'année suivante, ce grand capitaine prit Calais aux Anglais. Cet événement remplit de deuil Marie, qui déjà souffrait beaucoup des inquiétudes que lui donnait Elisabeth, dont la foi lui semblait suspecte. *Qu'on ouvre mon cœur*, disait-elle souvent, *on y trouvera Calais et Elisabeth.* Ces deux grands remords lui causèrent une fièvre violente, qui l'emporta le 24 novembre 1558. Ses vertus lui ont mérité les éloges des protestants eux-mêmes.

Questionnaire. — 1. Comment la nation anglaise interpréta-t-elle le testament d'Edouard VI? Que fit Marie? De quelle manière triompha-t-elle de ses ennemis? 2. Comment se conduisit-elle envers ses ennemis? Qui condamna-t-elle à mort? A qui fit-elle grâce? 3. Qui avait-elle choisi pour conseiller? Pourquoi épousa-t-elle Philippe II? Quel effet ce mariage produisit-il sur la nation? 4. Quelles révoltes éclatèrent? Quelle part prit Elisabeth à cette conspiration? Pourquoi Marie fit-elle périr Jeanne Gray? 5. Que fit-elle pour le rétablissement de la religion catholique en Angleterre? Quel

moyen employa-t-elle pour faire reconnaître la primauté du pape? 6. Persécuta-t-elle les hérétiques? Pourquoi fut-elle sous ce rapport induite en erreur? 7. Quelles furent les premières victimes de la persécution? N'y eut-il pas des catholiques qui protestèrent au nom de la tolérance? Les réformés n'eurent-ils pas aussi des torts? 8. Quelle fut la politique de Marie à l'extérieur? Pourquoi prit-elle part aux guerres de Philippe II contre la France? A quel chagrin fut-elle en proie? Quel jugement ont porté sur cette princesse les protestants eux-mêmes?

CHAPITRE VI.

ÉLISABETH. DEPUIS SON AVÉNEMENT JUSQU'A LA MORT DE MARIE STUART (1558-1587).

1. Rétablissement de l'Eglise anglicane. — Elisabeth succéda à Marie, l'année même où Marie Stuart épousa en France le dauphin François II (1558). Tant que Marie vécut, Elisabeth dissimula son penchant pour la réforme. Elle assista même à la messe pendant les premiers jours de son règne, se fit couronner selon le rit de l'Eglise romaine, et ne dévoila ses sentiments qu'après avoir gagné tous les membres du parlement; alors elle rétablit la religion de Henri VIII, et s'empara de la puissance spirituelle. Le clergé murmura, tous les évêques protestèrent; mais William Cécil, que la reine avait élevé à la dignité de secrétaire d'Etat, eut assez d'habileté pour enchaîner l'épiscopat et étouffer presque toutes les résistances du clergé inférieur.

2. Influence d'Elisabeth en Ecosse (1560). — L'Ecosse était en ce moment en pleine révolution.

La réforme y avait fait d'effroyables progrès, pendant la régence de Marie de Lorraine. Un moine apostat de Genève, appelé Jean Knox, avait soufflé son fanatisme dans le cœur de la nation, et les nobles, par pure ambition, s'étaient mis à la tête des insurgés, dans le désir d'arriver au pouvoir. La régente effrayée s'était en vain efforcée de réprimer les rebelles. Ils s'étaient rendus maîtres d'Edimbourg et avaient invoqué le secours de l'Angleterre. Elisabeth les encouragea dans leur rébellion, et leur donna même le conseil de déposer leur souveraine. Mais ils échouèrent, et la mort de Marie de Lorraine amena la conclusion d'un traité de paix où Marie Stuart fut nommée reine d'Ecosse (1560).

3. Triomphe du protestantisme en Ecosse (1561). — Pendant l'absence de Marie Stuart, l'administration du royaume fut confiée à un conseil de douze personnes. Ce conseil, dévoué aux novateurs, s'empressa d'interdire le culte de l'Eglise romaine et d'établir des peines très-sévères contre tous les *papistes*. Jean Knox, chargé de la formation de l'Eglise nouvelle, abolit l'épiscopat et consacra ainsi ce qu'on a appelé le *presbytérianisme*. Il signala ensuite tous les monuments catholiques comme des restes d'idolâtrie, et à sa voix on se précipita sur les abbayes, les cathédrales, les bibliothèques, et on alla jusqu'à troubler les morts dans leurs tombeaux.

4. Retour de Marie Stuart (1561). — Marie Stuart, qui gémissait en France sur la mort de son royal époux, résolut, d'après les conseils du duc de Guise, de se rendre au milieu de son peuple pour en modérer la haine barbare et farouche. Elisabeth eût voulu la faire prisonnière pendant son trajet, mais elle fut assez heureuse pour traverser les croisières

anglaises à la faveur d'une brume épaisse, sans être aperçue. La fortune ne parut lui ménager ce succès que pour l'accabler ensuite par des revers plus affreux.

5. Politique extérieure (1562-1564). — Élisabeth dissimula le regret d'avoir manqué sa proie, et adopta dès lors pour politique de soutenir les protestants dans tous les Etats de l'Europe, et de se déclarer l'ennemie des catholiques. Ainsi, pour satisfaire sa haine contre les Guises, elle envoyait de l'argent et des troupes au prince de Condé et aux calvinistes (1562). Par inimitié pour Philippe II, elle secourait également les réformés des Pays-Bas. Dans ses propres Etats, elle multipliait ses édits sanguinaires, et décrétait peine de mort contre ceux qui refusaient de croire à sa suprématie religieuse. Les exécutions devinrent même si fréquentes, que les protestants eux-mêmes s'en plaignirent, et il fallut donner ordre au bourreau de se reposer.

6. Mariage de Marie Stuart (1565). — En Ecosse, Elisabeth fomentait aussi des révoltes incessantes, au moyen de l'exaltation religieuse, mais c'était en secret. Elle entretenait même avec Marie une correspondance très-affectueuse, et s'offrait de la meilleure grâce du monde à lui trouver un époux digne de son rang. Après l'avoir longtemps amusée, elle eut la bassesse de lui proposer un de ses indignes favoris, le comte de Leicester. A ce seul nom, le noble cœur de Marie se souleva de dégoût. Elle répondit à sa *bonne sœur* par un refus formel, se décida pour Darnley, qui était du sang de Henri VIII, et qui descendait des rois d'Ecosse par son père le comte de Lennox.

7. Meurtre de Rizio (1566). — Malheureusement

ce seigneur n'était pas digne de la main de la reine d'Ecosse. Capricieux, bizarre et emporté, livré au vin et à la débauche, il ne méritait aucune considération, et désirait néanmoins partager avec Marie l'autorité souveraine. Les refus qu'il éprouva le portèrent aux plus sanglants outrages. Comme Marie avait donné sa confiance à un Piémontais plein d'adresse et de ruse, appelé David Rizio, Darnley fit planer sur elle les plus odieux soupçons, et s'unit à Murray et aux protestants pour massacrer ce malheureux favori. Le complot fut exécuté dans l'appartement et sous les yeux de la reine qui était enceinte et qui faillit en mourir d'effroi.

8. Duplicité d'Elisabeth. — A l'époque du mariage de Marie Stuart, Elisabeth avait provoqué une révolte en Ecosse. Mais les rebelles n'ayant pas réussi, elle désavoua leur entreprise, chassa de Londres Jacques Murray leur chef, et lui donna en secret une pension pour le récompenser de ses services. Après le meurtre de Rizio, il y eut encore des soulèvements excités par l'argent d'Elisabeth. Marie avait arboré avec fermeté l'étendard royal sur le château de Dunbar, et s'était rendue maîtresse de tous ses ennemis; Elisabeth lui adressa des lettres de félicitation, et commanda des réjouissances publiques pour célébrer la naissance de Jacques Ier, à qui la reine d'Ecosse venait de donner le jour.

9. Meurtre de Darnley (1567). — Jusqu'alors les Ecossais n'avaient eu qu'à se louer de la douceur et de la bonté de Marie. Sa vie pure et sainte lui avait gagné l'affection de tous les cœurs. Mais autant elle était heureuse comme reine, autant elle éprouvait de chagrin comme épouse. Quoiqu'elle eût pardonné de grand cœur à Darnley le meurtre de Rizio, il ne

lui avait pas été possible de rendre son affection à un homme qui se dégradait chaque jour par de nouvelles infamies. De lâches courtisans lui proposèrent le divorce, comme un moyen de délivrance ; mais sa foi aima mieux attendre de la volonté de Dieu la fin de ses maux. Alors les auteurs de cette proposition, craignant à juste titre le ressentiment de Darnley, résolurent de le prévenir en conspirant sa perte.

Les circonstances les favorisèrent. Le roi étant tombé malade dans son château de Glascow, Marie oublia toutes les injures qu'elle en avait reçues pour se rendre auprès de lui. Elle le ramena à Edimbourg dans un château situé hors de la ville, et passa souvent les jours et les nuits à le soigner. Elle le quitta la nuit du 9 février 1567 pour assister au mariage de l'une de ses femmes. Les conjurés saisirent ce moment pour faire sauter l'appartement de Darnley par l'explosion d'une mine. Le lendemain on trouva dans le jardin son cadavre et celui de son page ; plusieurs autres personnes furent également ensevelies sous les décombres.

10. Second mariage de Marie Stuart (1567). — Les chefs du parti protestant avaient été les auteurs de cette infâme conspiration, et l'innocence de Marie ne peut être mise en doute. Mais, faible et tremblante, elle se laissa circonvenir par le crédit des hommes puissants qui avaient ourdi ce complot, ne pressa pas assez vivement la condamnation des coupables, et les laissa même absoudre par le comte d'Argyle, grand justicier, leur complice. Le perfide Bothwel, que l'opinion publique accusait spécialement, alla beaucoup plus loin. Il mit dans ses intérêts vingt-quatre pairs du parlement, enleva la reine à son retour de Stirling, où elle était allée voir

son fils, l'intimida en lui montrant les signatures de tous les grands prêts à le soutenir, et l'obligea ainsi à l'épouser. Cet homme indigne était protestant et déjà marié. Il fit prononcer son divorce par l'une et l'autre communion, et vint à Edimbourg célébrer solennellement ses noces avec la reine.

11. Révolte contre Marie. — On devrait vivement blâmer cette faiblesse de Marie Stuart, si elle ne l'avait pas expiée par tant de malheurs. Bothwel n'était pas aussi puissant qu'il s'en était vanté. Les nobles virent même son élévation avec jalousie, et quand on sut qu'il cherchait à s'emparer de l'héritier présomptif du trône, la révolte devint générale. Marie et Bothwel se mirent à la tête de l'armée royale, mais les soldats refusèrent de combattre. Bothwel s'enfuit dans les Orcades, et alla mourir dans les prisons de la Norwége après avoir exercé le métier de pirate. Marie fut ramenée à Edimbourg, et abreuvée d'injures et d'outrages. On l'accusait de la mort de Darnley, et on portait devant elle un étendard où était représenté le cadavre de son royal époux. Après l'avoir ainsi donnée en spectacle à la populace, les rebelles l'enfermèrent au château de Lochleven, sous la garde de la mère de Murray, son implacable ennemi.

12. Fuite de Marie en Angleterre (1568). — Elisabeth n'avait rien fait pour secourir Marie contre ses ennemis. Quand elle apprit qu'elle était devenue captive des insurgés, elle protesta publiquement contre cet attentat, et envoya son ambassadeur pour en obtenir justice. Mais son zèle n'était pas sincère : elle laissa les ennemis de la reine d'Ecosse en pleine liberté, et quand cette princesse, délivrée de sa prison, lui vint demander un asile

hospitalier, elle ne trouva en elle qu'une ennemie terrible. Elisabeth ne voulut pas même la recevoir en sa présence, prétextant avec une amère dérision qu'une reine accusée de meurtre et d'adultère ne pouvait comparaître devant une *reine vierge*. Marie comprit dès lors que sa captivité commençait.

13. Sa captivité (1568-1587). — Cependant les ministres anglais, désireux de se donner un faux air de justice et d'impartialité, entendirent les accusations des ennemis de Marie, et d'après ces allégations calomnieuses, ils osèrent solliciter son abdication. Mais elle leur répondit avec fermeté : *Plutôt mourir que de laisser tomber volontairement de mes mains le sceptre que je tiens de mes ancêtres; il ne me quittera qu'avec la vie, et mes dernières paroles seront celles d'une reine d'Ecosse.* Ne pouvant lui ravir l'honneur, ses juges lui ravirent la liberté. Le pape Pie V fit consoler dans sa prison cette auguste captive. Le duc de Norfolk, les comtes de Northumberland et de Westmoreland entreprirent même de la sauver, mais le duc de Norfolk fut jeté dans la Tour, et les autres s'enfuirent en Ecosse après avoir perdu tous leurs biens.

14. Etat de l'Ecosse pendant sa captivité (1568-1587). — Cependant le régent Murray, qui s'était saisi du gouvernement après l'exil de Marie, venait de périr sous la main de Jacques Hamilton, qui l'avait assassiné pour se venger d'une injure particulière qu'il en avait reçue. La régence devint, en ces temps d'anarchie, une proie offerte à toutes les ambitions. Le duc de Lennox, le comte de Mark s'en emparèrent successivement, et succombèrent sous le poids de cette charge périlleuse. Chaque année était marquée par une révolution.

Après eux on vit paraître les ducs de Morton, les comtes d'Arran et de Lennox, sans que l'Ecosse pût recouvrer sa tranquillité sous aucun de ces administrateurs.

15. Conduite d'Elisabeth pendant ce même temps (1568-1587). — Tous ces troubles qui désolaient l'Ecosse réjouissaient la politique d'Elisabeth, qui les attisait sans cesse. Elle nourrissait aussi la guerre civile en France et dans les Pays-Bas, entretenait, à propos de son mariage, les espérances des princes dont elle avait besoin, et se plaisait par vanité à les humilier par d'outrageantes déceptions. A l'intérieur de ses Etats, elle affermissait son intolérable despotisme, au prix de toutes les injustices et de tous les crimes. Non contente de persécuter les catholiques à l'instar de Henri VIII, elle établit une *haute cour de commission* pour rechercher et punir les hérétiques. Jamais inquisition ne se montra aussi terrible que cette barbare institution. Ceux qui en étaient membres avaient juridiction sur tout le royaume, et pouvaient s'attaquer aux personnes de tout rang et de toute condition. Leurs arrêts étaient purement arbitraires, et quand ils soupçonnaient quelqu'un, ils lui lançaient ce qu'on appelait un serment *ex officio*, et l'obligeaient à accuser son père, sa mère, son frère ou ses enfants. Les peines les plus sévères étaient portées contre ceux qui s'écartaient de la religion de la reine. Entendre la messe, croire à la suprématie du pape et nier celle d'Elisabeth, étaient des délits qui conduisaient à l'échafaud. Comme on se proposait de détruire surtout les prêtres catholiques, il y avait peine de mort contre eux, et contre ceux qui les recevaient ou qui se confessaient à eux.

16. Mort de Marie Stuart (1587). — C'est au milieu de ces excès que le procès de Marie Stuart fut instruit. On supposa qu'elle était entrée dans un complot qu'un jeune seigneur nommé Babington avait formé contre les jours d'Elisabeth, et, bien qu'il fût impossible de prouver la vérité de cette accusation, on la condamna à mort, au mépris de toutes les règles de la procédure. Elisabeth feignit d'abord de se refuser à cette horrible exécution. Sans cesse elle appelait Marie *sa chère cousine*, *sa bonne sœur*, *son aimable parente*. Elle demandait, avec l'accent de la tendresse, *comment elle pourrait faire mourir l'oiseau qui s'était réfugié dans son sein*. Pendant ce temps, elle achetait les suffrages des puritains qui siégeaient au parlement, et se faisait prier par ces fanatiques de mettre à mort sa captive. Elle échauffait l'imagination du peuple, en lui révélant tous les jours de prétendus complots. Quand la nation abusée eut demandé le sang de Marie, Elisabeth signa, en feignant d'être poussée à un tel sacrifice par le vœu du peuple.

Le 7 février, deux commissaires vinrent annoncer à l'auguste reine que son exécution aurait lieu le lendemain. A cette nouvelle elle demanda les secours de la religion à ses bourreaux ; ils lui furent refusés. Alors elle se résigna avec calme et piété, et passa la nuit en prières. Après quelques heures d'un sommeil tranquille, elle écrivit plusieurs lettres, distribua ce qu'elle possédait à ses serviteurs, et se retira ensuite dans son oratoire, où elle communia avec une hostie que lui avait envoyée saint Pie V, afin qu'elle pût s'en servir dans le cas de nécessité. A huit heures, elle suivit les commissaires un crucifix à la main. La vue de l'échafaud

et des spectateurs n'ébranla point sa grande âme. Elle s'assit sur le tabouret de velours qu'on lui avait préparé, protesta de son innocence, repoussa la sentence de ses juges, et rappela ainsi toute sa grandeur : *Je suis cousine de votre reine, je suis du sang royal de Henri VII ; j'ai été reine de France par mariage, j'ai été sacrée reine d'Ecosse.* Elle fut alors interrompue par un grossier prédicant qu'on avait chargé de l'exhorter et qui ne sut qu'insulter lâchement à sa foi. Elle allait lui répondre lorsque le comte de Shrewsbury lui dit qu'elle devait se contenter de prier. A ce mot la pieuse reine se jeta à genoux pour la dernière fois, et prononça ces mémorables paroles : *Mon Dieu*, dit-elle en levant le crucifix qu'elle tenait dans ses mains, *comme vos bras s'ouvrirent pour s'étendre sur cette croix, ouvrez-les aujourd'hui pour me recevoir dans votre miséricorde.* En marchant vers le billot fatal, elle répéta plusieurs fois avec force : *Mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains.* Au premier coup elle demeura immobile, et sa tête ne tomba qu'au troisième. Le bourreau la montra au peuple, et on s'aperçut qu'une longue suite de calamités et une prison de dix-huit années avaient rendu chauve cette pauvre reine de quarante-cinq ans.

Questionnaire. — 1. A quelle époque Elisabeth monta-t-elle sur le trône? Avait-elle fait connaître ses sentiments religieux sous le règne de Marie? En quelle circonstance les dévoila-t-elle? Quel fut son premier ministre? 2. Que se passait-il alors en Ecosse? Quelle influence y exerça Elisabeth? 3. Par qui le protestantisme fut-il établi dans ce royaume? Quelle fut la conduite de Jean Knox? 4. A quelle époque Marie Stuart revint-elle en Ecosse? Quelle tentative fit contre elle Elisabeth? 5. Quelle fut la politique extérieure d'Elisabeth? Que fit-elle en France et dans les Pays-Bas en faveur

des réformés? Comment traita-t-elle les catholiques dans ses propres Etats? 6. Quels étaient ses rapports avec Marie Stuart? Qui lui offrit-elle pour époux? Pour qui se décida l'illustre reine d'Ecosse? 7. Fut-elle heureuse dans son choix? Quel complot forma son indigne époux? Quelle en fut la victime? 8. Elisabeth prit-elle parti pour Marie Stuart? Faites-nous connaître la duplicité de sa conduite. 9. Quelle proposition fit-on à Marie Stuart touchant Darnley? Que firent les auteurs de cette proposition pour éviter le courroux de Darnley? Comment le mirent-ils à mort? 10. Qui épousa ensuite Marie Stuart? Comment s'y prit Bothwel pour arriver à ses fins? 11. Quelles furent les conséquences de ce mariage? Quels traitements les révoltés firent-ils essuyer à Marie? 12. Que fit Elisabeth dans ses tristes conjonctures? Défendit-elle Marie Stuart? Comment la reçut-elle quand elle vint lui demander un asile dans son royaume? 13. Que demandèrent les juges d'Angleterre à Marie Stuart? Où la firent-ils renfermer? Quelle consolation cette reine malheureuse eut-elle dans sa prison? 14. Que devint l'Ecosse pendant sa captivité? 15. Que faisait pendant ce même temps Elisabeth? Quelles persécutions imagina-t-elle contre ceux qui ne voulaient pas reconnaître la constitution de l'Eglise anglicane? 16. Comment fit-elle instruire le procès de Marie Stuart? Racontez la mort de cette reine infortunée.

CHAPITRE VII.

CONTINUATION DU RÈGNE D'ÉLISABETH. DERNIÈRE PÉRIODE DE CE RÈGNE (1587-1603).

1. Lacheté du roi d'Ecosse. — Selon sa politique accoutumée, Elisabeth, après la mort de Marie Stuart, affecta une grande douleur. Elle versa des larmes, prit le deuil, accusa ses ministres de ce qui s'était passé, les suspendit de leurs fonctions, et jeta l'un d'eux, le lâche Davison, dans les fers.

Le roi d'Ecosse, en apprenant la mort de sa mère, entra aussi dans la plus grande indignation. La noblesse et toute la nation partagèrent sa peine et son ressentiment. Le jour où la cour prit le deuil, lord Sainclair se présenta au roi tout armé en lui disant : *Voici le deuil de la reine*. Mais Jacques était trop timide pour braver l'Angleterre. Il agit même avec tant de ménagement envers les bourreaux de sa mère, que plusieurs crurent sa douleur simulée.

2. Destruction de l'invincible Armada (1587). — Il n'y eut que Philippe II qui entreprit de venger Marie Stuart. Encore cette vengeance ne fut-elle pas le seul motif de son entreprise. Drake, fameux navigateur anglais, avait attaqué des navires espagnols dans le port de Cadix, et Philippe II était depuis longtemps irrité contre Elisabeth, qui envoyait continuellement des secours à ses sujets révoltés. L'invincible *Armada* (flotte de guerre de 135 vaisseaux) fit trembler l'Angleterre. Les ministres de la reine, craignant que les catholiques persécutés ne profitassent du trouble pour exciter une révolte à l'intérieur du pays, lui conseillèrent de les envelopper tous dans un massacre qui eût été plus effroyable encore que la Saint-Barthélemy. Mais elle s'y refusa et n'eut pas lieu de s'en repentir; car les catholiques, loin de songer à une sédition, se montrèrent les plus ardents à défendre la patrie menacée. Elisabeth déploya de son côté un héroïque courage; elle voulut monter sur le vaisseau amiral et marcher en personne contre l'ennemi. Quand la tempête l'eut délivrée, elle se montra partout distribuant des récompenses aux plus braves, et remerciant chaque soldat de son dévouement et de son intrépidité.

3. Nouveaux succès d'Elisabeth. — D'après les

vœux de la nation, elle reprit l'offensive contre Philippe. Ses flottes remplirent Lisbonne d'alarme (1589), pendant que ses troupes de terre soutenaient les protestants dans les Pays-Bas et arrêtaient les progrès des Espagnols en France. Elle envoya même contre l'Espagne une escadre de dix-sept vaisseaux de guerre et de cent cinquante bâtiments de ligne, sous la direction de lord Effingham et du comte d'Essex. Cadix fut emporté, et c'en était fait de l'Andalousie, si le comte d'Essex n'eût été entravé dans sa marche par le conseil de guerre qu'Elisabeth lui avait imposé pour calmer son impétuosité (1597).

4. Affaires d'Irlande (1598-1601). — Philippe II se vengea de ces revers en poussant à la révolte les catholiques d'Irlande, dont la position était vraiment intolérable. On avait tenté de les soumettre aux doctrines nouvelles par le glaive, et tout le pays était couvert d'Anglais qui ne connaissaient que la destruction, le meurtre et le pillage. Le comte de Tyrone, ne pouvant pas supporter plus longtemps l'asservissement honteux de ses concitoyens, se mit à la tête des rebelles et chassa de l'île le gouverneur anglais. Elisabeth envoya contre lui le comte d'Essex, encore tout transporté de ses dernières victoires; mais il trahit ses devoirs, transigea lâchement avec Tyrone, contrairement aux instructions de sa souveraine, et s'en retourna à Londres. Elisabeth le reçut froidement, et pour sa désobéissance le condamna aux arrêts. De dépit il se jeta dans le parti de la révolte, fut arrêté et condamné à mort. La reine contre-signa la sentence, sans égard pour ses services passés (1601).

5. Mort d'Elisabeth (1603). — Ce dernier acte

de rigueur lui fit perdre toute sa popularité. Quand elle paraissait en public, elle n'était plus accueillie avec le même enthousiasme. Elle en conçut un violent chagrin que rien ne put dissiper. En vain elle apprit les succès de Montjoy qui avait remplacé Essex en Irlande, ainsi que la soumission de toute l'île; sa noire mélancolie ne la quitta pas un seul instant. Ces inquiétudes et les remords la conduisirent au tombeau à l'âge de soixante-dix ans (24 mars 1603). Ses grandes entreprises témoignent de l'étendue et de l'élévation de son génie; mais sa politique astucieuse, ses mœurs déréglées, ses cruautés barbares souilleront à jamais sa mémoire.

Questionnaire. — 1. Que fit Elisabeth après la mort de Marie Stuart? Le roi d'Ecosse Jacques VI eut-il le courage de venger sa mère? 2. Quel fut le prince qui entreprit de faire expier son crime à Elisabeth? Quels furent les préparatifs de l'expédition? Comment l'*Armada* fut-elle détruite? 3. Quel profit Elisabeth tira-t-elle de cette victoire? Quels furent les succès de sa flotte au midi de l'Espagne? 4. Comment Philippe II se vengea-t-il de l'échec qu'il avait essuyé? Quelle était la situation des catholiques d'Irlande? Qui Elisabeth chargea-t-elle de les soumettre? Quel fut le sort du comte d'Essex? 5. A quelle époque mourut Elisabeth? Qu'est-ce qui assombrit son caractère pendant ces dernières années? Quel jugement doit-on porter sur cette princesse?

HUITIÈME PÉRIODE.

Dynastie des Stuarts (1603-1714).

TABLEAU DE LA DYNASTIE DES STUARTS.

Jacques Ier (1603-1625). Charles Ier (1625-1649). Interrègne (1649-1660). Charles II (1660-1685), Jacques II (1685-1688), Marie et Guillaume III (1688-1702), Anne Stuart (1702-1714).

CHAPITRE I.

JACQUES Ier (1603-1625).

1. Caractère de Jacques Ier. — Avec Elisabeth s'éteignit la dynastie des Tudors. Son plus proche parent, Jacques VI, fils de l'infortunée Marie Stuart, monta sans opposition sur le trône de la Grande-Bretagne sous le nom de Jacques Ier, et l'Ecosse se trouva dès lors unie à l'Angleterre par l'élévation de la maison des Stuarts. Pour détruire ou paralyser l'antipathie de caractère qui avait toujours divisé ces deux nations, il eût fallu un prince habile et ferme, sachant avec adresse plaire à tout le monde. Jacques Ier était un théologien très-instruit, un argumentateur subtil, qui pouvait défier le premier des docteurs, mais ce n'était pas un politique profond. Il indisposa les Ecossais en se déclarant contre le presbytérianisme,

déplut aux puritains anglais par son luxe affecté, et irrita les catholiques par ses persécutions horribles.

2. Conspiration des poudres (1605). — Parmi les victimes de ces odieuses persécutions, un gentilhomme anglais, sir Robert Catesby, conçut le barbare projet de délivrer l'Angleterre de celui qu'il appelait un fléau infernal. Il communiqua son dessein à quelques-uns de ses amis, et leur proposa de faire sauter le roi et le parlement en minant le château de Westminster. Des poudres furent placées dans une des caves du palais, et les conspirateurs allaient exécuter leur effroyable complot, quand lord Cécil fut averti de ce qui se passait. On examina les dépendances de la salle des séances. Tout fut découvert, et les conjurés reçurent la peine de leur crime. On avait voulu rendre les jésuites complices de cet attentat; mais il fut prouvé qu'ils ne l'avaient appris que par la confession, et qu'ils avaient fait tous leurs efforts pour en détourner les auteurs.

3. Opposition des parlements contre le roi (1605-1625). — Délivré de ce danger, Jacques Ier trouva dans l'intérieur de ses Etats une opposition constante à toutes ses mesures administratives. La nation était fatiguée du despotisme que les Tudors avaient exercé, et le premier parlement qu'il convoqua fit entendre des plaintes contre les prérogatives royales, réclama contre l'usage qui donnait aux proclamations du souverain force de loi, et se montra si opiniâtre qu'il fallut le casser (1610). Jacques Ier essaya vainement de se créer des ressources en vendant des titres de noblesse et des *monopoles* (1);

(1) On appelait de ce nom le droit qu'avaient quelques particuliers de faire exclusivement dans Londres certains négoces.

ces faibles moyens ne purent suffire à ses prodigalités, et il fut obligé de convoquer les chambres une seconde fois. Elles parurent animées d'un esprit encore plus hostile, et furent dissoutes deux mois après leur réunion.

4. Nouvelles fautes de Jacques Ier. — Au lieu de travailler à comprimer le mécontentement général, Jacques Ier ne fit qu'irriter le peuple par ses maladresses, et ses ministres se déshonorèrent par leurs scandales. Il froissa lui-même la nation en s'alliant avec l'Espagne, indigna les Ecossais par le mépris avec lequel il les traita en plein parlement, et souleva tout le monde en ordonnant la mort de Walter Raleigh, qui avait, à la vérité, conspiré contre lui, mais qui s'était acquis une réputation immense par ses découvertes d'outre-mer.

5. Sa conduite en Irlande. — Plusieurs historiens ont loué l'habileté de Jacques Ier dans le système d'administration qu'il adopta pour l'Irlande; pourtant là comme ailleurs il ne se distingua que par ses fautes et ses vexations. Les catholiques avaient d'abord espéré de lui un adoucissement à leurs maux; mais trois ans après son couronnement, il prononça la peine de mort contre tous les prêtres catholiques qui resteraient dans l'île, et menaça de la prison et des amendes ceux qui refuseraient de pratiquer la religion réformée. Pour empêcher la révolte, il imagina de mettre des colons dévoués dans toutes les terres que la couronne possédait dans le Nord, et de tenir ainsi en bride la population entière. Ce moyen lui ayant réussi, il voulut ensuite l'étendre à toutes les autres provinces; à cet effet il fit réviser les titres des propriétaires, et trouva que la plupart de leurs biens lui appartenaient. Cette bar-

bare expropriation, qui devait avoir pour résultat d'arracher à l'Irlande sa foi et ses possessions, ne servit qu'à aigrir le peuple et à préparer d'épouvantables révolutions.

6. Sa politique extérieure (1621-1624). — Jacques avait marié sa fille à l'électeur palatin qui accepta la couronne de Bohême. Il aurait voulu défendre son gendre contre l'empereur Ferdinand II et prendre ainsi part à la guerre de trente ans, mais il manquait d'argent, et il voulait d'ailleurs ménager la maison d'Espagne étroitement unie avec la maison d'Autriche, parce qu'il aurait désiré la main d'une infante pour son fils le prince de Galles. Toutes ses ressources se trouvant épuisées, il convoqua un nouveau parlement pour en obtenir des subsides. Cette assemblée condamna comme coupables de concussion et de vénalité, le célèbre chancelier François Bacon, dont le nom est si célèbre parmi les savants. Mais dans la session de 1622 les communes se montrèrent si arrogantes, que Jacques Ier cassa l'audacieux parlement, en lui défendant de jamais discourir sur les matières politiques.

7. Dernières actions de Jacques Ier (1624). — Jacques Ier n'ayant pu obtenir pour son fils la main de l'infante qu'il désirait, n'eut plus pour l'Espagne les ménagements qu'il avait gardés jusqu'alors. Il se disposa à lui faire la guerre. Les Anglais qui la souhaitaient depuis longtemps lui accordèrent tous les subsides nécessaires. Il envoya 10,000 hommes au prince Maurice de Nassau pour soutenir l'électeur palatin et se trouva dès lors engagé dans la lutte Ses pensées se tournèrent du côté de la France. Il négocia le mariage du prince de Galles avec la sœur de Louis XIII, Marie-Henriette, mais il mourut

avant d'avoir vu cette union s'accomplir (1625). Jacques Ier était très-versé dans les sciences et les lettres, comme il l'a prouvé par son *Basilicon doron* (royal présent), ouvrage vraiment remarquable.

Questionnaire. — 1. Qu'était Jacques Ier avant d'être roi d'Angleterre? Quel était son caractère? Avait-il ce qu'il aurait fallu pour unir l'Ecosse et l'Angleterre? 2. Quel complot forma-t-on contre lui? Quels en furent les auteurs? Qui en a-t-on accusé injustement? 3. Jacques Ier trouva-t-il de l'opposition à l'intérieur de ses États? Comment cette opposition se manifesta-t-elle? 4. Quelles fautes commit Jacques Ier? 5. Quelle fut sa conduite en Irlande? Quels moyens imagina-t-il pour asservir ce pays? 6. Quelle fut sa politique extérieure? Quelle opposition rencontra-t-il dans les parlements? 7. A qui déclara-t-il la guerre sur la fin de son règne? Avec qui fit-il alliance? Quel mariage négocia-t-il pour le prince de Galles? A quelle époque mourut-il? A-t-il laissé un ouvrage remarquable?

CHAPITRE II.

CHARLES Ier. DEPUIS SON AVÉNEMENT JUSQU'AU COMMENCEMENT DE LA GUERRE CIVILE (1625-1642).

1. Situation difficile de Charles Ier. — A la mort de Jacques Ier, par suite de toutes les fautes qu'il avait faites, l'avenir se montrait gros de tempêtes. Les communes et l'aristocratie anglaise avaient hâte de secouer le despotisme royal; l'Ecosse en voulait aux Stuarts parce qu'ils la négociaient, et l'Irlande prenait une attitude menaçante. Charles Ier ne comprit pas assez les difficultés de sa position. Il était vertueux, ne manquait ni de talents ni d'énergie, mais il se trouva jeté dans des circonstances

si extraordinaires, qu'il parut souvent incertain et flottant dans ses résolutions. Son règne renferme en quelque sorte trois phases ; d'abord il voulut régner avec les parlements, puis il régna seul, et se précipita enfin dans la guerre civile dont il fut victime.

2. Charles Ier gouverne avec les parlements (1625-1630).—Ces parlements étaient remplis de puritains qui ne pardonnaient pas à Charles Ier son attachement à l'anglicanisme, et qui mirent toutes leurs concessions à un très-haut prix. Le premier parlement qu'il convoqua demanda le redressement de tous les griefs, et ne vota des subsides qu'avec la plus grande parcimonie. Les communes, où dominaient les *saints*, ainsi que s'appelaient les puritains, attaquèrent les ministres du roi avec si peu de ménagement qu'il les fallut dissoudre.

Le second parlement fut encore moins soumis. Les communes accusèrent directement Buckingham de dilapidation, d'injustice, de spoliation et de régicide, prétendant qu'il avait donné du poison à Jacques Ier. Charles s'irrita sans rien gagner, et dut user des mesures les plus violentes pour obtenir quelque argent. Ce fut cependant dans ces conjonctures qu'il commit la faute d'envoyer des secours aux protestants français. Son *beau* duc de Buckingham vint se couvrir de confusion au siége de la Rochelle, et les dépenses de la guerre nécessitèrent un troisième parlement. Ajournant toute discussion, les députés présentèrent au roi, sous le titre de *pétition des droits*, une adresse où ils revendiquaient toutes les libertés publiques, dont ils devaient jouir après avoir traversé toutes les horreurs d'une révolution sanglante. Charles Ier promit tout, obtint des subsides ; mais les réclamations des

communes contre Buckingham l'obligèrent à casser de nouveau cette assemblée, qui cherchait à le dépouiller de sa puissance. Un quatrième parlement s'étant montré encore plus rebelle, il fit la guerre avec la France et l'Espagne, et résolut alors de gouverner seul.

3. Charles Ier règne seul (1630-1640). — Il annonça son dessein par des proclamations, et se mit en mesure de se procurer par lui-même l'argent dont il avait besoin. Catholiques et puritains furent persécutés, et leurs amendes enrichirent le trésor. On dépouilla les Ecossais de tous les biens ecclésiastiques que les derniers régents avaient aliénés. En Irlande, on obligea les catholiques à racheter leur vie par des sommes énormes. Toutes ces vexations frappèrent l'imagination des peuples. On ne parlait que de la vénalité des cours de justice, chacun voulait s'enfuir en Amérique, et l'Angleterre se fût dépeuplée si le roi n'eût interdit l'émigration. Au moment où ce décret fut rendu, on arrêta dans la Tamise huit vaisseaux prêts à lever l'ancre, où se trouvaient Prynn, Hampden et Cromwell. Le procès et la mort des deux premiers indignèrent le peuple, et Cromwell se prépara à diriger le mouvement insurrectionnel qui devait venger tant d'injustices.

4. Révolte d'Edimbourg (1637). — Les premiers soulèvements se manifestèrent en Ecosse. Quand l'évêque d'Edimbourg entreprit d'introduire la liturgie anglicane dans sa cathédrale, tous les puritains insultèrent le clergé et les magistrats. Charles n'ayant pas voulu céder, ils jurèrent entre eux un *covenant* ou parti d'alliance, et s'engagèrent à défendre jusqu'à la mort ce qu'ils appelaient la vraie religion et les libertés du royaume. Ce *covenant* fut

partout accueilli avec enthousiasme, et en un instant toutes les villes tombèrent au pouvoir des insurgés. Charles Ier dirigea une armée contre eux, mais ses soldats refusèrent de combattre leurs *frères*. Il se résigna à octroyer aux covenantaires toutes leurs demandes, s'en retourna en Angleterre, et, sur l'avis de son conseil, il convoqua un cinquième parlement.

5. Le long parlement amène la guerre civile (1640-1642). — Ce parlement ne connut point de bornes. Chaque jour on déclamait sur la misère publique et sur la violation de toutes les libertés ; des pétitions affluaient pour exciter les *saints* à purger l'Eglise et à réformer l'Etat. Les deux ministres du roi, Laud et Strafford, furent exécutés. Dès lors le parlement se proclama inamovible, il préleva et répartit les subsides. Les communes s'emparèrent même exclusivement du pouvoir, et nommèrent, de leur propre autorité, un conseil de guerre pour régler les affaires de l'Irlande. Charles, effrayé, tenta un coup d'Etat, en ordonnant l'arrestation des cinq membres les plus séditieux. Il échoua dans son entreprise, et la guerre commença entre le roi et la nation (1642).

Questionnaire. — 1. Quelles étaient les difficultés de la situation à l'avénement de Charles Ier ? Ce prince les comprit-il? Quel était son caractère ? Quelles furent les grandes phases de son règne? 2. Que fit le premier parlement? Que demanda le second? Pourquoi en convoqua-t-il un troisieme? Qu'est-ce qui l'obligea à le casser ? Quel fut le caractère du quatrième parlement? 3. Quelle fut l'administration de Charles Ier, lorsqu'il eut pris la résolution de régner seul ? Quel effet produisirent ses vexations ? Quel décret rendit-il pour empêcher les migrations ? 4. A quelle occasion y eut-il révolte à Edimbourg? Qu'est-ce que le *covenant*? Par que fut-il ac-

cepté? 5. Quels furent les actes du long parlement? Comment amena-t-il la guerre civile?

CHAPITRE III.

DERNIÈRE PARTIE DU RÈGNE DE CHARLES Ier. GUERRE CIVILE (1642-1649).

1. Force respective des deux partis. — Dans le commencement de la guerre, Charles avait pour lui la noblesse, la haute bourgeoisie, les anglicans et les catholiques, malgré les persécutions qu'il leur avait fait essuyer. Mais tous ces royalistes n'étaient point parfaitement unis. Charles se défiait des catholiques, et les nobles, énervés par les jouissances et les plaisirs, ne lui offraient pour la guerre que de faibles ressources. Le parlement avait pour lui les fermiers, les laboureurs et les artisans. Un fanatisme aveugle les animait, et ils étaient prêts à tout sacrifier pour le renversement du trône et la conquête de la liberté. Leurs femmes donnèrent jusqu'à leurs anneaux et leurs bijoux, et leurs offrandes furent si abondantes qu'il fallut les prier d'en retirer une partie.

2. Premiers succès du roi (1642). — Les parlementaires occupaient surtout les comtés de l'est, du centre et du sud-est, et les alentours de la capitale. Les royalistes dominaient dans les comtés du nord et de l'ouest. La première bataille, livrée à Edge-Hill dans la *vallée Rouge*, se décida en faveur du roi. Il remporta encore divers avantages dans les provinces du nord, gagna quatre nouvelles batailles

par ses généraux dans l'ouest, et eût pu s'emparer de Londres, s'il ne se fût arrêté au siége de Glocester. Ce retard le contraignit à s'engager dans une affaire très-sérieuse à Newbury où il fut défait (1643).

3. Bataille de Marston-Moor (1644). — Après ce succès, les parlementaires s'engagèrent à détruire l'épiscopat, et s'unirent aux Ecossais qui leur fournirent un secours de 20,000 hommes. Le roi, de son côté, fit alliance avec les catholiques d'Irlande, et la guerre se montra toujours plus terrible. Les deux armées se rencontrèrent près de Marston-Moor. On se battit avec une fureur inouïe. Le comte palatin Robert, qui commandait les royalistes, était victorieux à l'aile droite; mais les soldats de Cromwell percèrent son armée de l'autre côté, et l'entraînèrent dans la déroute avec tant de vaillance, qu'on les surnomma sur le champ de bataille *Côtes de fer.*

4. Puissance de Cromwell. — Cromwell, qui commença dès lors à remplir l'Angleterre du bruit de son nom, s'était déjà distingué dans les tumultueuses assemblées des communes par ses violences et ses excès. Ayant reçu d'elles le brevet de capitaine, il s'était formé une compagnie de volontaires qu'il avait remplis de sa fougue et de son exaltation révolutionnaires. Quelques actions d'éclat lui valurent ensuite le grade de colonel, et il réunit autour de lui une troupe de fanatiques qui, tout en prétendant n'avoir *que la crainte de Dieu devant les yeux,* se faisaient les esclaves de toutes les volontés de leur chef. C'est de ce régiment que sortirent tous les officiers des rebelles, quand, après la victoire de Marston-Moor, Cromwell se trouva lui-même investi de la puissance du parlement.

5. Division du parlement. — Dans ce moment si grave et si décisif, les parlementaires faillirent se perdre en se divisant. Une faction qui grandissait depuis longtemps dans l'ombre se manifesta tout à coup sous le nom d'*indépendants*. Les presbytériens, en attaquant l'épiscopat, faisaient au moins leurs réserves en faveur de la royauté. Les *indépendants*, qui s'appelèrent aussi *niveleurs*, ne voulaient ni prêtres, ni symbole, ni cérémonies, ni culte autre que la communication de l'Esprit-Saint, et ils prêchaient l'égalité entière dans l'ordre civil ; point de roi, point de lords, nulle distinction sociale. Cromwell se mit à leur tête, et écarta par le moyen du bill d'*abnégation* (1) tous les magistrats et tous les officiers qui lui faisaient ombrage.

6. Victoire décisive de Naseby (1645). — Le chevalier Fairfax reçut du parlement le commandement des troupes. C'était un homme de peu de mérite que Cromwell avait fait nommer pour se rendre nécessaire et échapper au bill d'*abnégation*. En effet, Fairfax demanda que Cromwell fût continué dans sa charge de lieutenant général pendant quarante jours. Cromwell en profita pour remporter sur les royalistes la brillante et décisive victoire de Naseby (14 juin). Ce succès lui fit obtenir de nouveaux délais, et il garda indéfiniment son pouvoir.

7. Captivité du roi (1646). — Toutes les espérances du roi furent en même temps ruinées. Le comte Robert, le prince de Galles et Montrose éprouvèrent des revers à Bristol, dans le comté de

(1) On appela ainsi un décret par lequel tous les membres du parlement se dépouillèrent de leurs emplois civils ou militaires en preuve de leur désintéressement.

Cornouailles et en Ecosse. Charles, qui reçut à Oxford ces fâcheuses nouvelles, craignit de tomber entre les mains des rebelles et d'orner leur triomphe. Il résolut de se confier à la générosité des Ecossais; mais au lieu d'en obtenir le touchant accueil que mérite l'infortune, il fut traité en captif et livré aux Anglais pour 400,000 livres sterling (30 janvier 1647).

8. Rôle de Cromwell (1647-1648). — Charles ne fut plus qu'un instrument que les presbytériens et les indépendants se disputèrent. Cromwell s'empara de sa personne, sans même en avertir Fairfax, et quand il se vit accuser à la chambre des communes, il protesta de son dévouement à la patrie, parla de l'armée, de ses amis, de ses ennemis avec tant de chaleur et d'enthousiasme qu'il eût pu faire enfermer ses accusateurs dans la Tour. Il y eut pourtant une réaction en faveur du roi; mais Cromwell comprima tous ces mouvements de révolte, et s'assura de Charles en le séquestrant dans l'île de Wight. Les Ecossais, honteux d'avoir lâchement trahi leur maître, coururent aux armes. Cromwell les battit en toutes rencontres, revint triomphant à Londres, et purgea, comme il le disait, la chambre des communes en proscrivant tous les membres qui ne lui étaient pas dévoués.

9. Condamnation de Charles Ier (1649). — Ceux qui restèrent se montrèrent si serviles, que le mépris populaire leur donna le nom de *Rump* (croupion). Ce fut ce Rump qui mit en jugement Charles Ier et qui le déclara *traître*, *tyran et meurtrier*. « Quand il fallut signer l'ordre fatal, on eut grand'peine à rassembler les commissaires. Cromwell, presque seul gai, bruyant, hardi, se livrait aux plus gros-

siers accès de sa bouffonnerie accoutumée ; après avoir signé le troisième, il barbouilla d'encre le visage d'Henri Martyn, assis près de lui, et qui le lui rendit à l'instant. Le colonel Ingoldsby, son cousin, inscrit au nombre des juges, mais qui n'avait point siégé à la cour, entra par hasard dans la salle : *Pour cette fois*, s'écria Cromwell, *il ne nous échappera pas*, et s'emparant aussitôt d'Ingoldsby, avec de grands éclats de rire, aidé de quelques membres qui se trouvaient là, il lui mit la plume entre les doigts, et lui conduisant la main, le contraignit de signer. On recueillit enfin cinquante-neuf signatures, plusieurs noms tellement griffonnés, soit par trouble, soit à dessein, qu'il était presque impossible de les distinguer. »

10. Son exécution. — L'échafaud fut dressé sur la place de Whitehall. Charles y monta d'un pas ferme, la tête haute ; puis il s'agenouilla, leva les yeux au ciel et plaça sa tête sur le billot. Elle tomba au premier coup, et l'exécuteur s'écria en la montrant au peuple : *Voilà la tête d'un traître.* Beaucoup de personnes trempèrent leur mouchoir dans son sang, et un sourd gémissement éclata dans toute l'assemblée. Le corps du roi était déjà dans le cercueil, quand Cromwell voulut le voir. Il le considéra attentivement, et soulevant la tête, comme pour s'assurer qu'elle était bien séparée du tronc : *C'était à un corps bien constitué,* dit-il, *et qui promettait une longue vie.*

Questionnaire. — 1. Quelles étaient les ressources de Charles Ier au commencement de la guerre ? Sur qui le parlement pouvait-il compter ? Quel était le caractère de ses partisans ? 2. Quels étaient les pays occupés par les parlementaires ? — par les royalistes ? Qui obtint les premiers succès ?

Où le roi essuya-t-il sa première défaite ? 3. A qui les Ecossais envoyèrent-ils des troupes ? Par qui fut gagnée la bataille de Marston-Moor ? 4. Qui fut après cette victoire investi de la souveraine puissance par le parlement ? Qu'avait été auparavant Cromwell ? 5. Quelle division s'introduisit parmi les parlementaires ? Qu'était la faction des indépendants ? 6. Qui Cromwell fit-il mettre à la tête des troupes du parlement ? Comment fut-il lui-même continué dans son commandement ? Où remporta-t-il une victoire décisive ? 7. Quels revers éprouvèrent encore les armées de Charles Ier ? Par qui ce prince fut-il fait prisonnier ? 8. Que devint-il entre les mains de Cromwell ? Quel rôle joua ce dernier ? Comment obtint-il la condamnation de Charles Ier ? 10. Où ce prince fut-il exécuté ? Quelles paroles dit Cromwell en voyant le corps du roi après l'exécution ?

CHAPITRE IV.

DE L'ANGLETERRE DEPUIS LA MORT DE CHARLES Ier JUSQU'A LA RESTAURATION DES STUARTS. CROMWELL (1649-1660).

1. ETAT DE L'ANGLETERRE A LA MORT DE CHARLES Ier (1649). — Après l'exécution de Charles Ier, les trois royaumes se trouvèrent dans la plus horrible confusion. Le fanatisme religieux exalta les nombreuses sectes qui couvraient la surface des îles Britanniques, et chacun conçut à sa façon un plan de gouvernement. Les *millénaires* voulaient la loi agraire, en attendant la venue prochaine du Christ. Les *antinomiens* se déclaraient contre toute espèce de lois ; la dépravation, l'ivrognerie, le blasphème, tout leur paraissait vertu, comme si le Seigneur faisait tout en nous. Les *quakers* réclamaient l'abolition

de tous les cultes, et les *niveleurs* se faisaient soldats ou voleurs de grand chemin. Au milieu de ce désordre, on proclama la république, et Cromwell, maître de l'armée, sut s'imposer pour chef à tous les partis.

2. Soumission de l'Irlande (1649-1650). — La catholique Irlande refusant de sanctionner le régicide, Cromwell marcha contre cette malheureuse contrée. Elle avait été si tristement ruinée par le fléau de la guerre civile, qu'il y avait dans son territoire de grands espaces incultes et désolés qui ressemblaient à des déserts. Néanmoins ses habitants, royalistes décidés, prostestèrent avec un héroïque courage contre les meurtriers de Charles Ier. Cromwell, indigné de leur vertu, se précipita sur eux moins en conquérant qu'en exterminateur. Il versa le sang à flots, massacra prêtres, soldats, royalistes, Anglais et Irlandais, et se mit à dépeupler l'île pour la soumettre. Tout le sol irlandais, légalement confisqué, fut partagé, vendu ou donné. C'était la monnaie que l'on distribuait à l'armée pour solder ces horreurs. Les catholiques, proscrits en masse comme rebelles, furent obligés d'émigrer. On leur assigna pour retraite la province de Connaught que la contagion et le meurtre avaient rendue déserte, et, quand on les eut parqués dans cette misérable contrée, on plaça autour d'eux un cordon de troupes et de poteaux, et on leur défendit à tous, hommes, femmes, enfants, sous peine de mort, de jamais sortir de cette enceinte.

3. Guerre d'Ecosse (1650-1651). — Après ces atrocités, Cromwell passa en Ecosse, où Charles II venait d'être reconnu roi. Il défit les royalistes à Dunbar, et entra en vainqueur dans Edimbourg

Charles II, désespéré par ce revers, prit dans sa détresse une résolution extrême. Il se jeta en Angleterre pendant que Cromwell pénétrait en Ecosse, espérant trouver du secours dans les contrées du Nord. Mais la crainte glaça tous les courages, et il ne put réunir autour de lui que 12,000 hommes. Cromwell avec des forces bien supérieures l'atteignit à Worcester. La bataille se donna le jour anniversaire de celle de Dunbar (3 septembre 1651), et le même succès couronna les armes du régicide. Charles II, voyant ses soldats prendre la fuite, s'écria : *Tuez-moi donc, plutôt que de me laisser vivre pour voir les funestes suites de cette journée.* Mais il ne put les rallier, et il fut obligé de s'enfuir lui-même. Après six semaines d'une course aventureuse, le 17 octobre il toucha la côte hospitalière de France et débarqua à Fécamp en Normandie.

4. Dissolution du long parlement (1653). — Cromwell avait appelé sa victoire de Worcester la *victoire couronnante*. Cette parole trahissait le but de son ambition. Il entra à Londres en triomphe, reçut avec ostentation les députés que le parlement avait envoyés à sa rencontre, et trancha dès lors du souverain. Le long parlement, le *rump*, étant l'unique barrière qui lui fermait tout accès à la puissance suprême, il résolut de le dissoudre par la force. En conséquence, il prit avec lui trois cents soldats, les plaça à la porte du parlement, et pénétra seul dans la salle des séances. Là il accabla les communes d'outrages, leur reprocha toutes leurs cruautés et toutes leurs injustices, et termina en s'écriant avec colère : *Cédez la place, le Seigneur en a fini avec vous, il a choisi d'autres instruments*

de ses œuvres. Puis il frappa du pied, appela ses mousquetaires, et fit sortir tous les membres en les couvrant d'injures. Quand ils se furent retirés, il fit fermer les portes, en mit les clefs dans sa poche, et le lendemain on lisait sur cette même porte de la salle de Westminster : *Chambre à louer, non meublée.* C'était terminer la scène la plus tragique par le plus burlesque dénoûment.

5. Protectorat (1653). — Cromwell, qui ne cherchait qu'à régner, composa une sorte de club législatif qui prit le nom de parlement. Il n'y plaça que des puritains fanatisés, qui se donnèrent les noms les plus bizares, et qui appelaient leur assemblée, l'assemblée des *saints.* Pendant cinq mois ils se réunirent à Westminster, où ils passaient des journées entières à réciter des prières, à expliquer l'Ecriture, et à chercher le Seigneur dans l'extase et la contemplation. A la fin le ridicule les tua. Le capitaine White les chassa du lieu de leurs séances, et le major général Lambert lut une constitution qui conférait la puissance législative à un parlement et à un protecteur. Cromwell accepta le protectorat, tout en gémissant sur les obligations nombreuses que cette nouvelle charge allait lui imposer.

6. Gloire du protectorat d'Olivier Cromwell (1653-1658). — L'autorité de Cromwell fut absolue. Le parlement devint son esclave. Il n'avait admis parmi les lords que ses parents et ses amis, et il épura tellement les communes en en retranchant tous ceux qui lui résistaient, que ces assemblées s'étudiaient même à prévenir ses désirs, pour lui plaire. Après avoir déclaré le protectorat héréditaire dans sa famille, elles eurent la bassesse de lui offrir le titre de roi, mais il n'eut pas le courage de

l'accepter. Au reste sous son règne la nation anglaise brilla à l'extérieur de la gloire la plus vive. Les Hollandais, humiliés, furent forcés de reconnaître la suprématie du pavillon britannique ; le Danemark et le Portugal se mirent aux genoux du Protecteur pour le féliciter de son élévation ; le roi de Pologne et le vayvode de Transylvanie réclamèrent son appui ; Gênes le remercia de ses faveurs ; Mazarin, au nom de la France, s'excusait de ne pouvoir l'aller visiter en personne ; et l'Espagne, effrayée par sa puissance, lui demandait vainement grâce pour ses colonies.

7. Mort de Cromwell (1658). — Cependant le souvenir de ses crimes tourmentait horriblement son âme. Il ne rêvait que complot et trahison. Ses gardes lui étaient suspects, il avait toujours l'oreille ouverte au moindre bruit, à la plus légère rumeur : il portait sous ses vêtements une cuirasse et dans ses poches un stylet et des poignards ; il ne pouvait rester dans la solitude, et n'osait pourtant sortir ; craignant de coucher deux nuits de suite dans la même chambre, il errait souvent dans l'obscurité comme un spectre ; il voyait des royalistes partout, même dans le sein de sa famille. Ces folles terreurs lui donnèrent la fièvre, et il en mourut le 3 septembre, jour anniversaire de sa dernière victoire (1658).

8. Avénement et chute de Richard (1658). — Pour remplacer Cromwell, il eût fallu son génie ; mais son fils Richard fut loin d'en hériter, il n'eut pas même assez d'énergie pour se faire respecter de ses soldats, qui se plaisaient à lui dérober les plats qu'on servait sur sa table. Dans son règne de courte durée il eut à peine le temps de lire

les lettres de félicitation qu'on lui adressa. La faction militaire cassa le parlement de Cromwell, rappela le *rump*, et contraignit Richard d'abdiquer.

9. Générosité du général Monck (1659-1660). — Monck, qui gouvernait l'Ecosse, résolut, pour mettre un terme à l'anarchie, de rétablir les anciens rois sur leur trône. Il s'assura en conséquence d'Edimbourg, de Leith et de Berwick, et entra en Angleterre avec 12,000 hommes, affichant le plus grand zèle pour la république. Il fut reçu à Londres avec enthousiasme, et comme il ne pouvait dissoudre le *rump*, il y introduisit du moins les presbytériens, exclus en 1648. Alors la majorité fut changée. Ce parlement, tout royaliste, abolit le serment de renonciation aux Stuarts et prononça lui-même sa propre dissolution (1660). Le peuple applaudit, et Charles II fut rétabli sur le trône de ses ancêtres, sans qu'il eût été nécessaire de tirer l'épée pour accomplir cette révolution.

Questionnaire. — 1. Quel fut l'état de l'Angleterre après l'exécution de Charles Ier? Que demandaient les millénaires? Que désiraient les antinomiens? Que réclamaient les quakers et les niveleurs? 2. Quelle attitude prit l'Irlande? Comment Cromwell la dompta-t-il? Quelles persécutions fit-il endurer aux catholiques? 3. Qui fut reconnu pour roi en Ecosse? Dans quelles batailles Cromwell vainquit-il les Ecossais? Que devint Charles II? 4. Pourquoi Cromwell prononça-t-il la dissolution du long parlement? Quelles étaient ses vues? Comment appelait-il sa victoire de Worcester? 5. De quels hommes était composé le club législatif qui succéda au parlement? Par qui ce club fut-il dirigé? Quel titre prit Cromwell? 6. Quelle fut l'autorité du protecteur? De quelle gloire jouit-il aux yeux des nations étrangères? 7. Qu'est-ce qui fit le tourment du protecteur au milieu de sa prospérité? Quelle fut

sa mort? 8. Qui eut-il pour successeur? Quel était le caractère de son fils Richard? Fit-il quelque chose de remarquable? 9. Pourquoi Monck rétablit-il les Stuarts? Comment s'y prit-il? Quels furent les sentiments du peuple à la nouvelle de cette restauration?

CHAPITRE V.

CHARLES II. RESTAURATION DES STUARTS (1660-1685).

1. Joie de l'Angleterre (1660). — A la vue du cordial accueil qui lui était fait, Charles II avait gracieusement demandé : *Où sont donc mes ennemis?* Dans le premier moment d'effervescence, toute la nation lui parut en effet dévouée et soumise. On envoya les régicides les plus obstinés à l'échafaud, on exhuma les cadavres de Cromwell, d'Ireton, son gendre, et de Brahsdaw, pour les suspendre à la potence et les enterrer sous le gibet; puis une amnistie générale fut accordée à tous les autres coupables. Ces mesures excitèrent d'unanimes applaudissements; on ne parlait que de la douceur, de l'affabilité et de l'esprit du roi; il était vraiment adoré.

2. Bill d'uniformité (1662). — Mais ces beaux temps furent de courte durée. Dans ce royaume, morcelé à l'infini par les schismes et les hérésies, les questions religieuses étaient toujours brûlantes. Charles II essaya de mettre un frein à la licence des opinions, en promulgant le *bill d'uniformité*, qui rétablissait l'épiscopat dans les trois royaumes. Les officiers royaux, s'appuyant sur ce décret, lacérèrent le *covenant* des Ecossais sur la place du marché d'Edimbourg, et promenèrent en triomphe des évêques anglais à travers les rues de la ville. Ces me-

sures excitèrent partout une grande agitation. Le 24 août, deux mille ministres presbytériens renoncèrent en Angleterre à leurs bénéfices, et c'est ce qu'on appela *la Saint-Barthélemy des presbytériens*. En Ecosse, il y eut des menaces de rebellion, et on eut recours à la force pour les empêcher d'éclater.

3. Fautes de Charles II (1662-1670). — Charles II, depuis ce moment, s'aliéna de plus en plus les esprits. Passant sa vie au milieu des fêtes et des plaisirs, il dissipa ses revenus en folles dépenses, et se fit mépriser en donnant lui-même l'exemple de la plus scandaleuse immoralité. Il reprit pourtant la guerre contre les Hollandais, que Cromwell avait rudement châtiés; mais les événements n'ayant pas tourné à sa gloire, il attribua ses revers à son chancelier Clarendon, dont le seul crime était de condamner la corruption de la cour par l'austérité de ses mœurs. Il lui retira les sceaux, et confia le soin de ses affaires à un conseil composé de cinq ministres corrompus : Clifford, Ashley, Buckingham, Arlington et Lauderdale. Le bon sens du peuple forma le mot *cabal*, avec les lettres initiales de ces intrigants, et ce nom leur est resté. Ces ministres renvoyèrent le parlement qui s'était montré hostile envers le roi, et inspirèrent à Charles II le dessein de rendre son autorité absolue comme celle de Louis XIV. C'était la plus grande erreur qu'on pût commettre : en Angleterre, les idées de liberté étaient trop avancées pour que la nation se prêtât jamais à cette forme de gouvernement. Néanmoins Charles II n'eut pas assez de perspicacité pour le comprendre, et, sans respect pour l'opinion, il ne craignit pas de se séparer de la *triple alliance* conclue à la Haye contre la

France, pour s'unir à Louis XIV, qu'il avait pris pour modèle (1670).

4. Serment du test (1673). — Quoiqu'il eût tout à craindre du parlement, les frais de la guerre épuisèrent tellement son trésor en deux ans, qu'il fut obligé de le convoquer pour obtenir des subsides. Ce parlement lui accorda toutes ses demandes, mais en retour il lui imposa le fameux *bill du test* ou de l'épreuve, par lequel tout officier public devait, indépendamment du serment d'*allégeance* ou de fidélité, jurer qu'il ne croyait pas à la transsubstantiation du pain au corps de Notre-Seigneur dans le sacrement de la cène. Ce serment avait pour but d'exclure des emplois tous les catholiques et de fermer le chemin du trône au duc d'York, frère de Charles II, dont on connaissait l'attachement à l'Eglise romaine.

5. Nouvelles manoeuvres contre les catholiques (1678).— Un des membres de la cabale, Ashley, devenu lord Shaftesbury et chancelier, enflamma cette persécution des catholiques par la plus indigne manœuvre. Un certain Titus Oatès, mendiant décrié qui avait été de toutes les sectes et avait apostasié toutes les religions, s'était fait chasser à cause de son inconduite du collége des jésuites de Saint-Omer; poussé par Ashley, ce misérable dénonça au parlement un complot absurde, qui aurait été tramé par les catholiques d'Angleterre et ses anciens maîtres. Il prétendit que le P. d'Oliva, général des jésuites, était envoyé en Irlande par le saint-siége pour y faire massacrer tous les protestants; il affirma même qu'on devait faire mourir Charles II par le poison, afin de donner la couronne au duc d'York, qui s'était engagé à ruiner toutes les

sectes au profit du papisme et à remplacer la constitution par le despotisme. Tout invraisemblable qu'elle était, cette dénonciation fit cependant des dupes et des victimes. Les catholiques furent envoyés à l'échafaud, et la chambre des communes porta un bill d'*exclusion* contre le duc d'York, réservant la couronne au duc de Montmouth, bâtard sans mérite.

6. Wighs et tories. — Charles II fit de vains efforts pour calmer la fougue du parlement. Les communes maintinrent leur bill, et allèrent jusqu'à porter atteinte aux prérogatives de Charles II, en déclarant illégales sa propre garde et les troupes permanentes qu'il entretenait. C'est alors que se formèrent ces deux factions qui, sous le nom de *wighs* et de *tories*, se sont perpétuées jusqu'aujourd'hui. Les *tories* étaient les défenseurs, les conservateurs de la couronne, et les *wighs*, les partisans de la réforme, les hommes de l'opposition.

7. Dernières années de Charles II (1681-1685). — Las de toutes ces agitations, Charles II prit la résolution de régner sans le parlement. Il revint en conséquence à des habitudes d'économie, et ses revenus, avec la pension de 100,000 livres sterling que lui faisait Louis XIV, suffirent à ses dépenses. Il déploya contre ses ennemis la plus grande énergie; mais cette sévérité excita contre lui un dangereux complot (1683). L'ignoble Montmouth trama une conspiration dans le but d'arriver au trône. Mais tout fut découvert; on envoya les coupables à l'échafaud, et ces exécutions impressionnèrent tellement les esprits, qu'à la mort de Charles II personne n'osa s'élever contre le duc d'York, qui prit possession du trône sous le nom de Jacques II.

Questionnaire. — 1. Comment Charles II se conduisit-il envers ses anciens ennemis? Quels sentiments eurent pour lui ses sujets? 2. Quel était le sens du décret qu'il publia sous le nom de *bill d'uniformité?* Quelle agitation ce bill produisit-il en Ecosse? 3. Par quelles mesures Charles II s'aliéna-t-il les esprits? Quels furent ses conseillers? Quelles fautes commirent-ils? Avec qui fit-il alliance au dehors? 4. Qu'est-ce que le serment du test? Par qui fut-il imposé? 5. Quelle machination mit-on en œuvre pour persécuter les catholiques? Quel projet supposa-t-il aux catholiques? Quel bill portèrent les communes? 6. Quelles sont les deux factions politiques qui se formèrent alors? Que voulaient les tories? Que demandaient les wighs? 7. Quelle détermination prit Charles II? Comment traita-t-il ses ennemis? Quel effet produisit son énergique sévérité?

CHAPITRE VI.

JACQUES II (1685-1688).

1. Avénement de Jacques II. — Jacques II avait cinquante-deux ans quand il succéda à son frère. Il avait deux filles, Marie, femme de Guillaume III, prince d'Orange, et stathouder de Hollande, et Anne, épouse de Georges, frère de Christian V, roi de Danemark. Nous les verrons toutes deux régner après lui au détriment de Jacques III, son fils, qu'il eut en secondes noces de Marie d'Este, fille d'Alphonse IV, duc de Modène. A l'avénement du nouveau monarque, le peuple anglais, qui avait alors intérêt au maintien de la paix, se montra disposé à l'obéissance, et le parlement accorda, sans hésiter, les mêmes subsides qu'à Charles II.

2. Complot des ducs d'Argyle et de Montmouth. — Cependant il restait encore dans la nation quelques

préjugés contre le nouveau monarque. Les ducs d'Argyle et de Montmouth, qui avaient été bannis sous le règne précédent, cherchèrent à les exploiter au profit de Marie et de Guillaume III qu'ils auraient voulu voir sur le trône. Le duc d'Argyle fit donc dans ce dessein une tentative en Angleterre, mais il fut fait prisonnier et paya cette révolte de sa tête. Montmouth ne fut pas plus heureux; il fut aussi arrêté et conduit à Londres où il fut condamné à mort par Jacques II lui-même. Le grand juge ayant reçu l'ordre d'étouffer leur parti, il s'en acquitta en faisant exécuter leurs complices dans une même journée (1685).

3. Projet de Jacques II en faveur du la religion catholique. — Cette victoire facile, les adulations des courtisans, la docilité des chambres, tout fit croire à Jacques II qu'il pouvait ostensiblement se déclarer le protecteur de la religion catholique. Etablissant en principe la liberté de conscience, il rendit aux catholiques l'exercice de leur culte, abolit le serment du test, introduisit des moines à sa cour, confia des colléges aux jésuites, et reçut à Londres un nonce du pape Innocent XI. Mais cette même liberté de conscience, invoquée par les réformés quand il s'agissait de propager leur doctrine, les irrita quand ils virent qu'elle allait tourner au triomphe du catholicisme.

4. Intrigues en faveur de Marie et de Guillaume III. — En Ecosse on applaudit généralement aux mesures de Jacques II, parce que les presbytériens étaient satisfaits de voir les anglicans humiliés, et l'Irlande qui était toujours restée catholique leur fut plus favorable encore. Mais en Angleterre une vaste conspiration se forma. Elle alla chercher son point d'appui sur le continent et offrit le trône à Marie et

à Guillaume III. Louis XIV, plus vigilant que Jacques II, qui ne se doutait pas du complot, l'avertit du danger et lui fit même les offres les plus généreuses pour l'aider à triompher de son ennemi. Au lieu de déployer toute sa vigueur et toute son activité, ce prince se laissa dépouiller de ses Etats sans faire la moindre résistance. Il y avait dix jours que Guillaume avait mis à la voile et débarqué avec une armée de quinze mille hommes, que Jacques II n'avait encore rien entrepris pour le repousser.

5. Chute de Jacques II (1688). — Cette mollesse le perdit. La défection se mit dans les rangs de son armée : ses ministres, ses enfants même l'abandonnèrent, et dans sa faiblesse il s'écria en parlant de tous les déserteurs : *Qu'on leur donne des passe-ports en mon nom pour aller trouver le prince d'Orange; je leur épargnerai la peine de me trahir.* Il prit alors la plus fatale résolution, celle de quitter Londres et de chercher à s'évader, mais la populace l'arrêta et le ramena en triomphe dans sa capitale. Il aurait été sauvé, s'il eût su profiter de ce moment d'enthousiasme. Mais Guillaume lui ayant ordonné de se rendre au château de Ham, il demanda la permission de se retirer à Rochester; le rusé stathouder comprit qu'il voulait s'enfuir, et s'empressa de lui accorder sa demande. Jacques II aborda en France le 2 janvier 1689. Louis XIV le reçut avec magnificence et lui donna le château de Saint-Germain pour demeure, cent cinquante mille livres pour acheter un équipage et cinquante mille livres de revenu par mois pour son entretien.

Questionnaire. — 1. A quel âge Jacques II monta-t-il sur le trône? Quels étaient ses enfants? Comment fut-il accueilli par le peuple à son avénement? 2. Quels furent les

chefs du complot formé contre lui? Comment périt le duc d'Argyle? Quel fut le sort de Montmouth? Par qui leurs factions furent-elles éteintes? 3. Quel projet conçut Jacques II? Que fit-il pour rétablir le catholicisme? Comment les réformés acceptèrent-ils le principe de la liberté de conscience? 4. Quelles furent les suites de ce projet en Ecosse? — en Irlande? — en Angleterre? Par qui Jacques II fut-il averti du danger dont il était menacé? 5. Qu'est-ce qui le perdit? Quelles fautes fit-il? Que demanda-t-il à Guillaume? Pourquoi celui-ci lui accorda-t-il sa demande? Où se réfugia-t-il?

CHAPITRE VII.

MARIE ET GUILLAUME III. RÉVOLUTION DE 1688.

1. Nouvelle constitution anglaise (1688). — Tout victorieux qu'il était, Guillaume n'eut garde de s'emparer lui-même de la couronne; il la sollicita du parlement, qui lui était vendu, et voila ainsi son usurpation. Pour s'attacher la nation, il signa la célèbre *déclaration des droits*, qui devint la base du gouvernement anglais. D'après cette charte fameuse le roi ne peut dispenser des lois. Il a besoin de l'assentiment des chambres pour fixer et prélever les impôts, lever et entretenir une armée permanente. Les élections des membres du parlement sont libres, la plus grande indépendance est garantie aux débats parlementaires, et tous les Anglais ont droit de pétition. Le roi a le pouvoir de convoquer, de proroger et de dissoudre le parlement; il lui appartient de sanctionner les bills, de choisir les membres de son conseil, de nommer aux grands emplois civils, militaires et ecclésiastiques, de faire la guerre et la paix, les traités d'alliance et de commerce, et d'ad-

ministrer la justice. C'est ce qu'on a appelé le régime constitutionnel.

2. Soulèvements en Ecosse (1689). — Guillaume et Marie avaient été proclamés en Ecosse le 11 avril 1689, le jour même de leur couronnement en Angleterre; mais les Ecossais, fidèles à Jacques II, avaient été loin d'accueillir cette révolution avec enthousiasme. Le vicomte de Dundée profita de ces sentiments, qui étaient profondément gravés dans le cœur des montagnards écossais, et leva l'étendard de la révolte. Il remporta à Killikrankie une victoire assez importante sur le général anglais Mackay, mais il périt malheureusement au sein de son triomphe, et avec lui s'éteignit le parti qu'il soutenait.

3. Soulèvements en Irlande. — En Irlande l'opposition fut plus sérieuse; une flotte française y conduisit Jacques II. Louis XIV, faisant ses adieux à l'infortuné monarque, lui dit en lui remettant sa cuirasse : *Le meilleur souhait que je puisse vous faire c'est de ne vous revoir jamais.* Toute l'Irlande reconnut Jacques II, mais ce prince ne sut pas profiter de cet avantage. Au lieu de se rendre sur-le-champ au nord de l'Ecosse, où il aurait été certainement appuyé, il perdit du temps au siége de Londonderry. Des secours lui arrivèrent de France à diverses reprises, et toujours sa faiblesse et son incapacité assurèrent le succès à ses ennemis. Guillaume étant passé en Irlande pour combattre Jacques II, celui-ci, contrairement à l'avis de ses généraux, accepta la bataille près de la Boyne, et il fut complétement vaincu (1690). Après sa défaite il prit de nouveau la fuite, laissant Guillaume consolider sa puissance par de nouveaux succès.

4. Guerre sur le continent. — Maître de l'An-

gleterre, de l'Ecosse et de l'Irlande, le stathouder put se mêler activement à la guerre qui se faisait sur le continent. Il gagna de nouveaux alliés à la ligue d'Augsbourg, qui comprit l'Angleterre, la Hollande, l'Espagne et la Suède; le duc de Savoie et presque tous les princes d'Allemagne en firent partie. Pour résister à cette formidable coalition, Louis XIV eut à combattre sur terre et sur mer. Pendant plus de deux ans ses flottes restèrent maîtresses de l'Océan (1690-1692); mais Tourville ayant attaqué l'amiral Russel près de la Hogue, cette terrible bataille fit perdre à notre marine son assurance et sa fierté. Sur terre les armées françaises furent plus heureuses. Le maréchal de Luxembourg ayant battu le prince de Waldeck à Fleurus (1690), le roi Guillaume s'empressa d'aller à sa rencontre dans l'espérance de le déconcerter par de sourdes manœuvres, mais il ne fit que lui offrir une nouvelle occasion de triomphe. Malgré un faux ordre que Guillaume lui fit donner par un de ses espions qu'il avait gagné, le maréchal le vainquit à Steinkerque (1692) et termina sa carrière par la célèbre victoire de Nerwinde (1693).

5. Traité de Ryswick (1697). — Après la mort de cet illustre capitaine, Guillaume remporta quelques avantages et se signala spécialement par la prise de Namur. Les armées françaises continuaient à se couvrir de gloire en Italie, en Flandre, en Allemagne et en Catalogne, mais les ressources de Louis XIV commençaient à s'épuiser. Ce monarque, qui n'avait plus d'ailleurs l'espoir de rétablir Jacques II sur le trône, cause principale de cette longue guerre, se disposa à faire la paix avec toutes les puissances européennes. Elle fut signée à Rys-

wick, et il reconnut Guillaume III pour roi d'Angleterre.

6. Mort de Jacques II (1701). — Louis XIV voulait contraindre Guillaume, qui était veuf et sans enfants, à désigner pour son successeur le fils de Jacques II. Mais le roi détrôné s'y opposa : *Je me résigne*, dit-il, *à l'usurpation du prince d'Orange, mais mon fils ne peut tenir la couronne que de moi : l'usurpation ne saurait lui donner un titre légitime.* Ce prince mourut à Saint-Germain quatre ans après le traité de Ryswick. Les consolations de la piété et les agréments de l'étude charmèrent les loisirs de son exil. Il écrivait les mémoires de sa vie, et souvent il les interrompait pour s'écrier : *Je vous remercie, ô mon Dieu, de m'avoir ôté trois royaumes, si c'était pour me rendre meilleur.*

7. Fin du règne de Guillaume III (1702). — Guillaume régnait pendant ce temps et était moins heureux. Il avait perdu son épouse Marie, que la nation avait couronnée avec lui, et cette perte lui avait causé le plus grand chagrin. Son usurpation lui donnait de graves inquiétudes, car le parlement contrariait sans cesse ses desseins. Après la paix de Ryswick, il le priva de sa garde hollandaise, et l'empêcha de tenir sur pied une armée permanente. Guillaume n'en jeta pas moins les bases de la prospérité future des Anglais. La nation lui dut la création d'une banque nationale, l'accroissement du crédit public, la fondation d'une compagnie des Indes (1) et une certaine tolérance en religion qui amena plus tard la liberté de conscience. Ce prince, qui n'avait jamais connu qu'une passion, la haine

(1) Voyez page 42.

de la France, mourut après avoir armé l'Europe contre elle au sujet de la succession d'Espagne.

Questionnaire. — 1. Que fit Guillaume après la chute de Jacques II? Qu'est-ce qu'on appelle la déclaration des droits? Quelle espèce de gouvernement a-t-elle instituée? 2. Que pensa-t-on en Ecosse de l'avénement de Guillaume? Qui se mit à la tête de l'insurrection? Comment s'apaisa ce soulèvement? 3. Quel fut le caractère de l'insurrection en Irlande? Quelles fautes fit Jacques II? Où fut-il vaincu? Que devint-il après sa défaite? 4. Quelle ligue Guillaume III forma-t-il contre Louis XIV? Où fut-il vaincu par Luxembourg? 5. Se signala-t-il par quelque exploit après la mort de ce capitaine? Pour quels motifs Louis XIV fit-il la paix? 6. Quelle proposition fit-on à Jacques II en faveur de son fils? Comment l'accueillit-il? Comment ce monarque infortuné termina-t-il sa carrière? 7. Qu'est-ce qui inquiéta Guillaume dans ses dernières années? Que fit-il dans l'intérêt de la nation anglaise?

CHAPITRE VIII.

ANNE STUART (1702-1714).

1. Accession d'Anne Stuart a la grande alliance. — Guillaume III n'ayant pas laissé d'enfants, la couronne fut déférée par le parlement à sa belle-sœur Anne Stuart, seconde fille de Jacques II. Le premier acte de cette princesse fut d'accéder à la *grande alliance* que Guillaume avait formée contre la France, et de confier la direction de cette guerre au fameux Churchill, duc de Marlborough. Cet illustre guerrier qui avait étudié sous Turenne nous rendit les leçons qu'il avait reçues. Il se porta sur la Flandre, prit successivement Vanloo, Ruremonde

et Liége. Il fit ensuite sa jonction avec le prince Eugène, général de l'empereur Léopold, et remporta avec lui la fameuse bataille de Hochstedt sur le maréchal de Tallard, auquel ils tuèrent vingt mille hommes (1704).

2. Succès de Marlborough (1704-1706). — Toute la Bavière tomba sous le joug des Autrichiens, et on abandonna plus de cent lieues de terrain aux ennemis. On éleva en Angleterre un palais à Marlborough, pour perpétuer sa victoire, les chambres le félicitèrent, et le fameux Addisson le chanta dans ses vers. Louis XIV supporta ce revers avec une grande magnanimité. Du fond de son château de Versailles, où il dirigeait toutes les opérations de la guerre, entouré de vieux généraux et de jeunes commis, il ne vit rien de mieux à faire que de donner le commandement de l'armée des Pays-Bas à Villeroi. Mais Villeroi manœuvra si mal, que Marlborough le mit en pleine déroute à Ramillies, et il fallut pour réparer ce désastre et empêcher l'ennemi de pénétrer en France, rappeler Vendôme d'Italie (1706).

3. Incorporation du parlement écossais au parlement anglais (1706). — Cette même année fut célèbre par l'incorporation du parlement écossais au parlement anglais. Le 2 août 1706 il fut convenu que les deux peuples ne feraient plus désormais qu'une seule nation sous le nom de *Grande-Bretagne*; que les Ecossais et les Anglais seraient tous assujettis aux mêmes lois et jouiraient des mêmes priviléges; que tout le pays serait représenté par un seul et même parlement; qu'on admettrait dans ce parlement seize pairs écossais et quarante-cinq membres des communes, et que l'Ecosse ne dépé-

rerait de l'Angleterre que pour ses cours de justice qui seraient indépendantes des tribunaux anglais. On déclara en même temps que si la reine Anne mourait sans enfants, la couronne passerait à la branche protestante des Stuarts, par conséquent à l'électrice douairière de Hanovre, la princesse Sophie, petite-fille de Jacques Ier.

4. Nouvelles victoires des Anglais (1706-1709). — La fortune continua à favoriser les armées anglaises sur le continent. L'amiral Rooke s'empara de Gibraltar en Espagne ; dans la Flandre le prince Eugène et Marlborough attaquèrent le duc de Bourgogne et Vendôme à Oudenarde et taillèrent en pièces leur armée (1708). Lille tomba en leur pouvoir, et Paris commença à trembler. Le peuple jusqu'alors s'était distrait de ses souffrances par des *quolibets* et des chansons. On avait chansonné Villeroi après ses revers ; et l'on s'amusait de Marlborough au moyen d'une chanson ridicule composée sur son compte par les berceuses du dauphin. Mais le cruel hiver de 1709 ayant fait périr presque tous les arbres fruitiers, la famine devint générale et le deuil universel. Il fallut demander la paix.

5. Humiliation de Louis XIV. — Les ennemis reçurent les envoyés de Louis XIV avec le plus insultant dédain. Eugène, qui lui avait demandé autrefois un régiment ; Marlborough, qui dans ce temps-là n'était qu'un colonel anglais du nom de Churchill, se montrèrent arrogants et fiers. Ils voulaient, dans l'exaltation de leur succès, que Louis XIV détrônât lui-même Philippe V. A ce mot blessant pour son honneur, le royal vieillard sentit se réveiller toute son énergie. *Puisqu'il faut faire la guerre*, répondit-

il, *j'aime mieux la faire à mes ennemis qu'à mes enfants*. Et aussitôt il en appela à son peuple, le conjurant de ne pas l'abandonner dans l'infortune. Une armée de quatre-vingt-dix mille hommes fut confiée à Villars. Mais l'illustre guerrier fut encore défait à Malplaquet, et Mons fut ajoutée aux possessions des ennemis. Louis XIV demanda une seconde fois la paix, s'offrant à reconnaître l'archiduc Charles roi d'Espagne, et à donner de l'argent pour chasser son petit-fils. C'était le dernier degré de l'humiliation, et ses ennemis trouvèrent que ce n'était pas encore assez; ils prétendaient le contraindre à attaquer Philippe V lui-même. Alors il envoya Vendôme au delà des Pyrénées sans autre escorte que son grand nom. Une foule de volontaires se rallièrent à lui, et il gagna la fameuse bataille de Villa-Viciosa (1710).

6. Traité d'Utrecht (1713). — Depuis ce moment les circonstances servirent admirablement Louis XIV. Marlborough ayant été disgracié, l'Angleterre ne s'opposa plus à la paix, elle fut conclue à Utrecht le 11 avril 1713. Par ce traité les Anglais obligèrent le roi de France à combler le port de Dunkerque et gardèrent Gibraltar et l'île de Minorque dont ils avaient fait la conquête. On leur abandonna dans le nouveau monde la baie d'Hudson, l'île de Terre-Neuve et l'Acadie ou Nouvelle-Ecosse. Leur puissance devint formidable. Ils avaient déjà obtenu auparavant, par le traité de *Méthuen* (1), le monopole du commerce avec le Portugal. Ils se trouvèrent donc placés au premier rang parmi les puis-

(1) On appelle ainsi le traité que l'ambassadeur anglais Methuen conclut avec le Portugal en faveur de sa nation en 1705.

sances de l'Europe et commencèrent à exercer la suprématie qui avait fait tant d'honneur à la France dans le siècle précédent.

7. Dernières années de Anne Stuart. — Dans les dernières années de sa vie, Anne Stuart ne parut plus préoccupée que de la transmission de sa couronne. Tantôt elle paraissait favoriser les espérances de Jacques III, et tantôt elle se prononçait pour le maintien de la déclaration de Guillaume au profit de la maison de Hanovre. Les Ecossais auraient voulu pour roi l'héritier des Stuarts, et si le prétendant avait su se faire près d'eux le représentant de l'indépendance nationale, il aurait eu de grandes chances de succès. Mais les Anglais avaient beaucoup d'éloignement pour le fils de Jacques II, à cause de son attachement à la religion catholique. Le parti des whigs qui dominait dans le parlement au moment de la conclusion du traité d'Utrecht imposa même à Louis XIV la reconnaissance de la succession royale dans la ligne protestante. Anne Stuart mourut l'année suivante (1er août 1714), et avec elle finit la dynastie des Stuarts.

Questionnaire. — 1. Anne Stuart adopta-t-elle la politique de son père à l'extérieur? Par qui les armées anglaises furent-elles commandées? Où Marlborough vainquit-il le maréchal de Tallard? 2. Quels honneurs lui accorda-t-on en Angleterre? Où défit-il Villeroi? 3. En quelle année le parlement écossais fut-il incorporé au parlement anglais? Quelles furent les conditions de cette incorporation? 4. Où Marlborough vainquit-il Vendôme? Qu'est-ce qui réduisit alors la France à la plus grande misère? 5. Quelles conditions de paix Marlborough et ses alliés voulurent-ils imposer à Louis XIV? Où défirent-ils le maréchal Villars? Quelle victoire gagna le duc de Vendôme? 6. Quel effet produisit cette victoire?

Quelles furent les conditions du traité d'Utrecht par rapport à l'Angleterre? Quel avantage tira-t-elle du traité de Méthuen? 7. Quelles furent les préoccupations d'Anne Stuart pendant ses dernières années? Quel est le parti qui triompha? A quelle époque mourut Anne Stuart?

NEUVIÈME PÉRIODE.

Dynastie de Hanovre (1714-1857).

CHAPITRE I.

GEORGES Ier (1714-1727).

1. Puissance des whigs. — Après la mort d'Anne Stuart, Georges Ier, électeur de Hanovre et arrière-petit-fils de Jacques Ier par sa mère Sophie, fut proclamé roi de la Grande-Bretagne par les *lords justiciers* ou grands officiers de la couronne, et par le parlement. Les whigs ayant été les principaux auteurs de son avénement, furent investis de tout le pouvoir. Robert Walpole, leur chef, devint le conseiller le plus influent de la couronne, et les tories se trouvèrent exclus de tous les emplois. Le nouveau ministère fit le procès à l'ancien, et d'après un procès de Walpole, lord Bolingbroke et Ormond furent accusés de trahison et obligés de prendre la fuite. Ils se retirèrent à la cour de Saint-Germain près du prétendant Jacques III. Bolingbroke mit à son service son influence et ses talents, et s'engagea à travailler à son rétablissement. Mais les courtisans le perdirent dans l'esprit du prince, et à Saint-Germain comme à Londres il fut regardé comme un traître.

2. Insurrection du comte de Marr (1715). — Le

système exclusif adopté par le nouveau ministère ayant fait en Angleterre de nombreux mécontents, la cause de Jacques III pouvait être avantageusement défendue. Le comte de Marr, qui n'était pas jacobite par conviction, mais qui avait à se venger d'une disgrâce, leva l'étendard de la révolte et se vit tout à coup à la tête d'une armée de 15,000 hommes avec laquelle il occupa Perth, Aberdeen et d'autres places. Si Jacques III se fût alors présenté en Ecosse et qu'il eût fait briller en lui les éminentes qualités du souverain, il eût sans doute ravi tous les suffrages. Mais au lieu de faire preuve d'énergie et de courage, il laissa affaiblir le comte de Marr, et quand il parut lui-même en Ecosse il n'avait plus assez de crédit pour rallier les hommes dont il avait besoin.

3. Oppression de l'Irlande. — Le parti de Jacques III n'était nulle part plus nombreux et plus puissant qu'en Irlande. A titre de catholiques, les Irlandais lui étaient très-attachés, parce qu'ils connaissaient la sincérité de sa foi et de sa piété. Georges Ier mit tout en œuvre pour comprimer ces dispositions. Il exerça contre les catholiques de ce malheureux pays les plus affreuses persécutions, leur défendit d'acquérir des terres ou de les retenir à long terme et d'élever leurs enfants chez eux. Cette oppression s'étant plus tard étendue aux Irlandais en général, tous, catholiques et protestants, s'unirent sous le nom de *patriotes* pour travailler ensemble à l'indépendance de leur patrie. Ils n'y réussirent pas, mais il importe de connaître l'époque à laquelle remonte cette noble lutte de la liberté contre le despotisme qui se continue encore.

4. Politique de Georges Ier. — Louis XIV étant mort, le régent eut la faiblesse de mettre la politique de la France à la remorque de celle de l'Angleterre. Son triste ministre, le cardinal Dubois, se vendit au roi Georges pour une pension annuelle de 40,000 livres sterling. Un traité fut conclu sous le nom de *triple alliance* entre la France, l'Angleterre et la Hollande (1717), et devint l'année suivante quadruple alliance par l'accession de l'Autriche. D'après ces traités Jacques III qui avait jusqu'alors trouvé asile et protection en France fut obligé de se retirer, et il ne lui resta plus d'autre refuge que Rome, où il fut accueilli par le pape Clément XI de la manière la plus honorable. Il épousa dans cette ville, malgré tous les obstacles que lui suscita Georges Ier, la petite-fille du grand Sobieski, qui, comme lui, était un des débris d'une dynastie sans royaume. De ce mariage naquit Charles-Edouard, que nous verrons sous le règne suivant jouer le rôle de prétendant, et Henri-Benoît Stuart qui mourut cardinal.

5. Septennalité de la chambre des communes (1716). — Les membres des communes n'avaient reçu leurs pouvoirs que pour trois ans. Georges Ier, qui avait besoin de leur concours pour affermir sa couronne, résolut de prolonger leurs pouvoirs de quatre ans. Il fit rendre à cet effet un décret qui établissait qu'à l'avenir les membres des communes seraient élus pour sept années.

6. Humiliation d'Albéroni. — Le ministre de Philippe V en Espagne, l'ambitieux et intrigant Albéroni, voyait avec peine l'union de la France et de l'Angleterre. Pour la rompre il eût voulu qu'en France la régence de Louis XV passât des mains du duc d'Orléans entre celles de Philippe V son maître,

et qu'en Angleterre la branche protestante de Hanovre fût remplacée par la dynastie des Stuarts. Il prit donc directement la défense de Jacques III et mit en mer une flotte pour combattre Georges Ier. Les Espagnols furent d'abord vaincus près du cap Passaro par l'amiral anglais Byng; mais cet échec ne découragea pas Albéroni. Il fit partir de Cadix, pour les côtes de la Grande-Bretagne, une flotte beaucoup plus nombreuse, avec l'ordre de rétablir le prétendant. Malheureusement cette flotte eut le sort de l'*invincible armada*. Elle fut détruite par les tempêtes, et Philippe V se vit contraint d'accéder lui-même à la *quadruple alliance*.

7. Caractère de l'administration de Walpole. — Walpole, qui était gouverneur de la Grande-Bretagne, se distinguait pendant ce temps par son étonnante habileté dans l'administration des finances. Il épargna à l'Angleterre les plus affreux désastres en consolidant la dette publique par la création d'un fonds d'amortissement, et par plusieurs autres mesures également remarquables. Mais il eut le triste honneur de pratiquer le premier en grand l'art de la corruption, qui est devenu par la suite un moyen si fatal de gouvernement. Il avait acheté en France l'appui du cardinal Dubois, et il avait eu l'adresse de captiver le duc de Bourbon et de l'amener à signer, après la mort du régent, l'*alliance de Hanovre* qui subordonna pendant quelque temps les destinées de la France à celles de l'Angleterre. Il multipliait en même temps les whigs en Angleterre et se formait ainsi une majorité qui lui permettait de faire ce qu'il voulait.

8. Mort de Georges Ier. — Georges Ier mourut sur ces entrefaites le 14 juin 1727 d'une indigestion de melon. Il avait été mauvais père, mauvais mari et roi fort médiocre. L'Angleterre fut pourtant heureuse sous son règne, parce que, s'il ne fit rien par lui-même, il eut du moins le bon esprit de laisser à ses ministres la plus grande liberté d'action. Comme ils étaient intelligents et dévoués au pays, le royaume ne souffrit pas de la médiocrité de son souverain. Georges Ier n'avait eu que deux enfants : Georges II son successeur, et une fille qu'il maria au roi de Prusse et qui fut mère du grand Frédéric.

Questionnaire. — 1. Quels étaient les ancêtres de Georges Ier ? A qui le pouvoir fut-il remis immédiatement après son avénement ? Quel est le parti politique qui se trouva exclu des affaires ? 2. Sur qui Jacques III aurait-il pu compter ? Qui donna le signal de l'insurrection en sa faveur ? Quelles furent les suites de ce mouvement ? 3. Comment l'Irlande était-elle disposée à son égard ? De quelle maniere Georges Ier traita-t-il les catholiques ? Sous quel nom les Irlandais s'unirent-ils pour repousser l'oppression ? 4. Quelle fut la politique de Georges Ier à l'extérieur ? Avec qui fit-il alliance ? Que devint Jacques III ? Quels furent ses enfants ? 5. Pourquoi Georges Ier établit-il la septennalité de la chambre des communes ? 6. Quel projet conçut contre lui Albéroni ? Comment la flotte armée par Philippe V contre l'Angleterre fut-elle détruite ? 7. Quel fut le chef du gouvernement anglais sous Georges Ier ? Quels services Walpole rendit-il à son pays ? Quels étaient ses moyens de corruption ? Près de qui en fit-il usage ? 8. A quelle époque mourut Georges Ier ? Quel jugement peut-on porter sur son règne ? Quels furent ses enfants ?

CHAPITRE II.

GEORGES II (1727-1760).

1. Caractère de Georges II. — Pendant que son père était dans le Hanovre, Georges II avait gouverné la Grande-Bretagne sous le titre de lieutenant général, et s'était concilié l'estime et la bienveillance des Anglais. On se rappelait qu'auparavant il avait déployé sous Malborough beaucoup de bravoure ; on ne parlait que de ses talents, de sa science et de son mérite. Aussi son avénement fut-il salué par des acclamations unanimes. Les douze premières années de son règne furent très-heureuses et très-paisibles. Il avait la plus grande confiance dans son épouse Caroline d'Anspach. C'était une femme affable et spirituelle, qui s'occupait également de politique et de philosophie, et qui dirigeait les affaires de l'Angleterre, tout en correspondant avec Leibnitz et Clarke.

2. Administration de Walpole. — La reine avait une confiance sans bornes dans Walpole, dont la popularité fut portée à son comble par le traité de Vienne qu'il conclut avec l'Empire, la Hollande et l'Espagne. L'Angleterre jouissait alors d'une suprématie incontestée sur toute l'Europe. La France elle-même s'était humblement placée sous sa dépendance. L'*anglomanie* était tellement devenue à la mode parmi nous, que les esprits les plus distingués allaient chercher leurs inspirations au delà de la Manche. Walpole, qui avait le plus contribué à cette

gloire dont jouissait la nation anglaise, aurait voulu maintenir la paix parce qu'il était convaincu que c'était le seul moyen d'ajouter encore à la grandeur et à la prospérité de son pays. Mais ses ennemis ne le laissèrent pas libre de ses actions. Ils travaillèrent l'opinion, échauffèrent les esprits et le contraignirent à se jeter malgré lui dans la guerre de la succession d'Autriche, qui avait pour objet de maintenir le testament de l'empereur Charles VI en faveur de sa fille Marie-Thérèse.

3. Bataille de Fontenoy (1745). — Mais l'Angleterre ne prit une part active dans cette guerre que sous le ministère whig de Henri Pelham qui succéda à Walpole. Georges II se mit à la tête d'une armée et gagna sur le maréchal de Noailles la bataille de Dettingen (1743). Louis XV, désireux de venger cet affront, marcha lui-même à la tête de ses troupes et vint mettre le siége devant Tournai. Le second fils de Georges II, le duc de Cumberland, ayant voulu délivrer cette ville, son armée se trouva en présence de celle des Français près du village de Fontenoy, le 11 mai 1745. La bataille fut très-vive, et le succès restait encore douteux quand l'Irlandais Lally donna le conseil de pointer contre les ennemis quatre pièces de canon, de rompre ainsi leurs colonnes et de se précipiter par cette ouverture à l'intérieur de leur bataillon. Ce fut la maison du roi qui exécuta cette manœuvre. En quelques minutes toute la phalange ennemie fut détruite ; les Anglais laissèrent sur le champ de bataille près de 9,000 morts et de 6,000 mourants.

4. Tentatives de Charles-Edouard (1745-1746). — Cette guerre faillit être funeste à la dynastie régnante. Pendant que les armées anglaises se bat-

taient au delà du Rhin, Charles-Edouard, fils aîné du prétendant, entreprit de reconquérir le trône de ses aïeux. La France lui avait promis une flotte, mais la tempête servit encore une fois la cause des Anglais en écartant nos navires de leurs côtes. Néanmoins Charles-Edouard aborda en Ecosse le 27 juillet 1745, et se mit à la tête des clans révoltés. Edimbourg lui ouvrit ses portes et l'accueillit avec enthousiasme dans ses murs. Il détruisit à Preston un corps de l'armée anglaise, s'empara de toute l'Ecosse et pénétra en Angleterre.

5. Ruine de la dynastie des Stuarts. — Déjà Londres tremblait; Georges II cachait ses trésors et s'apprêtait à faire voile pour la Hollande. Mais les conseillers du prétendant eurent le tort de l'obliger à retourner sur ses pas pour profiter d'un renfort de trois mille hommes que la France venait de lui envoyer. Cette retraite étant prise pour une fuite, rendit le courage aux partisans du roi qui poursuivirent avec ardeur les rebelles et les vainquirent à Culloden (16 avril 1746). Le parti des Stuarts fut à jamais anéanti par cette défaite. Charles-Edouard, après avoir erré pendant cinq mois dans les montagnes et sur les mers de l'Ecosse, aborda enfin le 20 septembre sur les côtes de Bretagne. Il alla ensuite en Italie, où il mourut en 1788. Son frère, Henri-Benoît Stuart, nommé cardinal, mourut en 1807 à Rome, et avec lui s'éteignit la race des Stuarts.

6. Traité d'Aix-la-Chapelle (1748). — Georges II ne fut pas aussi heureux sur le continent. Il avait conclu avec Elisabeth, impératrice de Russie, un traité par lequel cette princesse s'engageait à envoyer dans les Pays-Bas une armée de 50,000 Russes, moyennant une somme de 100,000 livres sterling.

Mais en attendant l'exécution de ce traité, les armées françaises remportèrent les plus brillantes victoires. Le maréchal de Saxe, après la bataille de Fontenoy, prit Bruxelles, Anvers, Mons, Namur, et termina sa campagne par la victoire de Rocoux près de Liége (1746). L'année suivante il vainquit encore les Anglais à Lawfeld, pendant que le comte de Lowendal s'emparait de l'imprenable Berg-op-Zoom, et il alla mettre le siége devant Maëstricht. Tous ces succès amenèrent la paix d'Aix-la-Chapelle qui fut loin de satisfaire l'orgueil de la nation anglaise.

7. Pitt et Fox. — Le gouvernement anglais vit paraître successivement des hommes de génie dont les noms sont restés célèbres dans les luttes parlementaires : ces hommes furent William Pitt (lord Chatam) et Henri Fox (lord Holland). Pitt, qui eut pour antagoniste, dans sa carrière politique, lord Holland, avait été l'auteur de la chute de Walpole, et depuis il avait fait de l'opposition à tous les ministères. Son éloquence était hardie, spirituelle, vive ; ses discours étaient remplis de traits brillants que l'on a comparés à des éclairs. Dans ses attaques il foudroyait ses adversaires par la force et l'ascendant de son génie. Fox, au contraire, avait été le partisan zélé et l'ami de Walpole, et paraissait avoir pris à tâche de défendre tous les ministères. Comme orateur, il n'avait rien de brillant, mais ses discours étaient d'une logique si ferme et si pressante que Pitt seul pouvait y répondre. Les fils de ces deux hommes d'Etat, William Pitt et Charles Fox, continuèrent leur rivalité.

8. Guerre de sept ans (1756). — Pitt étant arrivé au pouvoir, son unique but fut d'abaisser la France. Ce fut pour y parvenir qu'à l'occasion de la guerre

qui s'éleva entre Frédéric le Grand et Marie-Thérèse au sujet de la Silésie, il prit parti pour le roi de Prusse contre l'impératrice d'Autriche que Louis XV appuyait. Cette guerre, si célèbre sous le nom de *guerre de sept ans*, n'était pas encore terminée quand Georges II mourut (1760). Sous le règne de ce prince la dette publique prit un accroissement considérable, mais son règne n'en fut pas moins une des périodes les plus brillantes de l'histoire d'Angleterre. Il laissa la couronne à son petit-fils Georges III.

QUESTIONNAIRE. — 1. Georges II s'était-il fait connaître avant son avénement? Comment fut-il accueilli par la nation? Quel était le caractère de son épouse? 2. Quel fut son premier ministre? A quel degré de gloire s'éleva l'Angleterre sous son règne? Pourquoi Walpole se jeta-t-il dans la guerre de la succession d'Autriche? 3. Quelle victoire remporta Georges II? Où les Anglais furent-ils défaits? 4. Quelles tentatives fit Charles-Edouard? Quels furent ses succès? 5. Qu'est-ce qui l'empêcha de réussir? Comment s'éteignit la famille des Stuarts? 6. Les Anglais furent-ils heureux sur le continent? Quels succès remportèrent les armées françaises? Par quel traité se termina cette guerre? 7. Quels sont les deux hommes d'Etat qui se disputèrent le pouvoir? Faites-nous connaître le génie de Pitt. Quel était le caractère de Fox son adversaire? 8. Quel fut le but de Pitt? Pourquoi entreprit-il la guerre de sept ans? A quel âge mourut Georges II? Quel fut son successeur?

CHAPITRE III.

GEORGES III. DEPUIS LE COMMENCEMENT DE SON RÈGNE JUSQU'A LA PREMIÈRE RÉGENCE DU PRINCE DE GALLES (1760-1769).

1. AVÉNEMENT DE GEORGES III. — Les Anglais accueillirent avec une grande joie Georges III à son

avénement. Il était né parmi eux, et avait été élevé par Jean Stuart, son gouverneur; il n'était donc pas, comme ses prédécesseurs, étranger à la nation. Son avénement ne changea rien toutefois à la marche des affaires. Pitt resta maître du cabinet, et bien que le nouveau roi fût très-pacifique par caractère, il renouvela l'alliance que Georges II avait faite avec le roi de Prusse, et la guerre de sept ans continua à la grande satisfaction du pays. Le duc de Choiseul, premier ministre de Louis XV, ayant formé le *pacte de famille*, d'après lequel les diverses branches de la maison de Bourbon régnant en France, en Espagne et à Naples s'engagèrent à se soutenir mutuellement, Pitt proposa de déclarer la guerre à l'Espagne pour rendre inutile cette alliance. Son sentiment n'ayant pas été adopté, il se retira des affaires.

2. Paix de Paris (1763). — Le *pacte de famille* ne servit qu'à rendre les succès des Anglais plus éclatants en leur offrant l'occasion de s'emparer de Cuba, des Philippines et des autres possessions des Espagnols en Amérique. Toutes ces victoires imposèrent à la France la paix humiliante de Paris. Par ce traité les Français perdirent le Sénégal et le Canada, ne se réservant que le droit de pêcher la morue sur les côtes de Terre-Neuve.

3. Mort de Pitt. — Deux ans après ce traité, Pitt revint aux affaires. Depuis qu'il en était sorti, il avait fait de l'opposition à tous les ministères qui l'avaient remplacé, mais il les avait toujours combattus avec modération. En 1766 Georges III le chargea de constituer un nouveau cabinet. Ses infirmités l'empêchèrent dès lors de prendre une part active dans l'administration. Cependant, quand il s'agissait

de quelque affaire importante, il se faisait transporter dans la chambre et parlait avec une éloquence qui ravissait même ses adversaires. Ce fut en 1778, à propos de l'indépendance des Etats-Unis, qu'il parla pour la dernière fois. Il soutint avec tant de force les intérêts de la souveraineté de l'Angleterre, qu'il tomba évanoui entre les bras de ses amis, quand il voulut répliquer à ses adversaires. On le transporta dans sa maison de campagne de Hayes, où il expira peu après; on lui fit des funérailles publiques.

4. Ministère de coalition. — Cinq ans après la mort de Pitt, lorsqu'il s'agit de discuter les préliminaires de la paix d'Amérique, il s'éleva un violent orage contre les ministres. Quelques-uns d'entre eux donnèrent leur démission. Alors se forma le *ministère de coalition,* où l'on distinguait Fox, fils de lord Holland, North, Cavendish, etc., etc. Fox voulut régler le système administratif de l'Inde. Il présenta aux chambres un bill qui devait retirer au roi toute autorité, en investissant sept commissaires, nommés par le gouvernement, d'une autorité illimitée pour toutes les affaires. Pitt, fils de l'ancien ministre, combattit ce projet avec une éloquence de feu, sans empêcher la chambre des communes de le ratifier; mais le roi le fit rejeter par les lords, et renvoya ses ministres pour appeler Pitt au pouvoir.

5. Ministère de Pitt (1783). — Pitt n'avait que vingt-quatre ans, mais, malgré son jeune âge, il eut la gloire de réformer l'Inde. Il signala ensuite son administration par d'autres grandes mesures. Il fit restituer les biens confisqués en Ecosse depuis la tentative de Charles-Edouard, établit l'amortissement sur des bases fixes, et forma la *triple alliance* entre la Grande-Bretagne, la Hollande et la Prusse. Il

décréta des indemnités à tous les Américains restés fidèles à l'Angleterre dans la guerre de l'indépendance; il fit enfin les premiers pas pour l'abolition de la traite des noirs en 1787.

6. Première régence du prince de Galles (1788). — Peu après cette époque, Georges III fut attaqué d'aliénation mentale. Cet accident répandit le trouble dans sa famille et jeta une sorte de perturbation dans les affaires du gouvernement. Il fallut créer une régence, et après de longues discussions on désigna pour régent le prince de Galles. Mais Georges III ayant recouvré l'usage de ses facultés, il ressaisit le pouvoir le 10 mars 1789. Trois mois après, éclatait en France notre grande révolution.

Questionnaire. — 1. Pourquoi les Anglais accueillirent-ils avec joie Georges III? Son avénement changea-t-il la marche des affaires? Pourquoi Pitt se retira-t-il des affaires? 2. Le *pacte de famille* eut-il quelque influence? Qu'est-ce que les Français perdirent à la paix de Paris? 3. Quelle avait été la conduite de Pitt après sa sortie des affaires? A quelle époque y revint-il? Quand mourut-il? Quelle fut sa mort? 4. Qu'est-ce qu'on a appelé le ministère de coalition? Quel bill présenta Fox? Par qui fut-il repoussé? 5. Qui Georges III choisit-il pour ministre? Quelles furent les grandes mesures adoptées par Pitt? 6. Pourquoi confia-t-on la régence au prince de Galles? A quelle époque Georges III reprit-il le pouvoir?

CHAPITRE IV.

GEORGES III. DEPUIS LA PREMIÈRE RÉGENCE DU PRINCE DE GALLES JUSQU'A LA SECONDE (1789-1810).

1. Effet de la révolution française en Irlande (1790). — Quand la révolution française éclata, l'Irlande en accepta les principes de liberté. Dans l'île entière il y eut un mouvement général d'opposition contre le système d'oppression que l'Angleterre faisait peser sur cette malheureuse contrée. Un comité catholique se forma à Dublin, et un club presbytérien s'établit à Belfast dans le pays d'Antrim. Les présidents de ces deux assemblées s'entendirent ensemble, et formèrent une association nouvelle sous le nom d'*Irlandais-Unis*. De part et d'autre les vues politiques étaient les mêmes : on voulait l'affranchissement de l'Irlande, et on s'unissait de cœur à tout ce qui se faisait en France dans l'intérêt du peuple. Le jour même où la fête de la Fédération française fut célébrée à Paris, il y eut aussi une fête de la Fédération à Dublin (14 juillet 1790). Une garde nationale fut formée, et tous les grands événements politiques de la France imprimèrent leur reflet sur la population irlandaise. Mais quand arrivèrent les excès de 1793, les catholiques irlandais, répudiant notre politique, doutèrent un instant de la légitimité des principes qu'ils avaient auparavant accueillis avec enthousiasme. Le ministère anglais fut assez habile pour profiter de ce moment d'hésitation ; il leur fit quelques con-

cessions sur l'exercice de leurs droits politiques et sur la liberté d'éducation, et le mouvement révolutionnaire se trouva comprimé.

2. Guerre entre l'Angleterre et la Convention (1793-1795). — A la nouvelle de la mort de Louis XVI, Georges III donna l'ordre à son ambassadeur de quitter Paris. La Convention déclara de suite la guerre à la Grande-Bretagne et au stathouder de Hollande. Les flottes combinées de l'Angleterre et de l'Espagne parurent bientôt après dans la Méditerranée, et s'emparèrent de Toulon. Dugommier et Bonaparte, qui n'était encore qu'officier d'artillerie, les obligèrent à se retirer ; mais avant de partir les Anglais mirent le feu aux chantiers, aux magasins et aux vaisseaux tombés en leur pouvoir. Sur terre, un régiment anglais fut massacré par Jourdan à la bataille de Fleurus, et Pitt essaya vainement de venir au secours des Vendéens révoltés. Les sept ou huit cents gentilshommes qu'une escadre anglaise débarqua à Quiberon furent impitoyablement massacrés par le général Hoche.

3. Insurrection de l'Irlande. — Sous le Directoire, la plus grande fermentation se manifesta en Irlande. L'association des Irlandais-Unis organisa secrètement son plan d'insurrection et espéra recevoir du Directoire quinze mille hommes commandés par le général Hoche. Une tempête ayant empêché les Français de débarquer, on n'en donna pas moins le signal de la révolte. Les bataillons irlandais-unis avaient pour étendards des drapeaux verts sur lesquels était représentée une harpe surmontée d'un bonnet de liberté, avec cette devise : *La liberté ou la mort.* Le nouveau gouvernement prit le nom de *Directoire exécutif de la république irlandaise.* Ses

chefs entreprirent une attaque hardie sur Dublin, mais ils échouèrent (1798), et après beaucoup d'autres revers ils furent entièrement vaincus près de Wexford.

4. Ruine de la nationalité irlandaise. — Un mois après cette défaite, le Directoire leur envoya quinze cents hommes commandés par le général Humbert. Ces braves guerriers s'emparèrent de Killala et de plusieurs autres places fortes, et vainquirent les troupes royales à Castlebar. Mais lord Cornwallis les enveloppa ensuite avec une armée de trente mille hommes, et en finit avec l'insurrection par sa victoire de Ballinamuch. A dater de cette époque, c'en fut fait de la nationalité irlandaise. L'ancien parlement irlandais fut aboli, et l'Irlande fut soumise comme l'Ecosse à la même législature que l'Angleterre. On décida qu'elle serait représentée au parlement britannique par trente-deux pairs et par cent membres des communes (1802).

5. Achèvement de la conquête de l'Inde. — Cependant Bonaparte avait résolu de ravir aux Anglais le commerce de l'Asie en assurant à la France l'empire de la Méditerranée et en lui ouvrant une route directe aux Indes. Il fit dans ce but son expédition d'Egypte, mais il échoua complétement. L'amiral Nelson détruisit la flotte française dans la rade d'Aboukir, et Saint-Jean-d'Acre ayant résisté aux armes de l'illustre conquérant, il abandonna son projet et revint en France remplacer le Directoire par le Consulat. Tippoo-Saëb, qui avait compté sur le secours de Bonaparte pour renverser la domination anglaise dans l'Inde, se trouva réduit à ses seules forces. Il fit les actions les plus héroïques, mais il fut enfin obligé de céder à la valeur et à la tactique

des oppresseurs de son pays. Il tomba percé de coups sur les ruines de sa forteresse de Seringapatam, et la domination anglaise fut dès lors affermie à jamais dans l'Inde.

6. Paix d'Amiens (1802). — Bonaparte devenu premier consul remporta la brillante victoire de Marengo et fit une seconde fois la conquête de l'Italie. L'Autriche épouvantée par ces victoires signa la paix à Lunéville, et l'Angleterre n'osa résister seule à la France victorieuse. Déjà le premier consul avait donné l'ordre de réunir une armée à Boulogne pour porter la guerre parmi les insulaires, mais le traité d'Amiens empêcha l'exécution de ce projet. D'après ce traité l'Angleterre s'engagea à rendre à la France et à ses alliés toutes les possessions et colonies qu'elle avait conquises, à l'exception de la Trinité et de Ceylan, et devait aussi remettre l'île de Malte à l'ordre de Jérusalem. L'Europe se trouva alors pacifiée.

7. Bataille de Trafalgar (1805). — Mais cette paix ne fut pas de longue durée. Pitt souleva de nouveau toute l'Europe contre Bonaparte, et les hostilités recommencèrent dès le 22 mai 1803. Les Anglais avaient manqué aux conventions du traité d'Amiens. Napoléon irrité prépara contre eux une expédition formidable. Il avait établi son camp à Boulogne et couvert toutes les côtes de la Manche et de la mer du Nord de son artillerie et de ses légions. Mais, ayant appris qu'une armée d'Autrichiens s'acheminait vers le Rhin par la Bavière, il vola en Allemagne, et par ses victoires d'Ulm et d'Austerlitz il força l'empereur d'Autriche à la paix de Presbourg.

Ce fut pendant ce temps que l'amiral anglais Nel-

son détruisit les flottes combinées de la France et de l'Espagne à Trafalgar, après les avoir battues déjà au cap Finistère.

8. Blocus continental. — Pitt mourut quelque temps après la brillante victoire de Trafalgar (1806). Fox, qui lui succéda aux affaires, entreprit des négociations pour la paix, mais il mourut avant d'avoir rien conclu. Napoléon n'eut plus alors qu'un désir : l'humiliation de l'Angleterre. Par ses victoires, qui amenèrent le traité de Tilsitt, il lui ferma les ports d'Espagne, d'Italie, de Hollande, de Prusse et de Russie. Restait encore le port de Lisbonne. Le général Junot reçut l'ordre d'envahir le Portugal et de prendre possession de ce pays au nom de Bonaparte. Les Anglais désespérés envoyèrent aux Espagnols et aux Portugais des troupes sous la conduite de sir Arthur Wellesley, si connu depuis sous le nom de duc de Wellington. En Portugal, cet illustre capitaine obligea le maréchal Soult à battre en retraite, et remporta en Espagne sur le roi Joseph, frère de l'empereur, la sanglante bataille de Talavéra (1809).

9. Etablissement de la régence (1810). — Ces succès étaient bien médiocres comparativement aux victoires inouïes de Bonaparte, qui se jouait de tous les efforts de la constance britannique. Georges III n'eut pas la force de résister à toutes les appréhensions que les événements lui inspiraient. Des chagrins domestiques étant venus se mêler à toutes les inquiétudes qu'il éprouvait comme souverain, il retomba en démence. Le prince de Galles fut de nouveau proclamé régent comme il l'avait été en 1788, mais cette fois ce fut pour le reste du règne de son père.

Questionnaire. — 1. Quel effet la révolution française produisit-elle en Irlande? A qui les catholiques s'unirent-ils? Suivirent-ils la révolution française dans tous ses excès? Comment leur élan fut-il comprimé? 2. Pourquoi la Convention déclara-t-elle la guerre à l'Angleterre? Quels en furent les principaux événements? 3. En quelle circonstance l'Irlande s'insurgea-t-elle? Reçut-elle des secours du Directoire? Quel fut le titre du nouveau gouvernement? Où les insurgés furent-ils vaincus? 4. Quel fut le sort des troupes françaises envoyées par le Directoire? Comment se termina cette lutte? 5. Quel était le but de l'expédition de Bonaparte en Egypte? Quels succes remporterent les Anglais? Par qui l'indépendance de l'Inde fut-elle défendue? 6. Qu'est-ce qui amena la paix d'Amiens? Citez-en les conditions. 7. Furent-elles observées? Quelle expédition prépara Bonaparte contre l'Angleterre? Pourquoi cette expédition n'eut-elle pas lieu? Où les Anglais remportèrent-ils une grande victoire navale? 8. A quelle époque moururent Pitt et Fox? Que fit Bonaparte après le traité de Tilsitt? Quel fut le but de l'expédition de Junot en Portugal? Quels furent les succès du duc de Wellington en Portugal et en Espagne? 9. Que devint Georges III? Qu'est-ce qui le fit tomber en démence? A qui la régence fut-elle confiée?

CHAPITRE V.

DERNIÈRE PÉRIODE DU RÈGNE DE GEORGES III. RÉGENCE DU PRINCE DE GALLES (1810-1820).

1. Succès de Wellington en Portugal (1810-1812). — Wellington continua ses succès dans la péninsule Ibérique. Masséna avait reçu de Bonaparte l'ordre d'envahir le Portugal avec une armée de quatre-vingt mille hommes; le général anglais fut assez habile pour laisser cette armée s'épuiser d'elle-

même. Le maréchal Soult fut plus heureux, il s'empara de Tarragone; mais pendant ce temps Wellington entra en Espagne, emporta d'assaut Badajoz, défit le général Marmont près de Salamanque, et se rendit maître successivement de cette dernière ville, de Valladolid et de Madrid.

2. Rétablissement de Ferdinand VII (1813). — Il fut merveilleusement secondé par les événements qui se passaient dans les autres parties de l'Europe. La campagne de Moscou avait été le signal des revers de Napoléon; d'abord il y avait perdu sa grande armée, ensuite ce qui était plus encore, le prestige qui s'était attaché à son nom et qui faisait croire qu'il était invincible. Wellington, profitant de ce moment de doute et d'hésitation qui avait saisi jusqu'aux plus zélés partisans de l'empereur, força le roi Joseph et Jourdan à en venir aux mains près de Vittoria et les vainquit. Le résultat de cette victoire fut le rétablissement de Ferdinand VII sur le trône d'Espagne.

3. Bataille de Toulouse (1814). — Napoléon avait racheté sa déroute de Moscou par les victoires de Lutzen et de Bautzen qu'il remporta en mai 1813; mais la défaite de Leipzig, qu'il essuya le 16 octobre, ruina entièrement ses affaires. La France fut envahie par les Autrichiens, les Prussiens, les Bavarois, les Wurtembergeois et les Saxons, et Wellington, poussant devant lui les armées françaises, y pénétra par le Midi. Déjà Napoléon avait abdiqué à Fontainebleau, quand le maréchal Soult gagna sur le général anglais la bataille de Toulouse. Louis XVIII n'en fut pas moins proclamé roi de France, et les alliés se retirèrent. Wellington fut accueilli avec enthousiasme en Angleterre; on lui donna le titre de

duc, et le parlement le gratifia d'une pension de quatre cent mille livres.

4. Bataille de Waterloo. — Mais il fut bientôt obligé de tirer de nouveau l'épée. Le 26 février 1815, Napoléon étant sorti de l'île d'Elbe qui lui avait été cédée après son abdication, toute l'armée s'était déclarée pour lui, et le 20 mars il était rentré aux Tuileries, tandis que Louis XVIII s'était retiré à Gand. L'Europe se ligua de nouveau contre l'empereur. Wellington reparut sur les frontières de Belgique à la tête d'une armée anglaise, et les Prussiens commandés par Blücher s'avancèrent en même temps dans la même direction. Napoléon battit Blücher à Fleurus, mais il fut vaincu par Wellington à Waterloo. Cette bataille fut la dernière que livra l'empereur. Revenu à Paris, il fut obligé de laisser Louis XVIII remonter sur le trône. Il aurait voulu passer aux Etats-Unis, mais n'ayant pu exécuter son dessein, il se livra aux Anglais qui eurent la barbarie de le reléguer à Sainte-Hélène, sur un rocher de l'Atlantique, loin de toute terre habitable. Il y mourut le 5 mai 1821, âgé seulement de cinquante-deux ans.

5. Etat de l'Angleterre sur la fin du règne de Georges III (1816-1820). — Toutes ces guerres avaient épuisé l'Angleterre. Le commerce était en souffrance, le peuple manquait de travail, le gouvernement était aux mains d'un roi imbécile et d'un régent méprisé, l'Irlande était à la veille d'une insurrection. Tous ces maux excitèrent dans le pays un malaise général qui permit à toutes les mauvaises passions de produire leurs doctrines anarchiques. Sous le nom de *philanthropes*, d'*amis de la réforme*, les radicaux s'élevèrent contre toutes les distinctions sociales, et menacèrent de promener partout leur

niveau égalitaire. Ce mouvement fut comprimé par des lois restrictives de la liberté de la presse et de la liberté d'association. Vaincue sur ces divers points, l'opposition demanda une réforme parlementaire. Ce fut sur ces entrefaites qu'arriva la mort de Georges III, le 29 janvier 1820.

Questionnaire. — 1. Quels furent les succès de Wellington en Portugal? Quelles victoires remporta-t-il en Espagne? 2. Comment fut-il secondé par les événements? Où défit-il le roi Joseph? A quelle époque Ferdinand VII fut-il rétabli sur son trône? 3. Quels revers éprouva Napoléon? Par qui la France fut-elle envahie? De quel côté y pénétra Wellington? Où Soult le vainquit-il? Comment fut-il reçu en Angleterre? 4. A quelle occasion reprit-il les armes? Où vainquit-il Napoléon? Quelles furent les conséquences de la bataille de Waterloo? 5. Quel était l'état de l'Angleterre après toutes ces guerres? Que se passa-t-il dans le peuple? Comment le mouvement anarchique fut-il réprimé? Que demanda ensuite l'opposition? A quelle époque mourut Georges III?

CHAPITRE VI.

GEORGES IV ET SES SUCCESSEURS (1820-1837)

1. Avénement de Georges IV. — Après la mort de Georges III, le prince de Galles fut proclamé roi d'Angleterre sous le nom de Georges IV. Il y eut à son avénement des conspirations et des émeutes. Arthur Thistlewood forma l'infâme projet d'attaquer la banque, de mettre à mort les ministres et d'incendier la ville. Mais la police ayant connu à temps cette conspiration, arrêta les conjurés et les fit périr. Ce complot fut suivi de soulèvements très-

sérieux dans diverses parties du royaume et spécialement en Ecosse; ils furent partout réprimés, et la tranquillité fut rétablie.

2. Scandale de la reine. — Cependant un événement imprévu vint bientôt ramener l'agitation. L'épouse de Georges IV, la princesse Caroline, qui depuis longtemps vivait séparée de son mari, voyageant sur le continent, débarqua tout à coup à Londres, et son nom servit de ralliement à cette populace qui voulait à tout prix faire de l'opposition au pouvoir. La question du divorce fut portée devant les tribunaux, et l'autorité royale se trouva ainsi honteusement compromise par les discussions que suscita ce scandaleux procès. Mais la mort de la reine, qui arriva l'année suivante, mit fin à cette odieuse affaire.

3. Etat de l'Irlande. — Le gouvernement britannique, déjà souillé par tant de honte et de corruption, assumait encore sur lui la plus affreuse de toutes les injustices en opprimant l'Irlande. Ce malheureux pays gémissait sous le poids des lois les plus tyranniques, et se trouvait en même temps en proie aux séditions et à la famine. Le parlement proposa de lui venir en aide en accordant aux catholiques quelque liberté, mais le fanatisme du duc d'York, frère de Georges IV, fit rejeter cette mesure par la chambre des pairs. Une *association catholique* se forma. O'Connell, l'un des premiers avocats de l'Irlande, se mit à la tête et résolut de protester au nom du droit contre toutes les injustices dont l'Irlande était victime. Le ministère anglais eut peur de cette association, il la frappa d'illégalité, mais elle se reproduisit sous le nom d'*association de charité*, et demanda la révocation de toutes les incapacités qui pesaient sur les catholiques irlandais. Le

bill présenté par Francis Burdett avait été accepté des communes. Le duc d'York le fit encore rejeter par la chambre des lords. Mais cet inexorable ennemi de la cause catholique mourut peu après son triste succès, au commencement de l'année 1827.

4. Bataille de Navarin (1827). — Les hommes qui étaient au pouvoir s'honorèrent alors par le secours qu'ils accordèrent aux Grecs pour les aider à reconquérir leur indépendance. L'Angleterre s'unit à cet effet avec la France et la Russie, et les flottes combinées de ces trois grandes nations remportèrent, le 20 octobre 1827, la fameuse bataille de Navarin sur le vice-roi d'Egypte. Cette victoire ayant surtout profité à la Russie, l'Angleterre la considéra comme un événement fâcheux, et le ministère fut changé.

5. Emancipation de l'Irlande (1829). — Peel et Wellington se trouvèrent aux affaires. O'Connell résolut alors de pousser vivement la question de l'émancipation des catholiques d'Irlande. Il se présenta aux élections du comté de Clare et fut élu. Il demanda son siége au parlement dans la session suivante, et triompha des résistances sans nombre qu'on lui opposa de toutes parts. Le bill fut adopté le 30 mars 1829. On y avait apporté une foule de restrictions; ainsi les charges de lord chancelier, de garde du grand sceau, de lord lieutenant d'Irlande étaient interdites aux catholiques, et on avait mis plusieurs entraves à l'exercice de leurs emplois. Mais leurs droits étaient reconnus; c'était déjà un progrès immense.

6. Réformes parlementaires (1830). — L'année suivante les radicaux obtinrent la réforme du système électoral. Rien n'était plus juste que leur de-

mande. Comme il s'était opéré de grands changements dans la population depuis que l'on avait arrêté pour la première fois les bases de la représentation, il était juste de réviser cette ancienne loi. Ainsi des villes qui étaient considérables autrefois, n'étant plus que de simples villages, ne pouvaient conserver sans abus leurs anciens droits, et des villages ou des bourgs qui étaient devenus avec le temps des villes importantes ne devaient pas rester privés du droit d'envoyer des députés à la représentation nationale. Cette réforme si juste devait cependant rencontrer encore de graves difficultés.

7. Des successeurs de Georges IV (1830-1837). — A Georges IV, mort le 26 juin 1830, succéda son frère le duc de Clarence, sous le nom de Guillaume IV. Notre révolution de juillet, accueillie avec enthousiasme par le peuple anglais, chassa les tories du pouvoir, et dota, on peut le dire, l'Angleterre de la réforme parlementaire, dont, après bien des débats, bien des refus de la chambre des lords, le bill passa le 4 juin 1832. Guillaume mourut le 20 juin 1837, laissant le trône à la reine Victoria, fille de son frère le duc de Kent; ce règne n'est pas encore du domaine de l'histoire.

Questionnaire. — 1. Que se passa-t-il à l'avénement de Georges IV? Quel complot fut alors formé? Où y eut-il des soulèvements? 2. Quelle était la conduite de son épouse la princesse Caroline? Quel scandale donna-t-elle? Comment se termina cette affaire? 3. En quel état se trouvait l'Irlande? Que fit O'Connell? Par qui et comment fut supprimée l'*association catholique?* Sous quel nom reparut-elle? Quel fut le plus inexorable ennemi des catholiques? 4. Sur qui fut remportée la bataille de Navarin? Quelles en furent les suites? Pourquoi le ministère fut-il changé? 5. Où O'Connell se fit-il élire? A quelle époque passa le bill d'émancipation? Quelles

étaient ses clauses restrictives? 6. En quoi consistait la réforme parlementaire ? Etait-elle juste ? En quelle année mourut Georges IV ? 7. Quel fut son successeur? Combien de temps régna Guillaume IV? A quelle époque obtint-on la réforme parlementaire? Qui règne maintenant en Angleterre?

HISTOIRE

DES

COLONIES ANGLAISES.

CHAPITRE I.

DES COLONIES ANGLAISES DANS L'INDE. PREMIÈRE PÉRIODE. RUINE DES COLONIES FRANÇAISES (1648-1763).

1. Des premières colonies anglaises. — Les Anglais, qui devaient être un jour les maîtres de l'Inde, ne possédèrent, jusqu'au XVIIIe siècle, que des colonies d'une existence très-précaire. Les guerres civiles qui troublèrent la mère-patrie sous Charles Ier, firent entièrement négliger ces possessions lointaines. On avait espéré qu'à la restauration des Stuarts le gouvernement favoriserait la compagnie, qui, depuis 1600, était en possession d'un privilége exclusif pour l'exploitation du commerce des Indes. Mais Charles II avait des dettes, il ne sut que spéculer sur cette entreprise mercantile pour en tirer de l'argent. Au lieu d'accorder sa protection à la compagnie, il vendit un nouveau privilége à une autre société, et cette division établit une concurrence qui ne tarda pas à se changer en guerre civile. La lutte fut d'autant plus vive qu'elle fut alimentée par l'esprit de parti ; les tories protégèrent la plus ancienne des deux compagnies, et les whigs la plus récente. Tous les ennemis des Anglais profitèrent de cette anarshie pour affaiblir leur puissance. Les

Hollandais leur reprirent toutes les îles qu'ils leur avaient enlevées, l'empereur mogol Aureng-Zeb les obligea à lui demander grâce, et les Français dans la guerre de 1668 les ruinèrent en leur enlevant 4,200 bâtiments dont la perte a été évaluée à 675 millions. Heureusement les deux compagnies eurent le bon esprit de s'unir en 1702, sous le titre de *Compagnie unie des négociants anglais faisant le commerce dans les Indes orientales.* Cette union les ranima, et le commerce anglais s'accrut considérablement depuis cette époque. Il consistait surtout dans la fabrication des étoffes de coton qui trouvèrent en Europe un débit immense.

2. Guerre avec la France (1744). — Les succès qu'obtinrent les colonies sous l'habile administration de Dupleix, inspirèrent des craintes aux Anglais et les portèrent à déclarer la guerre à la France. Aussitôt que les hostilités furent commencées, Labourdonnais, gouverneur des îles de France et de Bourbon, s'empressa d'équiper une escadre de six vaisseaux et de marcher à l'ennemi. Au lieu de se joindre à Dupleix, il battit une flottille anglaise dans les parages de Madras, força cette ville à capituler, et lui permit de se racheter moyennant 10,700,000 livres. Dupleix, furieux d'avoir été devancé par son rival, cassa la capitulation, pilla et incendia Madras, suscita mille tracasseries à Labourdonnais, et le contraignit à retourner en France, où, pour prix de sa victoire, on lui préparait un des plus noirs cachots de la Bastille.

3. Courage de Dupleix et son rappel (1754). — Les démêlés des deux gouverneurs avaient laissé aux Anglais le temps de reprendre l'offensive ; ils étaient rentrés dans Madras et avaient même assiégé Pondi-

chéry. Dupleix effaça en quelque sorte ses torts par l'héroïsme de sa résistance. On croyait que l'artillerie anglaise allait ensevelir la ville sous ses fortifications ruinées ; mais le courage et le génie de son gouverneur obligèrent les assiégeants à la retraite après avoir perdu plus de 1,200 hommes. Une fois libre de son action, convaincu que le commerce français ne prospérerait qu'autant qu'il aurait pour base de grandes possessions territoriales, l'intrépide Dupleix se mêla avec activité à toutes les divisions qui agitaient l'Inde, et agrandit chaque jour le territoire de Pondichéry et de Karikal. Comme il ne recevait d'Europe aucun secours, et qu'on ne lui envoyait pour soldats, selon son expression, *que la plus impure et la plus vile canaille qui ne savait que déserter et fuir*, ses nombreuses entreprises devaient promptement consumer ses ressources. La compagnie française se trouva même sous son administration avec un déficit de deux millions ; les actionnaires, qui n'appréciaient les choses qu'en marchands, murmurèrent et demandèrent son rappel. Le gouvernement le leur accorda d'autant plus volontiers, que la cour de Londres, inquiétée par l'influence de cet homme de génie, sollicitait depuis longtemps la même faveur. Dupleix quitta Pondichéry les larmes aux yeux, et s'en revint dans sa patrie mourir indigent et malheureux sous les coups de ses barbares persécuteurs.

4. Administration de Lally (1758-1763). — Dans le Décan vivait un digne lieutenant de Dupleix, le comte de Bussy, qui eût été bien capable de le remplacer à Pondichéry. Mais le cabinet de Versailles fixa son choix sur Lally Tolendal, Irlandais plein de loyauté et d'honneur, mais malheureusement sans prudence ni sans adresse. Il nourrissait une profonde haine

contre les Anglais, et en écrivant à Bussy pour le rappeler auprès de lui, il lui disait : *Toute ma politique est dans ces cinq mots, ils sont sacramentels :* PLUS D'ANGLAIS DANS LA PÉNINSULE. Il ne sut guère prendre les moyens d'arriver à son but. Son humeur capricieuse jeta la discorde au sein même de Pondichéry, et quand il fallut combattre il n'y eut point d'union dans ses attaques. Ayant été obligé de lever le siége de Madras (1759), il s'en prit au conseil et aux membres de l'administration, et indisposa tout le monde par la sévérité de ses réprimandes. Après différents revers, que lui fit éprouver l'insubordination de ses troupes non soldées, il se vit cerné à Pondichéry par les Anglais (1760). Il résista pendant dix mois à la famine et aux ennemis, avec un courage digne d'un meilleur succès, puis il capitula. On l'accusa dans son infortune de la perte des colonies françaises; ses ennemis le poursuivirent avec acharnement, et après l'avoir traîné de tribunaux en tribunaux, de cachots en cachots, ils l'envoyèrent lié et bâillonné à l'échafaud. Son imprudence et ses fautes occasionnèrent la perte de bien des familles, mais la droiture de ses intentions aurait dû faire respecter ses malheurs par la puissance civile. Voltaire a dit avec plus d'esprit que de raison : *Tout le monde avait le droit d'assommer Lally, excepté le bourreau.*

5. RUINE DES COLONIES FRANÇAISES (1761). — C'en fut fait des colonies françaises dans les Indes. L'Angleterre rendit à la France, par le traité de Paris, Pondichéry, Karikal, Chandernagor et tous ses comptoirs dans le Bengale. Mais les fortifications de toutes ces villes étaient détruites, et on défendit si expressément de les relever, qu'à Chandernagor où le gouverneur avait fait creuser un fossé pour l'é-

coulement des eaux, des pionniers anglais furent envoyés de Madras pour le combler. Depuis cette époque la France n'a fait aucun effort pour rétablir sa puissance dans ces contrées.

QUESTIONNAIRE. — 1. Quel fut l'état des colonies anglaises au début de leur existence? Quelle perte fit la compagnie? Par quelle mesure fut-elle sauvée? 2. Pourquoi les Anglais nous déclarèrent-ils la guerre? Quelle fut la conduite de Labourdonnais? Que fit Dupleix? 3. La division de ces deux chefs eut-elle des suites fâcheuses? Dupleix répara-t-il sa faute? Reçut-il d'Europe des secours suffisants? Quelle faute fit la compagnie? Pourquoi Dupleix fut-il rappelé? 4. Quel fut son successeur? Que se proposa Lally? Où fut-il attaqué par les Anglais? Comment se défendit-il? Quel fut son sort? 5. Que resta-t-il aux Français de toutes leurs possessions dans l'Inde? Quelles furent les conditions du traité de Paris?

CHAPITRE II.

DES COLONIES ANGLAISES DANS L'INDE. DEUXIÈME PÉRIODE. ASSERVISSEMENT DES INDIGÈNES (1763-1799).

1. ETAT DE L'INDE APRÈS LA RUINE DES COLONIES FRANÇAISES. — Quand les Anglais eurent détruit les colonies françaises, ils s'attaquèrent aux indigènes et travaillèrent à les asservir. Depuis la mort du célèbre Aureng-Zeb, l'empire du Mogol était en proie à de violentes factions. Chaque gouverneur s'était rendu indépendant ou luttait contre son suzerain, pour obtenir son affranchissement. Les Anglais résolurent de profiter de ces guerres civiles pour réaliser leurs projets d'envahissement.

2. POLITIQUE DES ANGLAIS. — Ils commencèrent par affermir leur domination dans le Bengale. Lord

Clive, qui commandait leurs armées, prit le ton d'un vainqueur avec le nabab de cette province et en fit l'instrument flexible de ses volontés (1763). Il obtint en même temps de Schah-Allum, empereur détrôné du Mogol, la cession authentique du Bengale, en l'abusant par de vaines promesses de rétablissement. Pour mieux tromper les peuples, il ne changea rien à l'administration extérieure des provinces, de sorte qu'un grand nombre crurent dans leur simplicité avoir toujours affaire au vice-roi du Grand-Mogol. Cependant des circonstances particulières modifièrent profondément ce système.

3. Tyrannie des Anglais dans le Bengale. — La compagnie avait espéré que cette acquisition du Bengale produirait des bénéfices immenses. Mais les divisions qui s'élevèrent entre les actionnaires et leurs agents la privèrent de la plus grande partie des produits. Ceux-ci, s'appropriant les revenus territoriaux, pillèrent cette riche contrée, sans aucun respect pour les droits des habitants : jamais pays ne fut soumis à un régime plus violent ni plus despotique. Les Anglais s'emparèrent de tous les pouvoirs et de tous les emplois lucratifs ; leur volonté faisait loi, et le soubab qu'ils avaient conservé n'était qu'un esclave, obligé de consacrer par son assentiment toutes leurs déprédations. Ils établirent leur monopole sur les denrées de première nécessité, affamèrent les indigènes, en laissèrent périr par la famine plus de trois millions, et ne cessèrent, au milieu de tous ces désastres, de vexer par leurs exactions une province que sa richesse avait fait appeler avant leur arrivée le *Paradis des nations*, et qu'ils avaient convertie en un véritable tombeau.

4. Guerre des Anglais contre Haïder-Ali (1774-1784). — Cette domination violente devait nécessairement exciter des révoltes. Le sultan de Mysore, que son génie a fait appeler le *Frédéric de l'Est*, fut le principal ennemi des Anglais. Usurpateur lui-même, d'un caractère impétueux, il avait fait son apprentissage de grand capitaine sous les drapeaux français, et après une brillante campagne sur la côte de Coromandel il s'était emparé de Bengalore (1747) qu'il avait conservée à titre de vassal du rajah de Mysore. Des intrigues de cour l'ayant rendu suspect à son suzerain, pour échapper à une disgrâce, il conçut le hardi projet de se rendre maître de sa personne, de ne lui laisser qu'une autorité purement nominale, et de gouverner réellement sous le nom de premier ministre (1759). Parvenu à son but, il se fit l'allié des Français, et envoya des secours à Lally qui était assiégé dans Pondichéry. Ses succès lui permirent ensuite d'acheter du Grand-Mogol la principauté de Mysore et de Sera, et en quelques années il ajouta à ses possessions les cantons de Bednor, de Canara, de Courga, de Sounda, de Calicut, et prit le titre de roi des douze mille îles (1763). Peu après il se ligua avec le soubab du Décan et attaqua les Anglais. Le soubab fut vaincu complétement; mais Haïder-Ali, après deux ans de combats mêlés de succès et de revers, dicta enfin sous les murs de Madras un traité de paix qui imposait au nabab d'Arcate, protégé des Anglais, un tribut annuel de 1,400,000 livres (3 avril 1769).

5. Derniers efforts de Haïder-Ali. — La guerre recommença beaucoup plus ardente et plus animée cinq ans après. Haïder-Ali s'unit avec le nizam du Décan et les Mahrattes, et jeta la compagnie

anglaise dans la plus grande détresse. Celle-ci sachant que la France lui était opposée, s'empara soudainement de nos établissements de Chandernagor, de Karikal, de Mazulipatam, assiégea Pondichéry (1778), et mit en mouvement tous les ressorts de son astucieuse politique pour détacher Haïder-Ali de ses alliés. Le conquérant, réduit à ses seules forces, n'en désola pas moins le Carnatic, et prit la ville d'Arcate, après avoir battu le colonel Bayley et le général Hector Munro, qui avait voulu porter secours à cette cité (1780). La France l'abandonna pour un temps après ces magnifiques exploits. Mais lorsqu'elle lui eut envoyé une flotte commandée par le bailli de Suffren, il fit expier aux Anglais, dans deux rencontres sanglantes, leurs derniers triomphes, et il eut la joie d'apprendre que son fils Typoo-Saëb avait pareillement remporté un avantage signalé sur le colonel Braitwaith. De nouveaux revers le remplirent de douleur, et il mourut le 2 septembre dans Arcate, laissant à son fils, pour héritage, l'honneur d'un grand nom et les intérêts d'une grande cause à défendre (1782). Typoo-Saëb se montra digne de son père. Malheureusement le traité de Versailles, signé en 1783, le priva de l'appui des Français, et il ne put continuer sa résistance. Bien souvent, depuis cette époque, il implora la France, il lui envoya même des ambassadeurs, mais il s'agissait bien de s'occuper des Indiens au moment où la tourmente révolutionnaire mettait la patrie elle-même en péril. Les Anglais restèrent donc maîtres de ces vastes possessions, et les soumirent librement et sans conteste à un système particulier d'administration qu'ils créèrent pour elles.

6. Organisation de la compagnie (1773-1784).

Jusqu'en 1773 l'organisation intérieure de la compagnie et son administration ne subirent aucun changement. Elle avait pour chefs des directeurs qui résidaient en Angleterre, et des sous directeurs qui se trouvaient les gouverneurs des quatre grandes présidences établies aux Indes. Ceux-ci, quoique soumis aux mêmes chefs, étaient cependant indépendants les uns des autres. Pour donner à la société plus d'unité, au mois d'avril 1773 on publia un règlement qui conférait au gouverneur du Bengale le titre et les fonctions de gouverneur général de toutes les possessions britanniques aux Grandes-Indes ; on plaça à côté de lui un conseil suprême avec des pouvoirs coërcitifs, et il ne put traiter de la paix ou de la guerre avec les Indiens, sans demander préalablement à ce conseil son consentement. On créa en même temps une cour de justice, et il fut décidé que les correspondances civiles et militaires seraient adressées à un ministre secrétaire d'Etat. Warren-Hastings fut le premier gouverneur de l'Inde, et il en exerça les fonctions avec une rare habileté.

7. Bill de Pitt. — La compagnie ayant été obligée d'entretenir des armées permanentes, de défendre ses possessions et d'ajouter tous les jours à ses conquêtes, finit par former, pour ainsi dire, un Etat dans un Etat. Ce fut pour obvier aux inconvénients de cette situation, que le gouvernement anglais voulut la placer sous sa dépendance immédiate. Le projet de règlement que Fox présenta à ce sujet, le 18 novembre 1783, ne plut pas au roi, et fut rejeté par la chambre des pairs. Pitt entra ensuite au ministère, et fit sanctionner un nouveau bill qui, tout en maintenant les directeurs, les soumit au

contrôle d'une commission du gouvernement pour les affaires politiques et civiles. D'après cette organisation, les commissaires seuls décident de la paix ou de la guerre ; la couronne nomme le gouverneur général, et se réserve l'approbation de tous les hauts fonctionnaires.

8. Soumission définive du pays. — Les indigènes se soumirent avec regret au joug des Anglais. Typoo-Saëb espéra les en affranchir quand il apprit que Bonaparte était débarqué avec une armée nombreuse en Egypte. Mais nous avons vu qu'il fut déçu dans ses espérances, et que ses derniers efforts ayant été stériles, l'Inde fut définitivement asservie.

Questionnaire. — 1. Contre qui les Anglais dirigèrent-ils leurs armes après la ruine des colonies françaises ? En quel état se trouvait alors l'empire du Mogol. 2. Quelle fut la politique de lord Clive ? Quels furent ses succès ? 3. Comment les Anglais traitèrent-ils les habitants du Bengale ? Sur quoi s'étendit leur monopole ? 4. Quelle résistance provoquèrent ses exactions ? Quel fut le principal ennemi des Anglais ? Par quels exploits se distingua Haïder-Ali ? 5. Racontez les exploits de cet illustre guerrier. Qui eut-il pour successeur ? 6. Par qui la compagnie des Indes était-elle administrée ? Quels changements fit-on dans son organisation avant 1784 ? 7. Qu'est-ce que Fox proposa ? En quoi consistait le bill de Pitt ? Fut-il adopté ? 8. Quelles espérances conçut Typoo-Saëb ? Comment furent-elles déçues ?

CHAPITRE III.

DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE DES POSSESSIONS ACTUELLES DES ANGLAIS DANS L'INDE (1).

1. Division générale. — Les possessions actuelles des Anglais dans l'Inde peuvent se diviser en deux grandes parties : celles qui sont comprises dans l'Hindoustan et celles que renferme l'Indo-Chine. Les possessions de l'Hindoustan sont de deux sortes : les possessions *immédiates* et les possessions *médiates*.

2. Des possessions immédiates. — Les possessions *immédiates* sont administrées par des agents de la compagnie. Elles sont divisées en quatre présidences qui portent les noms de leurs chefs-lieux. Ce sont : au nord la présidence d'Agra ; à l'ouest celle de Bombay dans l'île de ce nom, non loin du golfe de Cambaie ; au sud, celle de Madras sur la côte de Coromandel, et à l'est celle de Calcutta près des bouches du Gange. Cette dernière ville renferme 1,600,000 habitants, et possède une célèbre académie des sciences ; elle est la capitale de toutes les possessions anglaises. Madras (500,000 h.), Bombay (670,000 h.) et Agra (1,000,000 h.), sont des villes très-fortes et très-commerçantes. Nous citerons encore parmi les villes qui font partie des possessions immédiates de la compagnie des Indes, Bénarès (630,000 h.) sur le Gange, que les Hindous appellent

(1) Voyez dans notre Atlas la carte d'*Asie*.

la ville sainte, parce qu'ils la regardent comme le centre de leur religion; Delhy (300,000 h.) dans la présidence d'Agra, l'ancienne capitale des rois mongols; Patnah (300,000 h.) sur le Gange; Calicut (30,000 h.) sur la côte de Malabar où aborda Vasco de Gama en 1498; Cochin (30,000 h.) sur la même côte, fondée au sud de Calicut, par Albuquerque, en 1503; Séringapatam, une des places fortes les plus considérables des Etats de Haïder-Ali et de Tippoo-Saëb que les Anglais soumirent en 1799; Pounah (100,000 h.) à l'est de Bombay, qui fut la capitale d'un royaume mahratte, etc.

3. Des possessions médiates. — Les possessions *médiates* de la compagnie comprennent les Etats gouvernés par des princes indigènes qui sont ou vassaux, ou tributaires, ou alliés de la compagnie. Elles renferment huit royaumes et trente-deux principautés. Les principales villes de tous ces Etats sont Lucknow (200,000 h.) près de la partie supérieure du Gange; Haïder-Abad (200,000 h.), capitale du Décan; Nagpour (120,000 h.) au nord de cette dernière ville; Maissour (50,000 h.) au nord-est de Calicut, qui fut la capitale de Haïder-Ali; Trivanderam (30,000 h.) au sud et la capitale du royaume de Travancore, un des Etats du Décan méridional. Parmi les dépendances du Décan les Anglais possèdent, depuis 1815, l'île de Ceylan tout entière, dont la ville la plus importante est Colombo (31,000 h.), qui possède un bon port et fait un commerce très-étendu.

4. De l'Indo-Chine anglaise. — L'Indo-Chine anglaise comprend le royaume d'Assam qui occupe la large vallée traversée par le Brahmapouter; la côte qui s'étend le long du golfe de Bengale depuis

l'embouchure du Brahmapouter jusqu'à celle de l'Irawaddy, et où l'on remarque le royaume d'Aracan; la côte qui se trouve au delà de l'embouchure du Salouen où sont le royaume de Martaban et les provinces du Yé et de Tavay; enfin dans la presqu'île de Malacca, la ville de ce nom, l'île de Sincapour qui en est voisine et celle du Prince de Galles ou de Paulo-Pinang, qui est à l'ouest. Les villes principales des possessions anglaises au delà du Gange sont, après Aracan, Martaban, Yé et Tavay dans les provinces du même nom; Djorrat, capitale du royaume d'Assam; Amerst-Town, dans la province de Martaban; Georges-Town, capitale de l'île du prince de Galles; Sincapour dans l'île du même nom, etc., etc.

Questionnaire. — 1. Comment se divisent en général les possessions des Anglais dans l'Inde? Comment se subdivisent celles qu'ils ont dans l'Indo-Chine? 2. Qu'est-ce qu'on appelle possessions immédiates? Quelles sont-elles? Citez les villes les plus importantes. 3. Qu'est-ce qu'on entend par les possessions médiates? Combien renferment-elles de royaumes? Citez-en les villes les plus importantes. 4. Quelles sont les possessions des Anglais dans l'Indo-Chine? Faites-nous-en connaître les villes principales.

CHAPITRE IV.

DES COLONIES ANGLAISES EN AMÉRIQUE.

1. Des premiers établissements des Anglais en Amérique. — La navigation anglaise était dans l'enfance quand les découvertes de Christophe Colomb furent connues en Europe. Cependant Henri VII, qui avait la passion des grandes entreprises, permit à

Jean Cabot, aventurier vénitien, établi à Bristol, de faire flotter le pavillon de Saint-Georges sur les mers du nouveau monde. Cabot découvrit Terre-Neuve, suivit les côtes du Labrador jusqu'à celles de Virginie ; mais le gouvernement anglais ne tira d'abord aucun profit de ces découvertes. Ce ne fut qu'à la fin du XVIe siècle que la marine anglaise prit de vastes accroissements. On se mit en communication avec la Russie par le port d'Archangel, on visita toutes les côtes de l'Afrique, et Drake fit le tour du monde. La nation se prit d'un vif enthousiasme pour les expéditions lointaines, et on tenta de s'établir dans le nord de l'Amérique. Les premières tentatives furent sans succès. Walter Raleigh fut ensuite assez heureux pour conduire quelques hommes dans la Caroline (1584). De retour en Angleterre, les officiers de Raleigh firent des descriptions brillantes du pays qu'ils avaient découvert, et par flatterie pour Elisabeth, leur *reine vierge*, ils lui donnèrent le nom de *Virginie*. Les persécutions religieuses qui s'élevèrent sous les règnes de Jacques Ier et de Charles Ier poussèrent dans ces contrées une foule de presbytériens qui y fondèrent différentes colonies. Les principales furent celles de Massachussets, dont Boston était la capitale, celles de Rhode-Island (1636) et de Maryland (1632). Les Etats de Connecticut et de New-Hampshire se formèrent plus tard du démembrement du Massachussets.

En même temps des comptoirs établis par des particuliers furent fondés dans plusieurs îles des Antilles, à la Barbade et à Saint-Christophe en 1625, à la Barbonde et à Nièves en 1628, à Monserrat et Antigoa en 1632. Tous ces établissements furent assez

languissants jusqu'à ce qu'on y eût transporté la canne à sucre (1641).

2. Accroissement de ces possessions (1648). — A cette époque les possessions anglaises en Amérique commencèrent à prendre de l'importance. Les troubles qui désolèrent alors l'Angleterre provoquèrent de nombreuses migrations qui augmentèrent considérablement les colonies. Les émigrés prirent insensiblement possession de toutes les côtes depuis le Canada jusqu'à la Géorgie. Les Hollandais leur cédèrent, par le traité de Bréda (1669), toute la Nouvelle-Belgique qu'ils partagèrent en deux Etats ou provinces, New-York et New-Jersey. Guillaume Penn ayant avancé au gouvernement des sommes immenses, on s'acquitta envers lui en lui cédant autant de terres en Amérique qu'il en eût fallu pour faire un royaume en Europe. Sur ce territoire, qui prit le nom de Pensylvanie, il ouvrit, en 1681, un asile aux sectaires de tous les cultes, et bâtit une ville qu'il appela ville des frères, *Philadelphie*. Longtemps avant lui, les Baltimore avaient obtenu de Charles II une charte pour se fixer au Maryland (1632), et huit lords avaient pareillement sollicité du même prince un territoire que de son nom ils appelèrent Caroline (1663). Ils demandèrent à Locke une constitution, mais le philosophe ne leur donna qu'une longue théorie irréalisable qu'ils furent obligés d'abolir, après en avoir fait la triste expérience.

3. Leur développement au XVIIIe siècle. — En 1713, le traité d'Utrecht céda à l'Angleterre le commerce exclusif de la baie d'Hudson, la possession absolue de l'île de Terre-Neuve, l'Acadie ou Nouvelle-Ecosse, et lui assura la prépondérance mari-

time. Par le traité de l'*Assiento* qu'elle conclut avec l'Espagne, les marchés de Porto-Bello lui furent ouverts, et elle organisa un vaste système de contrebande qui fut pour elle une source de bénéfices immenses. Une *compagnie* de la mer du Sud fut créée en 1711 pour faire seule le commerce des côtes, à l'ouest dans toute leur étendue, et à l'est depuis l'Orénoque. La culture du café et celle du riz, importées en 1702 de Madagascar dans la Caroline, enrichirent rapidement cette province qui fut divisée en deux parties : la Caroline septentrionale et la Caroline méridionale. Les migrations produites par les persécutions religieuses de l'Europe peuplèrent tellement cette contrée fortunée, qu'on la démembra une seconde fois pour former la Géorgie. C'est la plus moderne des treize Provinces-Unies (1732).

4. Guerre des Anglais contre les Français. — On disputa longtemps sur les limites de l'Acadie ou Nouvelle-Ecosse, que les Français avaient cédée aux Anglais par le traité d'Utrecht. Des commissaires furent nommés à ce sujet par les deux nations (1751). On publia de volumineux mémoires, on en appela au jugement de toute l'Europe, et, après de longues contestations, l'Angleterre, contrairement au droit des gens, captura deux navires français à la hauteur de l'île de Terre-Neuve, sans aucune déclaration de guerre préalable, et enleva avec ses corsaires plus de 300 vaisseaux marchands avec 8,000 matelots. Malgré ces avanies, les Français débutèrent avec bonheur. La guerre était universelle, et ils triomphèrent en même temps en Amérique, en Afrique et dans les Indes.

5. Succès des Anglais. — Mais le ministère anglais étant tombé, l'arrivée de Pitt au pouvoir chan-

gea entièrement la face des affaires. Partout la victoire se déclara pour les Anglais. Ils s'emparèrent en 1758 de l'île du Cap-Breton, de l'île Saint-Jean, qui servaient à approvisionner Québec, et se dédommagèrent d'une défaite que le brave Montcalm leur fit essuyer à l'attaque de Ticonderago, en prenant le fort de Frontenac et le fort Duquesne. Wolf, leur général, les mena ensuite assiéger Québec, où s'était retiré Montcalm lui-même avec ses Français. Québec fut pris; Wolf et Montcalm périrent tous deux au siége de cette ville en vrais héros. Wolf, apprenant que les Anglais étaient victorieux, expira en s'écriant : *Je meurs content*. Et quand on dit à Montcalm, étendu dans sa tente, que sa blessure était mortelle: *Tant mieux*, repartit-il, *je ne verrai pas la prise de Québec* (1758). La perte de cette ville entraîna celle de toutes les colonies françaises. L'Angleterre les rendit au traité de Paris, à l'exception de Canada et de ses dépendances et d'une partie des Antilles. L'Espagne céda encore la Floride à l'Angleterre; mais, pour l'en dédommager, la France lui abandonna la Louisiane (1763). La Grande-Bretagne se voyait donc maîtresse sur toutes les mers. Elle dominait dans l'Inde et dans l'Amérique, mais cette dernière contrée ne tarda pas à se soulever contre elle au profit de son indépendance.

Questionnaire. — 1. A quelle époque se développa la marine anglaise? Quels furent les premiers établissements fondés en Amérique? Quelles îles occupaient-ils dans les Antilles? 2. Quels pays leur cédèrent les Hollandais par le traité de Bréda? Quelle ville fut fondée par Guillaume Penn? D'où vint à la Caroline son nom? 3. Qu'est-ce que l'Angleterre gagna au traité d'Utrecht? De quels droits fut-elle investie par le traité de l'Assiento? Quelle est la plus moderne des Provinces-Unies? Comment fut-elle fondée? A quelle oc-

casion les Français firent-ils la guerre aux Anglais en Amérique? Qui remporta les premiers avantages? 5. Quels furent les succès des Anglais sous le ministère de Pitt? Quelles contrées l'Espagne céda-t-elle à l'Angleterre?

CHAPITRE V.

HISTOIRE DES ÉTATS-UNIS (1765-1789).

1. Guerre des colonies contre leur métropole.—Au milieu du XVIIIe siècle les métropoles s'étaient fait la guerre à l'occasion de leurs colonies. Le traité d'Aix-la-Chapelle pacifia un instant les nations européennes, mais la guerre recommença ensuite avec plus de vigueur. L'Angleterre ayant triomphé sur toutes les mers, vit s'élever contre elle ses colonies d'Amérique au nom de l'indépendance. Les Etats-Unis donnèrent l'exemple de cet affranchissement, qui eut pour résultat de changer la face du nouveau monde.

2. Soulèvement des Anglo-Américains (1765-1775). — Le gouvernement de la plupart des provinces américaines reposait sur des principes démocratiques qui devaient un jour détruire tous les liens qui les rattachaient à leur métropole. L'accroissement progressif de la population fortifia en elle le sentiment national, et les richesses de leur sol les établirent dans une abondance qui leur permit de se passer de la mère-patrie. Elles avaient été constamment assujetties au despotisme le plus sévère, et ces violences furent l'occasion de leurs soulèvements. Le ministère de lord Granville avait établi un impôt sur

le papier (22 mars 1765), en décrétant qu'à l'avenir on n'admettrait plus devant les tribunaux aucun titre qui ne serait pas écrit sur du papier *marqué et vendu* au profit du gouvernement. C'est ce qu'on appela l'*impôt du timbre*. Les divers Etats murmurèrent, et la crainte d'une révolte porta le ministère à retirer sa loi l'année suivante. Mais il connaissait si peu l'esprit des populations américaines, qu'en 1767 il les soumit à un impôt indirect qui portait sur le verre, le papier et le thé. La résistance se renouvela principalement dans le Massachussets, et la ville de Boston devint le foyer de l'insurrection. Il fallut encore supprimer cet impôt, à l'exception de celui du thé qu'on essaya de maintenir. Il était peu considérable, mais le reconnaître, c'eût été accorder au parlement britannique un pouvoir discrétionnaire sur les colonies et consacrer leur asservissement. Les esprits s'enflammèrent, et le ministère anglais s'étant obstiné, les habitants de Boston s'insurgèrent et jetèrent à la mer une cargaison de thé envoyée par la *compagnie des Indes* (1773). Leur port fut fermé, et on retira à tout le Massachussets ses lettres de franchise. Cette mesure provoqua le soulèvement de toutes les provinces qui, dans le congrès général de Philadelphie, approuvèrent la conduite des Bostoniens, et résolurent de suspendre toute relation commerciale avec l'Angleterre (5 sept. 1773). Toutefois il est à remarquer que la requête du congrès n'était dirigée que contre le parlement, et point du tout contre la couronne.

3. Commencement des hostilités (1775). — Il s'agissait pour l'Angleterre d'abandonner ses prétentions ou de se déterminer à la guerre. Lord Chatam proposa au parlement de reconnaître les droits des

colonies; mais sa motion, quoique soutenue avec toutes les ressources de l'éloquence, fut rejetée par les deux chambres. Alors la guerre civile commença. La première rencontre eut lieu à Lexington. Deux cents Anglais restèrent sur le champ de bataille. Les Américains, transportés par ce succès, firent de magnifiques obsèques à ceux de leurs frères qui avaient succombé; et le congrès de Massachussets adressa au peuple une déclaration formelle d'indépendance. Le peuple applaudit, et dans ce moment d'enthousiasme tout le monde courut aux armes, sans excepter même les femmes et les vieillards. On vit une compagnie de vétérans dont le capitaine avait presque cent ans et le tambour quatre-vingt-quatre. Pour diriger ce vaste mouvement, le second congrès général de Philadelphie donna le commandement en chef à Washington (1776).

4. Indépendance des Etats-Unis (1776). — Washington avait révélé ses talents militaires dans la guerre du Canada en 1756, et dans tous les congrès on avait trouvé en lui cette maturité de jugement, ce dévouement et ce courage que la situation réclamait. Son ardeur soutint et enflamma le zèle des guerriers, sa fermeté rétablit la discipline dans les armées qui étaient désunies et désorganisées, et sa profonde connaissance des lieux lui inspira un système d'attaque et de défense qui déconcerta toute la tactique anglaise. On s'était déjà livré plusieurs combats, et les Etats néanmoins n'avaient cessé de protester de leur soumission au roi de la Grande-Bretagne. A la fin la polémique des journaux et les sollicitations pressantes des publicistes les plus renommés vainquirent leur délicatesse et leurs hésitations, et l'indépendance des treize Etats-Unis fut solennellement

proclamée par le congrès général, le 4 juillet 1776. Il ne s'agissait plus que de la faire reconnaître en prenant les armes.

5. Alliance des Etats-Unis avec la France (1778-1781).— De grands obstacles se rencontrèrent. Washington, effrayé de l'inconsistance des milices américaines, notifia plusieurs fois au congrès la nécessité d'une armée permanente. On se mit en mesure d'y pourvoir, mais les enrôlements se firent très-difficilement. Il y avait des provinces royalistes qui repoussaient la déclaration ; d'autres étaient indifférentes ; les hommes de dévouement étaient rares. Ces difficultés désespérantes ne rebutèrent cependant point les Etats. Ils envoyèrent un de leurs agents en France solliciter des secours d'hommes et d'argent, et aussitôt une foule de jeunes gens, pleins d'ardeur et de bonne volonté, se rendirent près de Washington sous la conduite du marquis de Lafayette. Mais il fallait aux Etats l'appui même du gouvernement français, ils lui députèrent donc une ambassade présidée par le vénérable Franklin. Cet habile plénipotentiaire négociait pendant que Washington combattait. La grande victoire des Américains à Saratoga décida la France à se prononcer contre l'Angleterre et à conclure un traité avec l'Union (1778). Les Anglais effrayés donnèrent au chevalier Clinton, avec la dignité de général en chef, le titre de commissaire pour la paix. Dans leur *bill conciliatoire* ils offraient les plus belles concessions. Mais les Etats, soutenus par la France, leur répondirent avec fermeté que s'ils voulaient la paix, il fallait avant tout reconnaître leur indépendance. La guerre continua, et l'alliance de la France la rendit générale. Elle éclata dans les Indes où les Anglais prirent

Pondichéry, dans les Antilles, et en Europe où les flottes françaises et anglaises se livrèrent un combat incertain à la hauteur de l'île d'Ouessant.

6. L'Espagne, qui avait gardé jusqu'à ce moment la neutralité, se décida enfin pour la France (1779). Elle assiégea inutilement Gibraltar, qui fut défendue avec vigueur par le brave Elliot pendant trois années; mais elle s'empara de l'île de Minorque et de la Floride occidentale.

Les Hollandais étaient animés de la plus vive sympathie pour l'alliance américaine; ils voyaient ces hommes courageux combattre, comme autrefois leurs ancêtres, pour la liberté et l'indépendance, et ils étaient portés à les secourir. Cependant l'intérêt luttait encore contre leurs inclinations lorsque l'Angleterre, lassée de toutes leurs tergiversations, leur déclara elle-même la guerre (1780).

7. Triomphe des Américains. — Les Américains, rassurés par ces brillantes alliances, et surtout par la protection des Français, s'étaient endormis dans une inertie qui pouvait leur devenir très-funeste. Washington les réveilla, mais mieux que ses exhortations quelques revers qu'ils éprouvèrent dans la Caroline, les tirèrent de leur assoupissement. Cependant il fallut toute l'habileté de leur chef pour les maintenir sous les drapeaux. Il comprima l'esprit de sédition et de mutinerie qui s'était glissé parmi eux, et les conduisit devant York-Town où il obligea le général anglais, lord Cornwallis, à capituler (1781). L'Angleterre désespérée se décida à reconnaître l'indépendance des Etats-Unis, mais avant la conclusion de la paix les Français essuyèrent un grand échec. Le comte de Grasse, qui les commandait, échoua dans une tentative qu'il fit sur la Jamaïque

et fut fait prisonnier par l'amiral Rodney (12 avril 1782).

8. Traité de Versailles (1783). — L'année suivante la paix fut signée à Versailles entre toutes les puissances. L'Angleterre reconnut l'indépendance des Etats-Unis d'Amérique; la France et l'Espagne recouvrèrent leurs colonies et gardèrent, la première, le Sénégal et les îles de Tabago, Sainte-Lucie, Saint-Pierre et Miquelon; la seconde, Minorque et les Florides. La Hollande céda aux Anglais Négapatnam, ce qui leur assura la suprématie dans les mers de l'Inde.

Questionnaire.— 1. Quelle guerre avaient provoquée les colonies au commencement du XVIIIe siècle? Qu'arriva-t-il à l'Angleterre après son triomphe? Par qui fut donné l'exemple de la révolte? 2. Quels étaient les principes du gouvernement des colonies? Quelles furent les causes de leur mécontentement? Par quelles mesures furent-elles portées à se soulever? 3. Quelles furent les premières hostilités? Qui les dirigea? Où se tint le congrès? 4. Que fit Washington? Où l'indépendance des Etats-Unis fut-elle proclamée? 5. Par qui furent-ils soutenus? Quels sont les Français qui se distinguèrent dans cette guerre? 6. A quelle époque l'Espagne fit-elle alliance avec les Etats-Unis? Qu'est-ce qui engagea les Hollandais à les soutenir? 7. Par quels exploits se distingua Washington? Où remporta-t-il sur les Anglais un succès décisif? 8. A quelles conditions la paix fut-elle signée à Versailles?

CHAPITRE VI.

DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE DES POSSESSIONS ACTUELLES DES ANGLAIS EN AMÉRIQUE (1).

1. Division générale. — On peut diviser en trois parties les possessions actuelles des Anglais en Amérique. La première comprend leurs possessions dans l'Amérique *septentrionale*, la seconde leurs possessions dans l'Amérique *méridionale*, et la troisième leurs possessions dans les *îles*.

2. De leurs possessions dans l'Amérique septentrionale. — Les Anglais possèdent tout le nord de l'Amérique sous le nom de *Nouvelle-Bretagne*. Cette immense contrée peut se diviser en sept parties : le *Labrador*, la *Nouvelle-Ecosse* et le *Nouveau-Brunswick* au nord-est, le *Canada* au centre, la *Nouvelle-Galles* à l'ouest de la baie d'Hudson, la *région des Lacs* à l'ouest de la Nouvelle-Galles et du Canada, enfin la *Nouvelle-Calédonie* à l'ouest de la région des Lacs. Les côtes de la Nouvelle-Calédonie ont reçu les noms de *Nouveau-Cornouailles* et de *Nouvel-Hanovre*.

Le *Labrador* est un pays très-froid, habité par les Esquimaux qui vivent de leur pêche. La *Nouvelle-Ecosse* forme une presqu'île importante au sud du golfe de Saint-Laurent. Elle a pour capitale *Halifax* au sud-est et fait un grand commerce de pelleteries. Le *Nouveau-Brunswick*, situé au nord-ouest de la

(1) Voyez dans notre Atlas la carte physique et politique de l'*Amérique du Nord*.

Nouvelle-Ecosse, a pour capitale *Frédérick-Town*, mais *Saint-Jean* est la ville la plus importante. Le *Canada* au nord des Etats-Unis se divise en deux parties, le *Haut-Canada* à l'ouest et le *Bas-Canada* à l'est. Le premier a pour villes principales : *York* sur le lac Ontario et *Kingston* sur le fleuve Saint-Laurent; le second renferme *Montréal* dans une île formée par ce même fleuve, et *Québec*, capitale de tout le Canada et résidence du gouverneur. La *Nouvelle-Galles* et la *Nouvelle-Calédonie* sont deux régions jusqu'alors fort peu connues. Elles n'ont d'importance que par les pelleteries qu'on en tire.

3. De leurs possessions dans les autres parties du continent. — Les Anglais ne possèdent dans l'Amérique méridionale que la *Guyane* anglaise dont la capitale est *Stabrock*. C'est une position commerciale excellente d'où ils pénètrent dans le bassin de l'Amazone et accaparent le commerce de l'Amérique centrale et du Brésil.

Nous ne devons pas omettre les colonies du golfe de *Honduras* qui sont Balize et le pays des *Mosquitos*. Cette dernière colonie domine l'isthme américicain et méritait déjà le passage qu'on veut y établir.

4. De leurs possessions dans les iles. — Les *îles* que les Anglais possèdent sont, dans l'océan Atlantique, 1° l'île de *Terre-Neuve*, séparée de la Nouvelle-Bretagne par le détroit de Belle-Isle ; elle est remarquable par le banc de sable situé à l'est, et qui porte le nom de banc de Terre-Neuve. C'est là que se fait la pêche de la morue. Au sud-ouest de cette île, ils possèdent encore l'île *Saint-Jean* et l'île du *cap Breton;* 2° les îles *Bermudes*, qui sont à 200 lieues de

la côte orientale des Etats-Unis ; 3° les îles *Lucayes* ou de *Bahama*, où aborda Christophe Colomb, le 12 octobre 1492, quand il fit la découverte du nouveau monde ; 4° la *Jamaïque*, dans les Grandes-Antilles, capitale Kingston ; 5° la plupart des Petites-Antilles dont les plus remarquables sont : la *Barbade*, *Antigoa, Sainte-Lucie,* la *Grenade*, *Tabago* et la *Trinité*. Ils possèdent dans le Grand-Océan l'île de la *Reine-Charlotte* et l'île *Quadra et Vancouver* qui appartient à l'archipel de ce nom.

Questionnaire. — 1. En combien de parties peut-on diviser les possessions actuelles des Anglais en Amérique ? 2. Comment se divise la Nouvelle-Bretagne ? Où sont situées ces diverses contrées ? Quelles en sont les villes principales ? 3. Qu'est-ce que les Anglais possèdent dans l'Amérique méridionale ? Que possèdent-ils dans l'Amérique centrale ? 4. Quelles îles possèdent-ils dans l'océan Atlantique ? Quelles sont celles des Petites-Antilles qui leur appartiennent ? Ont-ils encore quelques autres établissements ?

CHAPITRE VII.

DES COLONIES ANGLAISES DANS LES AUTRES PARTIES DU MONDE

Indépendamment de leurs possessions dans l'Inde et dans l'Amérique, les Anglais possèdent encore des colonies dans les trois autres parties du monde, en Europe, en Afrique et en Océanie.

1. Colonies d'Europe.—Ces colonies sont autant d'étapes échelonnées sur la route des Indes par la Méditerranée, l'isthme de Suez et la mer Rouge. Elles comprennent *Gibraltar* au sud de l'Espagne à

l'entrée de la Méditerranée, l'*île de Malte* qui les rend maîtres de cette mer, et les *îles Ioniennes* qui leur offrent d'avantageuses stations dans la mer Adriatique. L'une d'elles, *Corfou*, domine Trieste qui se trouve à l'extrémité de la grande route commerciale de l'Allemagne. Hambourg, qui est l'extrémité nord de cette même ligne, se trouve dominée par l'île de *Helgoland* qu'ils possèdent dans les embouchures de l'Elbe et du Weser.

Les îles de *Jersey* et de *Guernesey*, situées dans l'océan Atlantique, entre la Normandie et la Bretagne, sont aussi dépendantes de l'Angleterre.

2. Colonies d'Afrique.— Les colonies que l'Angleterre possède en Afrique la rendent maîtresse de la route de l'Europe aux Indes par le cap de Bonne-Espérance. Ses possessions de ce côté sont : Dans le Sénégal, l'île *Sainte-Marie* formée par une des bouches de la Gambie et les comptoirs commerciaux de *Vintem* et de *Pisinda*.

Dans la Guinée, ils possèdent la colonie de *Sierra-Leone* avec les îles qui sont près de la côte, et sont maîtres de quelques places fortes sur la côte d'Or et sur celle des Esclaves. *Freetown*, près la rivière de Sierra-Leone, est la capitale de leurs établissements.

Les îles de *Sainte-Hélène* et de l'*Ascension* sont des relâches obligées sur la route du Cap.

La colonie du *Cap*, que les Anglais possèdent depuis 1815, est elle-même une relâche nécessaire entre l'océan Atlantique et l'océan Indien. Les deux villes les plus remarquables de cette colonie sont le *Cap* (25,000 h.), qui en est la capitale, et *Huitenhagen* à l'est.

3. Colonies de l'Océanie.— Ces colonies sont si-

tuées dans le Grand-Océan et servent d'étapes aux bâtiments qui vont de l'Amérique aux Indes; elles couvrent les approches de la mer des Indes par le sud-est.

Elles comprennent la Nouvelle-Galles du sud, la terre de Van-Diémen et la Nouvelle-Zélande.

Les Anglais ont formé de nombreux établissements dans la Nouvelle-Galles, dont le chef-lieu est *Sidney*. On y remarque encore *Botany-Bay* où s'était établie la première colonie, et qui est un lieu de déportation; *Newcastle* et *Clarence* au nord de Sidney.

La terre de *Van-Diémen* est une station importante pour le commerce et la navigation, située entre le Grand-Océan et la mer des Indes.

La *Nouvelle-Zélande* est un point central du Grand-Océan.

Questionnaire.—1. Quelles sont les colonies que l'Angleterre possède en Europe? Quelle est l'utilité de ces colonies? 2. Que possède-t-elle en Afrique? De quelle utilité commerciale sont les côtes de Sainte-Hélène et de l'Ascension, et la colonie du Cap? 3. Quels sont les établissements des Anglais dans l'Océanie?

DERNIÈRE PARTIE.

Des institutions civiles et religieuses, de l'industrie et du commerce, des sciences et des lettres en Angleterre aux différentes époques de son histoire.

CHAPITRE I.

DU GOUVERNEMENT DES ANGLO-SAXONS.

1. Partage des terres. — Après la conquête de la Grande-Bretagne, les Anglo-Saxons se partagèrent les terres qu'ils avaient conquises. On fit dans chaque royaume autant de portions de terre qu'il y avait de familles et on donna à ces divers lots le nom de *hide*. Ainsi, d'après le vénérable Bède, on en comptait douze cents dans l'île de Wight, neuf mille dans le Sussex et douze mille dans la province de Mercie. Le roi avait la plus grande partie de ces portions; le reste était réparti entre les chefs ses vassaux immédiats. Chaque grand propriétaire agissait comme le roi, c'est-à-dire qu'il conservait la plus grande partie de son domaine et donnait le reste à ses compagnons, à condition qu'ils lui en feraient hommage. Tel fut le fondement du système féodal.

2. Du service militaire. — L'obligation du service militaire était une des charges de la propriété foncière. On devait fournir un soldat par cinq *hides*

de terre. On pouvait à la vérité se racheter du service militaire par une contribution assez légère. Mais cette charge n'était pas la seule qui pesât sur la propriété. Il y avait encore des taxes sur les terres, des péages d'aldermen et d'officiers public, et une grande variété d'impositions de nature diverse. De plus, quand le roi se mettait en voyage et passait par un lieu quelconque, on était tenu de fournir les fourrages, les provisions et les légumes à tous les hommes de sa suite. On devait pourvoir jusqu'à l'entretien de leurs serviteurs, de leurs chevaux, de leurs chiens et de leurs faucons.

3. Etat des personnes. — Au-dessus de tous était placé le roi, qui prenait le nom de *cyning* ou de *king*. Il était juge suprême et recevait les appels de toutes les cours de justice. La plus grande partie des amendes était versée dans son trésor; il pouvait commuer la peine de mort, et il avait coutume de délivrer un prisonnier dans chaque bourg et dans chaque juridiction où il passait. Sa femme portait le nom de *queen* ou reine.

Après le roi et sa famille venaient les *ealdorman* ou comtes. Ils prenaient quelquefois le titre de *vice-rois*, et les districts qu'ils gouvernaient recevaient le nom de *shire* ou *province*. C'étaient d'abord de setits cantons, mais ces cantons s'agrandirent jusqu'à devenir d'importants comtés.

Les *thanes* formaient un ordre nombreux et distingué qui ressemblait assez à ce que nous avons appelé parmi nous des *vassaux*. Ainsi il y avait parmi les thanes différents degrés : on distinguait les thanes du roi, les thanes des ealdorman et les thanes des prélats. Les thanes royaux ne reconnaissaient pas d'autre chef que le roi, et leur domaine

était quatre fois plus étendu que celui des autres.

Les *baillis* étaient des officiers que le roi et les principaux seigneurs plaçaient dans leurs domaines respectifs. Ils percevaient les taxes, requéraient les cautions, recevaient les rentes, faisaient appréhender au corps les malfaiteurs et représentaient leur seigneur en plusieurs occasions.

Les *ceorls* formaient la plus basse classe du peuple. Cette classe était composée d'artisans ou de laboureurs. Quelques-uns d'entre eux possédaient des terres franches, mais en moins grande quantité que les thanes.

Le reste de la population ne comprenait que les esclaves.

4. Ordre judiciaire. — Les seigneurs avaient le droit de prendre connaissance de tous les délits commis dans leur juridiction. Ces jugements se tenaient dans le vestibule du château seigneurial; c'est ce qui les fit appeler *hall-motes*. La cour du hundred, grande division du comté, nommée *hundred-mote*, était supérieure au hall-mote. Tous les mois on tenait séance sous la présidence de l'ealdorman ou du bailli. On ne jugeait pas seulement des délits dans ces réunions, mais on y réglait encore les transactions particulières, et on suppléait ainsi aux notions de lecture et d'écriture que les savants seuls possédaient.

Le *shire-mote* ou cour du comté avait des attributions plus élevées et une juridiction plus étendue. Il s'assemblait deux fois par an, au commencement de mai et d'octobre. Tous les grands propriétaires devaient y assister en personne ou se faire repré-

senter par leur intendant. On y discutait toutes les questions d'intérêt général.

Mais le grand conseil de la nation était le *witena-gemot* que le roi convoquait régulièrement aux fêtes de Noël, de Pâques et de la Pentecôte. Les principaux membres de cette grande assemblée étaient les thanes qui relevaient immédiatement de la couronne. Tous les actes législatifs émanés du roi devaient être sanctionnés par le *witena-gemot*, sans quoi il eût été impossible de les faire exécuter. Comme la couronne était élective, c'était au witena-gemot à choisir un nouveau souverain lorsque le trône venait à vaquer.

5. De la compensation légale. — Le meurtre et le vol étaient les deux grands crimes qui souillaient cette société barbare. Le meurtre était puni par une amende qui variait selon la qualité de la personne qu'on avait mise à mort. Ainsi le *were* d'un thane du roi était de deux cents schellings, celui d'un ealdorman, quatre cents, celui d'un etheling, six cents, et celui d'un roi, douze cents.

Le vol était organisé de différentes manières. Une association de sept individus était appelée par la loi *theofas;* on appelait *hlothe* toute bande qui s'élevait depuis sept individus jusqu'à trente-six; et on donnait le nom d'*army* (armée) aux bandes plus nombreuses. La peine variait suivant que le brigand appartenait à l'une ou à l'autre de ces associations.

Mais l'augmentation de la peine était surtout sensible quand il s'agissait de récidive. Ainsi la première fois, le coupable était condamné à rendre trois fois la valeur de l'objet qu'il avait volé; pour la seconde, il devait payer son *were* ou être banni.

Pour la troisième il devait être mis à mort, sans aucun espoir de pardon.

La sévérité de ces lois prouve que la société avait peine à se défendre. On avait recours aux moyens les plus violents, et encore ne suffisaient-ils pas.

Questionnaire. — 1. Que firent les Anglo-Saxons après la conquête de la Grande-Bretagne? Comment les terres furent-elles distribuées? Que firent les grands propriétaires? 2. Quelles charges pesaient sur la propriété foncière? Le service militaire était-il obligatoire pour les propriétaires? Pouvaient-ils s'en exempter à prix d'argent? 3. Quel était l'état des personnes? Qu'était le roi? — l'ealdorman? — les thanes? — les baillis? — les ceorls? Comment était composé le reste de la population? 4. Quelles étaient les différentes cours de justice? Quelles étaient les attributions du hall-mote? — hundred-mote? — shire-mote? Comment se nommait le grand conseil de la nation? Que faisait-il? 5. Quels étaient les crimes qui souillaient cette société barbare? Comment punissait-on le meurtre? Quelles étaient les différentes espèces de brigands? Le vol était-il puni très-sévèrement? Pourquoi le punissait-on ainsi?

CHAPITRE II.

DE LA CONSTITUTION ANGLO-NORMANDE.

1. Système féodal. — Guillaume le Conquérant écrasa les Saxons sous le joug le plus dur pour prévenir toutes leurs révoltes. Il distribua l'Angleterre en soixante mille deux cent quinze fiefs simples, relevant tous de la couronne. Les possesseurs devaient au premier signal se rendre en armes auprès de lui, sous peine de voir leurs biens confisqués. Il soumit non-seulement les peuples, mais encore les

seigneurs, à toutes les rigueurs du système féodal. Il leur avait interdit aux uns comme aux autres le droit de chasse, et se l'était réservé exclusivement dans toute l'Angleterre; et même des peines très-sévères furent portées contre ceux qui oseraient transgresser cette loi.

Il s'attribua le droit d'imposer des taxes et se réserva en entier le pouvoir exécutif. Mais il alla bien plus loin encore, il s'arrogea le pouvoir judiciel le plus étendu, par l'établissement du tribunal qu'on appela *cour du roi*. Ce tribunal redoutable recevait les appels de toutes les cours des barons, jugeait en dernier ressort des biens, de l'honneur et de la vie des barons eux-mêmes, et, n'étant composé que des grands officiers de la couronne, amovibles à la volonté du roi, et ayant le roi lui-même pour président, tenait sous sa dépendance le premier seigneur du royaume comme le dernier des sujets.

2. Tyrannie du pouvoir. — L'autorité royale était tyrannique. Le roi pouvait au gré de sa volonté changer les lois, imposer des corvées et des tailles, rendre la justice, faire la paix ou la guerre. Guillaume et ses successeurs abusèrent étrangement de leurs avantages. Ils écrasèrent sans pitié la race conquise, et les Saxons, dans leur misère, ne cessèrent de réclamer le gouvernement et les lois de leurs anciens chefs. Cette opposition, sourde d'abord, se grossit insensiblement de l'accession des Normands mécontents qui avaient à souffrir eux-mêmes de ce brutal despotisme. Il fallut bien alors faire des concessions. Sous Henri Ier et sous Henri II la royauté se dépouilla de quelques-unes de ses prérogatives; mais le peuple ne put se ré-

jouir d'un vrai succès que lorsqu'il obtint la *Grande Charte* sous Jean sans Terre.

3. De la Grande Charte. — Ce monument fut l'œuvre d'Etienne Langton, archevêque de Cantorbéry, et de Guillaume, comte de Pembroke, qui étaient à cette époque l'un et l'autre la gloire de l'Eglise et de l'Etat. Elle abolit tous les priviléges que les rois s'étaient accordés pour la satisfaction de leurs plaisirs, comme le droit exclusif de la chasse, et délivra les seigneurs et les vassaux des servitudes abjectes qui pesaient sur eux. Elle établit l'unité de poids et de mesure dans toute l'Angleterre, mit les marchands à l'abri des impositions arbitraires, leur accorda d'entrer et de sortir librement du royaume, et protégea le serf et le *villain*, en défendant de le priver par amende de ses instruments de labour. Elle assura la liberté individuelle en décrétant qu'à l'avenir nul homme libre ne serait arrêté, ni emprisonné, ni privé de sa propriété, de ses libertés, ou de ses droits, qu'en vertu du jugement légal de ses pairs et de la loi du pays.

4. Etat du royaume sous Henri III. — La Grande Charte avait déclaré qu'on ne pourrait plus lever ni aides, ni escuyages sans le consentement du parlement. Les Chartes de Henri III ne rappellent pas cette défense; néanmoins rien ne prouve qu'aucun impôt de ce genre ait été levé arbitrairement pendant son règne. Comme il ne lui était pas possible avec ses seules ressources de suffire aux dépenses qu'il était obligé de faire, il était forcé de demander des subsides. Le parlement commença alors à user de son droit de remontrance, et la royauté cessa d'être absolue. C'est là le grand progrès que nous avons à constater depuis Guillaume le Conquérant. La li-

berté était née, une nouvelle ère commença pour l'Angleterre, et c'est pour ce motif que nous cesserons d'appeler le gouvernement des temps suivants le gouvernement anglo-normand, pour lui donner le nom de gouvernement anglais.

Questionnaire. — 1. Comment Guillaume le Conquérant divisa-t-il l'Angleterre? Quel fut le caractère de son gouvernement? Quelle était l'autorité qu'il s'était arrogée? De quelle manière exerça-t-il le pouvoir judiciel? 2. Quelle opposition rencontra la tyrannie royale? De quelle façon se manifesta cette position? 3. Quels furent les auteurs de la Grande Charte? Comment était-elle conçue? Quels droits accorda-t-elle au peuple et aux seigneurs? 4. Quelle puissance eut le parlement sous Henri III? Quel est le fait saillant de la constitution anglaise à cette époque?

CHAPITRE III.

DU GOUVERNEMENT ANGLAIS.

1. De la législation. — Edouard Ier était fortement convaincu qu'il n'y avait pas d'autre moyen pour assurer la tranquillité du royaume que d'y faire régner une exacte justice. Il s'appliqua donc à l'étude de la jurisprudence et il y fit de si grands progrès, qu'en peu de temps la législation anglaise s'éleva entre ses mains à un degré de perfection vraiment remarquable. Il mérita pour ce motif d'être appelé le Justinien de l'Angleterre.

2. Confirmation des Chartes. — Un de ses actes mémorables fut le statut intitulé *Confirmation des Chartes*. Ce statut confirma d'une manière expresse la Grande Charte et les édits de liberté obtenus

jusqu'alors. Il ordonne en outre de les envoyer à tous les shérifs, juges ambulants et autres magistrats pour les publier dans toute l'étendue du royaume, d'en conserver copie dans les églises cathédrales pour les lire publiquement deux fois par an. Indépendamment de cette promulgation authentique, accordée à la Grande Charte, le *Statut de confirmation* renfermait de la part du roi l'engagement de ne prélever aucune espèce d'aides, tâches ou prises, qu'avec le consentement et dans l'intérêt de la nation. La Grande Charte avait garanti la liberté personnelle, le statut de confirmation garantit la liberté des propriétés privées.

3. Du gouvernement représentatif. — Ce qui rend ce règne encore plus mémorable c'est qu'il ajouta à la chambre des lords spirituels et temporels, c'est-à-dire des évêques et des barons, la représentation de la nation entière composée des députés des comtés, des villes et des bourgs.

Les villes et les bourgs ayant alors obtenu, par l'industrie et le commerce, une plus grande aisance matérielle, il fallut pour ce motif-là leur accorder une certaine influence politique. Leurs députés formèrent avec ceux des comtés la chambre des communes. Ces deux chambres furent toujours distinctes dans le sens que les députés des deux ordres ne votèrent jamais ensemble. Mais de fait elles ne furent cependant séparées que sous Edouard III, et elles ne tinrent plus leurs séances dans la même salle.

Ce fut pendant le règne de ce prince que le droit constitutionnel de l'Angleterre admit en principe que le pouvoir législatif appartenait conjointement et exclusivement au roi et aux deux chambres du parlement.

Les communes recherchèrent et punirent les abus du gouvernement en obligeant les premiers ministres à rendre compte de leur administration et en condamnant ceux qui étaient trouvés coupables de concussion.

4. Lutte des parlements contre l'autorité royale. — Alors commença entre la royauté et les parlements une lutte qui dura jusqu'à la guerre des deux Roses. Un auteur anglais retrace ainsi les progrès du parlement pendant cette période. Ils consistèrent : 1° à maintenir son droit exclusif de voter les impôts ; 2° à spécialiser et à restreindre les dépenses de l'Etat ; 3° à faire dépendre le vote des subsides du redressement des griefs ; 4° à garantir le peuple des ordonnances illégales et des altérations des statuts ; 5° à surveiller l'administration publique ; 6° à punir les mauvais ministres ; 7° enfin à établir ses immunités et priviléges particuliers.

L'opposition du parlement avait toujours été dirigée dans l'intérêt de la nation, et elle ne pouvait manquer de profiter à son autorité. Cependant la guerre des deux Roses fit pencher la balance du côté de la royauté, parce que toute la noblesse périt au milieu de ces luttes affreuses.

Le pouvoir de Henri VII et de Henri VIII était absolu. Ce dernier prince, en servant la réforme, posa, sans s'en douter, les principes qui devaient renverser ses descendants. Mais avant de décrire les changements politiques qui furent la conséquence de ses erreurs, nous ferons connaître les modifications que subit alors la religion en Angleterre.

Questionnaire. — 1. Quelles étaient les pensées d'Edouard Ier sur l'administration de la justice ? Que fit-il en sa faveur ? Quel surnom mérita-t-il ? 2. Quel fut le plus mémo-

rable de ses actes législatifs ? Que renfermait ce statut ? Quels droits concédait-il ? 3. En quel temps les députés des villes et des bourgs furent-ils admis au parlement ? Les deux chambres furent-elles toujours distinctes ? Quel est le principe du droit constitutionnel qui fut reconnu sous Edouard III ? 4. Quelle fut l'attitude du parlement envers la royauté ? Quels progrès fit-il avant la guerre des deux Roses ? Quels effets produisit cette guerre ?

CHAPITRE IV.

DE L'ÉGLISE ANGLICANE.

1. Doctrines de l'Eglise anglicane. — En se séparant de l'Eglise romaine, l'Eglise anglicane fut seulement schismatique sous Henri VIII. A part la primauté du pape, elle avait conservé tous les points qui sont de foi catholique. Sous Edouard VI, le protestantisme envahit toute l'Angleterre. Marie rétablit le catholicisme; mais Elisabeth détruisit ce qu'avait fait Marie, et c'est sous cette princesse que l'on mit le dernier sceau à la réformation en Angleterre. Ce qu'on nomme aujourd'hui l'Eglise anglicane a pour doctrine les articles renfermés dans un formulaire qui fut alors rédigé et qui contient 39 articles. Nous ne pouvons pas rapporter cette profession de foi dans toute son étendue, nous dirons seulement en quoi elle s'accorde et en quoi elle diffère avec l'Eglise catholique.

2. Des points sur lesquels l'Eglise anglicane s'accorde avec l'Eglise catholique. — Toutes deux enseignent qu'il n'y a qu'un Dieu, que dans l'unité de Dieu se trouvent trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit; que le Fils s'est incarné, qu'il

est mort pour racheter l'homme du péché originel et des péchés actuels, et qu'on ne peut être sauvé qu'en son nom.

Elles admettent également le symbole des apôtres, celui de Nicée et celui qui porte le nom de saint Athanase.

Elles révèrent l'une et l'autre les saintes Ecritures comme la parole de Dieu, mais il y a plusieurs livres de la Bible que les anglicans regardent comme apocryphes.

Toutes deux reconnaissent que l'Eglise a le droit de déterminer les rites et les cérémonies et de rendre des décrets en matière de foi. Mais les anglicans mettent diverses restrictions à ce dernier pouvoir. Ainsi ils prétendent que l'Eglise ne peut décider que ce qui est contenu dans les saintes Ecritures; qu'elle ne peut s'assembler en concile général que du consentement des princes, que ses décrets ne sont pas infaillibles et qu'elle a réellement erré.

Toutes deux demandent également de la vocation et une mission dans leurs ministres, et confient le gouvernement de l'Eglise aux évêques comme à l'ordre le plus élevé de la hiérarchie. Mais les anglicans ne veulent pas reconnaître dans le pape l'évêque des évêques, le chef de toute la chrétienté.

Toutes deux enseignent également que la grâce ne peut s'acquérir ni se mériter par aucun effort naturel, et qu'elle ne nous est accordée qu'au nom des mérites du Christ. Toutes deux enseignent ainsi que les sacrements sont des signes efficaces de grâces, par lesquels Dieu opère visiblement en nous. Mais au lieu de sept sacrements l'Eglise anglicane n'en reconnaît que deux, le baptême et l'eucharistie.

3. Des points sur lesquels les deux Eglises

SONT EN DÉSACCORD. — Les points les plus importants sur lesquels les deux Eglises sont en désaccord, regardent l'eucharistie. Les anglicans enseignent, contrairement à la doctrine catholique, qu'on ne peut prouver la transsubstantiation par l'Ecriture; que le corps de Jésus-Christ est donné, pris et consommé d'une manière purement spirituelle et céleste, et qu'il faut administrer aux laïques la communion sous les deux espèces. Ils déclarent que la messe est une invention et un blasphème, par la raison qu'on ne peut offrir d'autre sacrifice pour le péché que celui qui fut offert sur la croix.

Dans leur profession de foi ils condamnent en termes généraux les doctrines du purgatoire, des indulgences, de la vénération et adoration des reliques et images et l'invocation des saints.

Telle est en résumé la croyance des anglicans.

QUESTIONNAIRE. — 1. A quelle époque l'Eglise anglicane formula-t-elle sa doctrine? Comment est conçue sa profession de foi? 2. Sur quels points l'Eglise anglicane est-elle d'accord avec l'Eglise catholique? Quelles restrictions met-elle à la doctrine catholique sur les saintes Ecritures, l'Eglise, la hiérarchie ecclésiastique? Combien les anglicans reconnaissent-ils de sacrements? 3. Sur quels points les deux Eglises sont-elles en désaccord? Qu'est-ce que les anglicans rejettent de nos dogmes?

CHAPITRE V.

DE LA CONSTITUTION DE 1688.

1. CONSÉQUENCES POLITIQUES DE LA RÉFORME. — Les mêmes doctrines qui avaient ébranlé la foi établie tournèrent contre la royauté qui les avait accré-

ditées et soutenues. Après avoir voulu discuter sur les droits de l'Eglise romaine on s'attaqua aux prérogatives de la couronne, et on assista tout à coup à une des plus grandes révolutions qui aient rempli les temps modernes. Charles Ier en fut victime, et Cromwell se trouva porté au souverain pouvoir par le génie révolutionnaire. Les Stuarts furent rappelés après la mort de l'illustre protecteur, mais les fautes de Jacques II perdirent sans retour cette malheureuse dynastie, dont la chute fut pour l'Angleterre le commencement d'une ère nouvelle. Une constitution fut donnée ou plutôt acceptée par le prince d'Orange, et depuis ce moment le pays se trouva soumis au système représentatif. C'est ce système que nous allons ici examiner avec quelques détails.

2. De la puissance législative. — La base de la constitution anglaise, c'est que le parlement seul a la puissance législative, c'est-à-dire le pouvoir d'établir les lois, de les abroger, de les changer, de les expliquer.

Les parties constituantes du parlement sont : la chambre des communes, la chambre des seigneurs et le roi.

La chambre des communes est composée des députés des différents comtés, des villes et des universités. Chaque comté envoie deux députés ; Londres en nomme huit et les autres villes un ou deux. Les universités d'Oxford et de Cambridge en élisent chacune deux.

Pour être éligible il faut avoir un fonds de terre de 600 livres sterling de revenu, si l'on représente un comté, et 300 livres sterling si l'on représente une ville.

Pour être électeur il faut posséder un fonds libre de 40 shillings de revenu.

La chambre des seigneurs et des lords est composée des lords spirituels, qui sont les archevêques de Cantorbéry et d'York et les vingt-quatre évêques; des lords temporels, qu'ils s'appellent duc, comte, baron, ou qu'ils portent un autre titre.

Le roi a seul le droit de convoquer le parlement, et il n'appartient non plus qu'à lui de le dissoudre et de le proroger. Quand il y a *dissolution*, le parlement cesse absolument d'exister, il faut nommer de nouveaux députés. S'il y a seulement *prorogation*, la chambre est ajournée à un terme que le roi indique lui-même.

Le roi se rend en personne au sein du parlement, le jour de sa convocation, et ouvre la session par un discours dans lequel il expose l'état du pays et les affaires sur lesquelles on aura à délibérer.

Une loi peut être indifféremment soumise d'abord à la chambre des communes ou à celle des lords. Il n'y a d'exception que pour les subsides qui doivent toujours être préalablement débattus au sein des communes.

3. Du pouvoir exécutif. — Le roi, en sa qualité de magistrat suprême, est la source et le principe de tout le pouvoir judiciaire. Il est le chef de tous les tribunaux, c'est en son nom que la justice s'exerce, et les juges sont considérés comme ses représentants. Il a le droit de commuer les sentences ou de gracier le coupable.

Il est aussi la source de tous les titres et de toutes les dignités dans son royaume. C'est lui qui crée les pairs et qui confère les différentes charges, soit dans les tribunaux, soit ailleurs.

Il est le surintendant du commerce; il fixe les poids et mesures, il a seul le droit de battre monnaie, de donner cours à une monnaie étrangère.

Il est le chef de l'Eglise et nomme en cette qualité aux archevêchés et aux évêchés, et convoque les assemblées du clergé.

Il est le généralissime des forces de terre et de mer, et a seul le pouvoir de lever des troupes, d'équiper des flottes, de bâtir des forteresses, et il nomme à tous les postes.

Il traite au nom de la nation avec les nations étrangères; il envoie et reçoit les ambassadeurs, contracte les alliances, fait la guerre ou la paix.

Enfin sa personne est inviolable et sacrée.

4. Limitation de l'autorité royale. — L'autorité royale est cependant beaucoup moins grande qu'elle ne le paraît, parce qu'elle est limitée sous tous les rapports.

Le roi peut, à la vérité, faire la paix et la guerre; mais il ne peut agir sans le consentement du parlement, parce qu'il appartient au parlement de lui accorder ou de lui refuser les subsides nécessaires.

Il a droit de proroger ou de dissoudre, de convoquer ou de ne pas convoquer le parlement, mais ce droit ne peut s'étendre que jusqu'à une certaine époque. Cette époque passée, il doit réunir les deux chambres.

Il est le chef de l'Eglise, mais il ne peut rien changer à la religion établie, et il lui est défendu de demander jamais compte de la foi des particuliers.

Il est le chef des tribunaux, mais il ne peut rien changer aux lois, et il lui est même impossible d'influer sur la décision d'aucune affaire particulière.

Il a le droit de battre monnaie, mais il ne peut en altérer le titre.

Il ne peut être attaqué, mais ses ministres sont responsables. En cas de concussion ou d'abus d'autorité ils sont cités devant la chambre des lords, et le roi ne peut arrêter les poursuites, ni détourner la condamnation.

La couronne est héréditaire, en ligne féminine aussi bien qu'en ligne masculine.

Questionnaire. — 1. Quelles furent les conséquences politiques de la réforme? A quelle époque et en quelles circonstances ces conséquences éclatèrent-elles spécialement? 2. En qui réside en Angleterre la puissance législative? Quelles sont les parties constituantes du parlement? Comment la chambre des communes est-elle composée? Quelles sont les conditions requises pour être électeur ou éligible? Comment est composée la chambre des pairs? Quelle est l'autorité du roi sur le parlement? 3. En qui est placé le pouvoir exécutif? Quelles sont les prérogatives de la couronne? Enumérez-les. 4. L'autorité royale est-elle limitée? Indiquez les différentes limitations qu'on a mises à cette puissance. La couronne est-elle héréditaire? Appartient-elle seulement aux enfants mâles?

CHAPITRE VI.

DU GOUVERNEMENT, DES PRODUCTIONS, DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE EN ANGLETERRE.

1. Gouvernement.—Le gouvernement du royaume-uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande est constitutionnel. La couronne est héréditaire, même pour les femmes. Il y a deux chambres, la chambre des lords et la chambre des communes. La chambre des communes est élective. Elle est aujourd'hui compo-

sée de 654 membres. 496 sont élus par l'Angleterre et le pays de Galles, 53 par l'Ecosse et 105 par l'Irlande. Les principaux fonctionnaires civils chargés de l'administration des comtés sont : le *shériff*, qui est choisi tous les ans par le souverain, et dont les fonctions consistent à maintenir et à rétablir la paix; le *custos rotulorum*, qui est chargé de la garde des archives du tribunal de paix; le *greffier de la paix*, qui doit toujours être présent aux audiences de ce tribunal; le *coroner* ou substitut du shériff, les *juges de paix*, qui maintiennent la paix dans leurs districts; enfin les *constables*, qui sont investis de pouvoirs très-étendus pour arrêter et emprisonner les prévenus, pour forcer les portes des maisons, etc. Quant à l'organisation judiciaire de l'Angleterre, elle est si compliquée et diffère tellement de celle des autres pays de l'Europe qu'il est d'une extrême difficulté d'en donner une juste idée. Les lois anglaises sont applicables à toutes les provinces qui ont des représentants au parlement. Les autres possessions de la monarchie en Amérique, en Afrique ou dans les Indes sont soumises au régime colonial ou à une administration particulière.

2. Armée et places fortes. — L'armée anglaise est divisée en deux parties : l'armée de l'intérieur et l'armée de service dans l'Inde, aux stations et dans les colonies. Elle se compose de 138 régiments, dont 26 de cavalerie, 106 d'infanterie et 6 de corps coloniaux. Dans l'Inde, l'armée se compose d'environ 300,000 hommes, tant indigènes qu'Européens.

Les places fortes les plus importantes sont celles qui protégent Londres du côté de la France. Ce sont

Tilbury, vis-à-vis de Gravesend; *Scheerness* à l'embouchure de la Tamise et de la Medway; *Rochester* et *Chatam* qu'unit le même système de défense; *Douvres* dont la citadelle est très-ancienne. Dans le comté de Kent, le grand canal royal a été creusé pour mettre le pays à l'abri d'une invasion qui pourrait être tentée d'un autre côté.

3. Marine et ports militaires. — La principale force du pays réside dans sa marine, la première du monde. C'est du protectorat de Cromwell que date la prospérité de la navigation anglaise. Un acte réserva aux seuls vaisseaux nationaux le commerce de l'Angleterre et de ses colonies. Les guerres de la révolution française, loin de nuire à la marine anglaise, accélérèrent son développement et multiplièrent le nombre de ses navires.

Sous Élisabeth, la flotte anglaise comptait 33 bâtiments, 42 en 1644, et 471 en 1785. Aujourd'hui elle comprend environ 570 bâtiments de guerre de toute espèce, dont 94 vaisseaux de ligne et 92 frégates. Au 1er janvier 1856, la marine royale à vapeur comptait 256 bâtiments à vapeur, d'une force collective de 65,497 chevaux et 155 chaloupes canonnières d'une force de 8,600 chevaux (1).

Ses ports militaires sont sur la Tamise et ses affluents : *Chatam, Deptford*, *Sheerness*, *Woolwich*. Sur la côte méridionale on remarque : *Douvres*,

(1) Les Anglais attribuent à Jonothan Hulls l'invention des bateaux à vapeur (1736), les Américains à Fulton qui fit sa première expérience à Paris, 1803, et qui n'ayant pu fixer les esprits au milieu des préoccupations de l'époque, transporta sa découverte en Amérique. Mais M. Arago, Fulton lui-même, et plusieurs tribunaux américains, ont rendu justice au marquis de Jouffroy, en le proclamant l'inventeur de la navigation à vapeur.

Falmouth, *Newhaven*, *Porstmouth* et *Plymouth*. A l'ouest on trouve *Liverpool*, *Milfordhaven*; au nord *Hull* et *Newcastle*, à l'est *Harwich* et *Yarmouth*. Les matelots et les soldats de marine forment un corps de 64,000 hommes.

4. Finances. — On évalue le revenu net du Royaume-Uni, année commune, à 1,244,474,780 francs. Mais sa dette est énorme, elle s'élève à 25 milliards. Le budget du clergé anglican s'élève à 236,489,125 francs. Il est à lui seul plus considérable que les budgets réunis du clergé de tous les Etats catholiques. Il n'y a cependant dans le Royaume-Uni que 14 millions d'anglicans. On compte 7 millions de catholiques et 2 millions de presbytériens.

Le clergé supérieur jouit de traitements énormes, tandis que le clergé inférieur, celui qui a la peine et le travail, est dans une position voisine de l'indigence et de la misère. Cette inégalité se reproduit dans toute la société. Le septième de la population manque de pain, et nulle part on ne trouve de propriétaires plus riches que certains lords.

5. Productions naturelles.— Dans l'Angleterre proprement dite le sol est très-fertile. Il y a d'excellentes prairies qui alimentent de belles races d'animaux domestiques. Les terres labourables forment environ le tiers de la superficie, et les prairies près de moitié. Le sixième est en terres incultes.

Dans le pays de Galles il n'y a que les 2/9 qui soient en terres labourables. Les prairies occupent les 4/9 et le 1/3 est inculte. Dans l'Ecosse la proportion est à peu près de 1/8 pour la terre labourable, 1/8 pour les prairies et 6/8 pour les terrains en friche.

Le pays ne fournit pas assez de blé pour la consommation ; on le cultive sur la côte orientale, depuis Southampton jusqu'à York. Plus au nord, on trouve abondamment de l'avoine, de l'orge et du seigle, surtout en Ecosse, où cependant on récolte aussi du froment. La bière étant la boisson principale des Anglais, le houblon forme un des principaux objets de culture. On trouve partout, en Angleterre comme en Ecosse, une abondante quantité d'excellents légumes, parmi lesquels la pomme de terre occupe le premier rang ; l'Irlande surtout en fournit une prodigieuse quantité.

On trouve dans les montagnes des mines de fer, de cuivre, d'étain et de plomb, de vastes dépôts de houilles et d'ardoises. Dans aucun pays du monde on ne rencontre de pareilles houillères. Une première masse traversant l'Angleterre de part en part s'étend du golfe de la Clyde à celui de Tay ; une seconde donnant sur la mer du Nord à Newcastle descend au centre du pays jusqu'à Derby et Nottingham, et à l'ouest par Manchester, vient effleurer la mer d'Irlande à Liverpool et Lancaster ; elle se poursuit de là, sur un court espace, par-dessus un recouvrement de couches calcaires, et se relevant sur le revers oriental des montagnes de Galles, elle vient border le canal de Bristol jusqu'au pied du Cornouailles.

6. Manufactures. — Quand on examine la position insulaire de l'Angleterre, quand on songe à la fertilité de son territoire, à la richesse de ses mines, au peu d'élévation de ses montagnes qui n'offrent que de faibles obstacles, à la rapidité des communications, au grand nombre de cours d'eau, à l'heureuse situation de ses havres, on sent que ce pays était prédestiné à l'état de richesse industrielle et

agricole auquel il est parvenu. L'Angleterre est séparée des Etats du continent par des bras de mer qui ne sont pas d'un trajet assez long pour nuire à son commerce, mais qui ont suffi pour la séparer d'eux et la mettre à l'abri des grandes révolutions qui ont si souvent remué l'Europe. Ainsi placés en dehors du système commun, les Anglais ont joui de cette sécurité dont le commerce et l'industrie ont tant besoin pour vivre et se développer. Aussi la Grande-Bretagne est-elle aujourd'hui le pays le plus industrieux et le plus commerçant du monde. En 1836, on comptait dans ses manufactures de coton 220,134 ouvriers; dans ses manufactures de laine, 71,724; dans ses fabriques de soieries, 30,682, et dans ses filatures de lin, 33,283. Total général pour ces quatre branches d'industrie, 355,272 ouvriers, dont 55,455 étaient âgés de 8 à 13 ans.

On a calculé que la classe agricole et celle des mineurs formaient les 7/17 de la population, la classe manufacturière les 5/17, celle des commerçants le 2/17; le reste 3/17, est composé de ceux qui suivent les professions libérales, des indigents et des rentiers. Dans le chiffre des commerçants se trouvent compris 155,576 matelots montant 25,095 navires marchands, du port de 2,508,191 tonneaux.

Les grandes villes industrielles de l'Angleterre sont : *Manchester*, pour les étoffes de coton; *Leeds*, pour les étoffes de laine; *Birmingham* et *Sheffield*, pour la quincaillerie, etc. Les principales villes marchandes maritimes sont : *Londres*, *Liverpool*, *Bristol*, *Hull*, *Newcastle*, *Yarmouth* et *Falmouth* en Angleterre; en Ecosse, *Edimbourg*, *Glascow*, *Aberdeen* et *Dundee*; en Irlande, *Dublin*, *Cork*, *Limerick*, *Wexfort*, *Waterford* et *Belfast*.

7. Commerce. — L'industrie des étoffes de coton, de laine, de lin, des objets en fer et en acier, de la coutellerie et quincaillerie, des papiers, de la poterie et faïence, de la houille, etc., a exporté en 1856 pour 2,898,000,000 francs. L'amélioration des voies de communication contribua puissamment à développer l'industrie et le commerce de l'Angleterre. Sans parler de l'excellent entretien de ses routes et de ses canaux, la Grande-Bretagne renferme environ 180 chemins de fer, qui donnent au commerce une promptitude et une régularité que l'on ne peut rencontrer ailleurs. Les *railways,* qui occupent une si grande place dans l'histoire de l'industrie, datent, en Angleterre, du milieu du siècle dernier; mais ceux qui existaient alors n'avaient été construits que pour l'exploitation de quelques houillères. Ce ne fut qu'en 1801 que le parlement autorisa pour la première fois la construction de chemins de fer; à cette époque il n'en existait qu'un seul. De 1802 à 1821, le parlement en autorisa 22; en 1830 il en autorisa 40, et 109 de 1831 à 1837. Parmi ces chemins de fer qui sillonnent en tous sens la Grande-Bretagne, nous citerons principalement ceux qui rayonnent de Londres à Birmingham, à Exeter, à Southampton, à Brighton, à Douvres; ceux de Liverpool à Manchester, de Carlisle à Newcastle; en Ecosse, celui d'Edimbourg à Glascow. Beaucoup d'autres chemins de fer moins importants mettent en communication ces lignes principales et forment le réseau le plus complet de l'Europe. La Grande-Bretagne possède 40,000 kilomètres de grandes routes, 6,000 kilomètres de canaux et une plus grande étendue de chemins de fer. Ses principaux ports de commerce sont: Londres, Hull, Newcastle et Sunderland, sur

la mer du Nord; Folkstone, Brighton et Southampton, sur la Manche; Bristol, sur l'océan Atlantique, et Liverpool, sur la mer d'Irlande.

Questionnaire. — 1. Quel est le gouvernement de l'Angleterre? De combien de membres est aujourd'hui composée la chambre des communes? Combien appartiennent à l'Angleterre et au pays de Galles? —à l'Ecosse? —à l'Irlande? 2. Quel est l'effectif de l'armée anglaise? Quelles sont les places fortes les plus importantes? 3. Combien l'Angleterre a-t-elle de bâtiments? Quels sont ses ports militaires les plus considérables? 4. A combien évalue-t-on les revenus du Royaume-Uni? Quelle est sa dette? Quel est le budget du clergé anglican? Comment ce budget est-il réparti? 5. Quelles sont les productions naturelles de l'Angleterre? — du pays de Galles? — de l'Ecosse? Que produisent les différentes mines qu'on exploite dans les montagnes? Quelle est l'étendue de ses houillères? 6. Donnez-nous une idée des manufactures anglaises. Quel est l'état du reste de la population? 7. A combien s'élève le commerce d'exportation? Qu'est-ce qui facilite le commerce d'exportation? Quels sont les principaux ports de commerce?

CHAPITRE VII.

DE LA LITTÉRATURE ANGLAISE AVANT LE XVIe SIÈCLE.

1. Origines de la littérature. — Jusqu'au XVIe siècle, la littérature anglaise proprement dite n'était pas née. On parlait le français exclusivement dans les hautes classes de la société parmi les conquérants, et les Saxons vaincus conservèrent leur ancienne langue comme un débris de leur nationalité. Mais ils étaient si violemment opprimés, qu'ils ne purent perpétuer leur littérature. La langue française seule exprimait les sentiments des ménestrels et accompagnait les chants des troubadours. Les vers

du roi Richard Cœur de lion sont écrits dans la même langue que ceux des troubadours de Provence. Tout ce qu'on peut remarquer, c'est que les poëtes insulaires traitèrent des sujets nationaux, comme le cycle d'*Arthus*, les romans de *Rou* et de *Brut*. Dans le cycle d'Arthus et dans le Brut étaient rapportés les antiquités fabuleuses de la Bretagne, les exploits prétendus des premiers rois bretons. Le roman de Rou était l'histoire poétisée de Raoul, qui fonda la Normandie. Ces récits enflammaient l'imagination des poëtes normands.

2. Chaucer. — La Normandie ayant été détachée de l'Angleterre, les Normands insulaires n'eurent plus de rapports directs avec la France; le saxon se mêla insensiblement au français, et la fusion de ces deux langues forma l'anglais moderne. Le *père de la poésie anglaise* fut Geoffroy Chaucer de Londres (1328-1400). Versatile dans ses opinions politiques et dans ses idées religieuses, il voyagea beaucoup, se lia d'amitié avec Pétrarque à Paris, imita son genre voluptueux, et imita aussi Boccace dans ses contes. Wiclédiste, courtisan et lancastrien, il outragea tout à la fois les mœurs par sa verve licencieuse et la foi par ses satiriques railleries. Il employa une grande partie de son talent à faire passer dans la langue anglaise toutes les compositions françaises et italiennes qui reflétaient ce double caractère. Après Chaucer, la poésie anglaise ne brilla de quelque éclat que sous les trois Henri de Lancastre. John Lygdate, moine d'Emond-Bury (1380-1450), lui rendit sa gloire; mais il ne s'attacha qu'à des sujets antiques, comme la *Guerre de Troie*, la *Guerre de Thèbes*.

3. De la littérature au xve siècle. — Au xve siècle, l'Angleterre resta absolument étrangère

au mouvement de la *renaissance* qui se manifestait alors si vivement en Italie. Abîmé par les fureurs de la guerre civile, le peuple anglais ne s'essayait qu'à tromper sa tristesse et ses souffrances par quelques chansons ou ballades plaintives. L'histoire a conservé le souvenir d'une stance que l'infortuné Henri VI composa dans sa prison sur le néant de la puissance et la vanité des grandeurs. Depuis la mort de ce prince jusqu'à l'avénement des Tudors on ne cite guère qu'une femme poëte, lady Juliana, qui écrivit un grand nombre de poésies dans le couvent de Sopwel dont elle était prieure.

4. Etat des lettres sous les Tudors. — Sous le despotisme et la corruption des Tudors la littérature fut loin de fournir d'abord de brillantes destinées. Henri VIII publia quelques livres latins pour déterminer le symbole de sa nouvelle Eglise; mais il ne vit autour de lui que deux ou trois indignes versificateurs qui montèrent à l'échafaud après avoir ajusté quelques sonnets. Sous Edouard VI, la muse anglaise réussit à traduire en vers, à la façon de Marot, les *Psaumes* et plusieurs *chapitres et maximes* de Salomon. Mais le règne d'Elisabeth fut beaucoup plus favorisé. On vit alors paraître plus de soixante poëtes qui illustrèrent par leurs talents la cour de cette princesse. Parmi ces poëtes il en est un qui brille entre tous les autres ; c'est, comme l'appelaient ses contemporains, le poëte *à la langue de miel,* l'immortel Shakspeare.

Questionnaire. — 1. Quelle langue parlait-on en Angleterre avant le XIVe siècle ? Quels poëmes ont laissé les auteurs de cette époque? Quel était le sujet du cycle d'Arthus, des romans de Brut et de Rou? 2. Qu'est-ce qui amena la fusion entre la langue saxonne et la langue française? Quel fut le

père de la poésie anglaise? Quelle fut sa vie? 3. Quelle influence eut la renaissance sur la littérature anglaise? Quel genre de poésie cultiva-t-on alors? 4. Que devinrent les lettres sous les Tudors? Que fit Henri VIII? Que se passa-t-il sous Edouard VI? Quel est le poète qui fit la gloire de l'Angleterre sous Elisabeth?

CHAPITRE VIII.

DE LA LITTÉRATURE ANGLAISE AU XVIe SIÈCLE. SHAKSPEARE.

1. De l'art dramatique avant Shakspeare. — Avant Shakspeare, le théâtre anglais était dans l'enfance. Là, comme dans le reste de l'Europe, il avait commencé par la représentation des *mystères*. On jouait toutes les principales scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, et on y ajoutait les miracles opérés par les saints et le spectacle des souffrances endurées par les martyrs. Sous Henri VIII on s'était servi de ces représentations populaires pour propager les doctrines nouvelles et tourner en dérision le catholicisme. Edouard VI écrivit lui-même un mystère dont le but était de divertir le peuple au détriment de l'Eglise romaine. Insensiblement l'art s'étendit et se perfectionna. Les comédiens obtinrent de la reine Elisabeth la permission d'établir un théâtre fixe dans l'ancien monastère des moines ursins. Cette concession provoqua d'autres demandes de la même nature, et après avoir eu des salles de théâtre fort grossières, on vit enfin s'élever des édifices somptueux d'un goût très-perfectionné.

2. Des tragédies de Shakspeare. — Shakspeare fut précédé de quelques poëtes distingués, mais il les effaça tous par l'éclat de son génie et mérita d'être placé au premier rang par les écrivains du XVIe siècle. Il était né le 23 avril 1564 à Stratford-sur-Avon, dans le comté de Warwick. On ne sait rien sur son enfance. Son père fit le commerce des laines et devint boucher. Il exerça pendant quelque temps la profession de son père et ne commença à écrire que vers l'an 1590. Dans l'espace de vingt à vingt-cinq ans, il composa trente-six pièces, et mourut en 1616 à l'âge de cinquante-deux ans, dans la plénitude de ses succès et de son génie.

Shakspeare excelle dans ses tragédies par la vigueur du coloris. Dans ses drames de *Richard III*, *Henri VII*, *Henri VIII*, il a peint le caractère de ces princes et de leur époque avec une étonnante énergie. *Macbeth*, *Roméo et Juliette*, *le roi Léar*, *Othello*, *Hamlet*, se distinguent par les mêmes mérites. Génie indépendant et libre, il s'affranchit de toutes les règles et ne respecte ni l'unité de temps, ni l'unité de lieu. Mais il possède au plus haut degré l'art des contrastes inattendus, des grands effets de théâtre, des émotions puissantes. Toutes ses pièces sont un mélange de grandeur et de pathétique, de bouffonnerie et de terreur qui provoquent successivement et avec une égale énergie le rire et les larmes.

3. De ses comédies. — D'après ses compatriotes, Shakspeare n'excelle pas moins dans la comédie que dans la tragédie. Quelques critiques préfèrent même sa gaieté à son génie tragique. Il nous serait difficile de souscrire à ce sentiment, parce que notre goût tient trop à la régularité du plan et à la vrai-

semblance pour apprécier ainsi des pièces dans lesquelles le génie du poëte semble avoir pris à tâche de s'éloigner de la nature. Ce qui nous frappe le plus dans ces compositions bizarres, c'est la variété des expressions et la flexibilité du talent de l'auteur. *Timon d'Athènes* est une de ses comédies les plus piquantes : elle a quelque chose du feu satirique d'Aristophane et de la malignité de Lucien.

Questionnaire. — 1. Quel était le caractère du drame anglais avant Shakspeare? Comment ce drame s'est-il développé? 2. Où naquit Shakspeare? Racontez sa vie. Quelles sont ses tragédies les plus remarquables? Quel est le caractère de ses tragédies? 3. S'est-il aussi distingué comme poëte comique? Quelle est sa meilleure comédie?

CHAPITRE IX.

DE LA LITTÉRATURE ANGLAISE AU XVIIe SIÈCLE.

Les écrivains les plus célèbres du XVIIe siècle en Angleterre furent Bacon, Hobbes, Locke et Milton. Les trois premiers se distinguèrent comme philosophes, Milton est le premier poëte épique de l'Angleterre.

1. Bacon. — Bacon, qui fut baron de Vérulam et grand chancelier, naquit en 1561 et mourut en 1626. Ce fut un des génies les plus éclatants des temps modernes. On l'a appelé le *Père de la philosophie expérimentale,* parce qu'il est le premier qui ait secoué le joug de l'autorité d'Aristote et qui ait fait appel à l'expérience pour réformer une foule d'erreurs qui étaient passées à l'état d'axiome dans les écoles. Sa méthode eut de très-grands avantages et

mit sur la voie d'une foule de découvertes. Mais comme elle était exclusive, et qu'il prétendit qu'on ne devait croire et affirmer que ce qu'on voyait ou ce qui tombait sous les sens, sa doctrine favorisa le matérialisme.

2. Hobbes. — Hobbes n'eut pas une meilleure doctrine. Il était né à Malmesbury en 1588 et il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-douze ans. Il visita la France et l'Italie, eut des relations avec Descartes, le P. Mersenne et Gassendi, et s'en fit estimer par l'étendue et la profondeur de sa science. Il appliqua à la société le matérialisme qu'on pouvait conclure de la méthode de Bacon. Dans son système il ne reconnaît qu'une seule chose, la force. C'est là ce qui meut le monde entier et ce qui est la base de la conscience et de la morale. A ses yeux, la justice c'est le pouvoir; la loi, la volonté du plus fort, et le devoir, l'obéissance du faible. Il nie la liberté humaine et ne connaît d'autre gouvernement que le gouvernement absolu. Cette philosophie dégradante pour l'humanité soulèverait aujourd'hui tout le monde d'indignation. Mais Hobbes vivait à une époque avide de nouveautés, et ces conceptions, toutes extravagantes qu'elles sont, lui firent beaucoup d'honneur.

3. Locke. — Locke naquit à Wrington, dans le comté de Bristol, le 29 août 1632. Il fit ses études au collége de Westminster, d'où il passa en 1652 à l'université d'Oxford. Ce philosophe est regardé comme un des premiers métaphysiciens de l'Angleterre. Il a composé un très-grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : l'*Essai sur l'entendement humain,* l'*Essai sur le Gouvernement civil,* les *Pensées sur l'éducation* et le *Christianisme raisonna-*

ble. Ces ouvrages furent traduits en français et eurent une très-grande influence sur la philosophie en France au XVIIIe siècle. L'*Essai sur l'entendement humain* fut surtout lu avec admiration par Voltaire et son école. Ils popularisèrent autant que possible cet ouvrage, parce qu'en réduisant toutes les sources de nos connaissances à deux, les sens et la réflexion, il portait au matérialisme.

4. MILTON. — Milton naquit à Londres le 9 décembre 1608. Il étudia presque toutes les sciences humaines, antiquité, langues modernes, histoire, philosophie, mathématiques; la poésie lui servait de distraction parmi ses autres travaux. La révolution qui vit périr sur l'échafaud Charles Ier ayant éclaté, Milton embrassa le parti le plus extrême et fut le secrétaire de Cromwell. La restauration des Stuarts l'ayant rendu à la vie privée, il consacra tous ses loisirs à composer son *Paradis perdu*. La chute de l'homme ou le péché originel n'était pas un sujet très-attrayant pour le lecteur. Aussi ce chef-d'œuvre fut d'abord méconnu. Comme on détestait l'auteur par suite de ses excès révolutionnaires, on ne fit pas attention à l'ouvrage. Milton mourut peut-être sans se douter qu'un jour l'Angleterre serait fière de son génie. L'année même de sa mort, en 1674, il parut de son poëme une seconde édition qui fut un peu plus remarquée. Quatre ans plus tard il commençait à être populaire, mais ses beautés ne furent bien senties que quand Addison dans le *Spectateur* eut prouvé méthodiquement que Milton n'était pas inférieur à Homère.

Le *Paradis perdu* a été plusieurs fois traduit dans notre langue. Le monument qui a naturalisé parmi nous la gloire et le génie de son auteur, c'est la tra-

duction en vers de Delille. Nulle part Delille n'a montré un plus riche et plus heureux naturel, plus d'originalité, de chaleur et d'éclat. Les négligences, les incorrections même abondent, il est vrai, dans cet ouvrage, écrit avec autant de promptitude que de verve. Le caractère antique et simple de l'Homère anglais disparaît quelquefois sous le luxe du traducteur : ce n'est pas toujours Milton, mais c'est toujours un poëte (1).

Questionnaire. — 1. Quels furent les principaux écrivains du XVIe siècle? Qu'était Bacon? Quels services a-t-il rendus à la science? Qu'y avait-il de défectueux dans sa méthode? A quels excès a-t-elle conduit? 2. Où naquit Hobbes? Quelle était sa doctrine? 3. Quels sont les principaux ouvrages de Locke? Quel est l'écrivain qui eut le plus d'influence sur la philosophie française? 4. Racontez la vie de Milton. Quel est le sujet et le titre de son *poëme?* Eut-il d'abord beaucoup de succès? Quelle est la meilleure traduction de ce poëme?

CHAPITRE X.

DES POÈTES ANGLAIS AU XVIIIe SIÈCLE.

Pope, Young, Thompson et Byron sont les grands poëtes de cette époque.

1. Pope. — Pope naquit à Londres le 22 mai 1688 de parents catholiques très-zélés pour la cause des Stuarts. Son génie fut très-précoce. Il n'avait que huit ans, et déjà il faisait des vers. A douze ans il adressa une *Ode sur la solitude* à Dryden qui occupait alors le premier rang parmi les poëtes anglais.

(1) Villemain.

Trois ans après il publia la *Forêt de Windsor* qui est un chef-d'œuvre d'élégante description. A vingt ans il entreprit de mettre en vers toutes les leçons de goût qu'il avait recueillies dans ses réflexions et ses études. Son *Essai sur la critique* n'est qu'une ébauche comparativement à l'*Art poétique* de Boileau, mais c'est une ébauche de génie. Son poëme héroï-comique, *la Boucle de cheveux enlevée*, est dans le même genre que le *Lutrin*. Il y a moins d'art et de fécondité, mais Pope fut dès lors placé au premier rang parmi les poëtes.

Pope s'appliqua ensuite à unir la philosophie à la poésie, en mettant en vers les entretiens qu'il avait eus avec Bolingbroke sur l'homme et ses destinées. Son *Essai sur l'homme* ajouta beaucoup à sa gloire. La doctrine n'en est pas sûre, mais la poésie en est brillante et riche. Il avait conçu le projet de parcourir dans plusieurs épîtres toutes les grandes questions de la métaphysique et de la morale, mais il ne publia que ses épîtres sur les *Caractères des hommes*, les *Caractères des femmes* et l'*Usage des Richesses*. La mort le surprit au sein de ses préoccupations. Il mourut en 1744, après avoir reçu les consolations de la religion catholique à laquelle il resta toujours fidèle. Il avait cinquante-six ans.

2. Young. — Young naquit à Upham l'an 1681. Son principal ouvrage, *les Méditations de la nuit*, n'a pas moins de dix mille vers. Dans ce livre si sombre, son imagination se plaît à rappeler sans cesse les mots de mort, de néant et d'éternité. Il peint sous les couleurs les plus terribles tous les tableaux que peut fournir le souvenir de notre destruction. Il ne craint aucune image, il descend aux détails les plus bas et les plus rebutants, tout lui

est bon pourvu qu'il frappe ses lecteurs. Ce genre singulier devait trouver nécessairement des imitateurs. Non-seulement en Angleterre Young fit école, mais on l'imita encore en France et en Allemagne. Ses disciples voulurent encore enchérir sur lui, en forçant ses couleurs. Ils tombèrent dans une monotonie sépulcrale et ne produisirent que l'ennui qui se fit l'inséparable compagnon de leur tristesse affectée.

3. Thompson. — Thompson est surtout célèbre pour son poëme des *Quatre saisons*. Il était né en 1700 et avait étudié en vue de succéder à son père et d'être ministre prédicant comme lui. Une de ses thèses ayant été sévèrement censurée sous le rapport théologique, il renonça à cette carrière et vint à Londres n'ayant pour toute ressource que le quatrième chant de son poëme des Quatre saisons, l'*Hiver*. Il le publia et obtint un succès prodigieux. Il composa successivement l'*Eté*, le *Printemps* et l'*Automne*, et son ouvrage se trouva achevé vers l'an 1730. Ce poëme est un chef-d'œuvre dans toutes ses parties. Il n'a été composé dans aucun temps, dit M. Coquerel, un ouvrage où le genre descriptif soit moins monotone et plus attrayant, où la nature ait été peinte avec plus de grandiose et de fidélité. Ce qui surtout est fort remarquable dans cette composition, c'est le choix plein de goût que le poëte a fait parmi les ouvrages des tableaux naturels. Il a évité avec soin l'enflure sans tomber dans le trivial, et il a su mêler adroitement des réflexions morales à toutes les scènes de la nature qu'il a si bien représentées.

4. Byron. — Byron naquit à Douvres le 22 janvier 1788. Son père, John Byron, était capitaine des

gardes; sa mère, miss Catherine Gordon de Gight, était une riche et noble héritière d'Ecosse, du sang des Stuarts. Byron n'avait que trois ans quand il perdit son père. Il fit ses premières études dans une petite école d'Aberdeen. Comme il était d'une santé très-délicate, sa mère le conduisit dans les montagnes d'Ecosse, et il dut sans doute à l'aspect sauvage de ces lieux cette humeur chagrine qui a toujours fait le fond de son caractère. Sa jeunesse fut très-orageuse. Il publia ses premiers vers sous le titre d'*Heures de loisir*. Il y avait dans ce recueil des pensées fortes et élevées, mais la poésie en était médiocre.

La *Revue d'Edimbourg* s'en étant moquée, Byron répondit à la critique par une violente satire où son génie se révéla. Ayant ensuite entrepris de longs voyages, il revint en Angleterre et publia en 1812 son *Pèlerinage de Childe-Harold*. Il excita l'admiration universelle. Chaque jour fut ensuite marqué par quelques pièces nouvelles qui lui étaient inspirées soit par ses souvenirs personnels, soit par les grands événements publics. Ainsi à la chute de l'empire il composa l'*Adieu à Napoléon*, l'*Ode sur la France* et l'*Ode sur Waterloo*.

Byron mourut à Missolonghi d'une inflammation de poitrine en 1824. Il n'avait que trente-six ans. Il tenait au XVIIIe siècle par ses doctrines ou plutôt par l'absence de toute croyance. Esprit indépendant, nourri d'émotions et d'études, il ne bornait pas aux vers son talent d'écrire. Sa prose est vive, étincelante, légère comme l'est rarement la prose anglaise. Elle abonde en saillies d'amusante humeur et en expressions heureuses.

Questionnaire. — 1. Quels sont les poëtes qui ont brillé en Angleterre au XVIIIe siècle? Où naquit Pope? Citez ses principaux ouvrages. 2. Où naquit Young? Quel était le caractère de ses *Méditations?* 3. Par quel ouvrage Thompson s'est-il rendu célèbre? Qu'y a-t-il de remarquable dans les *Quatre saisons?* 4. Quelle fut l'enfance et la jeunesse de Byron? Qu'est-ce qui éveilla son génie? Citez quelques-uns de ses ouvrages. Quel était son caractère?

CHAPITRE XI.

DES HISTORIENS. DAVID HUME, ROBERTSON, GIBBON.

1. David Hume. — David Hume naquit à Edimbourg, en avril 1711. Sa mère aurait voulu lui faire suivre la carrière du barreau. Mais il aima mieux étudier Montesquieu et Voltaire, ses auteurs favoris. Imbu des doctrines philosophiques du XVIIIe siècle, il composa d'abord des traités dans lesquels il professait le scepticisme le plus absolu, attaquant l'existence de Dieu, le libre arbitre et l'immortalité de l'âme. Ces opinions funestes lui ayant attiré beaucoup de désagréments dans sa patrie, il vint en France où il fut reçu avec une sorte d'enthousiasme. Pendant trois ans il jouit d'ovations perpétuelles, et il y prit tant de plaisir qu'il faillit être ingrat envers son pays.

Ce sentiment le domina dans la composition de son *Histoire d'Angleterre*. Cet ouvrage, qui est aujourd'hui son principal titre de gloire, ne respire en aucun endroit ce vif amour de la patrie qui rend les historiens de l'antiquité si éloquents. Son incrédu-

lité le rend aussi très-hostile à la religion, et le force souvent à sacrifier la vérité à la passion. Son style est pur, élégant, noble et ingénieux; mais ses recherches ne sont ni assez exactes, ni assez étendues. L'histoire du docteur Lingard a fait oublier la sienne.

2. Robertson. — Robertson était aussi un Ecossais. Il naquit à Borthwith, en 1721. Nous avons de lui une *Histoire d'Ecosse*, une *Histoire du règne de Charles-Quint* et une *Histoire d'Amérique*. Son *Histoire d'Ecosse* fut d'abord vivement attaquée, mais David Hume, Gibbon et les meilleurs critiques reconnurent son mérite et firent changer l'opinion en faveur de l'auteur. Son *Histoire de Charles-Quint* suppose une grande érudition. Elle est précédée d'une *introduction* qui a été souvent citée avec éloge, et qui méritait de l'être malgré les erreurs qu'elle renferme. Au point de vue de l'art, Robertson a fait une grande faute de ne pas fondre ensemble ses récits et ses documents. Il en est résulté que les notes sont beaucoup plus intéressantes que le texte.

Pour compléter le règne de Charles-Quint, il dut s'occuper des découvertes qui enrichirent l'Espagne à cette époque. Ce sont les matériaux qu'il avait recueillis à cette fin, qui ont formé son *Histoire d'Amérique*. Cet épisode a le même mérite et les mêmes défauts que l'histoire de Charles-Quint à laquelle il se rattache.

Robertson avait beaucoup de calme et de sang-froid. Il écrivait à Gibbon que, quand il prenait la plume pour écrire l'histoire, il se croyait toujours donnant son témoignage devant une cour de justice. La fermeté de ses récits, l'élévation de son caractère prouvent que telle était en effet la pensée qui dirigeait sa conduite.

3. Gibbon. — Gibbon s'est rendu célèbre par son

Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain; ses idées philosophiques l'avaient rendu partisan zélé de l'absolutisme et ennemi déclaré du christianisme. Il ne voit rien de mieux que le despotisme des empereurs romains, et il en est à regretter la chute du paganisme. Ce double sentiment ne pouvait l'inspirer dignement. Au lieu de prendre intérêt à la société nouvelle qui surgit des débris de l'ancienne, il prodigue l'insulte aux martyrs et parle avec une froide ironie de ces hommes qui avaient la générosité de sacrifier leur vie pour la défense de leurs croyances.

Et ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'après s'être efforcé de rabaisser le courage héroïque des martyrs, il prend plaisir à célébrer les féroces exploits de Tamerlan et des Tartares. La grandeur matérielle le frappait beaucoup plus que la grandeur morale, et ces écarts prouvent qu'il n'y avait chez lui aucun principe fixe. Son histoire n'en est pas moins remarquable par la perfection avec laquelle il peint les détails, et par l'habileté avec laquelle il fait ressortir la décomposition de l'empire romain.

Ces trois écrivains formèrent le triumvirat des historiens anglais du XVIIIe siècle. Ils furent tous les trois disciples de Voltaire, et son scepticisme égara leur talent.

Questionnaire. — 1. Où naquit David Hume ? Quels étaient ses principes ? Quel ouvrage a-t-il composé ? Quel est le caractère de son histoire d'Angleterre? Quel ouvrage l'a fait oublier ? 2. Quelle fut la patrie de Robertson ? Quels sont ses écrits ? Quels sont leurs mérites et leurs défauts ? Quel était le caractère de Robertson ? 3. Qu'est-ce qui a fait la réputation de Gibbon ? Quelles furent les erreurs qui égarerent son génie ? Qu'y a-t-il de remarquable dans son histoire ? A quelle époque se rattachent ces trois écrivains ?

CHAPITRE XII.

DES LITTÉRATEURS ET DES ROMANCIERS.

1. Des littérateurs. — Les littérateurs anglais les plus célèbres au XVIIIe siècle furent : Addison, Lowth et Blair.

Addison s'est rendu immortel en publiant un recueil périodique intitulé *le Spectateur*. Dans ce recueil de lettres philosophiques, morales et critiques, il se montre tour à tour sage moraliste, observateur pénétrant de la nature humaine, censeur, tantôt sévère, tantôt plaisant, des vices et des travers de son temps, et, surtout, écrivain pur, clair, élégant. Il a contribué plus qu'aucun autre à fixer la langue anglaise au degré de perfection où elle est parvenue. Ses ouvrages sont considérés à juste titre comme un excellent modèle de style.

Lowth, né à Winchester en 1710, s'est rendu célèbre par un *Cours de poésie hébraïque*, que M. Roger et M. Sicard ont traduit en français. Nulle part ce sujet intéressant n'a été mieux traité.

Blair était professeur à l'université de Saint-André. Ses leçons de littérature étaient suivies avec la plus grande ardeur. Son grand âge l'ayant obligé à quitter sa chaire, il recueillit ses principes littéraires dans un ouvrage qu'il intitula : *Cours de littérature*. Cet ouvrage a été traduit en français sous le titre de *Rhétorique* de Blair. Il est considéré, à juste titre, comme le meilleur traité qui ait été écrit par les modernes.

2. Des romanciers. — Les romanciers anglais célèbres parmi nous sont : de Foé, Richardson et Walter Scott.

De Foé composa le roman aussi ingénieux qu'intéressant de *Robinson Crusoé*. Le plan en est bien conçu, les incidents parfaitement amenés; tous les récits ont de la vraisemblance, et les sentiments qu'ils expriment sont toujours très-naturels. Il plaît à tous les âges ; il est de tous les temps et de tous les pays, et c'est pour ce motif qu'il a été traduit dans toutes les langues et qu'on n'a pas cessé de le réimprimer jusqu'aujourd'hui. Nous ne serons pas néanmoins de l'avis de Rousseau, qui voulait que ce fût le premier et longtemps l'unique livre de son élève. Tout remarquable qu'il est, *Robinson Crusoé* ne peut suffire à tout en matière d'éducation ; de plus, il renferme des maximes dangereuses contre lesquelles on ne peut trop prémunir la jeunesse.

Richardson eut une réputation européenne au XVIIIe siècle. Il n'a composé que trois romans : *Paméla, Clarisse* et *Grandisson*. Dans les deux premiers, les principaux personnages sont des femmes; dans le dernier, Grandisson est le type de l'homme parfait. Il a le mérite d'avoir mis en action tous les principes moraux que Montaigne, Charron, Larochefoucault et Nicole ont réduits en maximes. Il n'y a rien de forcé dans ses suppositions; tout le fond de son drame est vrai, et il sait varier à l'infini ses incidents. Malgré tous ces mérites, ses longueurs font qu'aujourd'hui on ne le lit plus.

3. Walter Scott. — On ne lit que Walter Scott. Cet illustre romancier naquit à Edimbourg, l'an 1771, d'une ancienne famille connue par son attachement pour la cause des Stuarts. Il se fit d'a-

bord connaître par ses poésies, qui se distinguent par une variété piquante et une séduisante harmonie. Ce ne fut qu'en 1814 qu'il imagina de composer cette série de romans historiques qui font encore nos délices. L'intérêt des sujets, la simplicité du récit, la force des caractères, l'exacte peinture des mœurs, et ce sentiment profond de bienveillance universelle, qui n'est que l'amour de l'humanité, toutes ces qualités ont rendu ses productions immortelles.

Walter Scott voulut écrire l'histoire, mais il le fit sans exactitude et avec partialité. Son *Histoire de Napoléon* n'est qu'un roman dont les personnages n'ont d'historique que leur nom, et son *Essai sur l'histoire d'Ecosse* n'a point fait oublier l'ouvrage de Robertson. Il composa aussi une *Histoire de l'art dramatique*, dans laquelle il rend justice au génie de nos poëtes français. Molière est pour lui le poëte des poëtes : il le place à la tête des comiques de tous les pays et de tous les temps.

Ses ouvrages lui rapportèrent plus de six millions. Dans les premiers mois de 1832, il fit un voyage en Italie dans l'intérêt de sa santé qui commençait à s'affaiblir. Il fut reçu en triomphe à Naples, à Rome, à Florence. Mais une attaque d'apoplexie l'obligea à retourner en Angleterre. Il voulut revoir l'Ecosse, sa chère patrie, et alla mourir dans son château d'Abbotsford à l'âge de soixante et un ans.

Nous donnerons ici la liste de ses ouvrages :

1° Gitz de Berlichœgen, 1797 ; 2° les Ménestrel du rivage écossais, 1802 ; 3° sir Tristam, 1804 ; 4° le Lai du dernier ménestrel, 1805 ; 5° recueil de ballades et de poésies lyriques, 1806 ; 6° Marmion, ou la Bataille de Flodden-Fiel, 1808 ; 7° édition des œuvres complètes de Dryden, 1808 ; 8° Eclair-

cissements et notes sur le poëme du Dernier ménestrel, 1808; 9° la Dame du Lac, 1810; 10° la Vision de don Rodrigue, 1811; 11° Mathilde de Rokeby, 1812; 12° le Lord des îles, 1813; 13° Waverley, l'Antiquaire et édition des œuvres de Swift, 1814; 14° Lettres de Paul à sa famille, le Champ de bataille de Waterloo et Guy Mannering, 1815; 15° les Contes de mon hôte, contenant les Puritains d'Ecosse et le Nain, 1816; la Prison d'Edimbourg, 1818; la Fiancée de Lammermoor, la Légende de Montrose et Rob-Roy, 1819; Ivanhoë, le Monastère et l'Abbé, 1820; le Château de Kenilworth, 1821; le *Pirate*, les Aventures de Nigel et Halidon-Hill, 1822; Quentin Durward et Péveril du Pic, 1823; les Eaux de Saint-Ronan et Redgauntlet, 1824; 16° Contes du temps des Croisades, contenant le Talisman, le Connétable de Chester et Richard en Palestine, 1825; 17° Woodstock ou le Cavalier, le Miroir de ma tante Marguerite, la Chambre tapissée, Harold l'Indomptable, les Noces de Triermain, Chants populaires des frontières méridionales de l'Ecosse, Essais historiques, Vie de John Dryden et Biographie des romanciers, 1826; Histoire de Napoléon et Mémoires politiques et littéraires sur la vie de plusieurs personnages, 1827; 19° Sermons et Histoire générale de l'art dramatique, 1828; 20° les Chroniques de la Canongate, contenant la Veuve des Montagnards, les deux Bouviers, la Fille du chirurgien et la jolie Fille de Perth; 21° les Contes d'un grand-père, contenant l'histoire d'Ecosse et l'histoire de France, 1829; 22° Charles le Téméraire, 1829; 23° la Démonologie, 1831; 24° Robert de Paris et le Château périlleux, 1832.

Questionnaire. — 1. Quels furent les littérateurs les plus célèbres au XVIIIe siècle? Par quelle publication s'immortalisa Addison? Quel ouvrage a laissé Lowth? Qu'est-ce qui a illustré Blair? 2. Quels sont les romanciers anglais célèbres parmi nous? 3. Quel est l'auteur de Robinson Crusoé? Quels sont les mérites et les défauts de cet ouvrage? Quels romans a composés Richardson? Pourquoi ne lit-on plus ces romans? 3. Quel est le romancier le plus connu aujourd'hui? Racontez les principaux événements de la vie de Walter Scott. Citez ses principaux ouvrages.

TABLE SYNCHRONIQUE

DE L'HISTOIRE D'ANGLETERRE.

ANNÉES AVANT J.-C.

55 et 54 — Expéditions de César en Bretagne.

3. — Auguste adoucit les taxes imposées aux Bretons.

APRÈS J.-C.

45. — Expéditions d'Aulus Plautius et de l'empereur Claude.

78 à 86. — Victoires d'Agricola.

120. — L'empereur Adrien passe dans la Grande-Bretagne.

121. — Il fait construire un rempart de soixante milles de long qui part de la baie de Solway, sur la côte orientale, jusqu'à l'embouchure de la Tyne, sur la côte occidentale.

136. — Construction du rempart d'Antonin, de trente-six milles, depuis Caër-Riden jusqu'à Alcluid.

180. — Ulpius Marcellus bat les Calédoniens.

207. — L'empereur Sévère passe en Bretagne et fait construire sa fameuse ligne de fortifications.

302. — Introduction du christianisme dans la Grande-Bretagne.

356. — Persécution contre les chrétiens.

360. — Le patrice Théodose réprime les Pictes et rétablit l'autorité romaine dans la Bretagne.

411. — Les Bretons proclament leur indépendance.

444. — Abandon définitif de la Bretagne par les Romains.

445. — Vortigern est élu roi des Bretons.

455. — Guerre entre les Bretons et les Anglo-Saxons.

462. — Victoire remportée par les Saxons ; ils s'emparent successivement de l'île entière et établissent l'heptarchie.
473. — Hengist fonde le royaume de Kent.
491. — Aëlla celui de Sussex.
516. — Cerdic celui d'Ouessex (*Wessex*).
527. — Erskenwin celui d'Essex.
547. — Ida celui de Northumberland.
571. — Radigis celui d'Est-Anglie.
584. — Cridda celui de Mercie.
585. — Les Bretons vaincus sont refoulés dans le pays de Galles.
596. — Le pape saint Grégoire envoie des missionnaires en Angleterre.
597. — Saint Augustin, leur chef, convertit le roi de Kent.
604. — La foi passe dans l'Essex ; saint Melitus évêque de Londres.
627 à 670 — Conversion des Anglo-Saxons.
794. — Première descente des Danois ou Normands, sur les côtes de Northumbrie.
800. — Fin de l'heptarchie.
823. — Egbert, roi d'Ouessex, soumet les Merciens.
825. — Les royaumes de Kent et d'Essex.
828. — Celui d'Est-Anglie.
835. — Descente des Danois sur les côtes de Cornouailles. Ils sont repoussés par Egbert.
838. — Ethelwulf, son successeur, laisse pénétrer les barbares dans l'intérieur du pays.
852. — Ce prince gagne une grande bataille et ne leur laisse de leurs possessions que l'île de Thanet.
855. — Ethelwulf met son royaume sous la protection du Saint-Siége.
864. — Prise de Winchester par les Danois.
865. — Mort de Ragnar-Lodbrog, leur chef.
870. — Vengeance des Danois.
872. — Ils se rendent maîtres de toute l'Angleterre à l'exception de quelques districts.
875. — Alfred le Grand crée la première marine anglaise.
879. — Alfred, vaincu, se réfugie dans une presqu'île où il établit des fortifications.

881. — Conversion de Gothrun, roi des Danois.
882. — Il remporte une grande victoire sur les Danois.
883. — Alfred donne un code à ses sujets.
924. — Les Danois et les Bretons se soumettent.
926. — Athelstan gagne la bataille de Brunanbruck contre les Danois, les Ecossais, les Irlandais, les Bretons et les Norwégiens confédérés.
955. — Conversion des Danois au catholicisme.
978. — Edouard II est empoisonné par sa belle-mère.
980. — Nouvelle incursion des Danois.
1003. — Ethelred fait massacrer tous les Danois le jour de la saint Brice.
1013. — Sweyn, roi des Danois, venge ses sujets et se fait nommer roi d'Angleterre; Ethelred se retire en Normandie.
1014. — A la mort de Sweyn, Ethelred est rappelé par les Anglais.
1016. — Canut, roi de Danemarck, déclare la guerre à Ethelred ; — son fils Edmond partage le royaume avec Canut.
1017. — *Dynastie danoise*. A la mort d'Edmond, Canut est élu roi de toute l'Angleterre.
1019. — Il partage son royaume en quatre gouvernements.
1030. — Après sa conversion, Canut fait un pèlerinage à Rome.
1035. — Mort de Canut. — Rivalité de ses deux fils, Harold et Hardicanut ; le trône reste au premier.
1036. — Vaine tentative des fils d'Ethelred pour s'emparer du pouvoir.
1040. — Hardicanut succède à son frère.
1042. — Edouard III, fils d'Ethelred, est couronné après vingt ans d'exil.
1048. — Révolte de Godwin, comte de Kent et beau-père du roi.
1062. — Heureuse expédition contre les Gallois.
1064. — Harold, fils de Godwin, prête serment de fidélité à Guillaume duc de Normandie.
1066. — Mort d'Edouard III. Harold est sacré roi par l'archevêque d'Yorck. — Descente du duc de Normandie en Angleterre à la tête de 60,000 hommes. — Bataille de Hastings où fut tué Ha-

rold. — Guillaume, duc de Normandie, roi d'Angleterre.

1068. — Cruauté de Guillaume. — Il partage sa conquête entre ses barons et établit le système féodal.

1086. — Guerre entre Guillaume et Robert son fils, qui s'était allié à Philippe Ier, roi de France.

1087. — Guillaume fait une invasion en France ; sa mort.

1095. — Guillaume le Roux persécute saint Anselme, archevêque de Cantorbéry.

1101. — Charte de Henri Ier.

1106. — Henri après avoir fait prisonnier son frère Robert, lui enlève le duché de Normandie.

1113. — Louis le Gros, roi de France, adopte le fils de Robert et tente de le remettre en possession de la Normandie.

1119. — Guerre heureuse de Henri contre Louis le Gros.

1137. — Ligue des Ecossais, des Anglais et des Gallois contre Etienne.

1138. — Bataille de l'Etendard.

1141. — Le débarquement de l'*emperesse* Mathilde, fille de Henri Ier, fait éclater une guerre civile.

1143. — Mathilde est obligée de quitter l'Angleterre.

1154. — *Dynastie des Plantagenets.* — Henri II, fils de Mathilde, est couronné roi d'Angleterre.

1158. — Il épouse Eléonore, duchesse d'Aquitaine et comtesse de Poitou, que venait de répudier Louis le Jeune, roi de France.

1159. — La Bretagne, l'Aquitaine et le Poitou se soulèvent contre Henri II, et demandent l'appui de la France.

1164. — Lutte de saint Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry, contre Henri II.

1166. — Saint Thomas excommunie Henri II.

1170. — Assassinat de saint Thomas.

1174. — Repentir de Henri II qui se justifie auprès du pape.

1171. — L'Irlande se soumet à ce prince.

1174. — Révolte des trois fils de Henri, à laquelle se mêlent le roi de France et le roi d'Ecosse. — Celui-ci est fait prisonnier.

1188. — Nouvelle rébellion des fils de Henri II.

1189. — Richard, l'un d'eux, s'unit à Philippe Auguste, roi de France, dont il se déclare vassal. — Henri II demande la paix et meurt de chagrin. — Avènement de Richard *Cœur de Lion* ; son départ pour la croisade.

1191. — Discordes entre Richard et Philippe Auguste.

1192. — Exploits de Richard en Palestine. — A son retour de la croisade il est arrêté dans le Tyrol par le duc d'Autriche, qui le livre à l'empereur Henri VI, moyennant soixante mille livres. Durant sa captivité, Jean sans Terre cherche à s'emparer de sa couronne.

1194. — Richard recouvre sa liberté.

1196. — Guerre de Richard contre Philippe Auguste. — Ses succès.

1199. — Richard est blessé à mort au siége de Chaluz.

1203. — Jean sans Terre, accusé d'avoir assassiné Arthur duc de Bretagne, est condamné à mort par les pairs de France. Philippe Auguste s'empare de toutes les possessions anglaises sur le continent à l'exception de la Guienne.

1208. — Lutte de Jean sans Terre avec le Saint-Siége.

1212. — Innocent III donne le royaume d'Angleterre à Philippe Auguste.

1213. — Jean, effrayé, se reconnaît vassal du Saint-Siége.

1214. — Jean se ligue avec l'empereur Othon IV, le comte de Flandre, le duc de Brabant et le comte de Hollande, contre Philippe Auguste, qui les défait à Bouvines.

1215. — Jean est contraint par les barons de signer la Grande-Charte. — Louis, fils de Philippe Auguste, est élu roi d'Angleterre.

1216. — Mort misérable de Jean sans Terre.

1217. — Les Anglais se déclarent pour Henri III, fils de Jean, et forcent le prince Louis à se retirer.

1216 } — Protectorat du comte de Pembroke, tuteur de
1231. } Henri III.

1242. — Bataille de Taillebourg, remportée par les Français sur les Anglais.

1258. — Guerre civile en Angleterre au sujet de l'abolition de la Grande-Charte.

1264. — Nouvelle guerre civile; Henri III est obligé de donner son fils Edouard en otage au comte de Leicester.

1265. — Le comte de Leicester périt à la bataille d'Evesham.

1272. — Mort de Henri III, et avénement d'Edouard Ier son fils.

1277 / 1283. — Conquête du pays de Galles, par Edouard.

1291. — Edouard profite des divisions intestines survenues en Ecosse, pour s'en déclarer seigneur souverain.

1292 / 1297. — Guerre entre Edouard et Philippe le Bel, roi de France. — Edouard fait prisonnier Jean Baillol, roi d'Ecosse, et s'empare de ses Etats.

1299. — Insurrection de Guillaume Wallace, qui chasse les Anglais de l'Ecosse.

1305. — Wallace, livré à Edouard, est mis à mort, et l'Ecosse subit le joug des Anglais.

1306. — Robert Bruce rassemble des partisans et se fait sacrer roi d'Ecosse.

1307. — Avénement d'Edouard II.

1313. — Les barons mettent à mort Pierre de Gaveston, favori du roi.

1314. — Robert Bruce délivre l'Ecosse.

1316 / 1318. — Edouard Bruce essaye de soulever l'Irlande.

1324. — Les Spencer, favoris d'Edouard II, font trancher la tête à vingt-deux barons anglais.

1326. — Isabelle de France, femme d'Edouard II, passe dans le Hainaut et lève des troupes, pour détrôner son mari.

1327. — Edouard II est déposé et assassiné par Roger Mortimer. — Avénement d'Edouard III.

1330. — Mortimer est pendu.

1336. — Commencement de la guerre d'Edouard III contre la France, dont il revendique la couronne.

1340. — Combat naval de l'Ecluse, où est détruite la flotte française. — Trêve d'un an.

1341. — Reprise des hostilités au sujet de l'héritage du duc de Bretagne, disputé par Charles de Blois et le comte de Montfort.

1346. — Bataille de Crécy, perdue par les Français.
1350. — Prise de Calais par les Anglais.
1356. — Bataille de Poitiers perdue par les Français. — Le roi Jean est fait prisonnier.
1360. — Traité de Brétigny.
1367. — Le prince de Galles rétablit Pierre le Cruel sur le trône de Castille.
1369 } — Renouvellement de la guerre entre Charles V et
1373. } Edouard III. — Victoires de Duguesclin.
1376 } — Mort d'Edouard III et du prince Noir son fils.
1377. }
1378. — Les Anglais sont entièrement expulsés de la France.
1382. — Schisme des Anglais; Jean Wiclef.
1385. — Guerre contre l'Ecosse.
1399. — Révolution en Angleterre ; Richard II est déposé par le parlement, et le duc de Lancastre, son cousin, est proclamé roi sous le nom d'Henri IV.
1400. — Conspiration en faveur de Richard, il est assassiné.
1403. — Insurrection des Gallois.
1413. — Avénement de Henri V, sa sévérité contre les sectaires.
1415. — Il fait revivre les prétentions d'Edouard III sur la couronne de France et gagne la bataille d'Azincourt.
1420. — Traité de Troyes, qui déclare Henri V héritier de Charles VI, roi de France.
1422. — Mort de Henri V. — Son fils Henri VI est reconnu roi de France, sous la tutelle du duc de Bedfort, son oncle.
1429 } — Levée du siége d'Orléans par Jeanne d'Arc.—Revers
1431. } continuels des Anglais. Supplice de Jeanne d'Arc.
1450. — Bataille de Formigny, qui enlève aux Anglais leurs dernières possessions en France.
1451. — Commencement de la guerre des deux Roses.
1455. — Bataille de Saint-Albans, où Henri VI est fait prisonnier par le duc d'York, qui se fait nommer protecteur du royaume.
1460. — Marguerite d'Anjou, femme de Henri VI, rétablit son mari sur le trône.
1461. — Le fils du duc d'York chasse de nouveau Henri VI, et se fait couronner sous le nom d'Edouard IV.

1463. — Marguerite perd la bataille d'Exham, où Henri est fait prisonnier.

1465 } — Nouvelle guerre civile en Angleterre, qui se termine par l'assassinat de Henri VI qui était remonté sur le trône, la mort de Warwick, chef de ses partisans, et l'affermissement du pouvoir d'Edouard IV.
1471. }

1483. — Le duc de Glocester fait assassiner ses neveux, et usurpe la couronne sous le nom de Richard III.

1485. — Il est tué à la bataille de Bosworth, que lui livre Henri Tudor, qui monte sur le trône sous le nom de Henri VII. *Dynastie des Tudors.*

1487. — Bataille de Stoke, dans laquelle Henri VII défait Lambert Simnel, qui se fait passer pour le prince de Warwick.

1493 } — Perkins Warbeck, se disant fils d'Edouard IV, rassemble des partisans ; il est décapité.
1499. }

1509. — Ligue de l'Angleterre avec la Suisse, le pape et l'Espagne, contre la France.

1513. — Défaite des Français à la journée des Eperons.

1517. — Entrevue entre François Ier et Henri VIII, au camp du Drap-d'Or.

1527. — Henri VIII répudie Catherine d'Aragon.

1533. — Anne de Boleyn est couronnée reine d'Angleterre.

1534. — Henri VIII se sépare ouvertement de l'Eglise romaine.

1535. — Il fait mourir le chancelier Thomas Morus. — Organisation de l'Eglise anglicane.

1536. — Spoliation des monastères, — Anne de Boleyn est décapitée. — Henri VIII épouse Jeanne Seymour. Insurrection dans le nord de l'Angleterre.

1540 } — Henri VIII épouse successivement Anne de Clèves, Catherine Howard, qu'il fait décapiter, et Catherine Parr.
1542. }

1547 } — Mort de Henri VIII. — Guerre civile en Angleterre pendant la minorité d'Edouard VI. — Le protecteur, duc de Sommerset, est supplanté par Warwick comte de Northumberland.
1550. }

1554. — Supplice de Northumberland et de Jeanne Gray, sa belle-fille. — La reine Marie épouse Philippe, roi d'Espagne.

1555. — Rétablissement de la religion catholique en Angleterre.
1558. — Les Anglais perdent Calais.
1559. — Elisabeth rétablit la religion anglicane.
1562. — Etablissement des Anglais en Guinée.
1569. — Marie Stuart, reine d'Ecosse, prison. d'Elisabeth.
1570. — Conspiration en faveur de Marie.
1585. — Etablissement de Raleigh dans la Caroline.
1587. — Supplice de Marie Stuart. — Destruction de l'invincible Armada.
1594. — Découverte des îles Falkland.
1598 } — Révolte d'Irlande. — Découverte de l'île de Sainte-
1601 } Hélène. — Supplice du comte d'Essex.
1603. — Mort d'Elisabeth.
1603. — *Dynastie des Stuarts.* Jacques Ier, déjà roi d'Ecosse, est couronné roi d'Angleterre.
1605. — Conspiration des poudres.
1612. — Organisation législative des colonies anglaises en Amérique. — Jacques Ier donne des lois à l'Irlande.
1618. — Fondation d'une colonie dans la Guinée.
1621 } — Disgrâce du chancelier Bacon. — Rupture de
1624 } Jacques et du parlement. — Le roi se brouille avec l'Espagne et se rapproche de la France. — Sa mort.
1625. — Le parlement refuse des subsides à Charles Ier. — Découverte du Groënland.
1626 } — Les parlements se montrent hostiles envers Char-
1630 } les Ier. Secours infructueux aux protestants français de la Rochelle. Prorogation du parlement.
1637. — Soulèvements en Ecosse causés par l'introduction violente de la liturgie anglicane.
1638. — Serment d'union, connu sous le nom de *Covenant.*
1640. — Convocation d'un cinquième parlement, qui condamne à mort les ministres Lawd et Strafford.
1641. — Soulèvement en Irlande. — Charles Ier quitte Londres et se réfugie à York.
1642. — Guerre civile. Bataille d'Egde-Hill, entre les royalistes et les parlementaires.
1644. — Les parlementaires s'unissent aux Ecossais. — Suc-

cès de Cromwell. — Les Indépendants et les Presbytériens.

1645. — Les royalistes sont battus à Naseby par Cromwell.

1647. — Charles Ier est fait prisonnier et confiné dans l'île de Wight.

1648. — Cromwell écrase le parti royaliste. — Charles Ier est mis en jugement.

1649. — Il est condamné et exécuté. — Proclamation de la République.

1650. — Charles II est proclamé roi en Irlande. Cromwell anéantit le parti royaliste en Irlande et en Ecosse.

1651. — L'Ecosse est réunie à l'Angleterre.

1653. — Cromwell est nommé protecteur, et dissout le parlement.

1654. — Il force la Hollande à reconnaître son pavillon ; il enlève la Jamaïque à l'Espagne.

1658. — Mort de Cromwell. — Son fils Richard est reconnu Protecteur ; il abdique.

1659. — Le général Monck prend ses dispositions pour rétablir Charles II sur le trône.

1660. — Entrée de Charles II à Londres.

1662. — Bill d'uniformité. — Charles II donne de grands priviléges à la Compagnie des Indes.

1667. — Formation des colonies anglaises dans l'Amérique septentrionale.

1669. — L'Angleterre s'allie avec la Hollande et la Suède, contre Louis XIV, par le traité de la Haye.

1670. — Charles II se détache de la coalition.

1678. — Le parlement vote l'exclusion du duc d'York.

1686. — Révolte et supplice du duc de Montmouth.

1688. — Jacques s'étant rendu impopulaire, son gendre Guillaume, prince d'Orange, débarque à Londres et s'empare du trône sans combat.

1689. — Le parlement donne solennellement la couronne de la Grande-Bretagne à Guillaume et à Marie sa femme. — Soulèvements en Ecosse.

1690. — Bataille de la Boyne en Irlande, perdue par Jacques II. — Guillaume se joint à la ligue d'Augsbourg contre Louis XIV.

1702. — Emigration en Amérique d'Ecossais mécontents, qui peuplent la Nouvelle-Calédonie. — Premier

établissement des Anglais dans la Cochinchine. — Guerre contre la France, au sujet de la succession d'Espagne. — Mort de Guillaume III.

1703. — Prise de Gibraltar par les Anglais.

1704 — 1708. Marlborough gagne les batailles d'Hochstet et de Ramillies. — Formation d'une nouvelle Compagnie des Indes. — Tentative infructueuse de Jacques III sur l'Ecosse.

1709. — Victoire de Malplaquet.

1711. — Disgrâce de Marlborough.

1713. — Paix d'Utrecht.

1714. — Mort de la reine Anne. — Avénement de Georges Ier. *Dynastie de Hanovre.*

1715. — Descente de Jacques III en Ecosse.

1718. — Traité de la quadruple alliance.

1727. — Avénement de Georges II.

1734. — La Nouvelle-Géorgie se peuple des émigrés écossais.

1743. — Bataille de Dittingen remportée contre les Français.

1745. — Bataille de Fontenoy gagnée par les Français sur les Anglais.

1746. — Tentatives du prétendant Charles-Edouard sur l'Angleterre ; son parti est anéanti à la bataille de Culloden.

1747. — Bataille de Lawfeld, gagnée par les Français.

1748. — Traité d'Aix-la-Chapelle.

1756 — 1758. Commencement de la guerre de Sept ans, où l'Angleterre se déclare en faveur de la Prusse contre la France et l'Autriche. Les Anglais s'emparent du Canada, de Calcutta et de Pondichéry.

1763 — Traité de Paris, qui cède la plus grande partie des colonies françaises à l'Angleterre.

1764. — Publication de l'impôt du timbre, cause première de l'insurrection d'Amérique.

1765. — Les Anglais se rendent maîtres du Bengale et fondent leur domination dans l'Inde.

1768. — Haïder-Ali, sultan de Mysore, se rend redoutable aux Anglais.

1774. — Guerre d'Amérique.

1778. — Traité d'alliance entre la France et les Etats-Unis.

1780 — 1783. Les Anglais étendent leur puissance dans l'Indoustan.

1784. — Pitt tente d'opérer une réforme parlementaire.
1785. — Premières colonies de la Nouvelle-Hollande ; établissement de Botany-Bay.
1788 } — Aliénation mentale de Georges III. — Le prince
1789. } de Galles est nommé régent.
1793 } — Pitt fait une guerre implacable à la Révolution
1795. } française.
1798. — Insurrection en Irlande.
1799. — Prise de Seringapatam, capitale du Mysore. — Achèvement de la conquête des Indes.
1802. — Ruine de la nationalité irlandaise. — Paix d'Amiens.
1804. — Préparatifs de Napoléon pour descendre en Angleterre.
1805. — Combat naval de Trafalgar.
1806. — Mort de Pitt. Application du fameux système continental.
1808. — Intervention de l'Angleterre dans la guerre d'Espagne et de Portugal.
1810. — Georges III étant retombé en démence, le prince de Galles est proclamé régent.
1812 } — Guerre contre les Etats-Unis.
1814 }
1815. — Bataille de Waterloo, remportée par les Anglais sur les Français.
1820. — Mort de Georges III. Avénement de Georges IV.
1821 } — Procès de la reine d'Angleterre, Caroline de
1822. } Brunswick.
1828. — Lord Wellington, premier ministre, fait passer le bill d'émancipation des catholiques.
1830. — Mort de Georges IV, avénement de Guillaume IV.
1832. — Réforme parlementaire.
1837. — Avénement de la reine Victoria.

TABLE ANALYTIQUE

DE L'HISTOIRE D'ANGLETERRE.

A

Agricola, consul, 12.
Aix-la-Chapelle (traité d'), 206.
Albans, 8.
Alberoni, ministre de Philippe V, 201.
Afred le Grand, roi d'Angleterre, 28.
Angles, 16.
Angleterre, 2.
Anglo-Américains, 242.
Anglo-Saxons, 15, 19, 255.
Anne de Boleyn, 2e femme de Henri VIII, 154, 157.
Anne de Clèves, 4e femme de Henri VIII, 157.
Anne Stuart, reine d'Angleterre, 186, 195 et suiv.
Anselme (saint), archevêque de Cantorbéry, 59.
Antinomiens, 176.
Argyle (duc d'), 186.
Armée et places fortes, 270.
Artevelle (Jacques), brasseur, 95.
Athelstan, roi d'Angleterre, 32.
Augustin (saint), 18.
Aureng-Zeb, empereur du Mogol, 226.
Azincourt (bataille d'), 110.

B

Bacon, chancelier et savant anglais, 166, 281.
Baillol (Jean), roi d'Ecosse, 88.
Bedford (duc de) régent de France, 111, 115.
Belges, 8.
Blair, littérateur, 291.
Bonaparte, général français, 213, 214.
Bothwel, 154.
Bouvines (bataille de), 80.
Bretagne (affaires de la), 96.
Bretons, 8.
Bruce (Robert), chef écossais, 89.
Buckingham (duc de), 125.
Buckingham (Georges Villers, duc de), favori de Charles Ier, 168.
Byng, amiral anglais, 202.
Byron, poëte anglais, 286.

C

Calais (prise de), 97.
Calédoniens, 8.
Calixte II, pape, 62.
Canut Ier, roi d'Angleterre, 40, 41.
Caroline d'Anspach, femme de Georges II, 204.
Caroline (princesse), femme de Georges IV, 221.
Castille (affaires de), 99.
Catesby (Robert), 164.
Catherine d'Aragon, 1re femme de Henri VIII, 155.
Catherine Howard, 5e femme de Henri VIII, 157.
Catherine Parr, 6e femme de Henri VIII, 157.
César, empereur romain, 10.
Charles Ier, roi d'Angleterre, 167 à 175, 225.
Charles II, roi d'Angleterre, 177, 182, 225.
Charles-Edouard, fils de Jacques III, prétendant, 205.

Charles le Bel, roi de France, 92.
Charles V, roi de France, 99.
Charles VI, roi de France, 102, 109 et suiv.
Charles VII, roi de France, 115 et suiv.
Charles-Quint, empereur, 131 et suiv.
Chaucer, poëte anglais, 277.
Choiseul (duc de), ministre de Louis XV, 209.
Christianisme, 15.
Clarence (duc de), 121.
Clarendon, chancelier, 185.
Clément VI, pape, 97.
Clément VII, pape, 134.
Claude, empereur romain, 11.
Clive (lord), général, 250.
Colonies anglaises, 225, 235, 237, 248, 250.
Commerce, 275.
Compagnie des Indes, 255.
Cranmer, luthérien, 155.
Croisades, 75.
Cromwell (Olivier), 169, 172 et suiv.
Cromwell (Richard), 180.
Cromwell (Thomas), vicaire général de Henri VIII, 156.
Crécy (bataille de), 96.
Culloden (bataille de), 206.

D

Danois, 26 et suiv., 38.
Darnley (lord), 151.
David Ier, roi d'Ecosse, 64.
David II, roi d'Ecosse, 97.
Dubois, cardinal, 201.
Du Guesclin, connétable de France, 99.
Dundee (vicomte de), chef des montagnards, 190.
Dupleix, gouverneur des colonies françaises, 226.

E

Ecosse, 4, 87, 91, 102, 139, 145, 155, 177, 190.
Ecluse (bataille de l'), 95.
Edgar, roi d'Angleterre, 35.
Edmond, roi d'Angleterre, 40.
Edouard l'Ancien, roi d'Angleterre, 32.
Edouard Ier, 33.
Edouard le Martyr, roi d'Angleterre, 36.
Edouard le Confesseur, 48.
Edouard Ier, roi d'Angleterre, 86, 260.
Edouard II, roi d'Angleterre, 90, 93.
Edouard III, roi d'Angleterre, 94 et suiv., 261.
Edouard IV, roi d'Angleterre, 119.
Edouard V, roi d'Angleterre, 122.
Edouard VI, roi d'Angleterre, 142, 279.
Edred, roi d'Angleterre, 35.
Edwy, roi d'Angleterre, 35.
Egbert, roi d'Ouessex, 25, 24.
Eglise anglicane, 155, 149, 265.
Eléonore, reine, 68, 72.
Elfride, femme d'Edgar, 36.
Elisabeth, femme d'Edouard IV, 122.
Elisabeth, reine d'Angleterre, 149 et suiv.
Emma, femme de Canut, 44.
Essex (royaume d'), 16.
Essex (comte d'), 161.
Est-Anglie (royaume d'), 17.
Etats-Unis, 242 et suiv.
Etendard (bataille de l'), 65.
Ethelbald, roi de Mercie, 21.
Ethelbald, roi d'Angleterre, 26.
Ethelbert, roi d'Angleterre, 26.
Ethelred II, frère d'Edouard II, 36, 37.
Ethelwulf, roi d'Angleterre, 25.
Etienne, roi d'Angleterre, 65.
Eustache de Saint-Pierre, 97.

F

Fairfaix (chevalier), 173.
Finances, 272.
Flodden (bataille de), 151.
Foé (Daniel de), romancier, 292.

Fontenoy (bataille de), 205.
Fox (Etienne), 207, 210.
François Ier, roi de France, 131 et suiv.

G

Galles (conquête du pays de), 86.
Galles (prince de), régent, 211, 216.
Gallois, 65, 106.
Galls, 7.
Gaultier Tyrel, 59.
Gaveston (Pierre de), favori d'Edouard II, 90.
Georges Ier, roi d'Angleterre, 199 et suiv.
Georges II, roi d'Angleterre, 204.
Georges III, roi d'Angleterre, 208.
Georges IV, roi d'Angleterre, 220.
Geoffroi d'Anjou, 62.
Gibbon, historien anglais, 289.
Glocester (duc de), 102.
Glocester (Richard, duc de), 122.
Godwin, gouverneur d'Ouessex, 44 et suiv.
Gouvernement anglais (du), 260, 269.
Gouvernement représentatif, 261.
Grégoire le Grand (saint), 17.
Guerre de Sept ans, 207.
Guillaume le Conquérant, 51 à 59.
Guillaume le Roux, 57.
Guillaume III, roi d'Angleterre, 187, 189 et suiv.
Guillaume IV, roi d'Angleterre, 225

H

Haider-Ali, souverain de Bengalore, 251.
Hardicanut, roi d'Angleterre, 44.
Harold Ier, roi d'Angleterre, 44.
Harold, roi d'Angleterre, 50.
Hastings (bataille de), 52.
Henri Ier, roi d'Angleterre, 60.
Henri II, roi d'Angleterre, 68.
Henri III, roi d'Angleterre, 82, 239.
Henri IV *de Bolingbroke*, roi d'Angleterre, 104, 105.
Henri V, roi d'Angleterre, 109.
Henri VI, roi d'Angleterre, 112.
Henri VII, roi d'Angleterre, 124, 126.
Henri VIII, roi d'Angleterre, 130 et suiv.
Heptarchie, 15, 20.
Hobbes, philosophe anglais, 282.
Hown, chef saxon, 47.
Hume, historien anglais, 288.

I

Ina, roi d'Ouessex, 22.
Indépendants, 175.
Indo-Chine anglaise, 256.
Innocent III, pape, 77, 80.
Irlande, 5, 71, 91, 159, 161, 165, 177, 190, 200, 215, 221, 222.
Isabelle, femme d'Edouard II, 92.
Isabelle, fille de Charles VI, 105.

J

Jacques Ier, fils de Marie Stuart, 160, 165.
Jacques II, roi d'Angleterre, 186, 190, 192.
Jacques III, prétendant, 199, 201.
Jacques V, roi d'Ecosse, 159.
Jean sans Terre, roi d'Angleterre, 75, 78.
Jean II, roi de France, 97.
Jean sans Peur, duc de Bourgogne, 110.
Jeanne Gray, 144, 146.
Jeanne d'Arc, 115 et suiv.
Jeanne Seymour, 3e femme de Henri VIII, 137.
Journée des Eperons, 130.

K

Kenulph, roi de Mercie, 22.

Kent (royaume de), 16.
Kimris, 8.
Knox (Jean), chef des presbytériens, 150.

L

Labourdonnais, gouverneur de l'Ile-de-France, 226.
Lancastre (duc de), 104.
Lally-Tolendal, 227.
Lewellyn, chef gallois, 86.
Littérature anglaise, 276, 277, 279, 281.
Locke, philosophe anglais, 282.
Louis le Gros, roi de France, 61.
Louis VII, roi de France, 68, 69, 72.
Louis VIII, roi de France, 81.
Louis (saint), roi de France, 83 et suiv.
Louis XI, roi de France, 119.
Louis XII, roi de France, 129, 131.
Louis XIV, roi de France, 185, 188, 191, 194.
Louis XV, roi de France, 205.
Louis XVIII, roi de France, 218.
Louis II, comte de Flandre, 95.
Lowth, littérateur, 291.
Luxembourg, maréchal de France, 191.

M

Maïates, 7.
Manufactures, 273.
Marguerite d'Anjou, femme de Henri VI, 116 et suiv.
Marie, reine d'Angleterre, 144.
Marie, femme de Guillaume III, 186, 190, 192.
Marie Stuart, reine d'Ecosse, 140, 150.
Marine et ports militaires, 271.
Marlborough, général anglais, 193 et suiv.
Marr (comte de), chef d'une révolte, 200.
Marston-Moor (bataille de), 172.
Mathilde, fille de Henri Ier, 62, 65.
Mercie (royaume de), 17, 21.
Millénaires, 176.
Milton, poëte anglais, 283.
Monck, général, 181.
Montmirail (traité de), 69.
Montmouth (duc de), 185, 186.
Murray (Jacques), 152, 155.

N

Napoléon, empereur, 216, 218.
Naseby (bataille de), 173.
Navarin (bataille de), 222.
Nelson, amiral, 214.
Nevil's-Cross (bataille de), 97.
Normands, 25, 50.
Northumbrie (royaume de), 17, 21.

O

Oatès (Titus), 184.
O'Connell, avocat irlandais, 221, 222.
Offa, roi de Mercie, 22.
Ouessex (royaume d'), 16, 22.
Oxford (statuts d'), 84.

P

Pacte de famille, 209.
Perkins Warbeck, 127.
Philippe Ier, roi de France, 56.
Philippe Auguste, roi de France, 75, 76, 79.
Philippe le Bel, roi de France, 88.
Philippe VI, roi de France, 94 et suiv.
Philippe II, roi d'Espagne, 146, 148, 160.
Philippe le Bon, duc de Bourgogne, 111.
Pitt (William), 207, 209.
Pitt (William), fils du précédent, 210, 215.
Poitiers (bataille de), 97.
Pope, poëte anglais, 284.
Poynings (statut de), 128.

Presbourg (paix de), 215.
Protestantisme (établissement du), 142.

Q

Quakers, 176.

R

Raleigh (Walter), 165.
Ragnar-Lodbrog, chef danois, 26.
Richard Cœur de Lion, 75,
Richard II, roi d'Angleterre, 101.
Richard III, roi d'Angleterre, 125.
Richardson, romancier, 292.
Rizio (David), 151.
Robert, comte palatin, 172, 175.
Robert, duc de Normandie, 56, 61.
Robertson, historien anglais, 289.
Rooke, amiral, 195.
Roses (guerre des deux), 115 et suiv.
Ryswick (traité de), 191.

S

Saint-Albans (bataille de), 116.
Saintes (bataille de), 85.
Saints, 179.
Saxe (comte de), maréchal de France, 207.
Saxons, 16.
Shaftesbury (lord), chancelier, 184.
Shakspeare, poëte anglais, 280.
Simnel (Lambert), 127.
Sommerset (duc de), protecteur, 142.
Spencer (les), favoris d'Edouard II, 92.
Sussex (royaume de), 16.
Sweyn, Danois, 59.

T

Talavéra (bataille de), 216.
Thomas Becket (saint), archevêque de Cantorbéry, 70.
Thompson, poëte anglais, 286.
Tinchebray (bataille de), 61.
Tippo-Saëb, nabab de Mysore, 214.
Torys, 185.
Toulouse (bataille de), 218.
Toustain, archevêque d'York, 61.
Towton (bataille de), 119.
Trafalgar (bataille de), 215.
Triple alliance, 210.
Tyrone (comte de), 161.

U

Utrecht (traité d'), 196.

V

Versailles (traité de), 247.
Victoria, reine d'Angleterre, 225.
Villars (duc de), maréchal de France, 196.

W

Wallace, chef écossais, 89.
Walpole (Robert), chef des wighs, 199, 202, 204.
Walter Scott, romancier, 292.
Warren-Hastings, gouverneur de l'Inde, 255.
Warwick (comte de), protecteur, 145.
Warwick (duc de), 119.
Waterloo (bataille de), 219.
Wellington (duc de), 216.
Wighs, 185.
Wolsey (cardinal de), ministre de Henri VIII, 152.
Worcester (bataille de), 178.

Y

York (duc d'), 116.
Young, poëte anglais, 285.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE ÉRIODE.

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS ANCIENS JUSQU'A LA FIN DE L'HEPTARCHIE.

Pages.

CHAPITRE I. Description géographique des îles Britanniques. 1
CHAPITRE II. De l'origine des premiers habitants de la Grande-Bretagne, de leurs mœurs, de leur religion et de leur gouvernement. 7
CHAPITRE III. De la Bretagne romaine. 10
CHAPITRE IV. Origine des Anglo-Saxons. Fondation de l'heptarchie. 15
CHAPITRE V. Conversion des Anglo-Saxons. 17
CHAPITRE VI. Histoire des Anglo-Saxons depuis leur conversion jusqu'à la fin de l'heptarchie. 20

DEUXIÈME PÉRIODE.

DYNASTIE SAXONNE.

CHAPITRE I. Première invasion des Danois. Egbert, Ethelwulf, Ethelbald, Ethelbert et Ethelred Ier. 24
CHAPITRE II. Alfred le Grand. 28
CHAPITRE III. Des successeurs d'Alfred le Grand. Edouard l'Ancien, Athelstan, Edouard Ier et Edred. Guerre contre les Danois. 32
CHAPITRE IV. Règnes d'Edwy, d'Edgar et d'Edouard II le Martyr. Influence du christianisme. 35
CHAPITRE V. Chute de la dynastie saxonne. Ethelred II et Edmond II Côte de Fer. 37

TROISIÈME PÉRIODE.

DYNASTIE DANOISE ET DYNASTIE SAXONNE.

CHAPITRE I. Canut Ier. 41
CHAPITRE II. Harold Ier dit Pied de Lièvre. 44
CHAPITRE III. Hardicanut ou Canut II. 45

CHAPITRE IV. Edouard III le Confesseur. Rétablissement de la dynastie des rois saxons. 48
CHAPITRE V. Conquête de l'Angleterre par les Normands. Bataille de Hastings. 50

QUATRIÈME PÉRIODE.

DYNASTIE DES ROIS NORMANDS.

CHAPITRE I. Guillaume le Conquérant. 54
CHAPITRE II. Guillaume II surnommé le Roux. 57
CHAPITRE III. Henri Ier surnommé Beauclerc. 60
CHAPITRE IV. Etienne. 63

CINQUIÈME PÉRIODE.

DYNASTIE DES ROIS PLANTAGENETS OU D'ANJOU. — PLANTAGENETS PROPREMENT DITS.

CHAPITRE I. Henri II. 68
CHAPITRE II. Richard Ier Cœur de Lion. 75
CHAPITRE III. Jean sans Terre. 78
CHAPITRE IV. Henri III. 82
CHAPITRE V. Edouard Ier dit Longues jambes. 86
CHAPITRE VI. Edouard II. 90
CHAPITRE VII. Edouard III. 94
CHAPITRE VIII. Règne de Richard II. 101

SIXIÈME PÉRIODE.

BRANCHE DE LANCASTRE ET BRANCHE D'YORK.

CHAPITRE I. Henri IV dit Bolingbroke. 106
CHAPITRE II. Henri V. 109
CHAPITRE III. Henri VI. 112
§ I. Dernière période de la guerre de Cent ans. 112
§ II. Première période de la guerre des deux Roses. 115
CHAPITRE IV. Règne d'Edouard IV. Branche d'York. Seconde période de la guerre des deux Roses. 119
CHAPITRE V. Edouard V et Richard III. Dernière période de la guerre des deux Roses. 122

SEPTIÈME PÉRIODE.

DYNASTIE DES TUDORS.

CHAPITRE I. Henri VII ou Tudor. 129
CHAPITRE II. Henri VIII. Depuis le commencement de son règne jusqu'à son divorce. 130

CHAPITRE III. Continuation du règne de Henri VIII, depuis son divorce jusqu'à sa mort. 133
CHAPITRE IV. Edouard VI. Rétablissement du protestantisme. 142
CHAPITRE V. Marie. 144
CHAPITRE VI. Elisabeth. Depuis son avénement jusqu'à la mort de Marie Stuart. 149
CHAPITRE VII. Continuation du règne d'Elisabeth. Dernière période de ce règne. 159

HUITIÈME PÉRIODE.

DYNASTIE DES STUARTS.

CHAPITRE I. Jacques Ier. 163
CHAPITRE II. Charles Ier. Depuis son avénement jusqu'au commencement de la guerre civile. 167
CHAPITRE III. Dernière partie du règne de Charles Ier. Guerre civile. 171
CHAPITRE IV. De l'Angleterre depuis la mort de Charles Ier jusqu'à la restauration des Stuarts. Cromwell. 176
CHAPITRE V. Charles II. Restauration des Stuarts. 182
CHAPITRE VI. Jacques II. 186
CHAPITRE VII. Marie et Guillaume III. Révolution de 1688. 189
CHAPITRE VIII. Anne Stuart. 193

NEUVIÈME PÉRIODE.

DYNASTIE DE HANOVRE.

CHAPITRE I. Georges Ier. 199
CHAPITRE II. Georges II. 204
CHAPITRE III. Georges III. Depuis le commencement de son règne jusqu'à la première régence du prince de Galles. 208
CHAPITRE IV. Georges III. Depuis la première régence du prince de Galles jusqu'à la seconde. 212
CHAPITRE V. Dernière période du règne de Georges III. Régence du prince de Galles. 217
CHAPITRE VI. Georges IV et ses successeurs. 220

HISTOIRE DES COLONIES ANGLAISES.

CHAPITRE I. Des colonies anglaises dans l'Inde. Première période. Ruine des colonies françaises. 225
CHAPITRE II. Des colonies anglaises dans l'Inde. Deuxième période. Asservissement des indigènes. 229

CHAPITRE III. Description géographique des possessions actuelles des Anglais dans l'Inde. 231
CHAPITRE IV. Des colonies anglaises en Amérique. 237
CHAPITRE V. Histoire des Etats-Unis. 242
CHAPITRE VI. Description géographique des possessions actuelles des Anglais en Amérique. 248

DERNIÈRE PARTIE.

DES INSTITUTIONS CIVILES ET RELIGIEUSES, DES SCIENCES ET DES LETTRES EN ANGLETERRE AUX DIFFÉRENTES ÉPOQUES DE SON HISTOIRE.

CHAPITRE I. Du gouvernement des Anglo-Saxons. 253
CHAPITRE II. De la constitution anglo-normande. 257
CHAPITRE III. Du gouvernement anglais. 260
CHAPITRE IV. De l'Eglise anglicane. 263
CHAPITRE V. De la constitution de 1688. 265
CHAPITRE VI. De l'état actuel de la monarchie anglaise. 269
CHAPITRE VII. Des sciences et des lettres, de la littérature anglaise avant le XVIe siècle. 274
CHAPITRE VIII. De la littérature anglaise au XVIe siècle. Shakspeare. 277
CHAPITRE IX. De la littérature anglaise au XVIIe siècle. 279
CHAPITRE X. Des poëtes anglais au XVIIIe siècle. 282
CHAPITRE XI. Des historiens. David Hume, Robertson, Gibbon. 286
CHAPITRE XII. Des littérateurs et des romanciers. 289
Table synchronique. 295
Table analytique. 307

FIN DE LA TABLE.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Li
University o
Date

a39003 001957413b

DA 32 .D7P 1868
DRIOUX, CLAUDE JOSEPH.
PRECIS ELEMENTAIRE DE

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 01 07 11 19 03 9

DE ... TOIRE
... RE ET DE MYTHOL...
... nstruction publique

... éographie.
... QUESTIONNAIRE.

Histoire Sainte, suivie de la vie de N.-S. J.-C. In-18, cart. 1 fr.

Histoire Ecclésiastique, suivie de la chronologie des papes, des conciles, des ordres religieux, des hérésies, des principaux personnages. In-18, cart. 1 fr.

Histoire Ancienne, renfermant l'histoire de tous les peuples de l'antiquité jusqu'à Jésus-Christ. In-18, cart. 1 fr. 25 c.

Histoire Grecque, depuis les temps les plus anciens jusqu'à la conquête romaine. In-18, c. 1 fr. 25 c.

Histoire Romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'à l'invasion des barbares. In-18, c. 1 fr. 25 c.

Histoire du Moyen Age, depuis l'invasion des barbares jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs-Ottomans. In-18. 1 fr. 25 c.

Histoire Moderne, depuis la prise de Constantinople jusqu'à l'abdication de Napoléon. In-18 1 fr. 25 c.

Histoire de France, depuis les Gaulois jusqu'en 1830. In-18, c. 1 fr.

Histoire d'Angleterre, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours. In-18, cart. 1 fr. 25 c.

Mythologie grecque, romaine, indienne, persane, égyptienne, ... loise et scandinave. In-18, c. ...

Géographie Moderne (Précis élémentaire de) et de Géographie ancienne. In-18, cart. 1 fr. 60 ...

Précis élémentaire de Litterature (Style, Composition et Poétique). In-18, cart. 1 fr. 60 ...

Cours abrégé de Littérature, ... digé pour les établissements ... l'on n'étudie pas les langues anciennes. In-12, cart. 2 fr. 60 ...

Manuel de Composition, d'Analyse et de Critique littéraire. In-12. ...

Le même ouvrage. Partie du professeur. 1 fort vol. in-12, br. 4 ...

Histoire abrégée de la Litterature française. In-12, br. 1 fr. 60 ...

Histoire abrégée des Littératures étrangeres, anciennes et modernes. In-12, br. 1 fr. 60 ...

Histoire naturelle (Précis élémentaire d'). Minéralogie, botanique, zoologie, par M. Zeller, avec une introduction par M. Drioux. 1 ... volume in-18, cart. 1 fr. 60 ...

Physique et Chimie (Précis élémentaire de), par M. Zeller, avec une introduction par M. Drioux. 1 vol. in-18, cart. 1 fr. 60 ...

PETIT COURS D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE,

Mis à la portée du premier âge, par le même.

Petite Histoire Sainte. In-18, cart. 75 c.

Petite Histoire Ecclésiastique. In-18, cart. 75 c.

Petite Histoire Ancienne. In-18, cart. 75 c.

Petite Histoire Romaine. In-18, cart. 75 c.

Petite Histoire de France. In-18, cart. 75 c.

Petite Géographie Moderne. In-18, cart. 75 c.

Envoi franco au reçu du prix en timbres-poste.